

COLLECTION

DES CHRONIQUES

DE J. FROISSART.

TOME X.

TOUL, IMPRIMERIE DE J. CAREZ.

POÉSIES

DE

J. FROISSART

EXTRAITES

DE DEUX MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI

ET PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR J. A. BUCHON.



PARIS,

VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1829.

MÉMOIRE

SUR

LA VIE DE JEAN FROISSART,

PAR M. DE LA CURNE DE S.TE PALAYE. [1]

JEAN FROISSART [2], prêtre, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chimay, historien et poëte, naquit à Valenciennes, ville du Haynaut, vers l'an 1337. Cette date qui paraît contredite par un seul passage de sa chronique, est constatée par un grand nombre d'autres [3] tant de sa chronique même que de ses poésies manuscrites. Quelque attention qu'il ait eue à nous apprendre les plus petites circonstances de sa vie, il ne dit rien de

[1] Extrait du t. X. des Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles lettres.

[2] Son nom se trouve écrit de plusieurs façons différentes dans sa chronique même, et dans ses Poésies mss, *Froissart*, *Froissard* et *Froissars*.

[3] Chron., liv. I, Prologue XIV, p. 154, Prologue du 4.e liv.

son extraction. On peut seulement conjecturer d'un passage de ses poésies[1], que son père qui s'appelait Thomas, était peintre d'armoiries. Nous trouvons, dans son histoire, un *Froissart Meullier*, jeune écuyer du Haynaut, qui signala sa valeur à l'assaut du château de Figuières en Espagne, que les Anglais et les Gascons attaquèrent en 1381. Son pays et son nom donnent lieu de penser que notre historien pouvait bien être son parent, et comme lui d'une famille noble. Froissart est qualifié chevalier à la tête d'un Mss. de l'Abbaye de St.-Germain-des-Prez; mais comme il n'a ce titre dans aucun autre Mss., quoique nous en ayons de plus anciens et de plus authentiques, il est vraisemblable que le copiste le lui aura donné de sa propre autorité.

Son enfance annonça ce qu'il devait être un jour. Il montra de bonne heure cet esprit vif et inquiet, qui pendant le cours de sa vie ne lui permit pas de demeurer long-temps attaché aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Les différents jeux propres à cet âge, dont il nous fait un tableau également curieux et amusant, entretenaient en lui un fonds de dissipation naturelle qui exerça souvent, dans le temps de ses premières

[1] Dans une pastourelle à la page 284 de ses poésies Mss. n.° 7214 de la bibliothèque du roi, qui est celui que je citerai toujours, quoiqu'il y en ait un autre, n.° 7215.

études, la patience et la sévérité de ses maîtres. [1] Il aimait la chasse, la musique, les assemblées, les fêtes, les danses, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes; et ces goûts, qui se développèrent presque tous dès l'âge de douze ans, s'étant fortifiés par l'habitude, se conservèrent même dans sa vieillesse, et peut-être ne le quittèrent jamais. L'esprit et le cœur de Froissart n'étaient point encore assez occupés, son amour pour l'histoire remplit un vide que l'amour des plai-

[1] *Tres que n'avoïe que douze ans*
Estoïe forment goulousans
De véoir danses et carolles,
D'oïr menestrels et parolles
Qui s'apertiennent à deduit,
Et, de ma nature introduit,
D'amer par amours tous céauls
Qui aiment et chiens et oiseauls :
Et quant on me mist à l'escole,
Où les ignorans on escole,
Il y avoit des pucelettes,
Qui de mon temps erent jonettes,
Et je qui estoïe puceaus,
Je les servoïe d'espinceaus,
Ou d'une pomme ou d'une poire,
Ou d'un seul anelet de ivoire;
Et me sambloit, au voir enquerre,
Grant proesce à leur grasce acquerre.
Et aussi es-ce vraiement;
Je ne le di pas aultrement.
Et lors devisoie à par mi:
Quant revendra le temps por mi
Que par amours porai amer.
Espinette amoureuse, p. 83 de ses poësies mss.
Et si destoupe mes oreilles,
Quant j'oc vin verser de bouteilles,

sirs y laissait, et devint pour lui une source intarissable d'amusements.

Il ne faisait que sortir de l'école et avait à peine vingt ans, lorsqu'à la prière de *son cher seigneur et maistre messire Robert de Namur, chevalier, seigneur de Beaufort,* il entreprit d'écrire l'histoire des guerres de son temps, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Quatre ans après, étant allé en Angleterre, il en présenta une partie à la reine Philippe de Haynaut, femme d'Edouard III. Quelque jeune qu'il fût alors, il avait déjà fait des voyages dans les provinces les plus reculées de la France; l'objet de celui qu'il fit en Angleterre, était de s'arracher au trouble d'une passion qui le tourmentait depuis long-temps. Elle s'alluma dans son cœur presque dès son enfance,

Car au boire prens grant plaisir;
Aussi fai-je en beaus draps vestir,
En vïande fresche et nouvelle,
Quant à table m'en voi servir
Mon esperit se renouvelle.
Violettes en leurs saisons,
Et roses blanches et vermeilles
Voi volentiers, car c'est raisons ;
Et chambres plainnes de candeilles,
Jus et danses, et longes veilles,
Et beaus lis pour li rafreschir,
Et au couchier pour mieulx dormir
Espices, clairet et rocelle;
En toutes ces choses veïr
Mon esperit se renouvelle.

Ballade, à la p. 313 de ses poësies mss.

elle dura dix années, et les étincelles s'en réveillèrent encore dans un âge plus avancé, *malgré sa teste chenue et ses cheveux blancs.* Quand les poëtes chantent leurs amours, on ne les en croit pas toujours sur leur parole : comme Froissart ne parle du sien que dans ses poésies, on pourrait traiter ce qu'il en dit de pure fiction; mais le portrait qu'il en fait est si naturel, que l'on ne peut se dispenser d'y reconnaître le caractère d'un jeune homme amoureux, et l'expression naïve d'une véritable passion. Il feint qu'à l'âge de douze ans, Mercure lui apparut suivi des trois déesses dont Pâris jugea autrefois le differend; que ce Dieu rappelant à sa mémoire la protection qu'il lui avait accordée depuis l'âge de quatre ans, lui ordonna de revoir le procès des trois divinités; qu'il confirma la sentence de Pâris, et que Vénus lui promit pour récompense une maîtresse plus belle que la belle Hélène, et d'un si haut rang que jusqu'à Constantinople il n'y avait comte, duc, roi, ni empereur qui ne s'estimât heureux de l'obtenir [1]. Il devait servir cette beauté [2]

[1] *. . . Je te donne don si noble,*
Il n'a jusque Constantinoble
Emperéour, roy, duc, ne comte,
Tant en doïte-on faire de conte,
Qui ne s'en tenist à payés.

Espinette amoureuse, p. 92.

[2] *Et Venus adonc me regarde,*

pendant dix ans, et toute sa vie devait être consacrée au culte de la divinité qui lui faisait de si belles promesses.

Froissart avait aimé de bonne heure les romans; celui de Cléomadès [1] fut le premier instrument dont l'amour se servit pour le captiver. Il le trouva entre les mains d'une jeune personne qui le lisait, et qui l'invita à le lire avec elle; il y consentit; de pareilles complaisances coûtent peu : il se forma bientôt entr'eux un commerce de livres. Froissart lui prêta le roman du *Baillou d'Amours* [2], et en le lui envoyant, il y glissa une ballade dans laquelle il commençait à parler de son amour. Ce feu naissant devint un embrasement que rien ne

Et me dit: Dix ans tous entiers,
Seras mon droit servant rentiers;
Et en après, sans penser visce
Tout ton vivant en mon servisce.
Ibid.

[1] Le roman de Cléomadès ne pouvait manquer d'être fort à la mode dans le pays de Froissart; une princesse de Brabant (Marie, reine de France, seconde femme de Philippe le Hardi) en avait dicté l'histoire ou plutôt la fable au *roy Adenez*, menestrier de son père Henry III, dit le Débonnaire, duc de Brabant, et il était dédié à un comte d'Artois. Voyez dans Fauchet (Recueil des poëtes français), un grand détail de ce roman et de son auteur. Parmi plusieurs Mss. curieux du cabinet de M. de Sardière, il y en a un de la fin du XIII.e siècle, in-fol. sur vélin, très-beau et très-bien conservé, qui contient huit ou dix ouvrages de nos plus anciens poëtes, dont le premier est le roman de Cléomadès.

[2] Je ne connais point ce roman. Le *Baillou d'Amours* signifie le *Baillif d'Amour*.

put éteindre, et Froissart ayant éprouvé toute l'agitation qu'une première passion fait sentir, fut presque réduit au désespoir, quand il apprit que sa maîtresse était sur le point de se marier : l'excessive douleur dont il fut frappé, le rendit malade plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager pour se distraire et pour rétablir sa santé. Comme il s'était mis en chemin avec plusieurs personnes, il fut obligé de s'observer pour cacher son trouble. Après deux jours de marche, pendant lesquels il n'avait cessé de faire des vers à l'honneur de sa dame, il arriva dans une ville que je crois être Calais [1], où il s'embarqua. Une tempête qui survint, et qui menaçait le vaisseau d'un prochain naufrage, ne fut pas capable de suspendre l'application avec laquelle il travaillait encore à un rondeau pour sa maîtresse; la tempête était calmée, et le rondeau achevé, lorsqu'il se trouva sur une côte où *l'on aime mieux*, dit-il, *la guerre que la paix, et où les estrangers sont très-bien venus;* il parle de

[1] Elle n'est désignée que par ces vers :

Que nous venins à une ville
Ou d'Avolés a plus de mille,
Et illec nous meismes en mer.

Calais est le port où Froissart s'embarqua lorsqu'il repassa depuis en Angleterre en 1395. Le nom d'*Avolés*, suivant Froissart, liv. I, fut donné à ceux que Jacques d'Artevelle avait bannis des villes de Flandres, parce qu'ils étaient contraires à son parti.

l'Angleterre. L'accueil qu'on lui fit, les amusements qu'on lui procura dans les sociétés *des Seigneurs, des Dames et des Damoiselles,* les caresses dont on l'accabla, rien ne charmait l'ennui qui le dévorait; en sorte que ne pouvant supporter plus long-temps les tourments de l'absence, il résolut de se rapprocher. Une dame (la reine Philippe de Haynaut) qui le retenait en Angleterre, connut par un virelai qu'il lui présenta, le principe de son mal : elle y compatit; et lui ordonnant de retourner dans son pays, à condition néanmoins qu'il reviendrait, elle lui fournit de l'argent et des chevaux pour faire le voyage. L'amour le conduisit bientôt auprès de la dame qu'il aimait. Froissart ne laissa échapper aucune occasion de se trouver dans les lieux où il pouvait la voir, et s'entretenir avec elle. Nous avons vu plus haut qu'elle était d'un rang si distingué, que *les rois et les empereurs l'auroient recherchée;* ces termes pris à la lettre, ne conviennent qu'à une personne issue du sang des rois, ou de quelque souverain; mais comment accorder l'idée d'une si grande naissance avec le détail qu'il nous fait des conversations secrettes, des jeux et des assemblées où il avait la liberté de se trouver et le jour et la nuit ? Comme si ces traits n'eussent pas suffi de son temps pour la faire connoître, il semble avoir voulu la désigner plus clairement par le nom

d'Anne[1], dans des vers énigmatiques qui font partie de ses Poésies. On pourrait présumer que cet amour si vif et si tendre eut le sort de presque toutes les passions. Froissart parle dans un de ses rondeaux, d'une autre dame qu'il avait aimée, et dont le nom composé de cinq lettres, se rencontrait dans celui de Polixena[2] : ce pourrait être une *Alix* qu'on écrivait anciennement *Aélix*. Il y a lieu de croire qu'il en eut une troisième appelée *Marguerite*, et que c'est elle qu'il célèbre indirectement dans une pièce[3] faite exprès, sous le titre, et à l'honneur de la fleur de ce nom. Peut-être chercha-t-il dans des goûts passagers quelque remède à une passion, qui, selon lui, fut toujours malheureuse. Du moins nous savons que

1 ... *Plaisance m'a accusé*
A dire tout ce que je di:
Autrement ne m'en escondi,
Mais tellement nous pense mettre,
Sans nommer nom, sournom ne lettre,
Que qui assener y saura,
Assez bon sentement aura;
Non pour quant les lettres sont dittes
En quatre lettres moult petittes.
Entre nous fusmes, et le temps
Si venir y volés à temps,
La trouverez n'en doutés mie,
Pour congnoistre amant et amie.

Dans les quatre lettres qui forment le nom de *Jean* que portait Froissart, on trouve celui d'*Ane*.

2 *Ballade à la page* 316 *de ses Poësies manuscrites.*

3 Dittie de la flour de la Margherite.

désesperé du peu de succès de ses assiduités et de ses soins auprès de sa première maîtresse, il prit la résolution de s'éloigner encore une fois. Cette absence fut plus longue que la précédente; il retourna en Angleterre, et s'attacha au service de la reine Philippe. Cette princesse, sœur de la comtesse de Namur, femme de Robert, dont Froissart paraît avoir été domestique, voyait toujours avec plaisir les gens du Haynaut son pays; elle aimait les lettres; le collége d'Oxford qu'elle fonda, et qui est encore aujourd'hui connu sous le nom de *Collége de la Reine*, est un illustre monument de la protection qu'elle leur accordait. Ainsi Froissart réunissait tous les titres qui pouvaient mériter l'affection de la reine Philippe. L'histoire qu'il lui présenta[1], comme je l'ai dit, soit au premier voyage, soit au second (car il n'est pas possible de décider), fut très-bien reçue, et probablement lui valut le titre de clerc (c'est-à-dire *Secrétaire* ou *Écrivain*) de la chambre de cette princesse, qu'il avait dès l'an 1361.

Au siècle de Froissart on était persuadé que

[1] Parlant des guerres de son temps. *Si empris-je assez hardiment, moi issu de l'escole, à dicter et à ordonner les guerres dessus dites, et porter en Angleterre le livre tout compilé, comme je feis, et le présentay adonc à Madame Philippe de Haynaut, royne d'Angleterre, qui liement et doucement le receupt de moy, et m'en fit grand proffit.*

l'amour était le motif des plus grandes actions de courage et de vertu. Les chevaliers en faisaient parade dans les tournois. Les guerriers s'exposaient aux combats les plus périlleux pour soutenir la beauté et l'honneur de leurs dames. On croyait alors que l'amour pouvait se borner à un commerce délicat de galanterie et de tendresse. C'est presque sous cette forme que nous le voyons représenté dans la plupart des ouvrages d'esprit qui nous restent de ce temps : les dames ne rougissaient pas de connaître une passion si épurée, et les plus sages en faisaient le sujet ordinaire de leurs conversations. La reine d'Angleterre prenait souvent plaisir à faire composer par Froissart des poésies amoureuses; mais cette occupation ne devait être regardée que comme un délassement, qui ne ralentissait aucunement des travaux plus sérieux, puisqu'il fit, aux frais de cette princesse, pendant les cinq années qu'il passa à son service, plusieurs voyages, dont l'objet paraît avoir été de rechercher tout ce qui devait servir à enrichir son histoire. J'ai tiré ces dernières circonstances d'une préface [1] qui se lit

[1] Cette préface était indiquée dans la table des chapitres du 4.e volume de l'un des abrégés mss., sur lesquels Sauvage a corrigé son édition, mais elle n'y était pas rapportée. Voyez la première annot. de Sauvage sur le 4.e vol. On la trouve en partie au commencement du chap. 51, p. 168 du 4.e liv. de la même édition, mais elle y

dans plusieurs Mss. à la tête du 4.e volume de la Chronique de Froissart.

« A la requeste, comtemplation et plaisance » de très-haut, et noble prince, mon très-cher » seigneur et mon maistre Guy de Chastillon, » comte de Chimay et de Blois, seigneur d'Avesne, » de Beaumont, d'Escounehove [1] et de la Gode [2]: je » Jehan Froissard, prestre, chapelain à mon très- » cher seigneur dessus nommé, et pour le temps de » lors trésorier et chanoine de Chimay et de l'Isle en Flandres, me suis de nouvel reveillé et entré » dans ma forge, pour ouvrer et forgier en la » haulte et noble matiere de laquelle du temps » passé je me suis ensonnié, laquelle traicte et » propose les faits et les advenues des guerres de » France et d'Angleterre, et de tous leurs conjoints » et leurs adherans, et comme il appert clèrement » par les traictiés qui sont clos jusqu'au jour de » la présente datte de mon resveil. *Or considerez » entre vous qui le lisez, et avez leu, ou orrez lire,*

est déplacée et tronquée. Ce que le Mss. contient de plus que l'imprimé se lit ici en caractères italiques. J'ai donné la préface entière dans mon édition.

[1] C'est Schone hove, petite ville des Provinces-unies, sur la rivière de Leck, à trois lieues de Rotterdam. *Voyez Maty, Dictionn. Géogr., les Délices des Pays-Bas*

[2] Goude, Gouda, ou Ter-gow, ville des Provinces-unies, à l'embouchure de la petite rivière de Gou d'où elle tire son nom, à trois

» *comment je puis avoir sceu ne rassemblé tant de* » *faits desquels je traicte et propose, et tant de par-* » *ties; et pour vous informer de la verité je com-* » *mençai jeune de l'âge de vingt ans; et je suis venu* » *au monde avec les faitz et advenues, et si y ay tous-* » *jours prins grant plaisance plus qu'à autre chose;* » *et si Dieu m'a donné tant de grace que j'ay esté* » *bien de toutes parties, et des hostels des roys, et* » *par especial du roy Edouard, et de la noble royne* » *sa femme madame Philippe de Haynaut, royne* » *d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Acquitaine, à la-* » *quelle en ma jeunesse je fu clercs; et la desservoie* » *de beaux dictiez et traitez amoureux; et pour* » *l'amour du service de la noble et vaillant dame à* » *qui j'estoie, tous autres grands seigneurs, ducs,* » *comtes, barons et chevaliers, de quelconques nations* » *qu'ils fussent, m'amoient et me véoient volentiers,* » *et me faisoient grant prouffit. Ainsi au titre de la* » *bonne dame, et à ses coustages, et aux coustages de* » *haulx seigneurs, en mon temps je cherchai la plus* » *grande partie de la chrestienté, voire qui à chercher* » *fait; et par-tout où je venoie je faisoie enqueste aux* » *anciens chevaliers et escuyers, qui avoient esté ès* » *fais d'armes, et qui proprement en savoient parler,* » *et aussi à anciens heraux de crédence, pour vérifier*

lieues de Rotterdam, et à cinq de Leyde. *Voy. la Martinière, Dict. Géogr. et les Délices des Pays-Bas, tom. 2, p. 291 et suiv.*

» *et justifier toutes les matières; ainsy-ai-je rassemblé*
» *la noble et haute histoire et matière; et le gentil*
» *comte de Blois dessus nommé y a rendu grant peine.*
» Et tant comme je vivray par la grace de Dieu,
» je la continuerai; car comme plus y suis, et
» plus y labeure, et plus me plaist. Car ainsi
» comme le gentil chevalier ou escuyer qui aime
» les armes, en persévérant et continuant il se
» nourrit et parfait, ainsi en labourant et ouvrant
» sur cette matiere je m'abilite et delite. »

De toutes les particularités de la vie de Froissart pendant son séjour en Angleterre, nous savons seulement qu'il assista aux adieux que le roi et la reine firent en 1361 au prince de Galles leur fils, et à la princesse sa femme, qui allaient prendre possession du gouvernement d'Aquitaine, et qu'il était entre Eltham et Westminster en l'année 1363 au passage du roi Jean, qui retournait en Angleterre. On trouve dans ses poésies une pastourelle, qui semble ne pouvoir convenir qu'à cet événement. A l'égard des voyages qu'il fit étant au service de la reine, il employa six mois à celuy d'Ecosse, et pénétra jusqu'à l'Ecosse qu'il appelle *Sauvage* : il voyageait à cheval, ayant sa malle derrière lui [1] et suivi d'un lévrier [2]. Le

[1] *Poës. manus. Buisson de Jonece, pag.* 343, *et sa Chronique, liv.* 4, *chap.* I.

[2] *Poësies manuscrites, Debat dou cheval et dou levrier.*

roi d'Ecosse, et plusieurs seigneurs dont il nous a conservé les noms, le traitèrent si bien, qu'il aurait souhaité d'y aller encore une fois. Guillaume, comte de Douglas, le logea pendant quinze jours dans son château d'Alkeith à cinq lieues d'Edimbourg; nous ignorons la date de ce voyage, et d'un autre qu'il fit dans la Norgalle (North-Wales), que je crois du même temps. Il était en France à Melun-sur-Seine vers le 20 avril 1366; peut-être des raisons particulières l'avaient conduit par cette route à Bordeaux, où on le voit à la Toussaint de la même année, lorsque la princesse de Galles accoucha d'un fils, qui fut depuis le roi Richard II.

Le prince de Galles étant parti peu de jours après pour la guerre d'Espagne, et s'étant rendu à Auch [1], où il demeura quelque temps, Froissart l'y accompagna, et comptait le suivre dans tout le cours de cette grande expédition; mais le prince ne lui permit pas d'aller plus loin; à peine était-il arrivé qu'il le renvoya auprès de la reine sa mère. Froissart ne dut pas faire un long séjour en Angleterre, puisqu'il se trouva l'année suivante dans plusieurs cours d'Italie. Ce fut la même année, c'est-à-dire en 1368, que Lyonel duc de Cla-

[1] On lit *Ast en Gascogne*. Ce même lieu est nommé *Ach, liv.* 4, et Sauvage dit que c'est *Auch*. Trois manuscrits de la bibliothèque du roy mettent *Dax*.

rence, fils du roi d'Angleterre, alla épouser Iolande, fille de Galéas II, duc de Milan; le mariage fut célébré le 25 avril, et Lyonel mourut le 17 octobre suivant. Froissart, qui vraisemblablement était de sa suite, assista à la magnifique réception que lui fit à son retour Amédée, comte de Savoie, surnommé le Comte Verd; il décrit les fètes qui furent données à cette occasion durant trois jours; il n'oublie pas de dire qu'on y dansa un virelai de sa composition. De la cour de Savoie il retourna à Milan, où le même comte Amédée lui donna une bonne *cotte-hardie*[1] de vingt florins d'or, puis à Boulogne et à Ferrare, où il reçut encore quarante ducats de la part du roi de Chypre, [2].

[1] *Cotardie*, ou comme il se trouve plus souvent écrit, *cotte hardie*, espèce de cotte, habillement commun aux hommes et aux femmes, ici un pourpoint. C'était une des libéralités que les grands étaient dans l'usage de faire; ils mettaient de l'argent, comme on le voit par cet exemple, dans la bourse qui, suivant l'usage du même temps, y était attachée.

[2] *Et c'est raison que je renomme*
De Cippre le noble roy Père,
Et que de ses bienfaits me père.
Premiers à Boulongne la grasce,
D'Esconflans monseignour Eustasce
Trouvai, et cilz me dist dou roy
Dessus dit l'affaire et l'arroi;
Lequel me receut à ce tamps
Com cils qui moult estoit sentans
D'onnour et d'amour grant partie
Liement en celle partie.
Et me delivra à Ferrare
Sire Tierceles de la Bare,

et enfin à Rome [1]. Au lieu de l'équipage simple avec lequel nous l'avons vu voyager en Ecosse, il marchait en homme d'importance, avec un *roussin et une haquenée.*

Ce fut à peu près dans ce temps que Froissart fit une perte dont rien ne put le dédommager : Philippe de Haynaut, reine d'Angleterre, qui l'avait comblé de biens, mourut en 1369. Il composa un lai sur ce triste événement, dont il ne fut cependant pas témoin, puisqu'il dit ailleurs, qu'en 1395, il y avait 27 ans qu'il n'avait vu l'Angleterre. Si on en croit plusieurs auteurs [2], il écrivit la vie de la reine Philippe; mais cette opinion n'est fondée sur aucune preuve. [3]

Indépendamment de l'emploi de Clerc de la chambre de la reine d'Angleterre que Froissart avait eu, il avait été de l'*hostel* d'Edouard III,

A son commant lance sus faultre,
Quarante ducas l'un sur l'autre.

Buisson de Jeunesse, *pag.* 314 *de ses Poésies manuscrites.*

Ce roi de Chypre était Pierre premier, qui mourut le 18 janvier 1368. *Voy. Hist. général. tom.* 2, *pag.* 598 *et* 599.

[1] Froissart rapporte dans son Temple d'honneur, qu'étant à Rome il y avait vu un empereur. Ce pourrait être l'empereur Charles IV, qui passa en Italie en 1368, s'il ne disait dans une de ses pastourelles, qu'il n'a jamais vu cet empereur; ainsi ce doit être l'empereur Paléologue, qui alla à Rome en 1369.

[2] *Vossius, de Historicis latinis, lib.* 3, *cap.* 4.

Bullart, Académie des Sciences, tom. 1, *pag.* 124.

[3] Il n'en est fait aucune mention dans le livre de Pitseus des historiens d'Angleterre, ni dans le catalogue des illustres écrivains de la grande Bretagne, par Baleus.

son mari, et même de celui de Jean, roi de France. Comme il se trouve encore plusieurs princes et seigneurs de l'*hostel* [1] desquels il dit avoir été, ou qu'il appelle *ses seigneurs et ses maîtres*, il est bon d'observer, que par ces façons de parler, il ne désigne pas seulement les princes et seigneurs à qui il avait été attaché comme domestique, mais encore tous ceux qui lui avaient fait des présents ou des gratifications, ou qui l'ayant reçu dans leurs cours, ou dans leurs châteaux, lui avaient donné ce qu'on appelle *bouche-à-cour.*

Froissart ayant perdu la reine Philippe sa bienfaitrice, au lieu de retourner en Angleterre, alla dans son pays [2], où il fut pourvu de la cure [3] de Lestines [4]. De tout ce qu'il fit dans l'exercice

[1] Parlant du seigneur de Coucy, il dit, *un de mes seigneurs et maistres*, et du comte Beraud Dauphin d'Auvergne, *un mien seigneur et maistre; Chron. liv.* 4, *Chap.* I. On verra plus bas qu'il fut de l'*hostel* du comte de Foix.

[2] Froissart, à son retour d'Italie, ne suivit pas la même route qu'il avait prise en y allant. Pour voir de nouveaux pays, il était revenu par l'Allemagne, comme il le fait entendre dans son Dict dou Florin. Le sujet de cette pièce est un entretien que le poëte feint d'avoir eu avec le seul florin qui lui restait de beaucoup d'autres qu'il avait dépensés, ou qui lui avaient été volés, et ce florin lui reproche de l'avoir bien promené, car il avait appris avec lui le français et le thiois, c'est-à-dire l'allemand.

[3] Robert de Genève transferé depuis peu de l'évêché de Terouenne à celui de Cambray dont Lestines dépendait, avait pu donner cette cure à Froissart, en considération du comte de Savoie, son père.

[4] Lestines, autrefois un palais des rois de France, connu sous

de son ministère, il ne nous apprend autre chose sinon que les *taverniers* de Lestines eurent *cinq cents francs* de son argent dans le peu de temps qu'il fut leur curé. On lit dans un journal [1] manuscrit de l'évêque de Chartres, chancelier du duc d'Anjou, que *suivant des lettres scellées du* 12 *décembre* 1381, ce prince fit arrester *cinquante-six quayiers de la Chronique de Jehan Froissart, recteur de l'église parrochiale de Lescines*, que l'historien envoyait pour être enluminés, et ensuite portés au roi d'Angleterre ennemi de la France.

Froissart s'attacha depuis à Venceslas de Luxembourg, duc de Brabant, peut-être en qualité de secrétaire, suivant l'usage dans lequel étaient les princes et les seigneurs, d'avoir des clercs qui faisaient leurs affaires, qui écrivaient pour eux, ou qui les amusaient par leur savoir et par leur esprit. Venceslas avait du goût pour la poésie : il fit faire un recueil de ses chansons,

le nom de *Liptinæ* ou *Lestinæ*. Froissart l'appelle Lestines, et d'autres auteurs Letines, Liptines et Lessines. Ce dernier nom est celui qu'elle a retenu. C'est une petite ville située sur la rivière de Denre, à deux lieues d'Ath au sud. et de Grammont vers le nord, et à quatre lieues d'Enghien. *L'église paroissiale est dédiée à saint Pierre, et son curé est un archiprestre de la chrestienté, sous le diocese de Cambray. Voy.* Valois Not. au mot *Liptinæ*, les Délices des Pays-Bas, tom. 2, pag. 60 et suivantes, et Maty, Dict. géog.

[1] N.° 587 de la bibliothèque de Colbert, réunie à celle du roi. Ce manuscrit est le même dont le Laboureur a rapporté un extrait à la tête de l'histoire de Charles VI, *pag.* 57, *jusqu'à* 70.

de ses rondeaux et de ses virelais par Froissart, qui joignant quelques-unes de ses pièces à, celles du prince, en forma une espèce de roman, sous le titre de *Meliador*[1], ou du *Chevalier au soleil d'or;* mais le duc ne vécut pas assez long-temps pour voir la fin de l'ouvrage, étant mort en 1384. Presqu'aussitôt Froissart trouva un nouveau protecteur : il fut fait Clerc de la chapelle de Guy, comte de Blois, et il ne tarda pas à signaler sa reconnaissance pour son nouveau protecteur,

[1] Le roman de Meliador est nommé de plusieurs façons différentes dans les manuscrits de la Chronique de Froissart, et dans ses poésies. L'historien parlant de son voyage chez le comte de Foix, qu'il fit depuis, en 1388, dit: *j'avoye avec moy apporté un livre, lequel j'avoye fait à la requeste et contemplation de Vincelaus de Boheme, duc de Luxembourg et de Brabant; et sont contenus audit livre qui s'appelle le Meliader* (Meliades, ou Malliades dans quelques manuscrits), *toutes chansons, balades, rondeaux et virelets que le gentil duc fit en son temps; desquelles choses, parmi l'imagination que j'avoye à dicter, en ordonnay le livre que le comte de Foix veit moult voulontiers.*

Il fait encore mention de cet ouvrage dans ses Poésies manuscrites. On lit à la page 425 de son Dict dou Florin,

Un livre de Meliador,
Le chevalier au soleil d'or.

Et quelques vers après,

Dedens ce romant sont encloses
Toutes les chançons que jadis,
Dont l'ame soit en paradys.
Que feit le bon duc de Braibant.
Wincelaus, dont on parla tant;
Car uns princes fu amourous,
Gracious et chevalerous ;
Et le livre me fist jà faire,

par une pastourelle [1] sur les fiançailles de Louis comte de Dunois, fils de Guy, avec Marie, fille du duc de Berry : deux ans après, le mariage s'étant fait à Bourges, il le célébra par une espèce d'épithalame assez ingénieuse pour le temps, intitulée *Le Temple d'honneur*.

Il passa les années 1385, 1386, et 1387, tantôt dans le Blaisois, tantôt dans la Touraine; mais le comte de Blois l'ayant engagé à reprendre la suite de l'histoire qu'il avait interrompue, il résolut en 1388, de profiter de la paix qui venait de se conclure, pour aller à la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix et de Béarn, s'instruire à fond de ce qui regardait les pays étrangers et les provinces du royaume les plus éloignées, où il savait qu'un grand nombre de guerriers se signalaient tous les jours par de merveilleux faits d'armes. Son âge et sa santé lui permettaient encore

Par très grant amoureuse affaire,
Coment qu'il ne le véist oncques.

Ayant demandé dans son Paradis d'Amour, *pag.* 16. *col.* 1 *et* 2, quels étaient plusieurs *damoiseaux* qu'il y voyait, il apprend que ce sont des sujets de l'Amour, et on lui nomme entre autres héros célèbres dans les romans, *Meliador, cils à ce beau soleil d'or*, par où était désigné certainement le héros de celui qu'il avait composé.

Il ne faut point confondre ce livre avec les poésies manuscrites de Froissart, qui renferment à la vérité un grand nombre de chansons, rondeaux, balades, virelais, lais et pastourelles, distribués chacun dans leur classe, mais où le titre de Meliador ne se trouve nulle part.

[1] *Pag.* 290 *et* 291 *de ses Poésies manuscrites.*

de soutenir de longues fatigues; sa mémoire était assez bonne pour retenir tout ce qu'il entendrait dire, et son jugement assez sain pour le conduire dans l'usage qu'il en devait faire. Il partit avec des lettres de recommandation du comte de Blois pour Gaston Phœbus, et prit sa route par Avignon. Une de ses pastourelles nous apprend qu'il séjourna dans les environs d'une abbaye [1] située entre Lunel et Montpellier, et qu'il s'y fit aimer d'une jeune personne qui pleura son départ : il dit dans la même pièce qu'il menait au comte de Foix quatre lévriers [2] pour lui en faire présent. Gaston aimait passionnément *le déduit des chiens*, il en avait toujours plus de seize cents, et il nous reste de ce prince un traité de la chasse, que l'on conserve manuscrit dans plusieurs bibliothèques, et qui a été imprimé [3] en 1520. Froissart alla de Carcassonne à Pamiers dont il fait une agréable description, et s'y arrêta trois jours, en attendant que le hasard lui fît rencontrer quelqu'un avec qui il pût passer en Béarn. Il fut assez heureux pour trouver un chevalier du comté de Foix, qui revenait d'Avignon, et ils marchèrent de compa-

[1] Probablement S.t Geniez, abbaye de filles, à une lieue et demie du chemin qui mène de Montpellier à Lunel.

[2] Ils y sont nommés *Tristan, Hector, Brun et Rollant.*

[3] *Voy.* du Verdier, à l'art. *Gaston, comte de Foix*, et la note 2 page 362, t. 12 de J. Froissart.

gnie. Messire Espaing du Lyon (c'est le nom du chevalier) était un homme de grande distinction[1]; il avait eu des commandements considérables, et fut employé toute sa vie dans des négociations aussi délicates qu'importantes. Les deux voyageurs se convenaient parfaitement : le chevalier, qui avait servi dans toutes les guerres de Gascogne, désirait avec passion apprendre ce qui concernait celles dont Froissart avait connaissance; et Froissart plus en état que personne de le satisfaire, n'était pas moins curieux des événements auxquels le chevalier avait eu part. Ils se communiquèrent ce qu'ils savaient avec une égale complaisance : ils allaient à côté l'un de l'autre et souvent aux pas de leurs chevaux : toute leur marche se passait en des conversations où ils s'instruisaient reciproquement. Villes, châteaux, masures, plaines, hauteurs, vallées, passages difficiles, tout réveillait la curiosité de Froissart, et rappelait à la mémoire du seigneur Espaing du Lyon, les diverses actions qui s'y étaient passées sous ses yeux, ou dont il avait ouï parler à ceux qui s'y étaient trouvés. L'historien, trop exact dans le récit qu'il nous fait de ces conversations, rapporte jusqu'aux exclamations par lesquelles il témoignait au chevalier sa recon-

[1] Froissart en parle souvent dans le 3.e et le 4.e livre de sa Chronique.

naissance, pour toutes les choses intéressantes qu'il voulait bien lui apprendre. S'ils arrivaient dans une ville avant le coucher du soleil, ils mettaient à profit le peu de jour qui restait, pour en examiner les dehors, ou pour observer les lieux des attaques qui s'y étaient faites : de retour à l'hôtellerie, ils continuaient les mêmes propos, ou entre eux seuls, ou avec d'autres chevaliers ou écuyers qui s'y trouvaient logés; et Froissart ne se couchait point qu'il n'eût écrit tout ce qu'il avait entendu. Après une marche de six jours, ils arrivèrent à Orthez. Cette ville, une des plus considérables du Béarn, était le séjour ordinaire de Gaston, comte de Foix et vicomte de Béarn, surnommé *Phœbus* à cause de sa beauté. Froissart ne pouvait choisir une cour plus convenable à ses vues. Le comte de Foix, âgé de cinquante-neuf ans, était encore l'homme de son siècle le plus vigoureux, le plus beau et le mieux fait : adroit à tous les exercices, valeureux, consommé dans l'art de la guerre, noble et magnifique, il ne venait chez lui aucun guerrier qui n'emportât des marques de sa libéralité : son château était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de braves capitaines qui s'étaient distingués dans les combats et dans les tournois : les entretiens n'étaient que d'attaques de places, de surprises, de siéges, d'assauts, d'escarmouches, de batailles : les amu-

sements n'étaient que des jeux d'exercice, d'adresse et de force, des joûtes, des tournois et des chasses, plus pénibles et presque aussi périlleuses que la guerre même. Ces détails méritent d'être lus dans Froissart; je ne puis que tracer imparfaitement ce qu'il a si bien peint.

Le comte de Foix ayant été informé par messire Espaing du Lyon, de l'arrivée de Froissart, qui était déja connu à la cour d'Orthez par les deux premiers volumes de sa Chronique, l'envoya chercher chez un de ses écuyers [1] qui le logeait, et le voyant venir de loin, lui dit d'un air riant, et *en bon françois: qu'il le connoissoit bien quoy qu'il ne l'eust jamais veu, mais qu'il avoit bien ouï parler de luy; et le retint de son hostel.* Cette expression, comme on l'a déjà dit, ne signifie pas que Froissart eut un logement dans le château, car on voit le contraire, mais seulement qu'il fut défrayé aux dépens du comte durant l'hiver qu'il passa auprès de lui. Son occupation la plus ordinaire pendant ce temps, était d'amuser Gaston après son souper, par la lecture du roman de Meliador qu'il avait apporté : tous les soirs il se rendait au château à l'heure de minuit, qui était celle où le

[1] *Je descendy à l'hostel de la Lune chez un escuyer du comte qui s'appelloit Ernauton du Pin, lequel me receut moult joyeusement pour la cause de ce que j'estoye François.* Ce sont les propres paroles de l'historien.

comte se mettait à table : personne n'eût osé interrompre le lecteur. Gaston lui-même qui l'écoutait avec une attention infinie, ne l'interrompait que pour lui faire des questions sur cet ouvrage; et jamais il ne le renvoyait qu'*il ne luy eût fait vuider auparavant tout ce qui estoit resté du vin de sa bouche*. Quelquefois ce prince prenait plaisir à l'instruire des particularités des guerres *dans lesquelles il s'estoit distingué*. Froissart ne tira pas moins de lumières de ses fréquents entretiens avec les écuyers et les chevaliers qu'il trouva rassemblés à Orthez, surtout avec les chevaliers d'Arragon et d'Angleterre, de l'*hostel* du duc de Lancastre, qui faisait alors sa résidence à Bordeaux : ils lui racontèrent ce qu'ils savaient des batailles des rois de Castille et de Portugal, et de leurs alliés : entre les autres, le fameux *Bastard de Mauléon*, en lui faisant l'histoire de sa vie, lui faisait celle de presque toutes les guerres arrivées dans les différentes provinces de France, et même en Espagne, depuis la bataille de Poitiers où il avait commencé à porter les armes. Quoiqu'appliqué sans relâche à ramasser des mémoires historiques , Froissart donnait encore quelques moments à la poésie ; nous avons de lui une Pastourelle qu'il paraît avoir composée au pays de Foix, en l'honneur de Gaston Phœbus : il dit qu'étant

En beau pré vert et plaisant
Pardessus Gave la rivière,
Entre Pau et Ortais séant,

il vit des bergers et des bergères qui s'entretenaient de divers seigneurs et de leurs armoiries. Il se sert adroitement de cette fiction pour nommer avec éloge ceux de qui il avait reçu quelques bienfaits, et termine sa liste par le comte de Foix.

Après un assez long séjour à la cour d'Orthez, Froissart songeait à s'en retourner : il fut retenu par Gaston, qui lui fit espérer une occasion prochaine de voyager *en bonne compagnie*. Le mariage de la comtesse de Boulogne, parente du comte, ayant été conclu avec le duc de Berry, la jeune épouse fut conduite d'Orthez à Morlas, où les équipages du duc son mari l'attendaient : il partit à sa suite, après avoir reçu des marques de la libéralité de Gaston [1] qui le pressa instam-

[1] Page 429 de ses Poés. manus.

Et quant j'oc tout parlit l'histoire
Dou chevalier au soleil d'or
Que je nomme Melyador,
Je pris congé ; et li bons contes
Me fit par sa chambre des comptes
Delivrer quatrevins florins
D'Arragon, tous pesans et fins,
Des quels quatre vins les soissante
Dont j'avoïe fait francs quarante
Et mon livre qu'il m'ot laissé,

ment de revenir le voir : il accompagna la princesse à Avignon, et dans le reste de la route qu'elle fit à travers le Lyonnais, la Bresse, le Forez et le Bourbonnais, jusqu'à Riom en Auvergne. Le passage d'Avignon fut fatal à Froissart; on le vola : cette triste aventure fait le sujet d'une longue poésie [1], dans laquelle il place plusieurs circonstances de sa vie, dont j'ai fait usage dans ce mémoire. On voit par cette pièce, que le désir de visiter le tombeau du cardinal de Luxembourg mort en odeur de sainteté, n'était pas le seul motif qui l'eût porté à repasser par Avignon en suivant la jeune princesse, mais qu'il avait une commission particulière du seigneur de Couci. Il aurait pu, dit-il, chercher à se dédommager de la perte de son argent, en sollicitant quelque bénéfice; mais cette ressource n'était pas de son goût : il faisait plus de fonds sur la générosité du seigneur de la Rivière et du comte de Sancerre qui accompagnaient la duchesse de Berry, et sur celle du vicomte d'Asci. Il se donne, dans la même pièce, pour un homme d'une grande dépense. Outre le revenu de la cure de Lestines, qui était considérable, il avait depuis vingt-cinq ans touché deux mille francs dont il ne lui restait plus rien : la composition de ses ouvrages

[1] *Dit dou Florin, pag. 123 et suiv. de ses Poésies manuscrites.*

lui en avait coûté sept cents, mais il ne regrettait pas cette dépense; *car aussi ay-je fait*, dit-il, *mainte histoire dont il sera parlé dans la postérité* : le reste avait été consommé tant chez les *Taverniers* de Lestines que dans ses voyages, qu'il faisait toujours en bon équipage, bien monté, bien vêtu, et faisant partout bonne chère.

Froissart avait été présent à toutes les fêtes qui furent données au mariage du duc de Berry, célébré la nuit de la Pentecôte à Riom en Auvergne. Il composa une pastourelle pour le lendemain des noces; puis *retournant en France* avec le seigneur de la Rivière [1], il se rendit à Paris. Son activité naturelle, et sur-tout la passion de s'instruire dont il était sans cesse occupé, ne lui permirent pas d'y demeurer long-temps. Nous l'avons vu en six mois passer du Blaisois à Avignon, ensuite dans le comté de Foix, d'où il revint encore à Avignon, et traversa l'Auvergne pour aller à Paris. On le voit, en moins de deux ans, successivement dans le Cambrésis, dans le Haynaut, dans la Hollande, dans la Picardie, une seconde fois [2] à Paris, dans le fond du Languedoc, puis encore à Paris et à Valenciennes; de là

[1] *Chron. liv.* 3 *dans le manuscrit N.° 8323 de la bibliothèque du roi.*

[2] Chron., liv. 4, ch. 2 et une pastourelle à la page 203 de ses poés. mss.

à Bruges, à l'Ecluse, dans la Zélande, enfin dans son pays. Il accompagne dans le Cambrésis le seigneur de Couci au château de Crèvecœur que le roi venait de lui donner : il lui raconte ce qu'il avait vu, et apprend de lui différentes circonstances des négociations entre la France et l'Angleterre. Après avoir donné quinze jours à sa patrie, il passe un mois en Hollande auprès du comte de Blois, en l'entretenant de ses voyages. Il va s'instruire par lui-même du détail des négociations de la paix qui se traitait à Lolinghen. Il assiste à la magnifique entrée que la reine Isabelle de Bavière fait dans Paris. L'exactitude avec laquelle il parle du cérémonial observé entre le pape et le roi Charles VI à Avignon, semble prouver qu'il avait assisté à leur entrevue, d'autant plus qu'il est certain que Charles VI étant allé d'Avignon à Toulouse recevoir l'hommage du comte de Foix, Froissart s'y trouva, et entendit leur conversation. Il ne se passait rien de nouveau, comme on le voit, dont Froissart ne voulût être témoin: fêtes, tournois, conférences pour la paix, entrevues de princes, et leurs entrées, rien n'échappait à sa curiosité. Il paraît qu'au commencement de 1390, il retourna dans son pays, et qu'il ne songeait qu'à reprendre la suite de son histoire, pour la continuer sur les instructions qu'il avait amassées de tous côtés avec tant

de peines et de fatigues : mais celles qu'il avait eues au sujet de la guerre d'Espagne, ne le satisfaisaient pas encore : il lui survint quelque scrupule de n'avoir entendu qu'une des deux parties, c'est-à-dire les Gascons et les Espagnols qui avaient tenu pour le roi de Castille. Il était du devoir d'un écrivain exact et judicieux de savoir aussi ce qu'en disaient les Portugais. Sur l'avis qu'on lui donna qu'il pourrait en trouver à Bruges un grand nombre, il s'y rendit. La fortune le servit au-delà de ses espérances, et l'enthousiasme avec lequel il en parle, peint l'ardeur avec laquelle il désirait tout approfondir. A son arrivée, il apprit qu'un chevalier Portugais, *vaillant homme et sage, et du conseil du roy de Portugal,* nommé Jean Ferrand Portelet, était depuis peu à Middelbourg en Zelande. Portelet qui allait alors en Prusse à la guerre contre les infidèles, s'était trouvé à toutes les affaires de Portugal : aussitôt Froissart se met en marche avec un Portugais ami du chevalier, va à l'Ecluse, s'embarque et arrive à Middelbourg, où son compagnon de voyage le présente à Portelet. Ce chevalier *gracieux, amiable et acointable,* lui raconta, pendant les six jours qu'ils passèrent ensemble, tout ce qui s'était fait en Portugal et en Espagne depuis la mort du roi Ferrand jusqu'à son départ de

Portugal. Froissart aussi content des récits de Portelet que de sa politesse, prit congé de lui, et revint dans sa patrie, où réunissant toutes les connaissances qu'il avait acquises dans ses différents voyages, il en composa un nouveau livre, qui fait le troisième de son histoire.

Le passage d'où sont tirées ces circonstances, ajoute que Froissart, en quittant la Zélande, et avant que de retourner dans son pays, alla encore une fois à Rome. Quoi qu'en cela les exemplaires imprimés soient conformes aux manuscrits, ce voyage, dont il n'est point parlé ailleurs, me paraît hors de toute vraisemblance. Denis Sauvage assure, à la marge, qu'au lieu de *Romme* il faut lire l'*Ecluse*, *Bruges* ou *Valenciennes*; il est plus naturel de lire *Damme*[1], port voisin de l'Ecluse, où on a vu que l'historien s'était embarqué. On ne saurait déterminer la durée du séjour que Froissart fit dans le Haynaut; on sait seulement qu'il était encore à Paris en 1392, lorsque le connestable de Clisson fut assassiné par Pierre de Craon; et à Abbeville, sur la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, pen-

[1] *Dam* ou *Damne*, ville de Flandres, à une lieue de Bruges tirant vers l'Ecluse, dont elle est éloignée de deux lieues. *Voyez le Diction. de la Martinière et les Délices des Pays-Bas, tom.* I, *pag.* 306,

dant les conférences qui se tenaient entre les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, lesquelles opérèrent enfin une trève de quatre ans.

Dès l'année 1378, Froissart avait obtenu du pape Clément VII l'expectative d'un canonicat à Lille [1]. On voit dans le recueil de ses poésies, qui fut achevé en 1393, et dans une préface qui se trouve dans plusieurs manuscrits à la tête du quatrième volume de son histoire, composé vers le même temps, qu'il se qualifiait Chanoine de Lille [2]; mais Clément VII étant mort en 1394, il abandonna la poursuite de son expectative, et commença à ne prendre que la qualité de Chanoine

[1] *Voy.* son *Dict dou Florin.* Le florin adresse la parole à l'auteur.

Car dou bon seigneur de Couci
Qu est nobles, gentilx et cointes
Estes vous privés et acointes.
Et s'avez pour lui celle painne
Et l'expectation lointainne
Sur les chanesies de Lille.
Cent florins vous a, par St. Gille,
Moult bien coustée celle grasce
Qui n'est ores bonne ne grasse,
Mais mal revenans à proufit,
Quoique dou premier an est dit
Dou pape que la grasce avés;
Mès voirement vous ne scavés
Quant vous en serés pourvéüs,
Ne à chanonnes recéüs.

[2] Froissart, au commencement et à la fin de ses poésies, prend le titre de *trésorier et chanoine de Chimay*, et *de Lille en herbes*, expression qui désigne son expectative.

et Trésorier de l'église collégiale de Chimay [1], qu'il devait probablement à l'amitié dont le comte de Blois [2] l'honorait : la seigneurie de Chimay faisait partie de la succession que ce comte avait recueillie en 1381, par la mort de Jean de Chastillon, comte de Blois, le dernier de ses frères.

Il y avait vingt-sept ans [3] que Froissart était parti d'Angleterre, lorsqu'à l'occasion de la trève qui se fit entre les Français et les Anglais, il y retourna [4] en 1394, muni de lettres de recommandation pour le roi et pour ses oncles. De Douvres où il débarqua, il alla *à Saint Thomas de Cantorbéry*, fit son offrande sur le tombeau du saint; et par respect pour la mémoire du prince de Galles de qui il avait été fort connu, il visita son magnifique mausolée. Là il vit le jeune roi Richard, qui était venu rendre graces à Dieu des succès de sa dernière campagne en Irlande : mais malgré la bonne volonté du seigneur de Percy, sénéchal d'Angleterre, qui avait promis de lui procurer une audience du roi, il ne put

1 Dans le comté de Haynaut au diocèse de Liége.

2 *Guy de Chastillon, comte de Blois, sire d'Avesnes, de Chimay, de Beaumont, de Stonehove et de la Goude, Je Jehan Froissart, prestre et chapelain à mon très-cher seigneur, et pour le temps de lors tresorier et chanoine de Chimay et de l'Isle en Flandres,* livre 4, Préface du 4.e livre dans plusieurs manuscrits.

3 *Chron.*, *liv.* 4; il dit vingt-huit à la page suivante.

4 *Voy.* sa Chron., liv. 4.

parvenir à lui être présenté, et fut obligé de suivre ce prince dans les différents lieux qu'il parcourut jusqu'à son arrivée à Ledos (Leeds). Ce ne fut pas un temps perdu pour l'historien : les Anglais étaient encore pleins de leur expédition en Irlande; il se fit raconter et leurs exploits, et les choses merveilleuses qu'ils y avaient vues. Etant enfin arrivé à Ledos (Leeds), il remit au duc d'Yorck les lettres du comte de Haynaut et du comte d'Ostrevant. *Maistre Jean,* lui dit le duc, *tenez vous toujours de lès nous et nos gens, nous vous ferons toute amour et courtoisie; nous y sommes tenus pour l'amour du temps passé et de nostre dame de mère à qui vous fûtes; nous en avons bien la souvenance.* Ensuite il l'introduisit dans la chambre du roi, qui le reçut avec des marques de bonté très distinguées. Richard prit les lettres dont il était chargé, et lui dit, après les avoir lues, que *s'il avoit esté de l'hostel de son ayeul et de madame son ayeule, encore estoit-il de l'hostel d'Angleterre.* Cependant Froissart ne put encore présenter au roi le roman de Meliador qu'il lui avait apporté, et Percy lui conseilla d'attendre une circonstance plus favorable. Deux objets importants occupaient alors Richard tout entier : d'une part, le projet de son mariage avec Isabelle de France, de l'autre, l'opposition des peuples de l'Aquitaine à la donation qu'il avait faite de cette province au duc

d'Yorck son oncle. Les prélats et les barons d'Angleterre ayant été convoqués à Elten (Eltham) pour délibérer sur ces deux affaires, Froissart suivit la cour. Il écrivait chaque jour ce qu'il apprenait des nouvelles du temps, dans ses conversations avec les seigneurs anglais; et Richard de Servy[1] (Stury) qui était du *conseil estroit du roy*, lui confiait exactement les résolutions que l'on y prenait, le priant seulement de les tenir secrètes jusqu'à ce qu'elles fussent divulguées.

Enfin le dimanche qui suivit la tenue de ce conseil, le duc d'Yorck, Richard de Servy (Stury), et Thomas de Percy trouvant le roi moins occupé, lui parlèrent du roman que Froissart lui avait apporté. Ce prince demanda à le voir: *si le vit en sa chambre*, dit l'historien, *car tout pourveu je l'avoie, et luy mis sur son lict; et lors l'ouvrit et regarda dedans, et luy plut très grandement; et plaire bien luy devoit, car il estoit enluminé, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux à dix cloux d'argent dorez d'or, et rose d'or au milieu à deux gros fermaux dorez et richement ouvrez, au milieu rosiers d'or. Adonc*, continue Froissart, *demanda le roy de quoy il traitoit, et je luy dy: d'amour. De ceste responce fut tout resjoui; et regarda dedans le livre en plusieurs lieux, et y lisit, car moult bien parloit*

[1] Il avait vu Froissart à la cour d'Edouard III, et du comte Venceslas de Brabant. Voy. Chroniques de Froissart, t. 3, p. 223.

et lisoit françois; et puis le fit prendre par un sien chevalier qui se nommoit Messire Richard Credon et porter en sa chambre de retrait, dont il me fit bonne chère.

Henry Cristede, écuyer anglais, qui avait été présent à cet entretien, et qui savait d'ailleurs que Froissart écrivait l'histoire, l'aborda en lui demandant s'il était informé des détails de la conquête que le roi d'Angleterre venait de faire en Irlande. Comme Froissart, pour l'engager à parler, feignit de les ignorer, l'écuyer se fit un plaisir de les lui raconter. Tout ce que l'historien entendait, entre autres le récit du repas que le roi d'Angleterre donna aux quatre rois qu'il venait de subjuguer, excitait en lui de nouveaux regrets de n'être pas venu en Angleterre un an plus tôt, ainsi qu'il s'y préparait, lorsque la nouvelle de la mort [1] de la reine Anne rompit son dessein : il n'aurait pas manqué de passer en Irlande pour voir tout par lui-même, car il avait un intérêt particulier à recueillir les moindres circonstances de cette expédition dont il voulait faire part à *ses seigneurs*, le duc de Bavière [2] et son fils, qui avaient sur la Frise les mêmes prétentions que le roi d'Angleterre sur l'Irlande.

[1] Anne de Luxembourg, fille de l'empereur Charles IV, mariée en 1382, à Richard II, roi d'Angleterre, et morte en 1394.

[2] Aubert, duc de Bavière, comte de Haynaut, de Hollande et de Zélande, père de Guillaume de Bavière.

Après trois mois de séjour en Angleterre, Froissart prit congé du roi : ce prince qu'il avait suivi dans tous ses voyages aux environs de Londres [1], lui fit donner pour dernier témoignage de son affection cent nobles [2] dans un gobelet [3] d'argent doré, pesant deux marcs.

La triste catastrophe de Richard arrivée en 1399, est rapportée à la fin du quatrième livre de l'histoire de Froissart, qui s'acquitte de ce qu'il devait à la mémoire de ce prince, par la manière touchante dont il déplore ses malheurs. Au même endroit il observe que dans cet événement il voyait l'accomplissement d'une prédiction faite au sujet de Richard lorsqu'il naquit à Bordeaux, et d'une ancienne prophétie du livre du Brut, [4] laquelle désignait le prince par qui il devait être détrôné. La mort de Guy, comte de Blois, suivit de près le

[1] *A Eltham, à Leeds, à Sheen, à Chartesée et à Windsor.* Chron., liv. 4.

[2] Cette somme peut revenir à celle de 600 livres de notre monnaie d'aujourd'hui.

[3] C'est ce que nos anciens auteurs appellent une *henepée*, c'est-à-dire hanap plein d'argent ; d'où le trésor royal d'Angleterre s'appelle *hanepier*.

[4] Fauchet met à la tête de nos plus anciens poëtes français, *maistre Wistace* ou *Huistace, auteur du roman appelé Brut*, en vers, qui fut composé en 1155. Nous avons aussi un roman en prose du Brut, Brust ou Bret, qui fait partie du S.t Graal, ou des chevaliers de la Table ronde, dans plusieurs Mss de la bibliothèque du roi. Il contient l'origine des peuples de la Grande Bretagne descendus de Brutus. Voyez les excellentes dissertations de l'abbé de La Rue, sur les poëtes armoricains et sur les poëtes anglo-normands.

retour de Froissart dans son pays; il la place dans sa Chronique sous l'année 1397. Il avait alors soixante ans[1], et vécut encore quatre ans au moins, puisqu'il raconte quelques événements de l'année 1400. Si l'on en croyait Bodin et la Popelinière, il aurait vécu jusqu'en 1420; mais ces deux écrivains ont peut-être été trompés par ces mots qui commencent le dernier chapitre du dernier livre de son histoire, *En l'an de grace mil quatre cent vng moins;* au lieu de lire *ung,* ainsi qu'il est écrit dans plusieurs Mss. et dans les éditions gothiques, ils auront lu *vingt.*

Un autre passage de Froissart pourrait donner lieu de penser qu'il a vécu jusques vers le milieu du XV.e siècle : en parlant du bannissement du comte d'Harcourt, qui engagea les Anglais à faire une descente dans la Normandie, il dit[2] que plus de cent ans après, on vit les suites funestes de leur irruption. Ces termes ne doivent pas être pris à la lettre; l'auteur écrivait plutôt comme prévoyant les malheurs à venir qu'il craignait, que comme le témoin de leurs derniers progrès.

[1] J'ai dit au commencement de ce Mémoire qu'il me paraissait que Froissart était né plutôt en 1337 qu'en 1333; c'est dans cette supposition que je ne lui donne ici que 60 ans; il en aurait eu 64 ou 65, s'il était né en 1333.

[2] Livre I. *Ceste haine* (du roy Jean contre messire Godefroy de Harcourt) *cousta grandement au royaume de France, especialement au pays de Normandie, car les traces en paurent cent ans après, comme vous l'orrez en l'histoire.*

Au reste, il n'est pas possible de décider en quelle année il mourut, il paraît seulement que ce fut au mois d'octobre, puisque son *Obit* est indiqué pour ce mois dans l'Obituaire de l'église collégiale de S^te^. Monegunde de Chimay, dont on trouvera un extrait à la fin de ce mémoire. Selon une ancienne tradition du pays, il fut enterré dans la chapelle de Ste Anne de cette collégiale; et il est en effet assez probable qu'il vint finir ses jours dans son chapitre.

Le nom de Froissart a été commun à plusieurs personnes qui ont vécu dans le même temps que notre historien : outre le Froissart Meullier, jeune écuyer du Haynaut, dont j'ai parlé au commencement de ce mémoire, on trouve dans la chronique de notre historien un dom Froissart, qui s'était signalé au siége que le comte de Haynaut avait mis en 1340 devant la ville de Saint Amand. Ce moine défendit long-temps une brèche qui avait été faite au mur de l'abbaye, et ne l'abandonna qu'après avoir tué ou blessé dix-huit hommes. On lit à la fin de quelques chartes du comte de Foix une signature de *J. Froissart*, ou *Jaquinot Froissart;* c'était un secrétaire du comte, et peut-être un parent de l'historien; et il est encore fait mention dans les registres du trésor des chartes, d'une rémission accordée en 1375, à Philebert Froissart, écuyer, qui avait été

en la compagnie des Gascons au pays de Guyenne sous Charles d'Artois, comte de Pezénas.

Pour ne point interrompre le fil de la narration j'ai renvoyé ici, à la fin de ce mémoire, l'examen d'un passage des Poésies de Froissart [1], qui indique en termes obscurs une des principales circonstances de sa vie. Il rappelle les fautes de sa jeunesse, et se reproche sur-tout d'avoir quitté un métier savant, pour lequel il avait des talents naturels, et qui lui avait acquis une grande considération (il paraît désigner l'histoire ou la poésie), pour en prendre un autre beaucoup plus lucratif, mais qui ne lui convenait pas plus que celui des armes [2], et qui lui ayant mal réussi, l'avait fait décheoir du degré d'honneur où le premier l'avait élevé : il veut, dit-il, réparer sa faute, et revenant à ses anciens travaux, trans-

[1] Dans son Buisson de Jeunesse, page 338 et suiv. de ses poésies mss. Cette pièce est incontestablement postérieure à l'an 1370, puisqu'il y est fait mention de la croisade en Prusse qui s'était faite cette année : mais elle ne fut composée vraisemblablement qu'encore bien long-temps après, puisqu'elle est une des dernières du recueil qui fut fini en 1393, et qu'elle précède immédiatement le Dict du Florin, composé à Avignon lorsqu'il y repassa en 1389; il s'y donne comme un homme vieux et chenu.

[2] *Or me cuiday trop bien parfaire*
Pour prendre ailleurs ma Calendise,
Si me mis en la marchandise,
Où je suis ossi bien de taille,
Que d'entrer en une bataille
Où je me trouverois envis, etc.

P. 338, V.o et 339, R.o

mettre à la postérité les glorieux noms des rois, princes et seigneurs, dont il avait éprouvé la générosité. Dans tout le cours de la vie de Froissart, je ne vois aucun temps où on puisse placer ce prétendu changement d'état, ni rien qui puisse nous faire connaître ce métier lucratif dont il parle, et que lui-même appelle *marchandise*. L'expression ne nous permet pas d'imaginer que ce fût l'état de curé; quoiqu'il ait dit quelque part que la cure de Leptines était d'un revenu considérable : serait-ce la profession de praticien, ou celle de son père qui, était comme nous l'avons dit, peintre d'armoiries ? Une acception singulière du mot *marchandise* dans Commines pourrait nous fournir une explication plausible. Commines né dans le même pays, et qui n'était pas bien éloigné du temps de Froissart, emploie ce terme pour signifier une négociation d'affaires entre des princes. Le métier de négociateur, ou plutôt d'homme d'intrigue, qui cherche, sans caractère, à pénétrer le secret des cours, serait peut-être celui auquel Froissart se repent de s'être livré : les détails dans lesquels nous sommes entrés sur ses différents voyages, sur les longs séjours qu'il a souvent faits dans des circonstances critiques auprès de plusieurs princes, et sur les talents qu'il avait pour s'insinuer dans leurs bonnes graces, me paraissent s'accorder avec cette conjecture.

Extrait d'un manuscrit tiré des archives du chapitre de Sainte Monegunde à Chimay, dans lequel se retrouvent les obits et fondations pieuses faites audit chapitre, et autres antiquitez. Folios 39 et 40 :

« L'obit de messire Jeau Froissard, né de Va-
« lenciennes, chanoine et trésorier de ladite église
» qui florissoit l'an 1364, pourra icy prendre place
» pour la qualité du personnage, comme ayant
» esté chapelain-domesticq du prenomé Guy de
» Chatillion, comte de Soissons et de Blois, sei-
» gneur d'Avesne, Simai, Beaumont, etc., qui a
» aussi esté très-célèbre historiographe de son
» temps, et a escrit les guerres et chroniques,
» et choses les plus remarquables depuis l'an
» 1355 jusqu'à l'an 1400, selon que luy-même le
» rapporte en divers lieux de son histoire, et
» particulièrement au livre 4.e chap. 5, et comme
» aussi se voit par son éloge, dressé à sa louange
» par tel que s'ensuit :

Cognita Romane vix esset gloria gentis,
Plurimis [1] *hunc scriptis ni decorasset honos.*
Tanti nempe refert totum scripsisse per orbem,
Quelibet et doctos secla tulisse viros !
Commemorent alios alii, super æthera tollam
Froissardum, historie per sua secla ducem,
Scripsit enim historiam mage sexaginta per annos,

[1] Il faut lire sans doute *pluribus*.

Totius mundique memoranda notat,
Scripsit et Anglorum Regine gesta Philippe
Que Guilielme [1] *, tuo tertio* [2] *, juncta toro.*

Honorarium.

Gallorum sublimis honos et fama tuorum,
Hic, Froissarde, jaces, si modo iorte jaces.
Historie vivus studuisti reddere vitam,
Defuncto vitam reddet at illa tibi.

Joannes Froissardus Canonicus et Tesaurarius Ecclesie Collegiate Ste. Monugundis Simacis vetustissimo ferme totius Belgii oppido.

Proxima dum propriis florebit Francia scriptis,
Fania [3] *dum ramos, Blancaque* [4] *fundet aquas,*
Urbis ut hujus honos, templi sic fauva [5] *vigebis,*
Teque ducem historie Gallia tota colet,
Belgica tota colet Cymeaque vallis amabit,
Dum rapidus proprios Scaldis obibit agros.

Ledit Obit se dit en Octobre.

[1] *Hic erat Hollandiæ et Hannoniæ Comes.* Faute du poète, Philippe, reine d'Angleterre, était fille de Guillaume III, comte de Haynaut, et femme d'Édouard III.

[2] Je crois qu'il faut lire *tertia* au lieu de *tertio*.

[3] La Faigne de Chimay, petite forêt qui en dépend.

[4] La Blanche-eau, rivière qui passe à Chimay.

[5] *Fama.*

MÉMOIRE

CONCERNANT

LES OUVRAGES DE FROISSART;

PAR M. DE LA CURNE.

Sommaire des matières qui sont contenues dans ce mémoire.

I. Plan général de l'Histoire de Froissart.

II. Plan particulier de cette histoire.

III. Division des quatre livres de cette histoire en chapitres, et celles du premier de ces livres en plusieurs parties.

IV. Froissart avait-il fait ces divisions ?

V. Des temps pendant lesquels Froissart travailla à la composition de son histoire.

VI. Des recherches que Froissart avait faites pour écrire son histoire, et des soins qu'il s'était donnés à ce sujet.

VII. Quel but Froissart s'était proposé en écrivant l'histoire, et quelles règles il s'était prescrites pour l'écrire.

VIII. De la Chronologie de Froissart.

IX. Des trente premières années dont Froisart a traité au commencement de son histoire, d'après Jehan le Bel, savoir depuis 1326 jusqu'à 1356.

La vie de Froissart a fait le sujet du dernier mémoire [1] : je vais dans celui-ci donner l'histoire de ses ouvrages, tant imprimés que manus-

[1] Ces mémoires out été lus dans l'Académie des inscriptions ; le premier était contenu dans le tome x, le second mémoire est inséré dans le tome XIII de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

crits, soit en prose, soit en vers ; et je rendrai compte, le plus fidèlement que je pourrai, de tout ce qu'ils contiennent. Peut-être semblera-t-il que j'ai poussé les détails un peu trop loin : mais j'ai cru devoir une attention particulière à un historien qui seul en vaut un grand nombre d'autres, par l'importance des matières qu'il a traitées, et par la durée des temps dont il nous a laissé l'histoire. Je me suis aperçu d'ailleurs, que l'auteur avait répandu dans son ouvrage beaucoup de faits, qui servent à éclaircir d'autres faits précédents; et que, faute d'en avoir été prévenu, il m'était souvent arrivé, ou d'être arrêté dans ma lecture, ou de n'en pas tirer tout le fruit que j'aurais pu : c'est ce qui m'a fait sentir le besoin qu'auraient ceux qui liraient Froissart d'avoir cet éclaircissement. Pour leur applanir les difficultés, et leur donner des règles qui pussent les conduire, j'ai tâché de faire ce que j'aurais voulu avoir trouvé tout fait, quand j'ai commencé à lire cet auteur : car je ne me propose pas seulement de donner une idée de nos historiens, qui satisfasse ceux qui auront simplement la curiosité de les connaître; mon objet est que ces mémoires [1] servent d'introduction à ceux qui voudront en entreprendre la lecture

[1] Insérés successivement dans les mémoires de l'Académie des Belles-lettres.

et qu'ils la leur rendent, autant qu'il se pourra, plus aisée, plus intéressante et plus instructive.

I.

Plan général de son histoire.

L'histoire que Froissart nous a laissée, s'étend depuis l'an 1326 jusqu'en 1400. Elle ne se borne pas aux événements qui se sont passés en France dans ce long espace de temps; elle comprend dans un détail presque aussi grand, ce qui est arrivé de considérable en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Flandres. On y trouve encore une infinité de particularités touchant les affaires des papes de Rome et d'Avignon, touchant celles d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, d'Italie, quelquefois même de la Prusse, de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique, des autres pays d'outre-mer, enfin, de presque tout le monde connu. Mais cette multitude immense de faits si différents les uns des autres, dont l'ordre chronologique n'est pas bien débrouillé, ne présente souvent au lecteur qu'un mélange confus d'événements passés en divers temps et dans divers pays, dont il ne peut se faire aucune idée distincte, et parmi lesquels sa mémoire ne saurait rapprocher tant d'objets épars qui ont entre eux une liaison nécessaire. On trouvera à la fin de ce mémoire, une indication abrégée

des principaux faits qui sont rapportés dans tout le cours de cette histoire; et afin de remédier, du moins en partie, au désordre qui règne dans la disposition de ces événements, je les distribuerai chacun dans la classe qui leur convient, en marquant les chapitres qu'il faut lire, pour voir de suite l'enchaînement des causes d'une même nature, ainsi que l'histoire d'un même pays et d'une même nation. Je ne puis entrer ici dans un détail bien étendu. Pour ne rien laisser à désirer, il faudrait sur chaque article, faire des renvois exacts de tous les passages qui précèdent à tous ceux qui les suivent, et de ceux-ci à tous les précédents; mais ce travail ne peut s'exécuter que sur l'original même.

II.

Plan particulier de l'histoire de Froissart.

L'histoire de Froissart est divisée en quatre livres, dans tous les imprimés et dans tous les manuscrits.

Le premier commence par le couronnement d'Edouard III, roi d'Angleterre, en 1326, et par l'avénement de Philippe de Valois à la couronne de France en 1328. Il finit à l'an 1379 inclusivement.

Froissart reprend, dans le second livre, l'histoire

des trois dernières années du livre précédent, d'une manière plus étendue qu'il n'avait fait d'abord, en ayant été mieux informé depuis. Il continue jusqu'à la paix des Gantois avec le duc de Bourgogne, dont le traité, qui se trouve au pénultième chapitre de ce livre, est daté du 18 décembre 1385.

Le troisième livre remonte jusqu'à l'an 1382 inclusivement, reprenant le récit de quelques faits dont il avait été fait mention dans le second. Les événements de ces quatre dernières années, dont on avait déjà vu l'histoire, sont tellement détaillés dans le troisième livre, qu'ils en remplissent les 32 premiers chapitres. Le reste est employé à l'histoire des années suivantes jusqu'à l'année 1389 finissant à la trève conclue pour trois ans entre la France et l'Angleterre, et aux préparatifs qui se faisaient pour l'entrée de la reine Isabelle de Bavière dans Paris, dont l'auteur promet de parler dans la suite.

Le quatrième livre commence par le récit des fêtes et des magnificences qui furent faites pour cette entrée, et finit au détrônement et à la mort de Richard II, roi d'Angleterre en 1400, et à l'élection qui fut faite la même année, de Robert empereur d'Allemagne. Ces événements

terminent les deux derniers chapitres de tout l'ouvrage.

Cette manière de diviser l'histoire de Froissart, est la même dans tous les manuscrits et dans tous les imprimés; mais ces divisions ne commencent et ne finissent pas toujours aux mêmes endroits dans tous les exemplaires. Je rendrai compte de ces variations, qui, à la vérité, ne sont pas bien considérables, dans l'article où je traiterai des différents imprimés ou manuscrits de Froissart, que j'ai eus entre les mains.

III.

Division des quatre livres de Froissart en chapitres, et du premier livre en plusieurs parties.

Les quatre livres de l'histoire de Froissart se subdivisent chacun en un grand nombre de chapitres, qui sont diversement répartis, suivant les différents manuscrits et les différents imprimés : mais, outre ces divisions, dans un grand nombre de manuscrits, il s'en trouve encore une autre, qui est particulière au premier livre. Les uns le partagent en quatre livres ou parties, les autres en six, et quelques-uns en huit. J'en rendrai compte lorsque je parlerai des manuscrits de Froissart. C'est dans quelqu'une de ces quatre , six ou huit divisions du premier livre,

qu'on doit chercher où se terminait la partie de l'histoire de Froissart, que cet auteur porta en Angleterre, et qu'il présenta à la reine Philippe de Haynault. Elle précède nécessairement les livres ou parties, dans lesquelles la mort de cette reine, arrivée en 1369, se trouve rapportée; elle précède de même, si je ne me trompe, tout ce qui se lit avant l'an 1367, où il était Clerc de la chambre de la reine d'Angleterre : car je crois que ce fut l'histoire qu'il lui présenta, qui le fit connaître, et qui lui mérita ce titre dans la maison de cette princesse. On ne peut douter non plus qu'elle ne soit postérieure au récit de la bataille de Poitiers en 1356, puisque ce n'est que depuis cette époque que Froissart a commencé d'écrire. Il ne faut donc la chercher, ni avant, ni après les années 1357, 1358, 1359 ou 1360 : Je me déterminerais volontiers pour l'année 1360; c'est celle où se conclut le traité de Bretigny, qui pacifia les Français et les Anglais. Ce temps s'accommode assez bien avec celui auquel il me paraît que notre historien dut passer en Angleterre; la circonstance de la paix mettait une interruption assez naturelle à une histoire qui semblait n'avoir d'autre objet que de traiter des faits qui concernaient la guerre. Le second et le troisième livre se terminent pareillement, l'un à la paix du duc de Bourgogne avec les Gantois,

en 1385, l'autre à celle des Français avec les Anglais, en 1387. Froissart discontinua encore d'écrire en 1392, et pendant les années suivantes, qui se passèrent en différentes trèves faites successivement entre les Français et les Anglais, et dont il profita en 1394, pour aller en Angleterre, où il n'avait point été depuis vingt-sept ans.

IV.

Froissart avait-il fait ces divisions ?

On pourrait demander si Froissart avait divisé lui-même son histoire, de la manière que je viens de dire. Je ne doute point qu'il ne soit l'auteur du partage en quatre livres. Outre qu'il se trouve dans tous les manuscrits, à remonter jusqu'à ceux de son temps, lui-même citant quelquefois dans un de ces livres, des faits qu'il a rapportés dans les précédents, use de ces termes[1] : *Comme il est contenu cy-dessus en nostre histoire.* Ou de ces autres[2] : *Vous savez, et il est ci-dessus contenu en nostre histoire.* Mais pour la subdivision du

[1] Ils se lisent au ch. 5, du neuvième volume, p. 237, en parlant des traités de Bretigny et de Calais dont il a fait mention dans le premier livre.

[2] On les voit au commencement du ch. 31, p. 234 du treizième volume, dans les quinze premières lignes, qui se trouvent placées dans un grand nombre de manuscrits, à la tête de ce même volume.

premier livre en quatre, six, ou huit livres, on ne la voit point dans les manuscrits les plus anciens : d'ailleurs elle n'est pas uniforme dans ceux où elle se trouve : ainsi je n'hésite point à croire qu'elle est l'ouvrage des copistes qui sont venus dans la suite.

A l'égard des chapitres de chaque livre, et des titres de ces chapitres, on ne les rencontre que dans les imprimés, ou dans les manuscrits du temps des imprimés et postérieurs; elle y est différente suivant ces manuscrits ou imprimés, et je ne vois nulle apparence que Froissart en soit l'auteur. Un seul passage pourrait faire quelque difficulté à ce sujet : il se trouve au premier volume, *page* 116, de l'édition de Sauvage où l'historien renvoie au chapitre précédent; mais ce passage est évidemment interpolé. Quoiqu'il se lise, à la vérité, dans les trois éditions gothiques et dans celles de Sauvage, il ne se trouve dans aucun des manuscrits que j'ai vus, à l'exception d'un seul de la bibliothèque du roi, *n*° 8321, qui est de la fin du XV.e siècle, et l'un des moins authentiques que nous ayons.

V.

Des temps pendant lesquels Froissart travailla à la composition de son histoire.

La principale de ces divisions, celle qui partage l'histoire de Froissart en quatre livres, sert à

marquer autant d'époques différentes, auxquelles il s'est arrêté dans le cours de son ouvrage; soit parce que la matière lui manquait, ayant conduit sa narration jusqu'au temps où il écrivait; soit qu'il voulût prendre quelque repos ou en donner à ses lecteurs. Mais ces endroits ne sont pas les seuls où Froissart a suspendu le cours de son histoire : on en remarque encore plusieurs, dont je tâcherai de fixer la date, ainsi que des autres, autant qu'il me sera possible. Avant que d'entrer dans cet examen, je m'explique sur la manière dont j'entends que Froissart discontinua de travailler à son histoire. Ce que j'ai dit de sa personne, nous le fait voir continuellement occupé de cet objet; et plus de quarante années de sa vie, à commencer dès l'âge de vingt ans, se passent dans ce travail : mais dans un si long espace de temps, il en est un qui appartient plus directement à la composition de son ouvrage; c'est celui auquel, après avoir fait de grands voyages et beaucoup de recherches, il rassembla ses matériaux, les mit en ordre, et en forma une suite d'histoire, telle que nous l'avons aujourd'hui. Comme il y a travaillé à plusieurs reprises, je tâcherai d'assigner à chacune de ces parties le temps qui lui convient, et de déterminer quand elle fut commencée et achevée, combien d'années l'auteur y employa, et les intervalles pendant lesquels il discontinua d'écrire.

Je crois tous ces détails essentiels. Froissart parcourut beaucoup de pays, dans plusieurs desquels il séjourna un temps considérable; il fut attaché en différents temps à des cours dont les intérêts étaient fort opposés; il fréquenta un grand nombre de princes et de seigneurs de divers partis. Il serait bien difficile qu'il ne se fût pas laissé prévenir, ou d'affection pour les uns, ou de haine pour les autres, et qu'il se fût toujours défendu de l'illusion de la prévention, dont la bonne foi ne sert souvent qu'à nous rendre plus susceptibles. Si l'on veut se rappeler les circonstances de la vie de notre historien, rapportées dans mon premier mémoire, et qu'on les rapproche des temps auxquels il travailla à la composition des différentes parties de son histoire, non-seulement on verra les instructions qu'il avait été en état de prendre, tant par rapport aux lieux, que par rapport aux personnes qu'il avait vues; mais on jugera encore des partis auxquels on peut le soupçonner d'avoir incliné. Ces connaissances une fois bien établies, seront d'un grand secours pour faire apprécier plus au juste les différents degrés d'autorité qu'il mérite, suivant les différentes matières qu'il a traitées, et les temps auxquels il les a traitées. Sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage à ce sujet, tout lecteur pourra faire l'application de cette règle, à mesure qu'il avan-

cera dans la lecture de Froissart : elle lui servira de guide à chaque pas; elle le garantira de l'erreur ou de la séduction, soit que l'historien ait été mal informé , soit qu'il ait voulu en imposer à ses lecteurs, s'il est vrai qu'il en aït été capable.

Le premier livre de Froissart comprend, comme je l'ai dit, l'histoire depuis l'an 1326, jusqu'à l'an 1379. Cet espace renferme le temps de son voyage en Angleterre : temps auquel on doit nécessairement supposer qu'il avait discontinué son histoire; car il la regardait alors comme étant achevée en cette partie, puisqu'il dit qu'il la porta en Angleterre, où il la présenta à la reine. Elle finissait, comme je l'ai déja dit, vers l'an 1360; et comme on a vu aussi qu'elle était achevée en 1361, et qu'il ne l'avait commencée qu'environ l'an 1357, il est évident que Froissart n'a guère employé plus de 3 ou 4 ans à la composition de cette partie, qui est néanmoins une de celles qu'il me paraît avoir le plus travaillées.

Une sorte de liaison que je trouve [1] entre plu-

[1] Froissart ayant rapporté sous l'an 1364, que la paix avait été faite en Bretagne, promet de traiter, dans la suite, de la rupture de cette paix, qui arriva depuis. L'histoire de cette rupture se lit sous l'année 1373, et le récit des guerres qui s'ensuivirent, continue jusqu'à la fin de ce premier livre.

Comparez pareillement ce qu'on lit sous l'an 1373, avec ce qui est rapporté sous l'an 1377 au même livre.

sieurs chapitres du reste de ce premier livre, dont les premiers annoncent d'autres chapitres fort éloignés, me persuade que ce reste a été composé tout de suite sans aucune interruption, et que par conséquent l'auteur ne commença à écrire que vers l'an 1379, puisqu'il finit par le récit des événements de cette année. En effet, je crois que pendant le temps qu'il passa au service de la reine Philippe de Haynault, depuis 1361 jusqu'à 1396, il fut plus occupé à faire, par ses ordres, des poésies galantes et des vers amoureux, qu'à travailler à l'histoire; et que quoique dans ses différents voyages, dont plusieurs ne furent faits qu'après la mort de cette princesse, il songeât toujours à s'informer de l'histoire de son temps, il n'avait, au milieu d'une vie toujours agitée, ni assez de loisir, ni l'esprit assez libre, pour l'écrire. Il employa trois ou quatre ans à composer cette dernière moitié de son premier livre : car on va voir que le livre suivant, auquel il ne travailla pas aussitôt après, fut composé depuis 1385. Quoique Froissart ait écrit le premier livre à deux reprises différentes, il paraît que la préface qui est à la tête ne fut faite qu'après qu'il eut été entièrement achevé, puisque l'auteur y parle de son voyage en Ecosse, où il n'alla qu'après avoir présenté la

première moitié de ce livre à la reine d'Angleterre.

On ne trouve aucune interruption sensible dans tout le cours du second livre : l'auteur en emploie les trente premiers chapitres à reprendre les événements des trois dernières années du livre précédent, qui avaient été rapportés trop succinctement. Il y ajoute de nouveaux faits ou de nouvelles circonstances, à ceux dont il avait parlé; ou bien il en rectifie la narration, comme en ayant été mieux informé depuis : et c'est d'où je tire ma preuve qu'il y eut quelque intervalle entre la composition du premier livre et celle du livre suivant. Après ces trente premiers chapitres, il reprend le fil de son histoire, qu'il conduit jusqu'à la paix que les Gantois obtinrent du duc de Bourgogne, et dont il rapporte le traité original, daté du 18 décembre 1385. C'est donc vers l'année 1386 que le second livre de Froissart commença à être composé ; il était achevé en 1388. Cette même année il alla chez le comte de Foix. Dans le récit qu'il fait de son voyage, il dit que quelques personnes lui rappelaient des événements dont il avait parlé dans son histoire; et ces événements se lisent dans le second livre, qui fut, suivant les apparences, écrit tout de suite.

On trouve une interruption de plus de douze

ans entre la composition de ce livre et celle du suivant; car l'auteur ne commença celui-ci, qui est le troisième, qu'en 1360 [1]. Alors il écrivait par l'ordre et aux gages du comte de Blois; il le dit expressément au commencement et au chapitre 89, page 151, tome XI. Rien n'empêche qu'on ne puisse croire que le livre précédent avait été composé par les ordres du même comte, puisque j'ai dit dans mon premier mémoire, que Froissart me paraissait avoir été attaché à son service dès l'an 1385. Le troisième livre, qui remonte jusqu'aux événements qui s'étaient passés depuis l'an 1382, et qui leur donne plus d'étendue, ayant été, comme je viens de le dire, commencé en 1390, était déja achevé en 1392. L'auteur le fait assez entendre dans l'endroit où il parle des conventions que le duc de Bretagne avait faites avec le roi de France : il dit que dans le temps qu'il finissait ce livre, le duc les avait observées

[1] Froissart dit formellement au chapitre 27, page 234 du dixième volume, qu'il écrivait *cette Chronique* l'an 1390, et il le confirme encore dans la suite, puisqu'ayant achevé le récit du voyage qu'il fit à Midelbourg en Zélande vers l'an 1390, pour s'informer de l'histoire des guerres de Portugal, il dit qu'il s'en retourna depuis en son pays; à quoi il ajoute au chapitre 28, p. 49 de ce même volume : *Si ouvray et besongnay sur les parolles et relations faites du gentil chevalier messire Jehan Ferrand Perceck (Pacheco) et croniquay tout ce qu'ès royaumes de Portugal et de Castille est advenu jusques à l'an de grace mil trois cent quatre vingt et dix.*

fidèlement, et n'avait rien fait jusque-là qui méritât d'être rapporté[1]. On verra dans la suite, en 1392, la désobéissance de ce duc, qui, après avoir reçu chez lui Pierre de Craon criminel d'état, résista aux ordres que Charles VI lui donna de le lui renvoyer. Tout ce volume me paraît avoir été composé de suite; du moins on y voit une liaison sensible entre plusieurs chapitres éloignés les uns des autres.

L'interruption qui se trouve du troisième au quatrième livre, me semble avoir été faite pour donner du repos au lecteur plutôt qu'à l'historien : car Froissart, en finissant le troisième livre, annonce les faits qui font la matière du commencement du livre suivant. Je crois que l'historien passa tout de suite de la composition du troisième livre à celle des cinquante premiers chapitres du quatrième, qui se terminent aux événements de l'année 1392. Un grand nombre de manuscrits, et les éditions gothiques, qui ne font commencer le

[1] Voici le passage entier. Froissart ayant dit au chap. 113, pag. 345 du onzième volume, que le duc de Bretagne qui était venu à Paris, où il avait fait plusieurs promesses au roi en 1388, s'en retourna enfin à Nantes, ajoute: *Nous nous souffrirons* (c'est-à-dire, nous discontinuerons) *à parler du duc de Bretagne, car il me semble qu'il a bien tenu son convenant au roi, et à ses oncles, et n'a fait chose qui à ramentevoir fasse, ni n'avoit fait au jour que je cloï ce livre; je ne say s'il en fera nulle; s'il en fait j'en parlerai selon ce que j'en sauray.*

quatrième livre qu'après les cinquante premiers chapitres, forment un préjugé très-naturel en faveur de cette opinion. D'ailleurs, depuis l'année 1392 où ils finissaient, deux ans se passèrent en négociations continuelles entre les Français et les Anglais, pendant lesquels on fit plusieurs trèves de peu de durée, qui aboutirent enfin à une paix ou trève de quatre ans. On ne peut douter que Froissart n'ait alors interrompu son histoire, puisque c'est le temps auquel il fit son voyage en Angleterre, où il séjourna trois mois. Je crois que cette interruption fut considérable, parce que le reste du quatrième livre, qui me paraît avoir été écrit tout de suite, ne fut composé, si je ne me trompe, que plusieurs années après ce voyage, c'est-à-dire, à la fin du XIV.e siècle, ou au commencement du XV.e On y lit des événements qui appartiennent aux années 1399, et 1400. Je ne vois rien qui puisse nous faire juger de la durée du temps que l'auteur avait donné à la composition de cette dernière partie.

Il est à propos de faire une observation générale, au sujet des interruptions, dont je viens de parler, et dont j'ai tâché de déterminer le temps. Lorsque notre historien finissait une des parties de son histoire, il la conduisait toujours jusqu'au temps auquel il écrivait; et sur la fin, il rapportait les événements à mesure qu'ils se passaient :

d'où il arrive, ce me semble, qu'on y trouve plus de confusion, souvent même des omissions et des méprises, qu'il a éte obligé de suppléer ou de relever dans la partie suivante. Ce sont apparemment ces divers suppléments qui lui font prendre dans plusieurs endroits le titre, non seulement d'*acteur*, c'est-à-dire auteur, mais encore celui d'*augmentateur* de cette histoire, et qu'il dit dans d'autres endroits, l'avoir *emprise, poursuivie et augmentée.* [1]

VI.

Des recherches que Froissart avait faites pour écrire l'histoire, et des soins qu'il s'était donnés à ce sujet.

On a vu dans mon précédent mémoire, avec combien de peines et de fatigues Froissart avait

[1] Froissart commence le cinquantième chapitre du troisième livre de son histoire, par ces mots : *En si grande et si noble histoire comme ceste est, dont je, Sire Jehan Froissart, ay esté augmentateur et reciteur, etc.*

Sous l'an 1388, chap. 103, p. 264, t. XI, il dit : *Je aucteur, et augmentateur de ce livre, pour ces jours j'estoye sur les frontières de ce pays de Berry et de Poictou en la comté de Blois, de lez mon tres cher et honoré seigneur le comte Gui de Blois, pour lequel ceste histoire est emprise, poursuivie et augmentée.*

Parlant de la catastrophe de Richard II, roi d'Angleterre, année 1299, il dit : *Pourtant que j'ay dictée, ordonnée et augmentée à mon loyal pouvoir ceste histoire, je l'escry pour donner cognoissance qu'il devint.*

visité la plupart des cours de l'Europe. Admis chez les plus grands seigneurs [1], et s'insinuant dans leur confiance, au point de mériter, non-seulement qu'ils lui racontassent plusieurs détails, soit de leur vie, soit des événements dont ils avaient été témoins, ou auxquels ils avaient eu part, mais qu'ils lui découvrissent même quelquefois le secret des résolutions prises dans les conseils les plus intimes, et sur les affaires les plus importantes, il n'avait pas moins d'attention à profiter des entretiens de ceux à qui il pouvait parler, et qu'il pouvait interroger avec plus de liberté [2]. Il paraît qu'il avait été instruit de quelques particularités de la cour de France, par des domestiques même du roi, et par ceux qui

[1] On lit dans le Prol. de son premier livre : *Vray est que je qui ay empris ce livre à ordonner, ay par plaisance, qui à ce m'a toujours encliné, fréquenté plusieurs nobles et grands seigneurs tant en France qu'en Angleterre, en Ecosse* (*en Bretagne*, ajoutent quelques MSS.) *et en plusienrs autres pays, et ay eu la cognoissance d'eux, et ay toujours à mon pouvoir justement enquis et demandé du fait des guerres et des aventures, et par especial depuis la grosse bataille de Poictiers où le noble roy Jehan de France fut pris, etc.*

[2] Il fait un détail très-exact et très-curieux d'un fameux pas d'armes tenu en 1390, pendant trente jours par trois chevaliers français, auprès de la ville de Calais, et il paraît qu'il en savait des particularités connues de très-peu de personnes.

Il parle aussi des circonstances de l'assassinat du connétable Clisson, en homme qui était instruit des particularités les plus secrètes de l'histoire de son temps.

l'approchaient de plus près. Si dans ses voyages dans les cours et dans les autres lieux qu'il visitait, il se rencontrait des personnes de qui il pût tirer des instructions, surtout des gens de guerre ou des hérauts [1], qui étaient en ces temps-là les agents les plus ordinaires dans les négociations et dans les grandes affaires, il se liait de conversation avec eux, les amenait insensiblement à parler sur les points d'histoire dont ils devaient être le mieux informés, eu égard au pays d'où ils

1 Tout le détail curieux que Froissart fait de l'Irlande, et de la conquête que le roi d'Angleterre fit de ce royaume en 1394 est le fruit d'une longue conversation qu'il avait eue à la cour du roi d'Angleterre, avec Henry Castéde, écuyer Anglais, qui avait été sept ans prisonnier en Irlande, et que le roi d'Angleterre y avait renvoyé depuis, pour tâcher de civiliser les peuples de ce pays, et de leur faire prendre les mœurs et les habillements des Anglais. Il tenait d'un chevalier d'Angleterre, nommé Guillaume de Lisse, qui avait suivi le roi d'Angleterre à la même conquête d'Irlande, le récit qu'il fait du merveilleux trou de Saint-Patrice dans lequel ce chevalier lui dit qu'il avait demeuré toute une nuit.

Froissart, parlant de la paix ou trêve conclue entre la France et l'Angleterre, aux conférences de Lelinghen près d'Abbeville, en 1393 dit que le roi d'Angleterre en reçut la nouvelle par un héraut que ses oncles lui envoyèrent : *Et pour les bonnes nouvelles que le héraut dessus nommé au roy avoit apportées, il luy donna de grands dons, si comme ledit héraut me dit depuis à loisir, chevauchant avec luy au royaume d'Angleterre.*

Parlant d'une offre qui fut faite aux Vénitiens par les ambassadeurs du roi de Hongrie, afin d'avoir de l'argent pour la délivrance du duc de Nevers prisonnier en Turquie, et de la réponse que les Vénitiens firent à leurs propositions, il dit, année 1397, en rapportant cette réponse : *Selon ce que je fu informé par celuy qui fut à la reponse faire.*

étaient, et aux autres circonstances de leur vie: il ne les quittait qu'après leur avoir fait dire tout ce qu'ils en savaient; et ce n'était que pour aller aussitôt jeter sur le papier ce qu'il avait appris d'eux. Non content de recueillir ces précieuses autorités, et de comparer avec soin, comme il en avertit lui-même [1], les témoignages des personnes qui avaient suivi des partis contraires, il voulait des preuves encore moins suspectes. Il consultait les traités que les princes avaient faits entr'eux, leurs défis ou déclarations de guerre, les lettres qu'ils s'écrivaient, et les autres titres de cette nature [2]. Il dit expressément qu'il en avait vu plu-

[1] Voyez au chapitre 118 du troisième livre, tome II, le détail qu'il fait de la guerre des Anglais et des Écossais. Il dit que ce qu'il rapporte de la bataille qu'ils se donnèrent à Neufchastel, il le tient des chevaliers et écuyers des deux partis, qu'il avait vus, On peut voir aussi. le récit du voyage qu'il fit en Zélande, pour savoir des nouvelles de la guerre de Portugal par les Portugais mêmes,

[2] Après avoir parlé de plusieurs articles réglés à Calais en 1360 entre le roi Jean, au sortir de sa prison, et le roi Édouard III d'Angleterre, il ajoute ces paroles: *Encore avecques ces choses furent plusieurs autres lettres faites et alliances, desquelles je ne puis du tout faire mention, car durant quinze jours ou environ que les deux rois et leur enfans et leurs consaulx* (conseillers) *furent en la ville de Calais y avoit tous les jours parlement et nouvelles ordonnances, en reconformant et allouant la paix* (de Bretigny); *et d'abondant renouvelloient lettres sans briser ne corrompre les premières; et les faisoient toutes sur une date pour estre plus sûres et plus approuvées, desquelles j'ay vu depuis la copie sur les registres de la chancellerie de l'un roy et de l'autre.*

Voyez encore comment il s'exprime au commencement du chapitre 9 du troisième livre, tome II, en parlant de la déclaration de guerre que le duc de Gueldres fit en 1387, au roi Charles VI.

sieurs qu'il ne rapporte point, nommément ceux de la chancellerie du roi d'Angleterre; et on en trouve quelques-uns transcrits en entier dans le cours de son histoire. Il paraît même qu'il ne prenait point au hasard tous ceux qu'il rencontrait, qu'il les examinait avec des yeux critiques, et qu'il les rejetait lorsque leur authenticité ne lui semblait pas assez prouvée.

VII.

Quel but Froissart s'était proposé en écrivant l'Histoire, et quelles règles il s'était faites pour l'écrire.

On juge aisément par le détail des soins que Froissart nous dit lui-même avoir pris, qu'il connaissait les règles de la saine critique, et la véritable méthode que l'on doit suivre pour écrire l'histoire. Il nous apprend d'ailleurs qu'il ne s'était pas proposé de donner seulement une chronique où l'on vît des faits rapportés sèchement à leur date, et dans l'ordre où ils sont arrivés; mais qu'il avait voulu écrire ce qu'on peut appeler véritablement une histoire, dans laquelle les événements fussent revêtus des circonstances qui les avaient accompagnées. Les détails qui découvrent les ressorts secrets qui font agir les hommes, sont précisément ce qui dévoile le caractère et le fond du cœur des personnages que l'histoire met sur la scène ; et c'était-là une des

parties essentielles du dessein que Froissart s'était proposé en écrivant l'histoire. Plusieurs passages de son ouvrage nous montrent qu'il y avait été porté par une inclination naturelle, et qu'il trouvait un plaisir [1] infini dans cette occupation : mais une autre vue, qui lui fait bien plus d'honneur, avait extrêmement fortifié ce goût naturel. Il songeait à conserver aux siècles à venir, la mémoire [2] des hommes qui s'étaient rendus recommandables par leur courage et par leurs vertus; de donner à leurs actions un prix que rien ne pût ni effacer ni altérer; et en amusant utilement ses lecteurs, de faire naître ou d'augmenter dans leur cœur, l'amour de la gloire par les exemples les plus signalés. Ce desir qui l'a toujours animé dans ses recherches, l'a soutenu dans un travail

[1] Froissart, au commencement du chapitre 13 du quatrième livre de son histoire, tome 12, dit: *Telles choses à dire et mettre avant me sont grandement plaisantes; et se plaisance ne m'eust incliné à dicter et à l'enquerre je n'en fusse jà venu à bout.*

[2] Il commence en ces termes le prologue du premier volume de son histoire: *Afin que honorables emprises et nobles avantures et faits d'armes, lesquelles sont avenues par les guerres de France et d'Angleterre, soyent notablement registrés et mises en mémoire perpétuelle, exemple d'eux encourager en bien faisant, je veuil traiter et recorder histoire de grand louenge.*

Il commence encore le premier chapitre de ce premier volume par ces mots: *Pour tous nobles cœurs encourager et leur donner exemple et matière d'honneur, je, Sire Jehan Froissart, commence à parler*, etc.

Voyez aussi livre 3, chapitre 1, tome 9.

de plus de quarante ans, où il n'épargna ni soins ni veilles, et pour lequel il ne craignit pas de dépenser des sommes considérables. En effet, rien n'est plus propre que le spectacle que Froissart met continuellement sous les yeux de ses lecteurs, à leur inspirer l'amour de la guerre, cette vigilance industrieuse, qui, toujours en garde contre les surprises, est sans cesse attentive à surprendre les autres, cette activité qui fait compter pour rien les peines et les fatigues, ce mépris de la mort qui élève l'ame au-dessus de la crainte des périls, enfin cette noble ambition qui porte aux entreprises les plus hardies. Il fait passer en revue tous les héros que produisirent pendant près d'un siècle, deux nations guerrières, dont l'une était encouragée par des succès aussi flateurs que continus, et l'autre, irritée par ses malheurs, faisait les derniers efforts pour venger, à quelque prix que ce fût, son honneur et son roi. Dans un si grand nombre de faits, dont plusieurs furent extrêmement glorieux à l'une et à l'autre, il n'était pas possible qu'il ne s'en rencontrât quelques-uns d'une nature toute différente. Froissart ne s'est pas moins attaché à peindre ces derniers, afin de donner autant d'horreur pour le vice [1], qu'il inspirait d'amour pour la vertu. Mais

[1] Froissart ayant employé le chapitre 14 de son quatrième livre à faire l'histoire d'Aimerigot Marcel, fameux chef de bandits qui

si tous ces tableaux n'eussent été que le fruit de son imagination, ils n'auraient pas touché autant qu'il le voulait. Afin qu'ils fissent une impression plus sûre et plus forte sur le cœur et sur l'esprit, il fallait qu'une vérité pure, dégagée de toute flatterie, ainsi que d'intérêt et de partialité, en fût la base. C'est cette vérité que notre historien se pique d'avoir recherchée avec le plus de soin [1]. Au reste, tout ce que je viens de rapporter, est tiré de ses propres paroles répandues dans une infinité de passages de son histoire; et c'est de quoi seulement je suis garant. Il s'agira de voir s'il a observé aussi fidèlement qu'il le promet, cette loi qu'il s'était impo-

enfin fut pris, décollé et écartelé à Paris, dit en commençant le chapitre 15 ce qui suit : *Je me suis mis à parler tout au long de la vie d'Aimerigot Marcel, et de remonstrer tous ses faits. La cause a esté pour embellir son ame et sépulture, car des bons et des mauvais on doit parler et traiter en une histoire quand elle est si grande comme ceste cy, est pour exemple à ceux qui viendront, et pour donner matière et achoison* (occasion) *de bien faire, car s'Aimerigot eut tourné ses voyes et argus en bonnes vertus, il estoit bon homme d'armes de fait et d'emprise pour moult valoir; et pour ce qu'il en fit tout le contraire il en vint à male fin.*

[1] En rapportant les noms des braves qui se signalèrent à la bataille de Cocherel en 1364, il dit: *Là eut dur hutin et grand poignis et faite mainte appertise d'armes. On ne doit pas mentir à son pouvoir.*

Après avoir fait un grand éloge du comte de Foix, chez qui il avait fait un séjour considérable, et qui l'avait très-bien traité, il prévient ceux de ses lecteurs qui l'accuseraient d'en parler d'une manière aussi favorable par flatterie, vol. 3, chap. 61, page 184.

sée [1], et qui est le premier devoir de tout historien. Mais avant que d'entrer dans l'examen de cette question, je ferai quelques observations générales sur la chronologie de Froissart; ensuite je parlerai des trente premières années de son histoire, qui ne sont, à proprement parler, qu'une introduction à l'histoire de quarante et quelques années qui les suivirent, jusqu'à la fin du quinzième siècle.

VIII.

De la Chronologie de Froissart.

Je remarque dans la chronologie de Froissart, deux défauts essentiels qui font la source de tout le désordre qui s'y trouve. Le premier est que, lorsqu'il passe de l'histoire d'un pays à celle d'un autre, il fait souvent remonter l'histoire qu'il commence, à un temps antérieur à celui dont il vient de parler, sans avoir presque jamais l'attention d'en avertir ses lecteurs. Le second, qui n'est pas moins considérable, c'est qu'il n'est pas d'accord

[1] En annonçant sous l'année 1385, le récit qu'il va faire des guerres de Bretagne, et disant que les seigneurs Bretons avaient toujours été fort attachés à leur duc, excepté quand il s'était déclaré contre la couronne de France, dont ils avaient gardé principalement l'honneur, il prévient les lecteurs qui le soupçonneraient de partialité. De même, après avoir fait le récit de la défaite honteuse des Brabançons par le duc de Gueldres, il fait sentir que l'intérêt qu'il prend à la gloire des Brabançons (ils étaient en quelque façon ses compatriotes) ne lui fait point dissimuler des vérités qui leur font peu d'honneur. (sous l'an 1388.)

avec lui-même dans la manière de compter les années : il les fait commencer, tantôt au premier de janvier, tantôt à Pâques, quelquefois même à Pâques-fleuries. [1]

Froissart ne se borne pas à dater par les années les événements qu'il rapporte : les mois, les jours, les heures du jour, sont souvent exprimés dans ses différents récits. Je remarque, à l'égard des jours, qu'il ne les commence qu'au moment où la nuit est entièrement passée, quand le point du jour commence à se faire voir. A l'égard des heures de la journée, il leur donne une division dont on voit quelques exemples dans nos anciens auteurs, mais en petit nombre, et à laquelle il s'attache plus particulièrement que les autres. Il les divise suivant les heures canoniales de *prime, tierce, none* et *vêpres;* peut-être parce qu'il était engagé dans l'état ecclesiastique. Je n'ai remarqué nulle part qu'il se soit servi du mot de *sexte.* Ce qu'il entend par *prime*, était le matin, la première heure du jour, ou l'heure qui suivait de plus près le matin. *Tierce* me semble marquer le temps intermédiaire entre le matin et l'heure de midi, qu'il exprime, ou par le mot *midi* ou par celui de *none.* Ensuite venait *vêpre*, ou *la vêprée;* c'était, comme le mot le désigne, la fin du jour, après laquelle

[1] Voyez les années 1349, 1350, 1351, 1353, 1356, 1362, 1363, et autres.

il comptait encore *la mi-nuit*. Quelquefois il ajoute à ces mots de *prime, tierce, none, vêpres*, l'épithète *de basse*, pour marquer le temps auquel ces heures étaient près de finir; et quelquefois celle de *haute*, qui paraît en quelques endroits avoir la même signification, dans d'autres en avoir une toute contraire. Il use encore de ces façons de parler, *à l'aube crevant*, pour dire que l'aube du jour ne faisait que commencer de poindre; *au soleil esconsant*, pour exprimer le coucher du soleil; *à la relevée*, pour le temps qui suit l'heure de midi; et *à la remontée*, qui me semble synonyme de *la véprée*, pour le soir, le temps auquel le jour approche de son déclin.

IX.

Des trente premières années dont Froissart a traité au commencement de son histoire, d'après Jean le Bel, savoir, depuis 1326 *jusqu'à* 1356.

Les trente premières années de l'histoire de Froissart ne sont proprement qu'un préliminaire, qui sert à mettre les lecteurs au fait des guerres qu'il doit raconter dans la suite. Il expose l'état de la France et de l'Angleterre, et fait voir le sujet de la querelle entre ces deux couronnes, qui fut la source des guerres sanglantes qu'elles se firent réciproquement. Froissart peut, enquelque façon, n'être point regardé comme auteur com-

temporain dans ces trente premières années : il n'était pas encore né, ou bien était, sinon dans son enfance, au moins dans un âge où il n'avait pu faire un grand usage de sa raison. Aussi ne parle-t-il guères dans ces trente années comme un auteur qui aurait vu ce qu'il raconte; et c'est sans doute à ce temps-là seulement qu'on doit rapporter ce qu'il dit au commencement de son histoire, qu'il l'écrivait d'après une autre qui avoit paru auparavant. C'était, comme il nous l'apprend encore, *les vrayes Chroniques de Jean le Bel*[1], *chanoine de St. Lambert de Liége.* Ces chroniques ne sont point venues jusqu'à nous; et je n'ai pu découvrir, ni sur l'ouvrage ni sur l'auteur,

[1] Voici les propres termes de Froissart dans le prologue de son premier volume.

Donc pour atteindre à la matière que j'ay entreprise, je veuil commencer premièrement par la grace de Dieu et de la benoiste Vierge Marie (dont tout confort et avancement viennent), et me veuil fonder, et ordonner sur les vrayes croniques jadis faittes par révérend homme discret et sage, Monseigneur maistre Jehan le Bel, Chanoine de St. Lambert de Liége qui grand cure et toute bonne diligence meist en ceste manière, et la continua tout son vivant et plus justement qu'il put; et moult lui couta à querre et à l'avoir, mais quelques fraiz qu'il y fit, riens ne les plaignit, car il estoit riche et puissant (si les pouvoit bien porter) et estoit de soy mesme large, honorable et courtois, et volontiers voyoit le sien despendre; aussy il fut en son vivant moult aimé et secret à Monseigneur messire Jehan de Haynaut, qui bien est ramenteu, et de raison, en ce livre; car de moult belles et nobles advenues fut-il chef et cause, et des roys moult prochain; pourquoy le dessus dit messire Jehan le Bel peut de lez luy voir plusieurs nobles besognes lesquelles sont contenues cy après.

rien de plus que ce qu'on en lit dans Froissart [1]. Il en parle comme d'un homme qui ne vivait plus : mais il vante son exactitude, les soins qu'il avait apportés à composer son histoire, et les dépenses considérables qu'il avait faites à ce sujet. Il le représente comme favori et confident de Jean, de qui il avait pu voir plusieurs grands événements, qui seront, dit-il, rapportés dans la suite; car le comte qui était proche parent de plusieurs rois, avait joué un grand rôle dans la plupart de ces événements. Froissart, dans ces trente années qui sont antérieures à la bataille de Poitiers, en 1356, s'est bien plus étendu sur l'histoire des Anglais, que sur celle des Français : apparemment, il suivait en cela son auteur original, qui avait pris un intérêt plus particulier à l'histoire d'Angleterre, par les liaisons qu'elle avait avec celle du comté de Haynault. C'est sans doute ce qui fait que dans des manuscrits qui ne contiennent que les premiers temps de la chronique de Froissart, elle est intitulée *Chronique d'Angleterre*: c'est aussi, par une même suite, ce qui a fondé les reproches qu'on lui a faits d'avoir été partisan des Anglais, et mal intentioné contre les Français : accusation que j'examinerai dans la suite de ce mémoire.

Froissart n'avait pu, ce me semble, choisir un

[1] Voyez préface de la chronique de Richard II, t. 15 de cette série.

meilleur guide pour l'histoire de ces trente années, que l'historien qu'il dit avoir suivi. Pour juger des lumières que celui-ci avait pu tirer de la familiarité où il étoit auprès de Jean de Haynault, il faut se rappeler les circonstances où ce comte s'était trouvé. La reine d'Angleterre, Isabelle de France, avait fui d'Angleterre avec le jeune prince de Galles son fils, depuis Edouard III, roi d'Angleterre, pour se soustraire à la persécution des Spencers et des autres favoris du roi Edouard II, son mari. Charles le Bel, roi de France, frère de cette reine, fut obligé de la faire sortir de ses états, après lui avoir donné une retraite pendant un assez long-temps. La cour du comte de Haynault dont nous parlons, fut la seule ressource de la mère et du fils : non seulement elle leur fut ouverte; ils y trouvèrent encore des secours puissants pour passer en Angleterre, et pour tirer vengeance de leurs ennemis. Le jeune prince y avait rencontré une princesse aimable et vertueuse (c'était une des filles du comte même), qui sentit pour lui ces premiers mouvements d'une inclination naturelle, qui semblent présager les attachements les plus durables : il conçut pour elle beaucoup d'amour, il en fit son épouse, et depuis elle fut placée avec lui sur le trône d'Angleterre : c'est la même à qui Froissart présenta son histoire. Froissart écrivait donc d'après un auteur qui savait tous ces événe-

ments par lui-même et par les personnes les mieux instruites, puisque c'était leur propre histoire. L'écrivain, qui paraît avoir été élevé à la cour du comte de Haynault, était tous les jours en commerce avec des gens à qui toutes les circonstances de cet événement, qui était récent alors, devaient être très-présentes et très-familières; et il en écrivait l'histoire pour la reine Philippe de Haynault, qui y avait eu une si grande part. Jamais historien eut-il des garants plus certains des faits qu'il a rapportés? Jamais en fut-il un, en qui l'on dût prendre plus de confiance qu'en Froissart, dans cette partie de son histoire? Cependant M. Lancelot, dans plusieurs articles qui concernent l'histoire d'Angleterre de ces mêmes temps, a relevé plusieurs fautes de Froissart. Sa critique est fondée sur les actes originaux qu'il a eus entre les mains, et dont l'autorité est incontestable. J'appuie sur cet exemple, parce qu'il me paraît plus propre qu'aucun autre, à faire mieux sentir une vérité importante pour notre histoire, et qui a été tant recommandée par les auteurs les plus versés dans cette étude; je veux dire l'extrême nécessité d'accompagner la lecture des historiens, de la comparaison des actes originaux des mêmes temps. Les uns donnent les éclaircissements qui manquent aux autres, tandis que ceux-ci ajoutent aux témoignages des historiens un

degré d'authenticité dont ils n'ont souvent que trop de besoin : et c'est de ce concours que résulte toute la certitude dont les vérités de cette nature sont susceptibles par rapport à nous. Je me réserve à parler dans un autre mémoire, des quarante et quelques années suivantes dont Froissart a écrit l'histoire comme auteur contemporain, et comme témoin, pour ainsi dire, de tout ce qui se passait alors dans le monde. Mais j'examinerai auparavant les divers jugements qu'on a portés de cet historien, et particulièrement le reproche presque général qu'on lui a fait, d'avoir été partisan outré des Anglais et l'ennemi déclaré des Français. Je parlerai de sa partialité à d'autres égards, de sa crédulité sur certains articles, de son exactitude sur d'autres, et de sa manière d'écrire : je ferai ensuite le détail des éditions que nous avons de son histoire; je discuterai le mérite ou les défauts des unes et des autres : j'examinerai surtout si celle de Sauvage a plûtôt corrompu et falsifié le texte, qu'elle ne l'a éclairci. Enfin, je rendrai un compte sommaire de plus de quarante volumes in-folio de manuscrits de cette histoire, que j'ai conférés avec quelque soin.

JUGEMENT

SUR L'HISTOIRE DE FROISSART.

PAR M. DE LA CURNE.

Je vous ai entretenu, des vues dans lesquelles Froissart avait entrepris sa chronique, des soins qu'il se donna pour s'instruire de tous les événements qui devaient y entrer, et des lois qu'il s'était imposées en l'écrivant. J'examinerai aujourd'hui s'il a été exact à observer ces lois, quels sont les défauts et les avantages de son histoire, quels en sont la forme et le style.. De-là je passerai aux éditions et aux manuscrits que nous en avons, ensuite aux abrégés et aux différentes traductions qui en ont été publiés.

On a accusé Froissart de partialité; et cette accusation est devenue si générale, qu'elle semble avoir acquis le caractère de la notoriété, dont le privilége est de suppléer aux preuves. Froissart, dit-on, a vendu sa plume aux Anglais, qui lui payaient une pension considérable; et par une suite nécessaire de son inclination pour eux, il a été peu favorable aux Français. Bodin, Pasquier, Brantôme, Sorel, la Popelinière, le Labou-

reur, déposent contre lui dans les termes les plus formels. Il semble même que les lecteurs, prévenus par les liaisons que Froissart eut avec les Anglais, peuvent avoir quelque raison de se défier de tout ce qu'il rapporte à leur avantage. Il commence, en effet, par dire qu'il avait écrit à la sollicitation de Robert de Namur, proche parent de la reine Philippe de Haynault et vassal de la couronne d'Angleterre, qu'il servit très-utilement contre la France. Ailleurs, il nous apprend qu'il avait *esté de l'hostel* d'Edouard III, le plus cruel ennemi des Français, et que la reine sa femme, dont il était *clerc,* l'avait non-seulement mis en état par ses libéralités, de faire plusieurs voyages pour enrichir son histoire, mais qu'elle avait payé généreusement ses travaux. Enfin, les vingt-six premiers chapitres de sa chronique, roulent uniquement sur l'histoire d'Angleterre, ce qui est cause qu'elle a été intitulée *Chronique d'Angleterre* dans plusieurs manuscrits. De-là on a conclu que Froissart étant si particulièrement attaché à la cour d'Angleterre, il ne pouvait être qu'un partisan outré de cette nation, et l'ennemi de ses ennemis. Il n'en fallait pas davantage, pour que les traits qui auraient paru les plus innocents dans la bouche de tout autre historien, fussent dans la sienne des traits empoisonnés. Mais afin que l'on puisse juger si ce soup-

çon a quelque fondement, je vais parcourir les temps dont il nous a transmis l'histoire, en examinant successivement les diverses circonstances où il s'est trouvé, lorsqu'il en a écrit les différentes parties.

Froissart ne peut être suspect de partialité pendant les premières années du règne d'Edouard III. Ce prince n'oublia jamais que le roi Charles le Bel son oncle, lui avait donné une retraite dans ses états, lorsqu'avec Isabelle de France sa mère, il se sauva de la persécution des Spencers qui obsédaient l'esprit de son père, Edouard II. La cour de France n'eut rien à démêler avec celle d'Angleterre, tant que dura le règne de Charles. Je passe pour un moment les quarante années qui s'écoulèrent depuis 1329, lorsque la succession à la couronne de France étant ouverte par la mort de Charles le Bel, les liens qui avaient uni les rois de France et les rois d'Angleterre, devinrent eux-mêmes la source des divisions et des guerres les plus sanglantes; et je viens aux temps qui suivirent la mort de la reine d'Angleterre, Philippe de Haynaut, arrivée en 1369, temps où Froissart n'habitant plus l'Angleterre, s'attacha à Venceslas, duc de Brabant. Ce prince, frère de l'empereur Charles IV, était, à la vérité, oncle d'Anne de Bohème, qui fut dans la suite reine d'Angleterre par son mariage avec

Richard II, mais il l'était aussi du roi Charles V, fils de sa sœur; et gardant toujours une espèce de neutralité entre les deux couronnes ennemies, il fut invité au sacre du roi Charles V, et du roi Charles VI; il obtint même dans la dernière de ces cérémonies, la grace du comte de Saint Paul, que le conseil du roi voulait faire mourir comme coupable du crime de haute trahison. Froissart, qui nous apprend cette particularité, dont il devait être bien instruit, en ajoute une autre, qui fait encore mieux sentir que Venceslas conserva toujours l'amitié du roi Charles VI, et de son conseil. Dans les circonstances de la guerre la plus sanglante, il obtint de la cour de France un sauf-conduit pour la princesse Anne de Bohème, qui devait aller en Angleterre épouser le roi Richard II. Charles et ses oncles accompagnèrent cette grace des lettres les plus obligeantes, et lui mandèrent qu'ils ne l'accordaient qu'à sa considération. Froissart n'eut aucun intérêt à écrire contre la France, dans tout le temps qu'il passa auprès de ce prince; il en eut encore moins peu après, lorsqu'il fut clerc du comte de Blois, qui couronna une vie entièrement dévouée au service de la France, par le sacrifice des intérêts de sa propre maison. La moindre marque d'inimitié l'aurait exposé à perdre, avec les bonnes graces de son maître, le fruit de ses tra-

vaux historiques, qu'il lui avait fait reprendre et dont il le récompensait si généreusement. Aussi l'historien craignant les reproches qu'on lui pouvait faire d'être trop bon Français, reproches bien contraires à ceux qu'on lui a faits depuis, croit devoir justifier en ces termes ce qu'il rapporte de l'attachement inviolable des Bretons à la couronne de France contre les Anglais, année 1387. *Que l'on ne die pas que j'ay été corrompu par la faveur que j'ay eue au comte Guy de Blois, qui me la fit faire* (sa Chronique), *et qui bien m'en a payé tant que je m'en contente, pour qu'il fut neveu du vray duc de Bretagne, et si prochein que fils au comte Loys de Blois, frère germain à Charle de Blois, qui tant qu'il vesquit fut duc de Bretagne : nenny vrayement, car je n'en vueïl parler, fors à la vérité, et aller parmi le tranchant sans coulourer ne l'un, ne l'autre; et aussy le gentil prince et comte qui l'histoire me fit mettre sus, ne voulsist point que je la fisse autrement que vraye.*

Puisque Froissart, dans tous ces temps qui nous conduisent presque jusqu'à la fin de sa Chronique, ne peut être soupçonné, ni de haine contre les Français, ni d'affection pour les Anglais, je reviens aux années que j'ai omises, depuis 1329 jusqu'à 1369, dont il passa une partie considérable en Angleterre, attaché au roi et à la reine, et vivant dans une espèce de familiarité avec les jeunes

princes leurs enfants : c'est par rapport à ces années, que le soupçon de partialité pour les Anglais peut subsister dans toute sa force. Il était difficile que dans une cour où tout respirait la haine contre les Français, il conservât l'exacte neutralité que demande la qualité d'historien, et qu'il ne servît pas la passion des princes à qui il devait sa fortune présente, et de qui il attendait encore des établissements plus considérables. On pourrait trouver des raisons pour affaiblir ce préjugé, dans la douceur et dans la modération que conserva toujours au milieu de toutes ces guerres, la reine Philippe de Haynaut, qui calma la fureur de son mari au siége de Calais, et qui obtint de lui, par ses instances, la grace des six généreux bourgeois de cette ville qu'il avait condamnés à mort : je pourrais ajouter que si Froissart fut de *l'hôtel* du roi Edouard, il fut aussi de *l'hôtel* du roi Jean, et qu'il paraît avoir été attaché à ce prince, dans le temps même qu'il était en Angleterre. Mais sans vouloir combattre des préjugés par d'autres préjugés, je ne consulterai que le texte de Froissart, qui doit faire, à cet égard, la règle de notre jugement. Après l'avoir lu avec toute l'attention dont je suis capable, sans y remarquer aucune trace de la partialité qu'on lui reproche, j'ai encore examiné plus soigneusement quelques points prin-

cipaux, où naturellement elle devait être plus marquée.

L'avénement de Philippe de Valois à la couronne, avait révolté toute l'Angleterre, qui adopta les prétentions chimériques du roi Edouard III. La circonstance était délicate pour un historien qui, vivant au milieu d'une cour et d'une nation si fortement prévenues, ne voulait cependant point s'écarter de son devoir. Or voici les termes dans lesquels Froissart fait le recit de cet événement. Après avoir rapporté la mort des rois Louis Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel, *les douze Pers*, dit-il, *et les barons de France ne donnèrent point le royaume de France à leur sœur qui étoit royne d'Angleterre, pour tant qu'ils vouloient dire et maintenir, et encores veullent, que le royaume de France est bien si noble qu'il ne doit mie aller à femelle ne par consequent au roy d'Angleterre son aisné fils; car, ainsi comme ils veulent dire, le fils de la femelle ne peut avoir droit de succession de par sa mère venant là où sa mère n'a point de droit. Si que par ces raisons les douze pers et les barons de France donnèrent de leur commun accord le royaume de France à monseigneur Philippe, neveu jadis au beau roy Philippe de France dessusdit et ôtèrent la royne d'Angleterre et son fils de la succession du dernier roy Charles. Ainsy alla le royaume de France hors de la droite ligne, ce semble à moult de gens; de quoy grands*

guerres en sont meues et venues, etc. Tout ce passage ne présente rien qui ne dût faire admirer le courage et la bonne foi de l'historien, quand même il n'eût point ajouté ces mots, *ce semble à moult de gens*, puisqu'il n'est pas douteux que la succession passa de la ligne directe à la ligne collatérale. Cependant on a cru y voir des intentions malignes; et le mot *ostèrent* ayant offensé quelques lecteurs, on a mis en marge cette espèce de correctif, que j'ai lu dans deux manuscrits d'une main presque aussi ancienne que les manuscrits mêmes : *Ils ne l'en ostèrent onques, car onques n'en fut en possession, ne droit n'y avoit. Ils ne les en ostèrent onques, car ladite dame ne son fils n'y orent oncques droit; mais Froissart montre qu'il favorisoit les Anglois.*

L'hommage que le roi Edouard III rendit au roi de France, blessait extraordinairement la délicatesse des Anglais : ils avaient disputé longtemps et avec beaucoup de chaleur, sur la forme dans laquelle il devait être fait, cherchant à retrancher tout ce qu'il y avait d'humiliant pour eux. Comme le roi de France soutint avec fermeté les prérogatives de sa couronne, et qu'il obligea Edouard à s'acquitter de ce devoir, suivant ce qui avait été pratiqué par ses prédécesseurs, un historien qui aurait voulu donner quelque chose à la complaisance, ne pouvait passer trop légère-

ment sur cet article. Cependant Froissart insiste autant qu'il peut : il n'omet, ni les difficultés qu'on fit de la part des Anglais, ni les exemples et les autorités que le roi Philippe y opposa; et il accompagne ces détails des actes originaux les plus propres à les constater : en sorte que si les rois de France avaient jamais eu besoin de faire valoir leurs droits, la seule déposition de Froissart aurait fourni un titre authentique et incontestable.

Les Anglais accusant les Français d'être peu fidèles à observer les traités, soutiennent que Geoffroy de Charni agit par des ordres secrets du roi de France, lorsqu'au mépris d'une trève qui avait été faite, il tenta de surprendre Calais en 1349. Rapin embrasse cette opinion, et l'appuie du témoignage de Froissart qu'il cite en marge. Je ne sais dans quel exemplaire, ou dans quel manuscrit il a pris cette autorité : pour moi je lis dans tous les imprimés, comme dans tous les manuscrits, ces mots, qui sont bien contraires à son sentiment : *Si croy qu'il, Geoffroy de Charny n'en parla oncques au roy de France: car le roy ne lui eut jamais conseillé, pour cause des treves.*

Les mêmes Anglais imputent encore au roi Charles V l'infraction du traité de Bretigny, qu'ils violèrent les premiers, si on en croit les Français. Loin de rien trouver dans Froissart qui favorise

les prétentions anglaises, je crois que les termes dans lesquels il s'exprime, étant bien examinés, formeraient du moins une présomption contre eux. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne un jour toutes les preuves qu'une bonne critique et une lecture réfléchie des monuments de ce siècle peuvent fournir sur un point d'histoire qui importe également à la gloire de la nation, et à la vérité.

Le combat singulier proposé en 1354, entre les rois de France et d'Angleterre, fait encore un sujet de disputes entre les historiens des deux nations. Suivant les Français, le défi fait au nom du roi Jean, ne fut point accepté par Edouard. Selon les Anglais, celui-ci provoqua le roi de France, qui refusa le combat. Froissart décide formellement pour les Français. *Le roy de France*, dit-il, *alla après jusqu'à St. Omer, et luy manda* (au roi d'Angleterre) *par le mareschal d'Authain et par plusieurs autres Chevaliers, qu'il le combattroit s'il vouloit corps à corps, ou pouvoir contre pouvoir, à quelque jour qu'il voudroit. Mais le roy d'Angleterre refusa la bataille, et repassa la mer en Angleterre ; et ledit roy de France retourna à Paris.*

A ces exemples, je pourrais ajouter beaucoup d'autres passages, où il donne de grands éloges, tant aux peuples qu'aux seigneurs qui se signalèrent par leur attachement au parti des Français,

et où il ne ménage, ni ceux qui s'étaient déclarés contre eux, ni ceux qui les avaient abandonnés lâchement. Outre ce qu'il dit de la fidélité des Bretons, et des comtes de Blois leurs légitimes souverains, il loue le zèle avec lequel plusieurs seigneurs Ecossais reçurent la flotte Française envoyée en 1385 pour les secourir contre les Anglais. Le comte de Douglas, à qui il paraît avoir été très-attaché, et dans le château duquel il avait passé plusieurs jours lorsqu'il alla en Ecosse, était de ce nombre. En même temps il déclame contre ceux dont la mauvaise foi et l'ingratitude rendirent ce secours inutile. Il parle dans les termes les plus forts de la témérité du duc de Gueldres, qui osa déclarer la guerre au roi de France (Charles VI) en 1387, et de l'insolence avec laquelle il s'exprimait dans ses lettres de défi. Il applaudit à la juste colère qui porta ce monarque à aller en personne châtier l'orgueil de ce petit prince. Enfin, de toutes les nations dont il parle dans son histoire, il y en a peu qu'il n'ait désignée quelquefois par des épithètes odieuses : selon lui, les Portugais sont bouillants et querelleurs; les Espagnols envieux, hautains, mal-propres; les Ecossais perfides et ingrats; les Italiens assassins et empoisonneurs; les Anglais vains, glorieux, méprisants, cruels. On ne trouvera aucun trait contre la nation Française : au contraire,

cette brave nation se soutint toujours, selon Froissart, par la vigueur et par la force de sa chevalerie, qui ne fut jamais tellement accablée de ses infortunes, qu'elle ne trouvât encore des ressources merveilleuses dans son courage. Aussi l'historien semble-t-il avoir tiré vanité d'être né Français, en nous apprenant qu'il fut redevable à ce titre, de la bonne réception que lui fit un écuyer Français chez qui il alla loger à Ortais. Il est vrai que le roi d'Angleterre et le prince de Galles son fils, semblent être, tant qu'ils vécurent, les héros de son histoire; et que dans les récits de plusieurs batailles, il est plus occupé d'eux que du roi de France. Mais quel est le Français de bonne foi, qui ne soit forcé de donner à ces princes les plus grands éloges ? D'ailleurs, notre historien ne rend-il pas justice à la valeur et à l'intrépidité du roi Philippe de Valois et du roi Jean? Rien peut-il égaler les louanges qu'il donne, tant à la sagesse qu'à l'habileté du roi Charles V, et surtout ce glorieux témoignage, qu'il ne fait pas difficulté de mettre dans la bouche du roi d'Angleterre : *Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast, et si ny eut oncques roy qui tant me donnast à faire.*

Je crois avoir suffisamment établi, par tout ce qu'on vient d'entendre, que Froissart n'est pas un historien partial, ainsi qu'il en a été accusé. Néan-

moins je pense qu'il sera encore plus sûr de le lire avec quelque circonspection, et que l'on ne doit, autant qu'il se pourra, jamais perdre de vue, je le répète, deux objets que je me suis principalement attaché à faire remarquer dans mes deux précédents mémoires · je veux dire, d'une part, les détails de sa vie, ses divers attachements à certains princes et à quelques seigneurs, les relations qu'il eut, ou les liaisons d'amitié qu'il contracta avec différentes personnes : de l'autre, les circonstances dans lesquelles il écrivit son histoire, quels volumes furent entrepris à la sollicitation du comte de Namur partisan des Anglais, et quels sont ceux qu'il composa par l'ordre du comte de Blois ami de la France. Car si l'on veut se persuader qu'il devait être disposé à favoriser les Anglais dans ce qu'il a rapporté jusqu'en 1369, par la même raison il a dû pencher pour les Français dans toutes les années qui ont suivi, jusqu'à la conclusion de sa chronique. Je ne dois pas négliger d'avertir que sa prévention se fait quelquefois sentir dans des détails plus particuliers; comme on peut s'en convaincre par les éloges qu'il fait de la piété et des autres vertus du comte de Foix, bien opposés aux actions de cruauté qu'il avait rapportées auparavant.

Mais quand un historien, dégagé de toute passion, tiendrait toujours la balance égale entre les

différents partis; quand à cette qualité il joindrait celle qu'on ne peut refuser à Froissart, j'entends une attention continuelle à vouloir être informé de tous les événements et de toutes les particularités qui peuvent intéresser les lecteurs, il sera toujours bien loin de la perfection, si ces connaissances ne sont éclairées d'une saine critique, qui, dans cette multitude de récits différents, sache écarter tout ce qui s'éloigne de l'exacte vérité : son ouvrage sera moins une histoire qu'un tissu de fables et de bruits populaires. Malgré tout ce que Froissart nous dit du soin qu'il a pris d'écouter les différents partis, et de comparer leurs relations les unes avec les autres, souvent même avec les titres originaux, il me paraît qu'on peut encore l'accuser de quelque négligence sur cet article. Le genre de vie qu'il menait, lui laissait peu de loisir pour faire toutes les réflexions et toutes les comparaisons que demande un pareil examen. Dans les pays où le porta son active curiosité, d'autres soins l'occupaient encore. Chargé quelquefois de commissions particulières, il cherchait à s'insinuer dans les bonnes graces des princes qu'il visita, par des compositions galantes, par des romans, par des poésies; et le goût qu'il eut toujours pour le plaisir, partageait tellement et son temps et son cœur, que son esprit dut être souvent détourné des méditations

sérieuses du cabinet, dont il était naturellement peu capable. Je ne craindrai point de dire que sa manière de vivre se trouve en quelque façon retracée dans sa chronique même. On y voit des assemblées tumultueuses de guerriers de tous états, de tous âges, de tous pays; des fêtes; des repas d'hôtelleries; des conversations qui, après souper, étaient continuées fort avant dans la nuit, où chacun contait à l'envi ce qu'il avait vu, ce qu'il avoit fait, et au sortir desquelles le voyageur, avant de se coucher, allait encore jeter à la hâte sur le papier ce qu'il en avait pu retenir. On y voit l'histoire des événements passés pendant près d'un siècle dans toutes les provinces du royaume, et celle de tous les peuples de l'Europe, racontées sans ordre. Dans un petit nombre de chapitres, on trouve souvent plusieurs histoires différentes commencées, interrompues, reprises, discontinuées de nouveau plusieurs fois; et dans cette confusion les mêmes choses répétées, soit pour être réformées, contredites, démenties, soit pour être augmentées. L'historien semble avoir porté jusque dans la composition de sa chronique, sa passion pour les romans, et avoir imité par ce désordre, celui qui règne dans ces sortes d'ouvrages, dont on dirait même qu'il a affecté d'emprunter quelques façons de parler. Ainsi, par exemple, lorsqu'il commence une narration, il use souvent de ces

mots : *or dit le conte;* et quand il parle de la mort de quelqu'un, ou de tout autre événement fâcheux, il ajoute, *mais amender ne le peut,* phrases qui se lisent, presque à chaque page, dans les romans des chevaliers de la table ronde.

Au reste, ce que je dis du goût romanesque que Froissart semble avoir conservé dans son histoire, ne regarde au plus que la forme qu'il lui a donnée ; car je n'ai pas remarqué d'ailleurs qu'il cherche à y répandre du merveilleux. Les fautes qui s'y rencontrent contre l'exactitude historique, ne viennent que de la confusion naturelle de son génie, de la précipitation qu'il apportait dans son travail, et de l'ignorance où il était nécessairement, par rapport à bien des choses qui ont dû échapper à sa connaissance.

Ce qu'il raconte des pays éloignés, comme de l'Afrique, de la Hongrie, de la Tartarie et généralement des états Orientaux, est rempli de méprises grossières. De son temps, le commerce n'avait presque établi aucune liaison régulière entre ces contrées et la nôtre : ce qu'on en savait, était appuyé sur la foi de gens que le hasard y avoit portés, et qui y avaient fait trop peu de séjour, pour s'instruire des mœurs, des usages, de l'histoire de ces peuples. Mais si Froissart a commis beaucoup de fautes dans ce qu'il nous en a rapporté, la plus grande, sans doute, est

d'avoir parlé de ce qu'il ne pouvait savoir que très-imparfaitement.

Tant de défauts et d'imperfections, n'empêchent pas que sa chronique ne doive être regardée comme un des plus précieux monuments de notre histoire; et que la lecture n'en soit aussi agréable qu'instructive pour ceux qui, ne se bornant pas à la connaissance des faits généraux, cherchent dans les détails, soit des événements particuliers, soit des coutumes, à démêler le caractère des hommes et des siècles passés. Froissart était né pour conserver à la postérité une image vivante d'un siècle ennemi du repos, et qui, parmi les intervalles des troubles dont il fut presque toujours agité, ne trouvait de délassement que dans les plaisirs les plus tumultueux. Outre les guerres de tant de nations qu'il décrit, et dont il nous apprend les divers usages, par rapport au ban et à l'arrière-ban, à l'attaque et à la défense des places, aux fortifications, aux partis, aux escarmouches, aux ordres de bataille, à l'artillerie, à la marine, aux armures des gens de pied et des gens de cheval; on y trouve tout ce qui peut intéresser la curiosité au sujet de la noblesse, de la chevalerie, des défis, des combats à outrance, des joûtes, des tournois, des entrées des princes, des assemblées, des festins, des bals, des habillements d'hommes et de femmes : en sorte que son histoire est pour nous un corps

complet des Antiquités du XIV.[e] siècle. Il faut avouer que ces détails n'attirent l'attention que par leur propre singularité; ils sont rapportés sans étude et sans art : c'est proprement la conversation familière d'un homme d'esprit, qui a beaucoup vu et qui raconte avec grace. Cependant ce conteur agréable sait quelquefois, sur-tout dans les grands événements, allier la majesté de l'histoire avec la simplicité de la narration. Qu'on lise entre autres choses, parmi tant de batailles qu'il a si bien peintes, qu'on lise le récit de la fameuse journée de Poitiers : on y verra dans la personne du prince de Galles, un héros plus grand par la générosité avec laquelle il use de sa victoire, par ses égards pour le prince vaincu, et par les respects qu'il lui rendit toujours, que par les efforts de courage qui l'avaient fait triompher. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'égal à la sublimité de ce morceau d'histoire, rien qui soit plus capable d'élever le cœur et l'esprit. D'autres d'un genre bien différent, tirent tout leur prix de leur naïveté : tel est l'épisode de l'amour du roi d'Angleterre pour la comtesse de Salisbury, dont le récit tendre et touchant ne le cède peut-être point aux romans les plus ingénieux et les mieux écrits. L'historien prend quelquefois un ton enjoué, comme dans le chapitre où il parle de l'impatience du jeune roi Charles VI pour voir sa nouvelle

épouse; et dans celui où il rapporte les plaisanteries que ce prince fit au duc de Berry son oncle, qui, dans un âge peu propre à l'amour, prenait une femme jeune et aimable. Le goût de l'auteur s'aperçoit aisément dans la façon dont il traite ces matières : mais comme son siècle savait tout concilier, ce goût n'exclut pas le fond de dévotion qui règne dans le cours de son ouvrage. Il serait seulement à souhaiter qu'il n'eût pas dégradé sa religion par une crédulité ridiculement superstitieuse : les faux miracles, les prophéties, les enchantements n'ont rien de si absurde qui ne trouve chez lui une croyance aveugle et sans bornes. Tout le monde connaît le conte qu'il fait du Démon Gorgon. On ne comprend guères comment il peut accorder avec le christianisme, l'exemple qu'il tire de la fable d'Actéon, pour justifier la vraisemblance d'une aventure de même espèce qui fait partie de ce conte. On lui a de plus reproché d'avoir déshonoré l'histoire, en y mêlant trop de minuties. Je conviens qu'on l'aurait bien dispensé de nous apprendre à quelle enseigne logeaient ceux dont il parle, et de nous indiquer les hôtelleries où lui-même avait quelquefois logé. Mais je ne passerai pas également condamnation sur les aventures amoureuses, les festins, les cérémonies dont il nous a laissé des descriptions : quand les récits n'en seraient pas

assez nobles, ils nous peignent si bien et si agréablement le siècle dont il fait l'histoire qu'il y aurait, ce me semble, de l'ingratitude à s'en plaindre. [1]

[1] M. de S.te Palaye, dans la suite de son mémoire, mentionne les diverses éditions et les manuscrits de J. Froissart. Nous nous en sommes occupés fort au long dans la préface du tome I de cette édition.

POÉSIES

DE

JEAN FROISSART.

POÉSIES

DE JEAN FROISSART.

LE DIT DOU FLORIN.

Pour bien savoir argent desfaire,
Si bien qu'on ne le scet refaire,
Rapiecier ne remettre ensamble,
Car tel paour a que tous tramble
Quand il est en mes mains venus,
Point ne faut que nulle ne nuls
Voist à Douay ou à Marcienes,
A Tournay ou à Valencienes,
Pour quérir nul millour ouvrier
Que je sui l'esté et l'ivier,
Car trop bien délivrer m'en sçai.
Je l'alève bien sans assai
Ne sans envoyer au billon.
Aussi à la fois m'en pillon
Aux dés, aux esbas et aux tables,
Et aux aultres jus délitables;
Mès pour chose que argens vaille,
Non plus que ce fust une paille
De bleid, ne m'en change ne mue.
Il samble voir qu'argens me pue;

Dalès moi ne poet arrester.
J'en ai moult perdu au prester;
Il est fols qui preste sans gage.
Argent scet maint divers langage;
Il est à toutes gens acointes;
Il aime les beaus et les cointes,
Les nobles et les orfrisiés,
Les amourous, les envoisiés,
Les pélerins, les marchéans
Qui sont de leurs fais bien chéans,
Ceuls qui sievent soit guerre ou jouste;
Car à tels gens argent ne couste
Nulle chose, ce leur est vis;
Dalès euls le voïent enuis.
Argent trop volentiers se change;
Pour ce ont leur droit nom li change;
Pas ne le scevent toute gent.
Change est paradys à l'argent,
Car il a là tous ses déduis,
Ses bons jours et ses bonnes nuis;
Là se dort-il, là se repose,
Là le grate-on, c'est vraie chose!
Là est frotés et estrillés,
Lavés et bien appareilliés;
Il en vïent com par enfance;
Ils le poisent à la balance;
Avoir li font toutes ses aises;
Au devant de lui mettent haises
Afin qu'on ne le puist haper.
Cil qui se mellent de draper

En prendent la plus grans puignies.
Argens est de pluisours lignies;
Car lors qu'il est issus de terre
Dire poet: « Je m'en vais conquerre
» Pays, chasteaux, terre et offisces. »
Argent fait avoir bénéfisces,
Et fait des drois venir les tors,
Et des tors les drois au retors.
Il n'est chose qu'argens ne face,
Et ne desface, et ne reface.
Argent est un droit enchanteur,
Un lierres et un bareteur;
Tout met à point et tout toveille.
Il dort un temps, puis se resveille.
Se gros tournois leur cours avoient
Et les changéours y sçavoient
Gaagnier, quoique peu de cours
Aïent ores, dedens briefs jours
Vous en veriés sus establies
Aux changes, pour connestablies,
Et pour porter fondre au billon.
Souvent de moi s'esmervillon
Comment sitos je m'en delivre;
J'ai plus tos espars une livre
Qu'uns aultres n'auroit vingt deniers;
Si n'en mac-je bleds en greniers
Avainnes, pois, fèves ne orges;
Je n'en fais moustiers ne orloges,
Dromons, ne naves, ne galées,
Manoirs, ne chambres, ne alées,

Je n'achate soiles ne lins,
Aultres grains, ne fours, ne moulins,
Fuerres, gluis, estrains ne esteules,
Hasples, ne fuseaus, ne keneules,
Ne faucilles pour soyer blés.
Il s'est tantost de moi emblés;
Il me defuit et je le chace ;
Lorsque je l'ai pris, il pourchace
Comment il soit hors de mes mains.
Il va par maintes et par mains;
Ce seroit uns bons messagiers,
Voires mès qu'il fust usagiers
De retourner quand il se part!
Mès nennil, que Diex y ait part.
Jà ne retournera depuis,
Non plus qu'il chéist en un puis,
Lorsqu'il se partira de moi.
Se je ploure après, ou larmoi,
Il m'est avis il n'en fait cure.
Puis vingt et cinq ans, sans la cure
De Lestines, qui est grant ville,
En ai-je bien éu deus mille
Des frans; que sont ils devenu ?
Si coulant sont et si menu,
Quand ma bourse en est pourvéue,
Tost en ai perdu la véue;
De quoi, pour ravoir ent le compte
De deux milliers que je vous compte,
Le fons et toute la racine
J'en mis l'autr'ier un à jehine,

Que je trouvai en un anglet
D'un bourselot. « Diex ! doux valet,
» Di-je lors, es-tu ci quatis ?
» Par ma foi tu-es uns quetis,
» Quant tous seuls tu es en prison
» Demorés, et ti compagnon
» S'en sont alés sans congié prendre.
» Or çà, il t'en fault compte rendre. »
Adoncques le pris à mes dens,
Et le mors dehors et dedens
A la fin qu'il fust plus bleciés;
Et quant je me fui bien sauciés,
Sus une pierre l'estendi
Et dou poing au batre entendi;
Et puis si tirai mon coutiel
Et jurai : « Par ce hateriel !
» Je t'esboulerai, crapaudeaus;
» Bien voi que tu es uns hardeaus
» Tailliés, rongniés et recopés;
» Pour ce n'es-tu point eschapés;
» Les autres t'ont laissié derrière.
» Se tu fuisses de leur manière,
» De bon pois et de bon afaire,
» Tu eusses bien o euls à faire.
» Di moi quel part s'en sont alé
» Ceuls qui n'ont chanté ne parlé,
» Mès sont partis lance sus fautre,
» Tout ensamble, l'un avec l'autre,
» Ou tantost je te partirai
» En quatre, et si te porterai

» Fondre en la maison d'un orfèvre,
» Ou cuire ou fu d'un aultre fèvre. »
Adonc dist-il : « Pour Dieu merci !
» Sire, j'ai demore droit ci,
» En ce bourselot, moult lonc temps ;
» J'ai là dormi moult bien contens;
» De vous je vous voeil dire voir :
» Alevé avés moult d'avoir.
» Depuis que m'euïstes premiers,
» Tous jours ai esté darrainniers,
» Ne onques vous ne m'alevastes;
» Engagié m'avés bien en hastes
» Et puis tantos me rachetiés.
» Je sçai François, Englois et Thiès,
» Car partout m'avés vous porté.
» Je vous ai souvent conforté.
» Quant il vous souvenoit de mi
» Vous m'avés trouvés bon ami;
» Se j'euïsse esté uns plus grans,
» Uns bons nobles, ou uns bons francs,
» Uns doubles, ou uns bons escus
» On en n'euïst eu nul refus;
» J'euïsse ores par mille mains
» Passé. Et n'en penses jà mains;
» Mais pour ce que je suis si fés
» Que retailliés et contrefés,
» On m'a refusé trop de fois.
» Vous venez dou pays de Fois,
» De Berne, en la Haute Gascongne,
» Et n'avés point éu besongne

» De moi; mès m'avés, sans mentir,
» Tout un yver laissié dormir
» En un bourselot bien cousu.
» Quel chose vous est avenu?
» Dittes le moi tout bellement;
» Je sui en vo commandement,
» Soit dou vendre ou del engagier. »
Quant ensi l'oy langagier
En corage me radouci,
Et li dis: « Je suis ores ci
» En Avignon, en dure masse. »
» — Pour quoi, monseignour, sauf vo grasce,
» Dist le florin, vous estes bien
» Pour avoir pourfit et grant bien.
» Ne tendés vous à benefisces?
» — Compains, di-je, se tu desisses
» Aultre chose, par saint Hylaire
» Je te donroïe bon solaire,
» Ne jamais ne t'aleveroie,
» Mès grant honnour te porteroie. »
» — Et que volés-vous que je die?
» Descouvrés moi vo maladie,
» Si en serai un peu plus aise;
» Car pas n'est drois que je me taise.
» Puisque compte volez avoir
» Dou beau meuble et dou bel avoir
» Que vous avés jadis éu,
» Je sçai bien qu'ils sont devenu.
» Tout premiers vous avés fait livres
» Qui ont cousté bien sept cens livres

» L'argent avés vous mis là bien;
» Je le prise sus toute rien
» Car fait en avés mainte hystore
» Dont il sera encor memore
» De vous ens ou temps à venir,
» Et ferés les gens souvenir
» De vos sens et de vos doctrines;
» Et les tavreniers de Lestines
» En ont bien éu cinq cens frans.
» Regardés les deux membres grans
» De quoi je vous fac ordenance.
» Après, n'avés-vous souvenance
» Comment vous avés traveillié
» Et pluisours pays resvillié.
» Moult bien en povés mettre un mille
» En chevauçant de ville en ville.
» N'avés vous en Escoce esté,
» Et là demi an arresté,
» En Engleterre et en Norgalles,
» Où bien avés eù vos gales
» De là partir, aler à Rome,
» En arroi de souffisant homme
» Mené hagenée et roncin,
» Retourné un aultre chemin
» Que ne fesistes au passer
» Pour mieuls les pays compasser,
» Cherchié le royalme de France
» De chief en cor, par ordenance,
» Tele que tous jours à grans frès.
» Et avés éu tous jours près

» Or et argent parmi raison
» Pour bien employer vo saison.
» Tout dis avés esté montés,
» Et d'abis enhupelandés,
» Bien gouvernés et bien péus.
» J'ai tous vos afaires véus.
» Otant de choses avés faittes,
» Sans vous bouter en grosses debtes,
» Que uns aultres bons coustumiers
» Autre tant, pour quatre milliers,
» N'en feroit, foi que doi saint Gille!
» Que fait en avés pour deux mille.
» Si ne devés pas le temps plaindre,
» Ne vous soussyer, ne complaindre.
» Vous avés vescu jusqu'à ci;
» Onques ne vous vi desconfi
» Mès plain de confort et d'emprise,
» Et c'est un point que moult je prise.
» Je vous ai véu si joious
» Si joli et si amourous
» Que vous viviés de souhédier. »
— « Ha! di-je, tu me voels aidier;
» Mès c'est trop fort que jà oublie
» La belle et bonne compagnie
» De florins que l'autr'ier avoie;
» Et si s'en sont ralé leur voie,
» Je ne sçai pas en quel pays.
» Certes, je m'en tiens pour trahis
» Quant aultrement n'en ai penset. »
Lors dist mon florin qu'il ne scet

Nulle riens de ceste matère.
— « Mestres, par l'ame vostre père !
» Dites moi quel chose il vous fault,
» Ne a falli, et dou default
» Volentiers y adrecerai. »
Je respons : « Je te le dirai.
» Tu scés comment je me parti
» De Blois, et sus un bon parti,
» Dou conte Gui, mon droit seignour.
» Je, qui ne tenc qu'à toute honnour,
» Et qui moult desiré avoie
» D'aler en mon temps une voie
» Véoir de Fois le gentil conte
» Pour un tant que de li on compte,
» Moult de largheces et de biens;
» Et vraiement il n'i fault riens
» Que largheces et courtoisies,
» Honnour sens, et toutes prisies,
» Qu'on peut recorder de noble homme
» Ne soïent en celui qu'on nomme
» Gaston, le bon conte de Fois.
» Mon mestre, le conte de Blois
» Escrisi pour moi devers li;
» Et le conte me recoelli
» Moult liement et doucement.
» J'ai là esté si longement
» Dalès lui, qu'il m'a pléu voir ;
» Se je desiroie à avoir
» De son estat la cognoissance;
» Je l'ai éu à ma plaisance;

» Car toutes les nuis je lisoie
» Devant lui, et le solaçoie
» D'un livre de Melyador,
» Le chevalier au soleil d'or,
» Le quel il ooit volentiers;
» Et me dist : C'est un beaus mestiers,
» Beaus maistres, de faire tels choses.
» Dedens ce romanc sont encloses
» Toutes les chançons que jadis,
» Dont l'ame soit en paradys !
» Que fist le bon duc de Braibant,
» Wincelaus dont on parla tant ;
» Car uns princes fu amourous
» Gracious et chevalerous;
» Et le livre me fist jà faire
» Par très grant amoureus afaire
» Comment qu'il ne le véist onques.
» Après sa mort je fui adonques
» Ou pays du conte de Fois
» Que je trouvai larghe et courtois,
» Et fui en revel et en paix
» Près de trois mois dedens Ortais;
» Et vi son estat grant et fier
» Tant de voler com de chacier.
» J'ai moult esté et hault et bas
» Ou monde, et véu des estas ;
» Mès, excepté le roi de France,
» Et l'autre que je vi d'enfance,
» Edouwart, le roy d'Engleterre,
» Je n'ai véu en nulle terre

» Estat qui se puist ressambler
» A celui dont je puis parler,
» Se ce n'est Berri et Bourgongne.
» Mès bien croi, sans point de mençongne
» Que ces deus dus, cascuns par soi,
» Qui sont oncle dou noble roy
» Charles de France, qui Diex gart!
» Ont estat de plus grant regard
» Que ne soit li estas dou conte
» De Fois. Mès tant y a en compte
» Qu'il est larghes aux estragniers,
» Et parle et vie volentiers
» A euls, et dist otant de choses
» Où on poet prendre bonnes gloses
» Que de seignour que onques vi,
» O un, que Diex face merci!
» Amé, le conte de Savoie.
» Cils, tant qu'il vesqui, tint la voie
» De larghece, en toutes saisons.
» Revenir voeil à mes raisons.
» Gaston le bon conte de Fois,
» Pour l'onnour du conte de Blois,
» Et pour ce que j'oc moult de painne
» Tamaint jour et mainte sepmainne
» De moi relever à mie-nuit,
» Ou temps que les cers vont en bruit,
» Sis sepmainnes devant Noël
» Et quatre après, de mon ostel
» A mie nuit je me partoie
» Et droit au chastiel m'en aloie.

» Quel temps qu'il fesist, plueve ou vent,
» Aler m'i convenoit souvent.
» Estoïe-je, vous di, moulliés;
» Mès j'estoïe bel recoeilliés
» Dou conte, et me faisoit des ris.
» Adont estoi-je tous garis,
» Et aussi, d'entrée première
» En la salle avoit tel lumière,
» Ou en sa chambre à son souper,
» Que on y véoit ossi cler
» Que nulle clareté poet estre.
» Certes à paradys terrestre
» Le comparoïe moult souvent.
» Là estoïe si longement
» Que li contes aloit couchier.
» Quant léu avoie un septier
» De foeilles, et à sa plaisance,
» Li contes avoit ordenance
» Que le demorant de son vin
» Qui venoit d'un vaissiel d'or fin,
» En moi sonnant, c'est chose voire,
» Le demorant me faisoit boire;
» Et puis nous donnoit bonne nuit.
» En cel estat, en ce déduit
» Fui-je à Ortais un lonc tempoire;
» Et quant j'oc tout parlit l'istoire
» Dou chevalier au soleil d'or
» Que je nomme Melyador,
» Je pris congié, et li bons contes
» Me fist par la chambre des contes

» Delivrer quatre vins florins
» D'Aragon, tous pesans et fins;
» Des quels quatre-vins les soissante,
» Dont j'avoïe fait frans quarante,
» Et mon livre qu'il m'ot laissié,
» Ne sçai se ce fut de coer lie,
» Mis en Avignon sans damage.
» Or veci tantos trop grant rage :
» Je vinc là par un venredi,
» Et voloïe voir, je te di,
» Mettre tous ces florins au change;
» Mès pourpos qui se mue et change
» Se mua en moi sans sejour.
» J'avoie acheté en ce jour
» Une boursette trois deniers;
» Et lâ, comme mes prisonniers
» Les quarante frans encloy.
» Le dimence après, eschéy
» Que je me levai moult matin;
» Je oy l'offisce divin.
» Or avoi-je mis mon avoir
» Et la boursette, très le soir,
» En une aultre bourse plus grans.
» Quant je cuidai trouver mes frans,
» Certes, je ne trouvai riens née;
» Et sçai bien qu'à la matinée
» Je les avoïe. Fin de somme.
» Onques n'oy de tel fantomme
» Parler, par l'ame de mon pere!
» Ma folie je le compère

» Et comparrai, jusques au jour
» Que je serai mis au retour
» Et à monseignour revenus;
» Car esté n'a nulle ne nuls
» Qui m'en ait dit nulle nouvelle. »
Et adonques me renouvelle
Mon florin un aultre pourpos,
Et me dist : « Vous estes un sos,
» Se vous pensés là longement.
» Tout dis recoevre-on bien argent.
» Legièrement vous sont venu
» Et legièrement sont perdu.
» Encores n'avés vous, sans faute
» Éu droit à nulle desfaute;
» Et si saves encor derrière
» Le bon seignour de la Rivière,
» Et le bon conte de Sansoirre;
» Cescuns des deux, c'est chose voire,
» Pour l'amour dou conte de Blois,
» Qui est de coer frans et courtois
» Et estraís de haulte lignie
» Pour dix frans ne vous faudront mie;
» Et se vous trouvés le Daufin
» D'Auvergne, qui a le coer fin
» Et de qui vous estes d'ostel,
» Il vous fera, certes, otel;
» Ne vous faudroit pour nulle rien;
» Car de tant le cognoi-je bien.
» Aussi ne fera, s'il besongne.
» Uns qui est en celle besongne.

» Jehans le visconte d'Asci ;
» Car dou bon seignour de Couci,
» Qui est nobles, gentils et cointes
» Estes vous privés et acointes;
» Et s'avés pour lui celle painne ,
» Et l'expectation lontainne
» Sus les chanesies de Lille.
» Cent florins vous a, par saint Gille!
» Moult bien coustée celle grasce,
» Qui n'est ores bonne ne grasse
» Mès mal revenans à proufit,
» Quoique dou premier an est dit
» Dou pape que la grasce avés;
» Mès voirement vous ne sçavés
» Quant vous en serés pourvéus
» Ne à chanonnes recéus.
» Tout fault passer; oublyés, mestre,
» Toute chose qui ne poet estre;
» Et si vous mettés au retour
» Sans attendre nul aultre atour
» Avec les seignours dessus dis.
» Vous ne serés jà escondis
» D'avoir leur bonne compagnie.
» Et si, soyés un aultre fie
» Mieuls avisés et plus songneus
» De garder en tels petis neus
» Une quantité de florins,
» Se les avés ; car nuls cousins,
» Ne parent, ne vous sont si bon,
» Ne si très loyal compagnon,

» Ne pour qui on esploite tant
» Que florins sont, je vous créant. »
Adonc di-je : « Sus toute rien
» Tu m'as ores conseillié bien;
» Encores je te garderai,
» Ne point je ne t'aleverai,
» Car tu n'es mies trop prisiés
» Mès contrefés et débrisiés.
» Or t'en va, dont tu es venus;
» Je ne voeil à toi parler plus;
» Mès il me souvenra souvent,
» Cela t'ai-je bien en convent,
» Comment le sire de Biau-Ju,
» Antones qui grans galois fu,
» En riant moult souvent disoit,
» Et d'argent on se devisoit :
» Aussi a fait Gerars d'Obies
» Qui pas n'a vie aux oublies ;
» Autant vaudroit au jugement
» Estront de chien que marq d'argent. »

LE DÉBAT
DOU CHEVAL ET DOU LEVRIER.

Froissars d'Escoce revenoit
Sus un cheval qui gris estoit;
Un blanc levrier menoit en lasse.
« Las! dist le lévrier, je me lasse.
» Grisel, quant nous reposerons?
» Il est heure que nous mengons.
— » Tu te lasses, dist li chevaus;
» Se tu avoïes mons et vauls
» Porté un homme et une male,
» Bien diroïes : Li heure est male
» Que je nasqui onques de mère. »
» — Dist li levriers : C'est chose clère;
» Mès tu es grans, gros et quarrés,
» Et as tes quatre piés ferrés;
» Et je m'en vois trestous deschaus;
» Assés plus grans m'est li travauls
» Qu'à toi, qui es et grans et fors,
» Car je n'ai qu'un bien petit corps.
» En ne m'appelle-on un lévrier
» Fais pour le gens esbanoyer;
» Et tu es ordonnés et fès
» Pour porter un homme et son fès.

» Quant nous venrons jà à l'ostel,
» Nos mestres, sans penser à el,
» Il t'aportera del avainne;
» Et s'il voit qu'aïes éu painne,
» Sus ton dos jettera sa cloque,
» Et puis par dalès toi se joque.
» Et il me fault illuec croupir.
» Il ne me vient point à plaisir.
» — Je t'en crois bien, respond Griseaus;
» Tu me comptes bien mes morseaus,
» Mès je ne compte point les tiens.
» Pleuïst Dieu que je fuisse uns chiens
» Ensi que tu es par nature;
» S'auroïe dou pain et dou bure
» Au matin, et la grasse soupe.
» Je sçai bien de quoi il te soupe.
» S'il n'avoit qu'un seul bon morsel,
» Ta part en as-te en ton musel;
» Et si te poes par tout esbatre.
» Nul ne t'ose férir ne batre.
» Mès quant je ne vois un bon trot,
» Jà n'en parlera à moi mot,
» Ains dou debout de ses talons
» Me frera de ses esporons,
» Si qu'à la fois me fait hanir.
» Se tu avoïes à souffrir
» Ce que j'ai, par Saint Honestasse
» Tu diroïes acertes, lasse! »
— Dist le chien: « Tu te dois bien plaindre!
» Ains qu'on puist la chandelle estaindre,

» On te frote, grate et estrille,
» Et te cuevre on, pour la morille,
» Et si te nettie-on les piés.
» Et s'on voit que tu soies liés
» On t'aplanoïe sus le dos,
» Et dist-on : Or, pren ton repos,
» Grisel, car bien l'as desservi
» L'avainne que tu menges ci.
» Et puis on te fait ta littière
» De blanc estrain ou de fléchiere
» Là où tu te dois reposer.
» Mès j'ai aultre chose à penser;
» Car on me met derrière un huis,
» Et souvent devant un pertuis,
» Et dist-on : Or garde l'ostel.
» Et se laïens il avient tel,
» Que bien j'en ai toutes les tapes;
» Car, s'on envolepe ens ès nappes
» Pain, char, bure, frommage ou let,
» Et la meschine ou li vallet
» Le mengüent, par aucun cas,
» Sus moi en est tous li debas;
» Et dist-on : Qui a ci esté ?
» Cils chiens! Et je n'ai riens gousté.
» Ensement sui, sans ocquison
» D'estre batus en souspeçon.
» Mès on ne te requiert riensnée,
» Fors que bien faces ta journée.
» Si te pri cor, avances toi,
» Car droitement devant nous voi

» Une ville à un grant clochier.
» Nos mestres y vodra mengier;
» Tu y auras là del avainne,
» Et je aussi prouvende plainne.
» Si te pri, et si le te los
» Que tu y voises les galos. »
» — Respont Griseaus : Ossi ferai-je
» Car de mengier grant talent ai-je. »

Froissars atant vint à la ville
Et là faillirent leur concile.

BALADE.

Sus toutes flours tient-on la rose à belle
Et en après, je croi, la violette;
La flour de lys est belle, et la perselle;
La flour de glay est plaisans et parfette;
Et li pluisour aiment moult l'anquelie,
Le pyonier, le muget, la soussie.
Cascune flour a par li sa merite.
Mès je vous di, tant que pour ma partie,
Sus toutes flours j'aime la Margherite

Car en tous temps, plueve, gresille ou gelle,
Soit la saisons ou fresce, ou laide, ou nette,
Ceste flour est gracieuse et nouvelle,
Douce et plaisans, blancete et vermillete;
Close est à point, ouverte et espanie;
Jà n'y sera morte ne apalie;
Toute bonté est dedens li escripte;
Et pour un tant, quant bien y estudie
Sus toutes flours j'aime la Margherite.

Et le douc temps ore se renouvelle,
Et esclaircist ceste douce flourette;
Et si voi ci séoir dessus la sprelle
Deus cuers navrés d'une plaisant sajette,
A qui le Dieu d'amours soit en aye.

Avec eulx est plaisance et courtoisie
Et douls regars qui petit les respite.
Dont c'est raison, qu'au chapel faire, die.
Sus toutes flours j'aime la Margherite. (*)

(*) Dans le manuscrit 7214 ce couplet est donné ainsi:

Mès trop grant doel me croist et renouvelle
Quant me souvient de la douce flourette;
Car enclose est dedens une tourelle:
S'a une haie, audevant de li faitte
Qui nuit et jour m'empècе et contrarie.
Mès s'amours voelt estre de mon aye,
Jà pour creniel, pour tour, ne pour garite
Je ne lairai qu'à occoision ne die:
Sus toutes flours j'aime la margherite.

LE DITTIE.

DE LA FLOUR DE LA MARGHERITE.

Je ne me doi retraire de loer
La flour des flours, prisier et honnourer,
Car elle fait moult à recommender.
C'est la Consaude, ensi le voeil nommer.
Et qui li voelt son propre nom donner,
On ne li poet ne tollir ne embler,
Car en françois a à nom, c'est tout cler,
La Margherite,

De qui on poet en tous temps recouvrer.
Tant est plaisans et belle au regarder,
Que dou véoir ne me puis soëler.
Toujours vodroie avec li demorer,
Pour ses vertus justement aviser.
Il m'est avis qu'elle n'a point de per.
A son plaisir le volt nature ouvrer.
Elle est petite,

Blanche et vermeille, et par usage habite
En tous vers lieus; aillours ne se delitte.
Ossi chier a le préel d'un hermitte,
Mès qu'elle y puist croistre sans opposite,

Comme elle fait les beaus gardins d'Egypte.
Son doulc véoir grandement me proufite ;
Et pour ce, est dedens mon coer escripte
Si plainnement

Que nuit et jour en pensant je recite
Les grans vertus de quoi elle est confite;
Et di ensi : « Li heure soit-benite
» Quant pour moi ai tele flourette eslitte,
» Qui de bonté et de beauté est ditte
» La souveraine; et s'en attenc mérite,
» Se ne m'y nuist fortune la trahitte,
» Si grandement

» Qu'onques closiers, tant sceuist sagement,
» Ne gardiniers ouvrer joliëment,
» Mettre en gardin pour son ébattement
» Arbres et flours et fruis à son talent,
» N'ot le pareil de joïe vraïement
» Que j'averai, s'eure le me consent. »
De ce penser mon espoir fait présent
Un lonc termine;

Et la flourette en un lieu cruçon prent,
Où nourie est d'un si doulc élément
Que froit ne chaut, pluève, gresil ne vent
Ne li poënt donner empècement;
Ne il n'i a planette ou firmament
Qui ne soit preste à son commandement.
Un cler soleil le nourist proprement
Et enlumine

Et ceste flour qui tant est douce et fine,
Belle en cruçon, et en regard bénigne,
Un usage a et une vertu digne
Que j'ai moult chier, quant bien je l'imagine.
Car tout ensi que le soleil chemine
De son lever jusqu'à tant qu'il decline,
La Margherite encontre lui s'encline
Comme celi

Qui monstrer voelt son bien et sa dootrine;
Car le soleil qui en beauté l'afine,
Naturelment li est chambre et courtine,
Et le deffent contre toute bruïne,
Et ses coulours de blank et de sanguine
Li paraccroist; c'en sont li certain signe
Pourquoi la flour est envers li encline.
S'ai bien cuesi

Quant j'ai en coer tel flourette enchieti
Que sans semence, et sans semeur aussi,
Premièrement hors de terre appari.
Une pucelle ama tant son ami,
Ce fut l'hérès, qui tamaint mal souffri
Pour bien amer loyalment Cephéy,
Que des larmes que la belle espandi
Sus la verdure

Où son ami on ot ensepveli,
Tant y ploura, dolousa et gémi
Que la terre les larmes recueilli.
Pité en ot; encontre elles s'ouvri;
Et Jupiter qui ceste amour senti,

Par le pooir de Phébus les nourri;
En belles flours toutes les converti
D'otel nature

Comme celle est que j'aim d'entente pure,
Et amerai tous jours quoique j'endure.
Mès s'avenir pooie à l'aventure,
Dont à son temps ot jà l'éüz Mercure,
Plus éüreus ne fu ains créature
Que je seroie, ensi je vous le jure.
Mercurius, ce dist li escripture,
Trouva premier

La belle flour que j'aim oultre mesure;
Car en menant son bestail en pasture,
Il s'embati dessus la sepulture
De Cephéy, de quoi je vous figure,
Et là cuesi, dedens l'encloséure,
La doulce flour dont je fac si grant cure.
Merveilla soy; il y ot bien droiture,
Car en jenvier,

Que toutes flours sont mortes, pour l'yvier,
Celle perçut blancir et vermillier,
Et sa coulour viveté tesmongnier.
Lors dist en soi : « Or ai mon desirier! »
Tant seulement il en ala cueillier
Pour un chapiel; bien les volt espargnier
Et à l'Irès ala celui cargier
Et si le prie

Que à Sérès le porte sans targier
Qui de s'amour ne le voelt adagnier.

S'en gré le prent, sa vie aura plus chier.
Ce que dist fist errant le messagier.
A Sérès vint le chapelet baillier.
Celle le prist de cler coer et entier,
Et dit : « Bien doi celui remercier
» Qui s'esbanie

» A moi tramettre un don qui me fait lie ;
» Et bien merir li doi sa courtoisie.
» Et je voeil que, de par moi, on li die,
» Que jamais jour n'amera sans partie. »
Moult liement fu la response oye.
Car tout ensi l'Irès li signefie
A son retour et li acertefie.
Ne plus ne mains

Là ot la flour une vertu jolie,
Car elle fist celui avoir amie
Qui devant ce venir n'y pooit mie.
Ne poroit jà estre ensi en ma vie ?
Je ne sçai voir, non-pour-quant je m'afie
En bon espoir, ce grandement m'aye.
Mès toujours ert en coer de moi chierie,
J'en sui certains,

La belle flour que Margherite clains.
Elle le vault pour ce, sus toutes lains.
Et se me sens de la droite amour çains,
Mercurius qui de tous biens fu plains,
Car tant l'ama que tous soirs et tous mains

Quels temps qu'il fust, kalendes ou toussains
Un chapelet en portoit li compains,
Tout pour l'amour

Serès sa dame; en otel pourpos mains,
Car tant me plaist de la flour li beaus tains
Qu'il m'est avis qu'il ne soit homs humains
Nomméement, ne rudes, ne villains,
Qui atouchier, y doie ongle ne mains.
Et se l'éür j'ai éu premerains
D'elle trouver, ne m'en lo, ne m'en plains
Par nesun tour;

Fors seulement que dou perdre ai paour.
Dont pour moi mettre en un certain sejour,
En lamentant souhède nuit et jour,
Et di ensi : « Pleuïst au Dieu d'Amour
» Que je véisse enclos en une tour,
» O le closier, la gracieuse flour;
» Et si n'euïst homme ne femme au tour
» Qui sourvenit,

» Peuïst illuec et fust en un destour,
» A mon cuesir, n'ai cure en quel contour. »
En ce souhet je pense toute honnour.
Mès souhedier me fait plaisance, pour
A grant loisir regarder sa coulour
Blanche et vermeille, assise sur verdour.
S'en ce parti vivoïe, nul millour
Ne doit querir

Homs, ce m'est vis, qui tant aime et desir
La flour, que fai. Car n'ai aultre desir

Que del avoir pour véoir à loisir
Au vespre clore et au matin ouvrir;
Et le soleil de tout le jour sievir,
Et ses florons contre lui espanir.
Tele vertu doit-on bien conjoir,
A mon semblant.
Si fai-je voir; là gist tout mon plaisir.
Il m'est avis, le jour que le remir,
Qu'il ne me poet que tous biens avenir,
Et pour l'amour d'une seule, à qui tir,
Dont je ne puis que de regars joir.
C'est assés peu; mès ce me fault souffrir.
Toutes les voeil honnourer et servir
D'or en avant
Et si prommec à la flourette, quant
Es lieu venrai, là où il en croist tant,
Tout pour l'amour de la ditte devant,
J'en cueillerai une ou deus en riant,
Et si dirai, son grant bien recordant:
« Veci la flour qui me tient tout joiant,
» Et qui me fait en souffissance grant
» Tous biens sentir.
» Com plus le voi et mieuls me sont séant
» Si doulc regard et si arroi plaisant;
» Car en cascun floron, je vous créant,
» Porte la flour un droit dart ataillant,
» Dont navrés sui si, en soi regardant,
» Que membre n'ai où le cop ne s'espant.
» Mès la vertu au Dieu d'Amours demant
» De moi garir. »

PLAIDOIRIE

DE LA ROZE ET DE LA VIOLETTE.

Devant Imagination,
Où on doit par droite action
Mettre mémores et escris,
Fu une fois ung plait empris
Entre Rose et la Violette.
La matère dont je vous trettie
Fu demenée sagement.
Et pour attaindre plainnement
Poins, procès, articles et cas,
Avant se traist li advocas
De la Rose, et si dist ensi :
« Violette, venus sui ci
» Pour proposer une querelle
» De par ma dame, Rose belle.
» Si vous di, et voeil mettre en cours,
» Et soustenir en toutes cours
» Que Rose est de grignour prisie,
» Mieuls désirée et plus prisie
» Que vous ne soyés. C'est raison,
» Car elle embellist la saison;
» Et si est de coulour très fine
» Sus le pourpre et sus la sanguine,

» Et si oudoure doucement;
» Et si dure plus longuement
» En beauté que vous, Violette;
» Et si naist blanche ou vermillette
» Ou bel et plaisant mois de may
» Pour traire amans tout hors d'esmay.
» Et lors, dames et damoiselles
» Seignours, bacelers et pucelles
» Les coeillent et en font chapeaus;
» Et les pluisours en ont houpeaus
» Qu'ils portent devant leur viaire. »
A ces mots ne se volt plus taire
L'advocat qui estoit moult vieuls
De Violette, et dist : « He Dieus !
» Se je ne savoïe parler
» Il m'en faudroit de ci raler;
» Mès, se Dieu plaist, je parlerai
» Et la querelle soustendrai
» De Violette encontre Rose.
» Advocas, je di et propose,
» Vostre parole bien oye,
» Violette est mieus conjoye,
» Amée et desirée aussi
» Que Rose ne soit; et veci
» La cause. Or entendés droiture.
» Quant un yver plain de froidure
» Aura mis à destruction
» Par sa longe possession,
» Arbres et fruis, foeilles et flours,
» Adonc desirent les beaus jours

» Hommes et femmes et enfans,
» Et que tost viengne le printemps
» Qu'on ot chanter les aloettes,
» Et lors troeve-on les violettes
» En vregiers, en gardins, en clos
» Et en lieus joliement clos;
» Et là les coeillent damoiselles
» Jones fils et jones pucelles.
» Si en font beaus chapeaus jolis;
» Et les pluisours, dessus leurs lis
» Les mettent, en segnefiance
» D'esbatement et de plaisance;
» Et quant la saison renouvelle
» De printemps, jolie et nouvelle,
» Par usage on voit moult de gens
» Qu'en beaus rainséaus vers et gens
» De grouseliers, fichent et boutent
» Les Violettes, et arroutent
» Pour mieuls véoir et oudourer.
» On ne les pot trop honourer.
» Sire advocat, au dire voir,
» Je vous prie, alés vous séoir;
» Car un peu me reposerai.
» Mès encores exposerai,
» Voires s'il est qu'il me besongne,
» Les articles de ma besongne. »
Cascuns des advocas s'assist.
Imaginations lors mist
Journée que de revenir
Car encores les voelt oïr.

Ci s'ensieut comment li advocas de la Roze pourpose sa querelle.

Or sont venu à leur journée;
A grant bien soit elle ajournée,
Car je orai moult volentiers
L'ordenance de leurs trettiers.
Li advocas qui estoit là
De Rose, tout premier parla,
Car de parler sot bien l'usage;
Si dist ensi en son langage :
« Je fac ci protestation.
» Devant Imagination
» Qui est ma dame souverainne
» Et me plainc trop fort de la painne
» Dont Violette nous traveille;
» Quant la Roze blanche et vermeille
» Voelt afoiblir de sa puissance,
» Elle a moult peu de cognoissance;
» Aussi a son advocat voir;
» Car otant com de blanc à noir
» A à dire, c'est chose clère,
» La Violette se diffère
» D'estre à la Rose non pareille.
» Ne sçai qui l'advocat conseille ;
» Mès pas n'est de sens pourvéus;
» Et s'il l'est, point n'est ci véus.
» Et pour lui faire tout quoi taire,
» Aucuns exemples j'en voeil faire

» Afin que sus il se conseille.
» Tout premiers, la Roze vermeille
» Voeil-je comparer, par figure,
» Au soleil, et là le figure.
» Car le soleil qui est réons,
» Quant nestre au matin le véons
» Et esconser à la vesprée,
» Sa coulour n'est pas dyasprée
» Mès sanguine, c'est vraïe chose,
» Et vermauls com vermeille Roze.
» Encor au vrai considérer,
» On doit moult la Roze honnourer.
» Vous savez que deux roisins sont
» Dont blans vins et vermaus se font,
» Par lesquels vins solennelment
» On celèbre ou saint sacrement;
» Pour le blanc vin la blanche Roze;
» Et le vermeil, c'est vraie chose,
» Pour la vermeille Rose prens;
» Encore crie-on sus les rens:
» On vent bon vin à la Rozette.
» La Roze blanche et vermillette
» Ont en elles grant efficasce
» Garni de mistère et de grasce,
» Car on en fait, c'est vraïe chose
» Aigue, qu'on appelle Aigue-Roze,
» Qui est bonne pour les hétiés
» Et nécessaire aux deshétiés,
» Car les grans calours assouage.
» On en rafreschit son visage

» Et si en moulle-on bouche et mains.
» Aussi tamaintes et tamains
» Voelent bien que leur oreillier,
» Soit pour dormir sus ou veillier,
» Sente la Roze et si l'oudoure.
» Prendés garde où Roze demoure.
» J'appelle un Rosier sa maison.
» Là l'a Diex mis, tout par raison.
» Non pas enclos en une tour
» Mès d'espines poindans au tour,
» A celle fin que les chievrettes
» Qui pastourent bien Violettes
» Et broutent foeilles et jettons
» N'aïent ne Roses ne boutons. »
Atant se teut li advocas
Qui bien ot remonstré les cas
Et sagement, à la samblance
De la Roze vermeille et blance.
La cours aussi un peu cessa,
Pour un tant, que fort on pressa
A savoir se li advocas
De Violette, qui les cas
Avoit oy de Rose belle
Responderoit à la querelle.
Oil voir, vous orés comment
Il respondi moult sagement.
Mès ses responses fault escrire
Avant que je les puisse dire.

Ci s'ensieut comment li advocas de la Violette soustient sa querelle.

» O advocas de Violette,
» Venez avant, car on vous trette
» Articles d'opposition,
» Ce dist Imagination,
» Si vous y fault faire response,
» Voires, se le plait je n'esconse. »
Li advocas respondit, dame!
Et dist: « Je sui tous près, par m'ame
» De respondre et faire devoir
» Et de monstrer que j'ai dit voir;
» Et tout premiers je mac en prose.
» Je ne dis mies que la Rose
» Ne soit et belle, et bonne, et sage,
» Et n'ait en li tamaint usage
» Qui sont moult à recommender;
» Mès l'advocat voeil demander,
» Se la figure est acceptable
» Dou soleil, ne bien véritable.
» Rose est muiste, et le soleil chaus.
» Or est dont li argumens faus.
» Et non-pourquant, vaille que vaille,
» Car mon espée ossi bien taille
» De tous taillans comme la sieve,
» Fols est qui advocat esquieve
» Pour chose qu'il puist langagier,
» Quant on l'a de quoi calengier.
» Et j'ai ocquoison et calenge
» De calengier; si le calenge.

» Il nous a figuré droit ci
» Rose au soleil; ce je li di
» Que pis ne voeil les Violettes
» Aux estoilles ne aux planettes
» Figurer, par aucune voie,
» Non se partir je me devoie,
» Car ce seroit fais inficilles;
» Mès je les voeil nommer les filles
» Dou firmament qui est réons
» Si com par l'apparant véons,
» Car elles ont sa couleur propre,
» Sans blanc, noir, vermeil ne sinopre;
» Et quant dou ciel furent venues
» Avecques la vapour des nues,
» La terre la semence en but,
» Dont les Violettes conçut.
» Si les tienc en très grant chierté.
» Bleu segnefie estableté;
» Et cilz ou celle, sans doubtance,
» Qui le porte, par ordenance
» De moi retiegne ce notable,
» Doit avoir coer ferme et estable
» Et conforté, sans nul moyen.
» Violettes sont flours de bien;
» Au véoir et au porter belles;
» Et quant dames ou damoiselles
» Ont riches robes ou abis,
» Soit sus leurs corps ou sus leurs lis,
» S'il oudoure la violette,
» On dira: Ceste robe est nette!

» Et l'oudourra-on volentiers.
» Les Violettes, mestres chiers,
» Ont encor vertu et mistère
» Qui conforte moult ma matère
» Et comdempne toutes vos gloses.
» Prendés Violettes et Roses
» Et pour esprouver leur mestrie
» Boutés-les en aigue-de-vie
» A savoir qu'il en avenra,
» Ne que leur oudour devenra
» Li aigue qui est vertueuse,
» De la belle Rose amoureuse
» Ostera substance et vigour,
» Et Violette en son oudour
» Demorra; c'est chose certainne.
» Si le tiene à trop plus hautainne
» Et de trop plus noble action
» Que Rose ne soit, c'est raison.
» Encor en fait on aigue bonne
» Qui confort aux deshetiés donne;
» Des Violiers et des racines
» Fait-on bien pluisours medecines;
» Mès on ne poet riens d'un rozier
» Faire, que le feu en yvier;
» Et se chievrettes ou brebis
» Broutent violiers, j'en suis fis
» Que le lait qui d'elles venra
» Grant profit aux enfans fera
» Qui en mangeront les papins. »
Donc se leva mestre Papins,

L'advocat de la belle rose;
Et voloit dire quelques chose ;
Mès Imagination fu
Au devant qui li a dit : « U,
» Advocas, volés vous aler ?
» Vous nous tanés de tant parler.
» Qui vodroit oïr vos parolles
» On en empliroit quatre rolles.
» Il fault que vostre plait cessons;
» Car d'entendre aillours pressé sons. »
— « Dame, ce dist li advocas,
» Entendre vous fault à tous cas;
» Pour ce est vostre cours ouverte.
» Ne soyés pas si descouverte.
» Tost vous plaindés de tanison;
» Rendés nous sentensce et raison
» Et jugement sus nos procès. »
Imagination, à ces
Mos, a bien dit que non fera,
Ne jà n'en sentensciera.
» Et qui donc, dittes-le-nous, Dame!
— » Volentiers, dist elle, par m'ame.
» Aillours avés court de ressort
» Pour jugier dou droit et dou tort
» Qui est dessus moi souverainne. »
— « Et où est elle ? on nous y mainne!
» On enseigne, et nous irons là. »
Imagınations parla
Et dist : « Beaus advocas jolis,
» La noble et haulte Flour-de-Lys,

» Qu'on doit bien tenir en chierté,
» N'a-elle souveraineté
» Sus la Roze et sus toutes flours?
» Si a, et a éu tous jours,
» Et avera, et c'est bien drois;
» Car si com le lion est roix
» Des bestes, et li aigle aussi
» Roix des oiseaux; est, je vous di
» La Flour-de-Lys la souverainne
» Sus toutes flours, et plus hautaine.
» Siques vous irés en sa court.
» Eureus est qui y ont recourt.
» Je ne vous sçai mieulz envoyer
» Pour vo querelle plaidoyer.
» Il n'i a pas trop longe voie.
» Vous dirés que là vous envoie,
» Pour conseil et qu'on vous sequeure. »
— « Ha! chiere dame, et où demeure
» La Flour-de-Lys? puis qu'ensi est
» Nous irons là quant il vous plest. »
Elle respont sans détriance:
« Au noble royalme de France.
» Là trouverés en tous delis
» La noble et haulte Flour-de-Lys
» Très grandement acompagnie
» De belle et bonne compagnie,
» De hardement et de jonece
» De sens, d'onnour et de larghece,
» De qui vous serés recoeilliés
» Liement, et bien conseilliés

» De conseil gracions et bon.
» Car le Roy, Orliens et Bourbon
» Berry, Bourgongne, Eu et La Marce
» N'isteront point hors de la marce
» Pour sagement estudyer,
» Pour loyalement sentenscyer,
» Pour examiner vo querelle
» Qui lor sera plaisans et belle.
» Et quant oy ils l'averont,
» Je croi qu'il en responderont
» Si sagement et si à point
» Que d'argument n'i aura point
» Entre Rose et la Violette
» Pour qui ce plaidoyer se trette.
» Et s'il est ensi qu'il besongne,
» Par incidensce de besongne
» A la Flour-de-Lys à avoir
» Conseil saciés, et tout de voir;
» Encore a-il les Margerites,
» Qui sont flours belles et petites,
» Dont il est très bon recouvrier,
» En tous temps, l'esté et l'ivier;
» Et pluisours aultres nobles flours
» Dont embellie est moult sa cours,
» Qui li doient foi et conseil.
» Alés là, je le vous conseil. »
— « Dame, dist cils, c'est nos pourpos. »
Atant fu là cils procès clos.

CI SENSIEUT UN DITTIE D'AMOUR

QUI S'APPELLE

LE ORLOGE AMOUREUS.

Je me puis bien comparer à l'Orloge,
Car quant Amours, qui en mon coer se loge,
M'i fait penser et mettre y mon estude,
J'i aperçoi une simultitude
Dont moult me doi resjoïr et parer ;
Car l'Orloge, est au vrai considérer,
Un instrument tres bel et tres notable ;
Et s'est aussi plaisant et pourfitable;
Car nuit et jour les heures nous aprent,
Par la soubti-lleté qu'elle comprent
En l'absense méisme dou soleil.
Dont on doit mieuls prisier son appareil,
Ce que les aultre instrumens ne font pas
Tant soïent fait par art et par compas.
Dont celi tienc pour vaillant et pour sage
Qui en trouva premièrement l'usage,
Quant par son sens il commença et fit
Chose si noble et de si grant proufit.
Ensi Amours me fait considérer,
Et m'a donné matère de penser
A un Orloge, et comment il est fés;
Et quant j'ai bien consideré ses fès

Il me samble, en imagination,
Qu'il est de grant signification,
Mès qu'il soit bien à son droit gouvernés.
Et se, n'est pas seulement ordonnés
Tant pour proufit et pour grant efficace
Qu'il est garnis de mistère et de grasce.
Et la façon de li, selon m'entente,
D'un vrai amant tout le fait représente,
Et de loyal amour les circonstansces.
Dont, quant j'ai bien concéu les substances
Et la vertu qu'il monstre et segnefie,
Et j'ai aussi consideré ma vie,
A son devoir est justement parée
Quant je l'ai à l'Orloge comparée
Ensi Amours, qui maint penser me donne
A son plaisir, présentement m'ordonne
Et me semont de mon estat trettier;
E je, qui voeil, de vrai coer et entier,
Obéir à tout ce qu'il m'amoneste,
Car sa semonse est courtoise et honneste,
L'en regrasci, et ma dame aussi voir,
Qui m'a donné sentement et voloir
De remonstrer comment Amours me mainne.
Je, qui suis tous sougis en leur demaine,
Loing de joïr, diseteus de merci,
Di que je sui demenés tout ensi,
A la façon proprement de l'Orloge,
Dont Amours font de mon coer chambre et loge.
Pemièrement je considere ensi,
Selonc l'estat de l'Orloge agensi

Que la maison qui porte et qui soustient
Les mouvemens qu'à l'Orloge appartient,
Et le fais, dont on doit mention faire
De tout ce qui poet estre nécessaire,
Et liquels a matère, par raison,
De servir à sa composition,
Proprement re-présente et segnefie
Le coer d'amant que fine Amour mestrie;
Car la façon de l'Orloge m'aprent
Que coer d'amant, que bonne amour esprent,
Porte et soustient les mouvemens d'Amours,
Et tout le fais, soit joïe, soit dolours,
Soit biens, soit mauls, soit aligance ou painne
Que bonne Amour li envoie et amainne.
Briefment, qui voelt bien parler par raison :
Le coer loyal est la droite maison,
Au dire voir, et la principal loge
Onquel Amours plus volentiers se loge.
De tout ce sçai-je assés comment il m'est;
Mes tels est bien malades qui se test
Et pas ne dist son mal en audiensce,
Ains le reçoit en belle pasciensce;
Pour mieuls valoir, il se fait bon souffrir.
En cel espoir me voeil dou tout offrir
Au gré d'Amours, et à son plaisir rendre;
Car il m'a fait si noble estat emprendre
Qu'il m'est avis que, quant je le recite,
Que tout mi mal ne sont que grant mérite;
Car tant a grasce, honnour, loenge et pris
Celle pour qui j'ai ce dittie empris

Et qui de moi est la très souverainne,
Que se pour li reçoi griefté ne painne
A son plaisir y poet mettre aligance.
Or, pri Amours, qui ses servans avance,
Qu'il me pourvoie en sens et en langage
Telement, que la belle et bonne et sage
Voeille en bon gré ce dittie recevoir.
S'elle y entent, bien pora percevoir
Comment Amours, qui m'a en son demaine,
A la façon de l'Orloge me mainne;
Car de mon coer a fait loge et maison,
Et là dedens logié, à grant foison
De mouvemens et de fais dolereus.
Onques, je croi, n'en ot tant amoureus;
Car par Amours est près ma vie oultrée
Ensi qu'elle ert en ce dittie monstrée.
  Or voeil parler del estat del Orloge.
La premerain-ne roe qui y loge,
Celle est la mère et li commencemens
Qui fait mouvoir les aultres mouvemens
Dont l'Orloge a ordenance et manière;
Pour ce poet bien ceste roe première
Segnefyer très convignablement
Le vrai désir qui le coer d'omme esprent;
Car Désir est la première racine
Que en amer par Amours l'enracine;
Mès il y fault deux choses sourvenir,
Ançois qu'il puist parfettement venir
En coer d'amant, ne monstrer sa puissance:
L'une Beauté et li autre Plaisance.

Le plonk trop bien à la Beauté s'acorde.
Plaisance r'est monstrée par la corde,
Si proprement c'on ne poroit mieulz dire,
Car tout ensi que le contrepois tire
La corde à lui, et la corde tirée,
Quant la corde est bien adroit atirée,
Retire à lui et le fait esmouvoir,
Qui autrement ne se poroit mouvoir;
Ensi Beauté tire à soi et esveille
La plaisance dou coer, qui s'esmerveille
Et esbahist en la soie pensée
Où chose de tel pris fu compassée;
Et Plaisance le retrait et le tire
Tant qu'il convient par force qu'il desire,
Et qu'il deviegne amoureus, sans attendre.
Briefment Beauté, qui bien y voet entendre,
A en Amours merveilleuse puissance;
Car quant regars voit dame de vaillance,
Qui au devant sa beauté li apreste,
Il y entent volentiers et arreste;
Et à la fois si avant s'i tovelle,
Comme le pa-pillon à la chandelle
Qui ne s'en poet retourner ne retraire.
Car Beauté a en lui vertu d'attraire
Le coer véant, par nature plus forte,
Quant en ce fait Plaisance le conforte,
Que l'aïmant n'ait d'attraire le fer.
Ensi le fait de desir escaufer
Beauté, qui est le contre-pois premier
Qui de tirer Plaisance est coustumier,

Par qui desirs moet continuelment;
Si qu'il ne poet arrester nullement.
Ains y met si s'imagination
Qu'il n'a aillours l'oeil ne l'entention
Qu'à ce qu'il puist embracier, et qu'il sente
Sa part dou bien que Beauté li présente.
En ce parti me puis assés trouver;
Car Plaisance a volu en moi ouvrer
Par la vertu de vostre beauté, dame,
Dont le regart si plainnement m'enflame
Que pour ce sui de vous amer espris.
Car quant Beauté et Plaisance m'ont pris,
Dont nuit et jour amonnestés je sui,
N'en doi, par droit, pas accuser autrui,
Fors ceuls qui sont cause de mon desir.
De vostre amour, dame que tant desir,
M'a esméu vo beauté qui tout passe.
Quant je vous vi premiers, n'oc pas espasse
De concevoir de vo beauté les tains;
Ains fu mon coer si pris et si attains,
Et si ravis en parfette plaisance,
Que j'en perdi manière et contenance,
Non seulement, madame, pour ceste heure
Mès pour toutes aultres. Dont j'en demeure
A vo voloir, et tout-dis ensi ert.
Bon don attent cilz qui bon mestre sert.
Je ne dis pas que desservi riens aie;
Trop païe bien qui devant heure paie.
Mon païement gist en vo douce attente;
Mès nuit et jour desirs pour vous me tempte,

Que si m'esmoet le coer, au dire voir,
Que je ne puis parfette joie avoir;
Car Plaisance et Beauté me representent
Les biens de vous, et dedens mon coer entent
L'ardant desir qui nuit et jour m'esveille.
Dont, en pensant à ce, je m'esmerveille
Et esbahis, en la mienne pensée,
Où tel beauté poet estre compassée,
Et di en moi : Je croi onques Nature,
Ne fourma voir si belle créature
Que vous estes, dame de tous biens plainne.
Vostre beauté qui est la souverainne
De trestoutes celles que onques vi
M'a plainnement si pris et si ravi,
Et sa vertu si mon coer à li tire,
Que je ne sçai que je doi faire ou dire,
Car Plaisance trop bien à lui s'accorde
Qui remonstrée est par la propre corde
Que le plonk tire, et dont il fait mouvoir
La mère roe. Ensi m'est-il pour voir,
Et par ce sui telement atirés
Que mon coer est entirement tirés
En vrai desir; et tout par la puissance
Et l'accord de Beauté et de Plaisance
Qui plainnement en ce desir me tirent,
Dont tout mi sentement el ne desirent
Que mon desir une partie sente
De ce grant bien que Beauté li présente

Et pour ce que ceste roe premiere
A de mouvoir ordenance et maniere

Par la vertu dou pois que le plonc donne;
Dont, selonc ce, elle dou tout s'ordonne;
Le plonc le tire, et elle à li s'avance.
Et pour ce qu'elle iroit sans ordenance,
Et trop hastie-vement, et sans mesure,
S'elle n'avoit qui de sa desmesure
Le destournast et le ramesurast,
Et de son droit rieule le droiturast;
Pour ce y fu, par droit art ordonnée,
Une roe seconde et adjoustée,
Qui le retarde, et qui le fait mouvoir
Par ordenance et par mesure voir,
Par la vertu dou foliot aussi,
Qui continu-elment le moet ensi,
Une heure à destre et puis l'autre à senestre.
Ne il ne doit ne poet à repos estre;
Car par li est ceste roe gardée
Et par vraïe mesure retardée.

Selonc l'estat de l'amoureuse vie,
Ceste roe seconde segnefie
Très proprement Attemprance, et par droit.
Car s'Attemprance en cesti fait n'ouvroit,
Desirs, qui est tous enflammés d'ardure,
S'esmouveroit sans rieule et sans mesure,
Et sans manière, impetueusement,
Et sans avis, moult furieusement;
Ne il n'auroit chose qui li fust belle.
Et pour ce voelt bonne amour et loyelle
Que cils desirs soit à point refrenés
Par Attemprance, et si bien ordenés,

Que par raison à l'amant ne mesviegne.
Pour ce fault-il que Paours y surviegne;
Car Paours est le foliot d'Amours
Qui à l'amant fait attemprer les mours,
Et son desir mouvoir par tel mesure
Que nuls ne voie en son fait mespresure;
Car aultrement il porroit ou dangier
De Malebouche eschéir de legier,
Et resvillier Dangier et Jalousie,
Qui sont contraire à toute courtoisie;
Et héent par leur nature envieuse
Toute personne honnourable et joieuse,
Et par especial trop ont d'envie
Sus ceuls qui sont de l'amoureuse vie.
Dont est Paours à l'amant nécessaire,
Car elle fait attemprer son afaire,
Et le nourist en cremeur d'entreprendre
Chose dont nuls ne le peuist reprendre;
Car tout ensi que le foliot branle,
Doit coers loyaus estre tous-jours en branle,
Et regarder, puis avant, puis arrière,
Qu'on ne se puist cognoistre à sa manière
Ne percevoir à quoi il pense et vise.
Briefment Paours, qui ses vertus devise,
Fait à l'amant maint bel et bon servisce,
Car par son fait sont esquieuvé li visce,
Et mis avant, par vertu noble et grande,
Meurs de tel pris qu'Attemprance demande.
Il est bien voirs, ma douce dame chière
Qu'il me convient monstrer toute tel cière

Comme le doit faire uns homs esbahis;
Car vostre grant beauté a mon coer mis
En un desir qui nuit et jonr m'esveille.
Mès cils desirs ardamment me traveille,
Car la beauté de vous me represente;
Et Plaisance, qui m'est toujours présente,
En fait aussi grandement son devoir.
Or ne sçai pas où confort puisse avoir
Ne remède de mon cruel martire;
Car vo beauté mon desir si fort tire,
Et le fait si mouvoir sans ordennance,
Que se Paours n'estoit et Attemprance,
Le fort desir qui me bruist et art
Se mouveroit sans mesure et sans art.
Mès Attemprance et Paour autressi
Le retiennent, ou voeille ou non. Ensi
Sui detirés et par tele manière
Sans nul arrest, puis avant, puis arrière,
Qu'a painne sçai cognoistre que je voeil;
Car dessus vous tirent tout-dis mi oeil
Qui s'enflament si de vos douls regars,
Que Desirs voelt que quant je vous regars,
A quele fin que soit, que je vous die
Apertement toute ma maladie;
Et quant j'en sui auques près à la voie,
Adont Paours Attemprance m'envoie
Qui me semont trop bien del aviser.
Lors me convient couvertement viser,
Et regarder à senestre et à destre,
Que Malebouche entour moi ne puist estre.

Ensi Paours me tient en grant soussi.
Mes savés vous de quoi je me soussi
De ce qu'on dist, oublyé ne l'ai mie,
Que coars homs n'aura jà belle amie.
Mès sans faille, dame, ma coardise
Ne me vient point de mal ne de faintise,
Fors que de très parfelte loyauté
Que bonne amour a en mon coer enté.
Car se j'avoie en moi un hardement
Qui me fesist mouvoir trop radement,
Il me poroit bien faire tel contraire
Qu'il me feroit vostre grasce retraire;
Et si seroit presumptions très grande;
Ce n'est pas ce qu'Attemprance demande.
Pour ce vodrai le droit moyen tenir,
Afin que puisse à vo grasce avenir,
Car elle m'est grandement necessaire.
Si m'ai plus chier souffrir et à point taire
Que fols cuidiers me face faire ou dire
Chose qui soit presumée à mesdire;
Car lors seroie à tousjours-mès perdus,
Se vous, dame, qui portés les vertus
De moi garir, me deboutiés arrière,
Et refusiés par ma fole manière.
Et d'autre part vos escondis tant double
Que ce me met en une trop grant double;
Car s'escondis diversement estoie
Avec tout ce que Paours me chastoie
Ce me seroit un si très grant contraire,
Que plus vers vous ne m'oseroie traire;

Dont je sçai bien qu'en peril mon temps use,
Se vos frans coers, ma dame, ne m'escuse.
Mès si gentil et si humain le sçai
Que se je puis venir jusqu'à l'assai
Et vous monstrer mon desir et m'entente
Vous vous tendrés de moi assés contente;
Car vos grans sens cognistera très bien
Qu'en mon desir n'a qu'onnour et tout bien;
Et s'Attemprance à la foi le retarde,
Par la vertu de Paour qui le garde,
Ce n'est que pour esquieuver Malebouche
Qui dou bon temps d'autrui se plaint et grouce.
Si vous suppli, ma dame, qu'en ceste oevre
Vous m'escusés, se rudement g'y oevre;
Mès pour le mieulz à mon pooir m'ordonne,
Selon le droit que li Orloges donne,
A qui me sui proprement comparés;
Car mon desir qui est très bien parés,
De la roe première de l'Orloge
Est attemprés; et tant bien dire en o-ge,
Par la vertu de la seconde roe
Qui nommée est Attemprance, et qui roe
Sagement, car le foliot le garde
Qui de Paour monstre la droite garde.

Apres affiert à parler dou Dyal;
Et ce Dyal est la roe journal
Qui, en un jour naturel seulement,
Se moet et fait un tour precisement,
Ensi que le soleil fait un seul tour
Entour la terre en un naturel jour.

En ce Dyal, dont grans est li merites,
Sont les heures vint et quatre descrites;
Pour ce porte-il vint et quatre brochetes
Qui font sonner les petites clochetes,
Car elles font la destente destendre,
Qui la roe chantore fait estendre
Et li mouvoir tres ordonnéement
Pour les heures monstrer plus clerement.
Et cils Dyauls aussi se tourne et roe,
Par le vertu de celle mère roe
Dont je vous ai la proprieté dit,
A l'ayde d'un fuiselet petit
Qui vient de l'un à l'autre sans moyen;
Ensi se moet rieuléement et bien.

Qui bien à droit ceste chose èdefie,
La roe dou Dyal si segnefie
Très proprement en amer doulc penser.
Mieulz ne le puis mettre ne compasser,
Car coers qui aime et qui desire fort
Ne poet avoir plus gracieus confort,
Ce li est vis, ne biens qui tant li vaille,
Que de penser à ses amours sans faille
Tres continu-elment et nuit et jour;
Et en faisant ensi comme un seul tour
Comment venir il pora à s'entente
De la chose de quoi desirs le tempte.
Et qui vodroit bien la vérité dire,
Li jours entiers ne poroit pas souffire
Au vrai amant qui aime loyalment
A penser à s'amour souffissamment.

Pour ce li fault sa rihote et son tour
Recommencier d'usage cascun jour
  Et ce Dyal, qui doulc penser figure,
Se moet par l'ordenance et la mesure
Que la mère roe d'amours li donne;
C'est à dire, qui bien a droit l'ordonne
Par la vertu de desir, qui enflame
Le vrai amant de l'amoureuse flame,
A l'aide d'un fuiselet petit.
Cils fuiselés, qui est de grant pourfit,
Est appellés en amours Pourvéance,
Qui sans moyen d'aidier l'amant s'avance;
Car quant uns coers amoureu bien apris
Est d'amer par amours très fort espris
Et que très bien et acertes desire,
Amours, qui ne le voelt pas desconfire,
Mès li garnir bien et souffissamment
De quanqu'il li poet faire aliegement,
A son besoing prestement li envoie
Pourvéance, qui l'adrèce et avoie
A cognoistre quel chose il doit emprendre,
Afin que nuls ne le sace à reprendre;
Et li aprent pour le temps à venir
Comment il se pora si maintenir
Que tout son fait en bon estat soustiegne,
Par quoi de nulle riens ne li mesviegne,
Ains ait l'avis si prest et si séur
Qu'en tous ses fès on le voie méur,
Soit en aler, venir, parler ou taire
Selonc l'estat qui li est neccessaire.

Pourvéance qui est en tous sens preste
Au vrai amant un si très grant bien preste
Qu'il n'oseroit penser ne souhedier
Ce dont se voit à son besoing aidier.
Et ensi Pour-véance, sans moyen,
Qui a l'amant est grant grasce et grant bien,
Souffisamment le pourvoit en son fet,
Et esmovoir son corage li fet
De penser si très continuelment
A sa besongne, et si songneusement
Qu'autre soing n'a, fors que tout dis li dure
Ce doulc penser, tant doulcement l'endure.
Et ce penser qui tant l'amant conforte
Vint et quatre broquettes o lui porte,
Qui font d'amours la destente destendre;
C'est Esperance, ainsi le vueil entendre
Pour déclarer mieulz mon intention.
Ces broquetes, dont je fai mention,
Sont Loyauté et Ferme-Patiensce
Avec Persé-verance et Diligensce;
Honnour y est, Courtoisie et Largesce,
Et puis Secrés, Beaus-Maintiens et Proece,
Renom et Los; ces douze si sont teles.
Les aultres douze aussi, qui sont moult beles,
Sont Doulc-Samblant, Dous-Regart et Joiece,
Humilités, Bel-Acueil et Liece,
Et d'autre part Delis et Seuretés
Amours, Venus, et Franchise et Pités.
Ces vint et quatre amoureuses broquetes
Sont à l'amant joieuses et doucetes

Et li donnent d'esperance matère;
Car quant li vrais amoureus considère
Qu'il est loyal en s'amour, et sera,
Et pacient, et qu'il persevera
A son pooir très diligentement,
Et se vodra très honnourablement
Estre courtois, larges et bien celans,
Et si sera, s'il poet, preus et vaillans
Tant qu'il ara bon renon et bon los;
S'il se sent tels, devant tous dire l'os,
Il ne se doit pas doubter, par raison,
Qu'il n'ait merci en aucune saison.
Ensi se fourme en son coer esperance;
Et quant il r'a d'autre part cognissance,
Et qu'il perçoit que sa dame honnourable
A doulc semblant et regart amiable,
Et se le troeve aussi, quant il s'avance
De bel accoeil et de belle accointance,
Et qu'envers vous volentiers s'umelie,
Et s'est aussi jone, joieuse et lie,
Il doit penser et croire, sans doubtance,
Qu'Amours y a grant part et grant puissance,
Et qu'assés tos elle seroit encline
A bien amer, lors que par sa doctrine
Amours à ce le feroit esmouvoir,
Et que Venus li feroit concevoir
Que la vie est delitable et séure;
Qu'il a ami de manière méure,
Sage et celant, et si bien avisé
Comme il vous est ci devant devisé.

Lors li doit si s'espérance doubler
Que nuls ne puist son corage tourbler.
Ensi dont font, com vous povés entendre,
En coer d'amant espérance descendre;
Car se le vrai amant ne concevoit
En sa pensée, et aussi s'il n'avoit
Esperance et imagination
De parvenir à la conclusion
A son entente et à ce qu'il desire,
Les heures a-moureuses, au voir dire,
Ne poroïent sonner souffisamment,
Ensi qu'il apertient, et que briefment
Il vous sera a déclairié ci après;
Car croire doit amans, par mos exprès,
Que tout son fait assés petit vaudroit.
Puisqu'espérance au besoing li faudroit,
Quand je regarc, ma dame, de quel part
Ce doulc regart se moet et se depart
Qui ne me lait, ne pour gain ne pour perte,
Amour, qui est la merci soie à perte,
Me monstre nuit et jour apertement
Que ce penser prent son departement
D'un vrai desir amoureus qu'il m'envoie
Plusieurs assaus. Dont, s'avoec moi n'avoie
Un douc penser qui m'ayde et conforte
Moult me seroit ma penitance forte;
Car ce desir qui asprement s'avance
A dessus moi grant part et grant puissance,
Et me convient que là où il me tire,
Au mieuls que puis comparer mon martire.

Mès trop seroit pour moi crueuls et fors
S'un doulc penser, qui est tous mes confors,
De moi aidier ne faisoit son devoir;
Dont je l'en doi assés bon gré sçavoir.
Dont il n'est biens, dame, qui tant me vaille
Que de penser à vous tousjours, sans faille.
Ce doulc penser, qui m'est de grant proufit,
Un jour entier mie ne me souffist;
A toute heure recommencier le voeil,
Pour le plaisant delit que je recoeil;
Car quant je pense à vostre grant beauté,
Dont nature a mis en vous tel plenté
Qu'on en poroit les aultres embellir,
Nuls ne me poet en doulc penser tollir;
Ains prent en moi ordenance si vraie
Que nuit et jour, sans point cesser, l'assaie;
Et si ne fait en moi ensi q'un tour;
Mès tant en plaist l'ordenance et l'atour
Que, par souhet, je ne poroie avoir
Bien qui vausist celi, au dire voir.
Avec tout ce, ma dame, je sçai bien,
Se n'estoit Pour-véance, sans moyen,
Qui mon penser reconforte et conseille,
Quand desirs de mouvoir fort s'appareille,
Trop auroïe de mauls à endurer,
Ne je ne m'o-seroie aventurer
De poursievir emprise si hautainne
Que j'ai empris; c'est bien chose certainne.
Et pour ce m'est grandement necessaire
Pourvéance, sans moyen; à quoi faire

De pourvéir un coer et conforter,
Selonc les mauls qu'elle li voit porter,
Elle cognoist moult bien qu'il me besongue,
Et pour ce voelt entendre à ma besongne
Et moi garnir de ce qui m'est mestiers.
Sa garnison reçoi-je volentiers,
Car elle m'est plaisans et delitable
Et à ma ne-cessité pourfitable;
Elle me met en une continue,
C'est d'un penser, lequel je continue
Tres liement, et si songneusement,
Qu'aillours ne puis entendre nullement
Ne ne voeil, car g'i prent si grant deport
Que nuit et jour n'ai bien s'il ne l'aport,
Ne n'aurai jà, ne aussi onques n'oi;
C'est mon solas et tout mon esbanoi.
Et de noient pas en moi ne se fourme
Ce doulc penser qui sagement m'enfourme,
Car il cognoist mon coer et mon corage,
Queis j'ai esté et serai mon éage;
Car je vous jur mon bien et ma santé
Vostre servant voeil estre en loyauté;
Et en tous cas je serai pasciens,
Perseverans et très bien diligens;
Honnour sievrai, car elle est moult prisie,
Et loyauté, larghece et courtoisie;
Et si serai secrés et bien celans;
Et pour proece acquerre traveillans,
Tant que bon los et bon renom aurai.
A mon pooir ensi me maintenrai

Tout dis en mieuls; ensi vous jur, ma dame,
Et c'est bien drois que tels soie, par m'ame!
Car doulc penser nuit et jour me présente
Les biens de vous; c'est bien drois que m'assente
A vous amer, obéir et servir.
Ce m'esjoist, dame, quant je puis vir
Vo doulc samblant, courtois et amiable,
Vo doulc regard, humain et honnourable,
Vo bel accueil et vo friche jonece,
L'umilité de vous et la liece,
Car g'i conçoi d'esperance matère.
Et quant les grans vertus je considère
Dont vos gent corps est parés plainnement
Esperance me confort telement,
Qu'en moi tramet pourvéance séure,
Qui nuit et jour liement m'asséure
Qu'en si franc coer, dame, que vous portés
Doit bien manoir et franchise et pités.
Je ne sauroie où aillours merci querre;
Mès je ne sui pas dignes dou conquerre.
Et nom-pour-quant sçai-je bien le voloir,
Voires selonc le mien petit pooir,
Que, pour souffrir painnes et mauls assés,
De vous amer ne serai jà lassés;
Car doulc penser qui continuelment
Me moet le coer, me donne finalment,
Par le confort de bonne pourvéance,
En tout mon fait matère d'espérance.
Tout ensi que le Dyal a manière
De li tourner par la roe première,

Car dou droit tour naturel qu'elle tourne
La roe de Desir à ce la tourne,
A l'ayde d'un petit fuiselet
Qui nullement ne le fault ne le let;
Tout ensi Pour-véance, sans moyen,
Ne me poroit fallir pour nulle rien.
Apres affiert dire quel chose il loge
En la tierce partie de l'Orloge;
C'est le derrain mouvement qui ordonne,
La sonnerie, ensi qu'elle se sonne.
Or fault savoir comment elle se fait.
Par deus roës ceste oevre se parfait.
Si porte o li, ceste première roe,
Un contre pois parquoi elle se roe
Et qui le fait mouvoir, selon m'entente,
Lors que levée est à point la destente;
Et la seconde et la roe chantore.
Ceste a une ordenance tres notore
Que d'atouchier les clochetes petites
Dont nuit et jour les heures dessus dittes
Sont sonnées, soit estés, soit y vers,
Ensi qu'il apertient par chans divers.
Apres affiert dire quel chose il loge
Et quel chose la sonnerie prueve;
Tant qu'en amours, selonc m'entention,
Elle est de grant signification;
Et poet moult bien, ceste roe première,
Qui d'amours est la sonnerie entière,
Très proprement estre en amours nommée
Discrétion, qui tant est renommée;

Et celle fait, par droit rieule mouvoir.
Et par point la roè chantore voir,
Qui Doulc-Parler proprement segnefie,
Selonc l'estat de l'amoureuse vie;
Par la vertu du contrepois aussi
Qui Hardemens doit estre appellés ci;
Car quant uns coers d'amoureuse ordenance
Conçoit en lui matère d'esperance,
Et a très bonne imagination
De parvenir à son entention,
Selonc l'estat et l'ordenance entière
Dont ci devant est ditte la manière,
Lors prent en soi Hardement qui esveille
Le Doulc-Parler, qui le coer esmerveille
Soubtievement; car Hardemens commande
A l'amant qu'il poursieve sa demande,
Et qu'à sa dama, segnefie et qu'il die
Apertement toute sa maladie,
Et tout son fait, et son estat entier,
Dont il se sent à bonne amour rentier;
Parquoi oir et recevoir le voeille
A sa merci, et qu'en gré le recoeille.
Dont est forment Hardement neccessaire
Au vrai amant, et moult en a afaire
A poursievir les procés de s'amour,
Ou il li fault maint avis et maint tour.

Et pour ce qu'il aussi ne passe point
La mesure de raison, fors à point,
Il li convient, par bonne entention,
Mettre en son coer toute discretion

Par quoi il puisse faire par rieule aler
Séurement l'oevre de Doulc-Parler.
Sans ce ne poet sagement descouvrir
Ce qu'il li fault, ne sagement ouvrir,
Ensi qu'il a-pertient et que requiert
L'estat d'amours, tout tel que l'amant quiert.
Et quand Discretions à ce l'ordonne,
Lors Doulc-Penser à sa droite heure sonne,
Et divers chans amoureusement chante,
Des quel il troeve en soi plus de soissante.
Une heure en la presensce de sa dame
Chante comment il est souspris, sus s'ame;
Si qu'il convient qu'à contenance faille;
Et puis Amours une aultre heure li baille.
Tout seul à lui méismes ses proyères
Chante, et ordonne en diverses manières;
Et puis moult bien li avient une aultre heure,
Quant Doulc-Parler pour soi aidier labeure
Que, pour sa dame esmouvoir à pité,
Ses requestes plainnes d'umilité
Ordonne, et dist au mieulz qu'il scet et poet,
Ensi que cils qui grasce acquerre voet;
Et l'autre heure, sans ce c'on le confort,
Chante chançons de très joieus confort
Et de très grant consolation voir ;
Et l'aultre heure ne pora el mouvoir,
Fors chanter chans tous garnis de tristrece
Plains de soussis et tous vuis de liece,
Et complaintes vives et dolereuses,
Souspirs, regrès, matères langueureuses,

Tout selonc ce que son sentement oevre,
Et que le droit procès de s'amour roevre
En vostre nom, ma dame, à qui tout donne,
Discretion presentement m'ordonne
A esmouvoir, qui bellement vous die
En quel point poet estre ma maladie;
Et toutes fois, quoi que j'aie à souffrir,
Ne sçai comment porai ma bouche ouvrir
De vous monstrer mon desir et m'entente;
Car pluiseurs fois m'avés esté presente.
Onques je n'oc puissance de mouvoir
Parolle, dont vous peuissiés savoir
Entierement comment Amours me mainne.
Mès je vous sçai si sage et si humainne,
Si avisée et si très débonnaire,
Que ne me doi ne ne m'ose plus taire;
Car Hardemens le voelt qui à soi tire,
Tout mon corage, et me scet moult bién dire:
« Ta vie gist en moult belle aventure,
» Car ta dame est si douce créature,
» Que tu ne dois pas estre doubtieus
» De li monstrer comment son corps gentieus
» Te tire et trait en painne et en soussi »
Et quant à ce Hardemens me moet si,
Me vodrai très bonnement avancier,
Car il m'est vis que, se je puis lancier
Un doulc parler, et je vous troeve en point.
Ma besongne en sera en millour point
Dont, pour ouvrir une grant quantité
De mes secrés, et savoir s'en pité

Je serai jà recéus de vous, dame,
Segurement vous jure corps et ame
Qu'en tous cas ai très grande affection
Qu'en mon coer ait tele discretion
Que ma parolle en gré soit recéue;
Car s'elle estoit en noncaloir chéue
Par ce point que vous n'en féissiés compte
Pour le dolent, perdu homme me conte
Qui nuit et jour vit pour vous en grant painne.
Peu se cognoist qui n'asaye tel painne,
Car en si grant fresel me truis une heure,
Sitos qu'Amours l'ardant desir m'aheure,
Qui la beauté de vous me represente
Et les grans biens dont vous n'estes exente,
Que je ne sçai comment je me maintiengne.
Il n'est estas d'amours que ne soustiegne.
Dont frois, dont chaus diversement me mue;
Mon coer tressaut, et vole, et se remue,
Apertement de lui entrechangier.
Ne le convient pas estre en grant dangier.
Pour vostre amour sui si attains, sus m'ame!
Que ne me sçai comment conseillier, dame.
Quanque je voi une heure, bien me plest;
Et puis tantos ce que voi me desplest.
Une heure voeil-je estre en compagnie,
L'autre le fui, avoir ne le voeil mie.
Ains sui moult lie quant je me troeve seuls,
Parquoi mes plains tristes et angoisseus
Puisse à par moi dire et ramentevoir.
Là de plorer fai-je assés mon devoir;

Le temps repenc où me sui embatus.
Et quant assés je me sui debatu,
Et que sus moi n'a sang, ne nerf, ne vainne,
Qui ne soit tout afoibli de la painne,
Amours qui voet qu'un peu ait d'aligance
Mon grand travel, me remet esperance
Par devant moi, et celle assés m'aye;
Mès assés peu dure son envaye;
Voires s'elle ne me prent et esgaie
En une heure lie joieuse et gaie.
Et lors reçoi de vuis solas sans nombre.
Et non-pour-quant pour très bons je les nombre;
Car mon dur temps m'aydent à passer,
Et les dolours que port à desmasser.
Mès je n'en sçai ne puis tant mettre en oevre
Que grant foison tout dis en moi n'en troeve.
En ce penser et en celle rihote
Fai maint souspir, maint plaint et mainte note
Où il n'i a gaires de melodie,
Ne sçai à qui dire ma maladie.
Fors seul à vous, ma dame souverainne.
Je sçai de voir que j'ai empris grant painne,
Car je ne sui del avenir pas dignes
A si grant bien que vous; mès par les signes
Des douls regars que j'ai en vous véus,
Sui-je ou droit rieule amoureus enchéus.
Là me tendrai, à quele fin qu'en viengne;
Mès je vous pri que de moi vous souviengne,
Et que pités en vo franc coer s'acorde
Tant que de moi un petit se recorde,

Que de vous aie aucun aliegement,
Car mon coer est vostre tout liegement.
Et si souffrés, ma douce dame gaie,
Que doulc penser, qui nuit et jour me paie,
Et ramentoit esperance à toute heure,
Sa grasce en voir et son confort saveure;
Car s'autrement se portoit ma querelle,
Trop me seroit m'aventure rebelle
Que j'ai tenu et tiene à éureuse,
Depuis qu'empris ai la prise amoureuse
De vous servir, obéir et cremir.
Quant à ce pense, assés me fait fremir
Et esbahir, car je ne sçai retraire
A quele fin ceste oeuvre vodra traire.
Et non-pour-quant j'ai bien la cognissance
Que vous avés sus moi tant de puissance
Qu'il me convient vo doulc plaisir attendre;
Et s'un petit voliés ma vie entendre,
Comment je l'ai mainteuu longe espasse,
Vous me feriés grant aumosne getrant grasce,
C'est que desirs nuit et jour m'appareille
Maint grant assault; or n'ai qui me conseille.
Dont c'est pour moi une moult dure chose,
Car de mon fait parler je ne vous ose,
Ne vous monstrer comment je sui tout dis;
Car je doubte si fort vos escondis,
Et les perils qui sont de Malebouche,
Que trop m'esmai que je ne vous courouce,
Et ce ne se poroit faire à nul foer
Que je vosisse errer contre mon coer

Qui à tout ce s'acorde liement
De vous servir, si enterinement
Que je porai en tous estas, ma dame,
Mès ce desir qui telement m'enflame,
Dont il convient que nuit et jour languisse,
Ordonnés que vos frans coers l'adoucisse,
Par quoi il soit un petit resjois;
Car c'est bien voirs, se je ne suis oys
Des grans dolours dont bonne amours me carge
Plus que porter ne puis ai-je de carge,
Que conquerriés, dame, s'en vo servisce
Martire et mort en languissant persisse :
Et pour moi mettre en un peu d'aligance
Vous me donriés de biens tele habondance
Qu'à toujours mès il m'en seroit le mieus,
En quel estat que fuisse, et en quels lieus?
Ne pensés jà que foiblement vous aimme,
Ne que sans fait l'omme martir me claimme;
Certes nennil, ains en soustien cens tans ;
Dont dou monstrer ne puis venir à temps,
Et en euïsse assés bien le loisir.
Et vous povés tout clerement cuesir,
Quant j'ai l'éur que d'estre en vo present,
De quels parlers vous fai monstre et present.
Ensi me tais que dont que pas n'i fuisse.
Et pensés vous que là parler je puisse?
Nennil; car vo beauté si fort me loie
Langage et coer, que se parler voloie
Se n'en est-il noient en ma puissance.
Com plus vous voi, et plus a d'acroissance

La bonne amour dont de moi amée estes.
Soit en requoi, en chambre et en festes,
Riens ne me poet plaire ne resjoir
Se ne vous puis ou véoir ou oyr.
Or ne poet-il pas tout dis ensi estre
Que je vous oie ou voie à la fenestre,
Ne hors, ne ens, esbatre alant vo corps.
Dont c'est bien drois, dame, que je recors
Comment je sui demenés ou termine
Que dou souffrir Amours me determine,
Se ce n'estoit pour vostre paix garder;
Dont il me fault à ce bien regarder.
A un anoi que j'ai, cent en auroie ;
Ne je ne sçai comment porter poroie
Les grans assaus qu'il me convient souffrir;
Car Doulc-Penser se vient souvent offrir
A moi, qui, nuit et jour, me represente
Les biens de vous ; c'est drois que je les sente.
Et Desirs voelt, à quele fin qu'en isse,
Que de parler à vous je m'enhardisse.
Et se je n'ai tamps ne lieu ne espasse,
Si voelt Desirs que devant vous je passe;
Et me semble que, se m'aviés véu
Que tout mi mal seroïent cognéu.
En ce fresel et en celle rihote
Fai maint souspir, maint plaint et maint note
Qui ne sont pas de sons melodieus,
Mes attemprès de chans maladieus;
Car quoi qu'à ce se regarde attemprance,
Par le conseil de bonne Pourvéance,

Si me constraint si desirs sus une heure
Que sans nombre trop plus de mauls saveure
Que je ne fai de joie et de repos.
Quel tamps qu'il soit, onque je ne repos
Ne nuit ne jour, ne heure ne minime ;
Car bonne amour le coer si fort me lime,
En pensant à vostre très grant beauté,
Que cil penser m'ont pluisours fois maté,
Telement qu'il n'avoit dedans mon fait
Commencement, ne moyen, ne parfait ;
Et bien souvent ne savoie où j'estoie;
Mès tous pensieus et tous mas m'arrestoie,
Car pluiseurs fois me suis moult repentis
De ce qu'ensi m'estoïe departis ,
Pour ce qu'i-gnoramment, ce me sambloit ,
Mon coer, qui de paour trestous trambloit,
S'ert contenus vers vous ains mon depart ;
Et de mon fait pas la centime part
N'avoie dit. Dont, en moi recordant,
Je m'en tenoie assés à ignorant.
Or ai mon coer de ce moult entechié.
Dont, se g'i ai aucunement pechié,
Certes, ce n'est ne pour mal ne pour visce
Qui soit en moi par recréant servisce;
Ce n'est que par faulte de hardement
Et par amours, dont sui si ardemment
Espris de vous, mon coer en tout donner,
Que ce mesfet me devés pardonner;
Car volontiers, se le pooïe faire,
Vous diroïe mon coer et mon afaire

Tout ensi que Desirs le me commande.
Et si m'est moult de nécessité grande
Toutefois, dame, que je le vous die
Pour alegier toute ma maladie;
Car d'ensi vivre en painne et en debat,
Dont bonne amour me tourmente et debat,
Il n'est nuls coers qui porter le scevist,
Ne qui jà joie en celle vie evist.
Si le vous di, ma dame, à celle fin,
En suppliant d'enterin coer et fin,
Que la dolour que j'ai lonc temps gardée
Soit en pité de par vous regardée;
Car bien est temps, mais qu'il vous plaise ensi,
Que recéus de vous soie à merci.
Non que le vaille ou que le doyés faire;
De ce cuidier me voeil-je moult bien taire;
Mès seulement pour ce que, sans sejour,
Pense mon coer tout dis et nuit et jour
A vous amer loyalment, com vos sers,
Et obéir. Dont, s'en ce riens dessers,
Les guerredons m'en soïent remeri;
Car quant Desirs premiers mon coer féri,
Par la vertu de vostre grant beauté,
Depuis n'a heure, en yver n'en esté,
Que Doulc-Penser, qui porte les broquetes,
N'ait fait sonner en mon coer les clochetes
De divers chans et de diverses notes,
Les uns joieus, les aultres de rihotes,
Ensi se continuent et esbatent,
A ce que nuit et jour le coer me batent;

Et ce me fault souffrir, comment qu'il aille;
Mès je vous pri que ma painne me vaille;
Car je reçoi en bonne pascience
Tout ce qu'il plest Amours ordonner en ce.

Et pour ce que li Orloge ne poet
Aler de soi, ne noient ne se moct,
Se il n'a qui le garde et qui en songne;
Pour ce il fault à sa propre besongne
Un orlogier avoir, qui tart et tempre
Diligamment l'aministre et attempre,
Les plons relieve et met à leur devoir;
Ensi les fait rieuléement mouvoir;
Et les roes amodère et ordonne,
Et de sonner ordenance lor donne.
Encores met li orlogiers à point
Le foliot, qui ne se cesse point,
Le fuiselet et toutes les brochetes,
Et la roe qui toutes les clochetes
Dont les heures, qui ens ou Dyal sont,
De sonner très certainne ordenance ont,
Mès que levée à poïnt soit desten.
Encore poet moult bien, selonc m'entente,
Li orlogiers, quand il en a loisir,
Toutes les fois qu'il li vient à plaisir
Faire sonner les clochettes petites
Sans derieuler les heures dessus dites.

Selonc l'estat dont j'ai parlé primiers,
Souvenirs doit estre li orlogiers;
Car Souvenirs qui ens ou coer s'enfrume,
Toutes les fois qu'il li plaist, il desfrume

Le doulc penser qui les broquetes porte;
En quoi le vrai amant moult se deporte.
Il y en a jusques à vint et quatre.
Quant Souvenirs y fait l'amant embatre,
Joie et confort son espérance doublent,
Ne nul soussi ne anoi ne le tourblent;
Ains fait ses chans d'ordenance amoureuse;
Car tant li est sa pensée joieuse
Pour les vertus qui sont de noble afaire,
Que cils pensers li poet moult de biens faire;
Dont Souvenir li donne ramembrance,
Car lors cognoist ses fès de branche en branche,
Et li remet par usage au devant
Ce qui li est plaisant et avenant;
Et se li fait aussi ramentevoir
Que en amer le pot primiers mouvoir.
Lors la beauté de sa dame figure,
Son sens, son bien, et sa douce figure;
En ce desir amoureus persevere
Et nuit et jour liement considere
De sa vie l'estat trestout entir.
Neis, se d'amer se voloit repentir,
Se ne poet-il, car Souvenir le point,
Qui li remet sa besongne en bon point;
Desir premiers, Beauté, et puis Plaisance,
Secondement Paour et Attemprance,
Et aussi Pour-véance sans moyen,
Et Doulc-Penser qui li fait moult de bien.
Et les vertus qui ci dessus sont dittes
Par Souvenir sont en son coer escriptes,

Ne il n'i a chose tant soit petite,
Qui grandement à l'amant ne proufite.
Et s'il avient que, par aucune voie,
Le coer d'amant nullement se fourvoie,
Et qu'il soit mis ensi que hors dou rieule,
De quoi Amours les vrès amoureus rieule
Ou eslongi de l'amoureuse vie
Par fortune, par fraude ou par envie;
S'est Souvenirs d'une vertu si haute
Que, si trestos qu'elle voit la deffaute ,
Conseil y met, ordenance et mesure ,
Et à son droit le coer si ramesure
Qu'il ne se poet par raison fourvoyer,
Puisqu'il se voelt en son rieule avoyer.
  De très grand bien m'a toujours pourvéu
Le souvenir que j'ai de vous éu,
Ma droite dame, et moult m'en doi loer;
Pour ce le voeil bonnement avoer,
Car onques ne me vi en ce parti
Que je pevisse une heure estre sans li;
Et à la fin que ma besogne dure,
Moult a sus moi, entente soing et cure
Que si à point je m'attempre et ordonne
Que je recoive en gré ce qu'Amours donne.
Et s'il avient que, par aucun contraire,
Fortune en nul péril me voeille traire
Ne desvoyer, par fraude et par envie,
Lors ai-je bien mestier de son aye.
Mès sans faulte je le troeve moult preste;
Car nuit et jour onques pour moi n'arreste,

Ains me remet mon doulc penser à point.
Et quand le mal d'amer si fort me point
Qu'il me convient fremir, comment qu'il aille,
Et que souvent à contenance faille,
Par la vertu de quoi elle me touche,
Tant que sus moi n'a mains, ne yex, ne bouche,
Ne membre nul qui se puisse mouvoir;
Mès tous pensis me fault arrest avoir;
Ne je ne sçai auquel lès commencier :
Dont ma besongne puisse en riens avancier;
Ains me convient estre tous esbahis;
Lors, Souvenirs, dont pas ne sui hays,
Pour moi oster de toute pesans oevre
Très soubtilment par dedens mon coer oevre,
Et m'i remet le rieule et le droit cours
Dont gouvrenés est li estas d'Amours.
Si sagement me ratempre et atourne,
Que sus moi n'a mouvement qui ne tourne
Et que cascuns ne face son devoir.
Desirs me vient premiers ramentevoir
La grant beauté de vous, ma dame gente,
Par la vertu de Plaisance que j'ente
Dedens mon coer; et adont je desir
Que vous saciés plainnement mon desir,
Et que mon mal cognissiés et voyés.
Et quand je sui auques près avoyés,
Et que Desirs qui me bruist et art
N'i voelt viser ordenance ne art,
Fors que tout dis aler à l'aventure,
Lors me revient Attemprance séure

Qui mon desir restraint et met en voie
Rieuléement et par art le convoie,
Par la vertu de Paour, qui regarde
Que de mon fait nuls ne se donne garde.
Par ensi voi attempré mon corage.
Lors Doulc-Penser grandement m'encorage
De reconti-nuer tout mon afaire;
Et se ne puis riens el nuit et jour faire
Fors que penser à vous, ma droite dame;
Mès tant y a pour moi, qu'en ceste flame
Qui nuit et jour ardamment me traveille,
Pourvéance sans moyen me conseille,
Et les vertus que mon doulc penser porte
Pardevant moi songneusement raporte.
Et par ensi dedens mon coer se fourme
Espérance qui de tous bien m'enfourme,
Et qui me fait souvent ouvrir la bouche;
Car si tretos que souvenir l'atouche,
Il me convient en diverses manières
Faire mon chant et toutes mes pryères.
En ce parti me troeve nuit et jour.
Ne pensés jà, dame, que je sejour;
Nennil, car sou-venirs qui s'ensonnie
De gouvrener rieuléement ma vie
Ne lait sus moi oevre, tant soit petite,
Que dou remettre à point ne se delitte;
Et je l'en lais bonnement convenir,
Car je ne puis à bon confort venir,
Ne moi rieuler par certainne ordenance,
Fors que par li et par sa gouvernance;

Car tout mon fait entirement ordonne.
S'en regrasci Amours, quant il me donne,
Avec les mauls qu'il me convient porter,
Cognissance de moi reconforter,
Et que tout dis, tant qu'à ceste matire,
Au plus joieus mon coer se tret et tire;
Car tout ensi comme j'ai dit devant,
Je ne poroie aler non plus avant
En cel estat, ne moi amoderer,
Quant tous mes fès voeil bien considerer,
Comme poroit une grosse rivière
Venant d'amont prendre son cours arrière;
Se ce n'estoit la douce souvenance
Que j'ai de vous, ma dame, et la plaisance
Qui en pensant à vous me rejoist,
Et grandement me conforte et nourist,
Et me pourvoit de conseil et d'aye
Que je ne criene assaut ne envaye
Que fortune me puist donner ne faire.
Et c'est raisons; car en vo noble afaire,
Et en la grant discretion de vous,
En vo maintien qui tant est beaus et dous,
On n'i voit riens qui face à amender;
Car vous estes sans moyen et sans per
Ceste qui est toute dame de moi.
Ensi le jur loyalment, par ma foy !
Ce n'est pas fort se vous m'avés conquis;
Mès ce seroit pour moi uns grant deduis
Se regarder en pité me dagniés,
Et se mes mauls telement adagniés

Qu'ils pevissent estre par bien amer
Reconforté en doulc de leur amer,
Et que vo oeil qui tant sont gracieus,
De douls regars, simples et precieus,
Qui si à point scevent lancier et traire,
Me vosissent un peu à euls attraire.
Las et qu'ai dit? quant g'i suis tous attrais,
Ne je n'en puis jamais estre retrais
Tant que li ame ens ou corps me demeure.
Et quand vendra de Dieu la saintisme heure,
Que de mon corps il vodra oster l'ame,
Je voeil qu'il soit escript dessus ma lame:
Que par amours amer, non estre amés,
Se l'ai esté, petit amans clamés
Avec les a-moureus dors et repose.
Et ce sera, tant qu'à moi, moult grand chose
S'on le voelt faire ensi que je le di;
Car Tubulus, si com j'ai lu de li
Qui fu, ce re-commendent li aucteur,
Uns vrès amans, acquist moult haulte honneur,
Quand pour amer par amours, vrès martirs
Frans et loyaus, moru de coer entirs.
Moult belle en est l'escripture et la bule
A recorder de la vie Tubule;
Car Tubulus sa dame tant ama
Que pour s'amour à la mort se pasma.
Ce fut pour lui une honnourable fin.
Et je le di, ma dame, à celle fin.
Selonc l'estat Tubulus et sa vie,
Quant bien pensé ai à ma maladie

Et à mes mauls, par convignable fourme,
A la sienne moult justement se fourme ;
Et toutes fois j'en lairai convenir,
Tout ensi com il en poet avenir.
Et pour ce qu'en imaginations
Est tout mon coer et mon intentions,
Imaginé ai en moi de nouvel,
A trop petit de joie et de revel,
Que je ne sçai au monde au jour d'ui chose
Point plus propisce, assés bien dire l'ose,
Com ma vie est justement figurée,
Ensi qu'elle est par ci-devant monstrée,
A un Orloge, et à la gouvrenance
Qu'il apartient à yceste ordenance ;
Car l'Orloge, si com j'ai dit premiers
Est de mouvoir nuit et jour coustumiers,
Ne il ne poet ne doit arrest avoir,
Se loyalement voelt faire son devoir.
Tout ensi sui gouvernés par raison,
Car je qui sui la chambre et la maison
Où mis est li Orloges amoureus
Sui de mouvoir telement curieus
Que n'ai aillours entente soing et cure,
Ne nature riens el ne me procure,
Fors que tout dis mouvoir sans arrester ;
Ne je ne puis une heure en paix ester
Meismement quand je sommeille et dors.
Si n'ai-je point d'arrest, qu'à vo gent corps
Ne soit tout dis pensans mes esperis.
Et devisse estre ens ou penser peris !

Se n'en poet-il ne n'est aultrement voir.
Ensi appert que je fai mon devoir
Tout ensi com l'Orloge fait le sien.
Or a en vous tant d'avis et de bien
Que j'ai espoir, ensi je le suppose,
Que vous ferés, de ceste simple chose
Que j'ai à moi appropryé et mise,
Compte moult grand; s'userès de franchise
Et s'en serai plus lies et plus entiers
En tous mes fès ; et il m'est grans mestiers
Qu'il soit ensi, et vos frans coers le voeille
Qui en bon gré cesti dittie recoeille.

CI SENSIEUT

LE TRETTIE DE L'ESPINETTE AMOUREUSE.

Pluiseur enfant de jone éage
Desirent forment le péage
D'amours payer; mès s'il savoient,
Ou si la cognissance avoient
Quel chose lor fault pour payer,
Ne s'i vodroïent assayer;
Car li paiemens est si fes
Que c'est uns trop perilleus fès.
Nom-pour-quant gracieus et gens
Samble-il à toutes jones gens;
Je m'i acord, bien ont raison;
Mès qu'il le paient de saison
En temps, en lieu, de point et d'eure.
Et si c'est dessous ne deseure
L'éage qu'il leur apertient,
Folie plus que sens les tient.
Mès tant qu'au fait, j'escuse mieuls
Assés les jones que les vieuls;
Car jonece ne voelt qu'esbas
Et amours en tous ses esbas,
Quiert ceuls trouver et soi embatre
Entre euls, pour soi et ceuls esbatre.
En mon jouvent tous tels estoie;

Que trop volontiers m'esbatoie,
Et tels que fui encor le sui;
Mès ce qui fu hier n'est pas hui.
Très que n'avoie que douse ans,
Estoie forment goulousans
De véoir danses et carolles,
D'oïr menestrels et parolles
Qui s'apertiennent à deduit;
Et de ma nature introduit
Que d'amer par amours tous ceauls
Qui ament et chiens et oiseauls.
Et quant on me mist à l'escole,
Où les ignorans on escole,
Il y avoit des pucellettes
Qui de mon temps èrent jonettes;
Et je, qui estoie puceaus,
Je les servoie d'espinceaus,
Ou d'une pomme, ou d'une poire,
Ou d'un seul anelet de voire;
Et me sambloit, au voir enquerre
Grant proece à leur grasce acquerre;
Et aussi es-ce vraiement;
Je ne le di pas aultrement.
Et lors devisoie à par mi:
Quand revendra le temps por mi
Que par amours porai amer.
On ne m'en doit mies blasmer:
S'à ce ert ma nature encline,
Car en pluisours lieus on decline
Que toute joie et toute hounours

Viennent et d'armes et d'amours.
Ensi passoie mon jouvent;
Mès je vous ai bien en convent
Que pas ne le passai com nices;
Mès d'amer par amours tous riches,
Car tant fort men plaisoit la vie
Qu'aillours n'ert m'entente ravie,
Ne ma plaisance, ne mon corps.
Encor m'en fait bien li recors,
Et fera, tant com je vivrai;
Car par ce penser mon vivre ai
Garni dune doulce peuture;
Et s'est tele ma nouriture
De grant temps; fuisse jà pouris
S'en ce n'euisse esté nouris.
Mès le recort et la plaisance,
Le parler et la souvenance
Que pluisours fois y ai éu
M'ont de trop grand bien pourvéu.
Nous n'avons qu'un petit à vivre,
Pourtant fait bon eslire un vivre
En troes, com est dou prendre en point
Qu'on ne faille à sa santé point.
Pour amer par amours, l'entens.
Mieuls ne poet employer le tems
Homs, ce m'est vis, qu'au bien amer,
Car qui voelt son coer entamer
En bon mours et en nobles teches,
En tous membres de gentillecces,
Amours est la droite racine;

Et coers loyaus qui l'enracine
En soi, et point ne s'outre-cuide
N'i poet avoir l'entente vuide
Qu'il ne soit gais et amoureus,
Et aux biens faire vertueus.
Car qui n'aimme ou qui n'a amé,
Quoi qu'on ait l'omme en ce blasmé,
Jà n'aura vraie cognoissance,
Ne en bonnes vertus puissance.
Mès les aucuns ensi opposent
Qu'il sont amé, puis qu'amer osent.
Nennil, Amours de celle part
Ne prendera jà au coer part
Qui le voelt par cuidier avoir ;
Oultre-cuidance est non savoir,
Et pour ce ne s'i doit nuls mettre
Qui d'amer se voelt entremettre.
  Dont ensi, pour mieulz confremer
Le fait dont vous voeil enfourmer,
J'ai dit qu'amours est sens et vie
Qui s'i gouverne sans envie.
Ensi le croi, pour ce le pris
Tant à valour, honnour et pris,
Que, d'exposer tout son afaire,
J'auroie grandement à faire.
Nom-pour-quant dedens ce dittier
Mon fait tout plain et tout entier,
Qui sus l'estat d'amours se trette,
La vérité en ert retrette;
Et tout pour l'amour de ma dame,

Que Diex gart et de corps et d'ame !
Amours et elle m'ont apris
Bien voie de monter en pris;
Et se je n'ai pas retenu
Tout le bien dont il m'ont tenu,
A moi le blasme et non à culs,
Car grasces en doi rendre à ceuls
Dont proufis me vient et honnours,
C'est à ma dame et à Amours.
Moult convegnable en est l'usance;
Or ai-je un petit d'escusance
De ce que lors trop jones ère
Et de trop ignorans manière.
Et moult me trouva foible et tendre
Amours, quant si hault me fist tendre
Comme en amer; mès l'amour moie
De quoi lors par amours amoie
Tant qu'en enfance, pour ce fait,
Ne me portoit gaires d'effait.
Espoir, s'il m'euist plus viel pris,
J'euisse été trop mieuls apris,
Et cogneuisse mieulz son nom;
Que je ne face, et espoir non;
Car on dit: Qui voelt la saucelle
Ployer aise, il le prent vregelle.
Aussi Amours me prist ou ploi
De mon droit jouvent pour ce ploi,
Tout ensi qu'il me voelt ployer,
Car mieuls ne me voeil employer
Mès quel éage, au dire voir,

Cuidiés vous que pevisse avoir
Dès lors qu'Amours, par ses pointures,
M'ensengna ses douces ointures ?
Jones estoie dans assés.
Jamès je ne fuisse lassés
A juer aux jus des enfans
Tels qu'ils prendent dessous douse ans;
Et premiers, par quoi je m'escuse,
Je faisoie bien une escluse
En un ruissot d'une tieulette ;
Et puis prendoie une esculette
Que noer je faisoie aval ;
Et s'ai souvent fait en un val,
D'un ruissot ou d'un acoulin,
Sus deus tieulettes un moulin ;
Et puis juiens aux papelottes;
Et ou ruissot laviens nos cottes,
Nos chaperons et nos chemises.
Si sont bien nos ententes mises
A faire voler aval vent
Une plume; et j'ai moult souvent
Tamisié en une escafotte
La poudrette parmi ma cotte;
Et estoie trop bons vallés
Au faire de terre boullés;
Et pluiseurs fois me sui emblés
Pour faire des muses en blés;
Et pour les papillons chacier
Me vosisse bien avancier;
Et quant atraper les pooie,

D'un fileçon je les lioie,
Et puis si les laissoie aler
Ou je les faisoie voler;
Aux dés, aux eschès, et aux tables,
Et à ces grans jus delitables,
Les jus ne voloie pas tels;
Mès de terre à faire pastels,
Bons pains, flannes et tartelettes,
Et un four de quatre tieulettes
Où je mettoie ce mestier
Qui m'avoit adont grand mestier.
Et quant ce venoit au quaresme
J'avoie, dessous une escame,
D'escafottes un grant grenier
Dont ne vosisse nul denier.
Et lors, sus une relevée,
Avec l'escafotte travée,
Juoie avec ceuls de no rue.
Et tout ensi qu'on hoce et rue,
Je leur disoie : « Hociés hault.
» Car vraiement cape ne fault. »
Et quant la lune estoit serine,
Moult bien à la pince merine
Juiens. Aussi en temps d'esté
A tels jus ai-je bien esté,
Plus marris au département
Que ne fuisse au commencement.
Vis m'estoit qu'on me faisoit tort
Quant on m'avoit dou ju estort.
Puis juiens à un aultre jeu

Qu'on dist, à la Kevve leu leu;
Et aussi au trottot merlot,
Et aux pierettes, au havot ,
Et au piloter, ce me samble.
Et quant nous estions ensamble,
Aux poires juiens tout courant,
Et puis au larron Engerrant,
Et aussi à la brimbetelle,
Et à deux bastons qu'on restelle.
Et s'ai souvent, d'un bastoncel,
Fait un cheval nommé Grisel ;
Et souvent aussi, fait avons
Hyaumes de nos chaperons;
Et moult souvent, devant les filles ,
Nos bations de nos kokilles.
Aussi en cest avenement
Juiens nous au roy qui ne ment,
Aux bares, et à l'agnelet,
A Ostés-moi de Colinet,
A Je me plaing qui me feri,
Et, dedens chambre, à l'esbahi,
Et aussi aux adeviniaus,
A l'avainne et aux reponniaus,
A l'erbelette, et aux risées,
A l'estoet et aux reculées,
Au mulet, au sallir plus hault,
Et à la charette-michaut;
Puis à la coulée-belée
Qu'on fait d'une carolle lée,
Au chace-lievre, à la clinguette,

Aussi à la sotte buirette,
A la corne de buef au sel,
Et au jetter encontre un pel
Ou deniers de plonc ou pierettes.
Et se faisions fosselettes,
Là ou nous bourlions aux nois;
Qui en falloit, c'estoit anois.
De la tourpie aux amantins
M'esbatoie soirs et matins;
Et j'ai souvent, par un busiel,
Fait voler d'aigue un buillonciel,
Ou deux ou trois, ou cinc ou quatre.
Au véoir me pooie esbatre;
A tels jus, et à plus assés,
Ai-je esté moult souvent lassés.
   Quant un peu fui plus assagis
Estre me convint plus sougis
Car on me fist latin aprendre;
Et se je varioie au rendre
Mes liçons, j'estoie batus.
Siques, quant je fui embatus
En cognissance et en cremeur,
Si se changierent moult mi meur.
Nom-pour-quant ensus de mon mestre
Je ne pooie à repos estre,
Car aux enfans me combatoie;
J'ère batus et je batoie.
Lors estoie si desrées
Que souvent mes draps deschirés
Je m'en retournoie en maison;

Là estoie mis à raison
Et batus souvent; mès sans double
On y perdoit sa painne toute,
Car pour ce jà mains n'en féisse.
Mès que mes compagnons véisse
Passer par devant moi la voie
Escusance tos je l'avoie
Pour aler ent esbatre o euls.
Trop enuis me trouvoie seuls;
Et qui me vosist retenir
Se ne me pevist-on tenir;
Car lors estoit tels mes voloirs
Que plaisance m'estoit pooirs.
Mès il m'est avenu souvent,
Ce vous ai-je bien en convent,
Selonc ce qu'encor il me samble,
Que voloirs et pooirs ensemble,
Quoique di que tant me valoient,
A mon pourpos souvent falloient.

Mès je passoie à si grant joie
Celi temps, se Diex me resjoie!
Que tout me venoit à plaisir,
Et le parler, et le taisir,
Li alers, et li estre quois;
J'avoie le temps à mon quois.
D'un chapelet de violettes,
Pour donner à ces basselettes,
Faisoie à ce dont plus grand compte
Que maintenant dou don d'un conte
Qui me vaudroit vint mars d'argent,

J'avoie le coer lie et gent,
Et mon esperit si legier
Que ne le poroie eslegier.
En ceste douce noureture
Me nouri amours et nature;
Nature me donnoit croissance,
Et amours, par sa grant puissance,
Me faisoit à tous deduis tendre.
Jà, eusse le corps foible et tendre,
Se voloit mon coer partout estre;
Et especialment cil estre
Où a foison de violiers,
De roses et de pyoniers.
Me plaisoïent plus en regart
Que nulle riens, se Diex me gart!
Et quant le temps venoit divers
Qui nous est appellés yvers,
Qu'il faisoit let et plouvieus,
Par quoi je ne fuisse anvieus,
A mon quois, pour esbas eslire,
Ne vosisse que romans lire.
Especialment les trettiers
D'amours lisoïe volontiers;
Car je concevoie en lisant
Toute chose qui m'iert plaisant.
Et ce, en mon commencement,
Me donna grant avancement
De moi ens ès biens d'amours traire;
Car plaisance avoie au retraire
Les fais d'amours, et à l'oïr.

Jà n'en puissè-je joïr;
Mès plaisance née en jouvent
Encline à ce le coer souvent;
Et li donne la vraie fourme
Sus laquelle son vivant fourme.
En tele fourme me fourma
Amours, et si bien m'enfourma
Qu'il m'est tourné à grant vaillance,
Sans vantise, de ma plaisance;
Car j'ai par ce tel chose empris
Que ne poroie mettre en pris,
Car tant vault la valour qu'ai prise,
Et le tienc de si noble emprise
Que ne le poroie esprisier,
Tant le scevisse hault prisier.
  Droitement, ens ou temps de joie
Que tous coers par droit se resjoie
Qui espoire ou pense à joïr
Dou bien qui le fait resjoïr,
Car lors joliveté commence.
Dont, n'es-ce pas raisons qu'on mence
D'une merveille, s'elle avient.
Et pour ce que il me souvient
D'une aventure qui m'avint
Quant ma jonece son cours tint,
Onques puis dou coer ne m'issi;
Pour ce compte en voeil faire yci.
  Ce fu ou joli mois de may;
Je n'oc doubtance ne esmai
Quant j'entrai en un gardinet.
Il estoit assès matinet,

Un peu après l'aube crevant.
Nulle riens ne m'aloit grevant,
Mès toute chose me plaisoit,
Pour le joli temps qu'il faisoit
Et estoit apparant dou faire.
Cil oizellon, en leur afaire,
Chantoïent, si com par estri.
Se liet estoient, n'en estri,
Car oncques mès si matin née
Ne vi si belle matinnée.
Encor estoit tous estelés
Le firmament qui tant estlés;
Mès Lucifer qui la nuit chace
Avait jà entrepris sa chace
Pour la nuit devant soi chacier;
Car Aurora ne l'a pas chier,
Ançois letint en grand debat.
Et encores, pour son esbat,
Chacier faisoit par Zepherus
Les tenebres de Hesperus.
Et ensi, me voeille aidier Diex!
Se si bel temps vi onques d'ieuls;
Etse, puis-ce-di ne avant,
Me vint tel pensée au devant
Que là, me vint, ne sçai comment.
Je me tenoie en un moment,
Et pensoie au chant des oiseauls,
En regardant les arbriseaus
Dont il y avoit grant foison,
Et estoïe sous un buisson

Que nous appellons aube-espine,
Qui devant et puis l'aube espine;
Mès la flour est de tel noblece
Que la pointure petit blece;
Nom-pour-quant un peu me poindi,
Mès m'aventure à bon point di.
Tout ensi que là me séoie
Et que le firmament véoie
Qui estoit plus clair et plus pur
Que ne soit argent ne azur
En un penser je me ravi,
Ne sçai comment; mès droit là vis
Trois dames et un jouvencel.
On ne l'appelloit pas Ansel,
Ains Mercurius avoit nom.
Moult est homme de grant renom;
Il se scet bien de tout mesler;
Les enfans aprent à aler,
Et lor donne l'abilité
De parler par soutieveté.
Jupiter si est son droit père,
Et dame Juno est sa mère.
Forment m'en plot la contenance
Et encores plus l'acointance.
Je ne sçai où il m'ot véu,
Mès il m'a trop bien cognéu,
Et par mon droit nom me nomma,
Ne onques ne me sournomma;
Et me salua tout d'otel
Qu'on fait prodomme en son hostel.

Je fui lies de son salut prendre,
Et tous près aussi de lui rendre,
Et puis li dis: « Chiers sires douls,
» Ne vous cognois ; qui estes vous ?
» Et ensi vous me cognissiés
» Que dont que nouri m'euissiés. »
Lors me dist: « Bien te doi cognestre.
» Car puis quatre ans après ton nestre
» En gouvernance t'ai éu,
» Et si ne m'as pas cognéu.
» Si sui-je assès bien renommés,
» Car Mercurius sui nommés;
» Et ces Dames que tu vois là
» Sont Juno, Venus et Pala;
» D'armes, d'amours et de richeses
» Sont les souverainnes Déesses ;
» Mès ores sont un peu en tensce;
» Car Paris rendi jà sentensce
» Que la pomme d'or devoit estre
» A Venus, que tu vois sus destre.
» A deus dames pas ne souffist
» Le jugement que Paris fist;
» Mès dient que par ignorance
» Et par petite cognissance
» Acorda la pomme à Venus.
» Juno en parle plus que nuls;
» Car, se à li l'euist donné,
» Elle avoit jà tout ordonné
» Qu'il euist éu par puissance
» Des Grigois très belle vengeance.

» Si fu Paris nices et lours
» Quant il donna la pomme aillours,
» Et pour un peu de vanité
» Perdi proece et dignité.
» Mieuls li vausist éu avoir
» Possessions et grant avoir
» Que l'amour de la belle Helainne;
» Ce ne prise-je une lainne.
» Son père, si frère et sa mère
» En furent mort de mort amère,
» Et bien vint mille chevalier
» En fist-on en armes taillier;
» Et aussi tamaint millier d'omm;
» Ce fut une trop male pomme,
» Et pour Troyens chier vendue;
» Et amours povrement rendue
» Que Venus li guerre donna;
» Car par ce la guerre donna
» Et une povre confiture
» Par mortele desconfiture
» Aux Troyens, qui li plus monde
» E li plus preuvèrent dou monde.
» Et tu, qu'en dis? or respons ent. »
« — Ha! chiers sires, di-je, comment
» Vous sauroi-je de ce respondre,
» Ne bien la vérité expondre,
» Car je sui de sens ignorans
» Et de peu d'avoir seignourans. »
Et Mercures lors me regarde
Et me dist: « Prens tu dont là garde;

» Tant en poes tu mieuls dire voir,
» Car en éage et en avoir
» Sont malisce, hayne, envie.
» Et pour ce que de jone vie
» Te voi, selonc ce qu'il t'est vis,
» Je ten pri, di m'ent ton avis ;
» Et se Paris, qui on fist juge
» De la pomme, rendi bon juge.
— » Volontiers, puis qu'il vous plaist dire
» Que j'en responde voir, chier sire.
» Quant les dames Paris trouvèrent
» Et son jugement li rouvèrent,
» Jà savoit Paris de certain
» Qu'à grant avoir ne faudroit grain,
» Car fils de royne et de roy
» Ne poet faillir à noble arroi;
» Et s'il ne donna à Juno
» La pomme, de mains ne l'en lo;
» Aussi n'i aconta pas là,
» Ne à la deesse Palla,
» Car jones et fors se sentoit,
» Et hardemens en li sentoit.
» Tout ce ne li pooit tollir
» Pallas, ne son corps afoiblir ;
» Car ce que Diex donne et nature
» Ne poet tollir nulle avanture.
— » Elle l'evist bien fait plus préus,
» Et aux armes plus ewireus
» Qu'il ne fu. » - « Nom-pour-quant, par m'ame!
» Aux armes ne prist onques blasme.

» Si que je senc que, quant Paris
» Donna la pomme, à tous perils,
» Aux grans avoirs, ne aux fortunes
» N'aconta deus petites prunes.
» Vis li fu il avoit assés
» Avoirs et trozors amassés
» Et si estoit en son venir;
» Si ot un joious souvenir,
» Tels que jones homs doit avoir,
» Liquels tient terre et grand avoir.
» Dont, la pomme bien ordonna
» Quant la Déesse le donna ;
» Car il s'enamoura d'Elainne
» Dont fist sa dame souverainne.
» Dont, son jugement à bon tienc,
» Et le tenrai, et le maintienc
» Où que je soie ne quel part. »
Mercures lors de moi se part
Et me dist: « Ce moult bien savoie
» Tout li amant vont celle voie. »
Atant Mercures me laissa;
Dont noient ne m'esléeça,
Car volontiers euisse esté
Avec lui encor un esté,
S'estre pevist; car mes pourfis
Y fust grans, je m'en tienc pour fis.
Et à ce qu'il s'esvanui
Juno sa mère le sievi,
Et Pallas, je ne les vi plus;
Mes dalès moi remest Venus,

D'amours la dame et la Déesse;
Vers moi vint et dist: « Beaus fiulz, es—se
» Belle chose de bien ouvrer.
» Tu le poras yci prouver,
» Car pour ce que bon t'ai vu,
» Et que tu as si bien scéu
» A Mercurius bel respondre,
» Et sa parole au voir expondre,
» Tu en auras grant guerredon,
» Car je te donne yci un don.
» Vis tant que poes d'or en avant,
» Mès tu auras tout ton vivant
» Coer gai, joli et amoureus;
» Tenir t'en dois pour ewoureus;
« De ce te fai-je tout séur;
» Tu dois bien amer tel éur.
» Pluisour l'auroïent volentiers;
» Mès je n'en donne pas le tiers,
» Non pas le quart, non pas le quint,
» Jà aient cil corps friche et coint.
» Més quant tu m'as véu en face,
» C'est drois que grant grasce te face;
» Et il te vault trop mieulz avoir
» Plaisance en coer que grant avoir.
» Avoir se pert, et joïe dure.
» Regarde se je te sui dure.
» Et encores, pour mieulz parfaire
» Ton don, ta grasce et ton afaire,
» Uvne ertu en ton coer ente:
» Que dame belle, jone et gente

» Obéiras et cremiras ;
» De tout ton coer tu ameras.
» Car amour ne vault nulle rien
» Sans cremour, je le te di bien;
» Et tant t'en plaira l'ordenance
» Et la douce perseverance
» Que de foy, de coer et de sens
» Diras à par toi en ce temps,
» Plus de mille fois la sepmainne
» Qu'onques tele ne fu Helainne
» Pour qui Paris ot tant de mauls.
» Or, regarde se plenté vauls
» Quant je te donne don si noble.
» Il n'a jusque Constantinoble
» Emperéour, roy, duc ne conte,
» Tant en doie-on faire de conte,
» Qui ne s'en tenist à payés.
» Mès je voeil que tout ce ayés,
» Et que perseverés avant
» En tout ce que j'ai dit devant.
Et je, qui fui en coer souspris
Et esbahis, à parler pris,
Moult simplement et tous donbtieus
Contre terre clinans mes yeuls;
Ce fu raisons, car jones d'ans,
Estoie encor et ignorans,
Et si n'avoïe pas apris
A oyr chose de tel pris,
Ne à recevoir tel present
Dont Vénus me faisoit présent

Lors levai un petit la face
Et di: « Ma dame, à Dieu or place
» Que servise vous puisse faire
» Qui me vaille et me puist par faire,
» Car j'en auroïe grant mestier
» Pour ma jonece en bien haucier.
» Mès dittes moi, ains qu'en alliés,
» Puis que tel grasce me bailliés,
» Quel tompore m'arés en garde. »
Et Venus adont me regarde
Et me dit: « Dix ans tous entiers
» Seras mon droit servant rentiers;
» Et en après, sans penser visce,
» Tout ton vivant en mon servisce. »
— « Dame, di-je, or me laist Diex faire
» En coer, en foy et en afaire,
» Chose qui vous soit agréable
» Et à mon jouvent bien véable;
» Car je ne quier, ne voeil aler
» Contre vous ne vostre parler.
» Tant en vault la doulce ordenance
» Que grant joie en mon coer avance.»
Là ne repondi point Venus.
De moi parti; ne le vi plus.
Sous l'aube espine remès seuls,
Pensans en coer et moult viseus
Qu'il me pooit estre avenu.
Mès il m'a trop bien souvenu
De la très grant beauté de lui,
Dont tout le corps m'en abelli;

Et pensai à ce longement
Qu'il m'ert advenu, et comment
Venus m'ot dit, à sa plaisance,
Mon bien, mon preu et ma vaillance.
S'est raisons que je le retiegne,
Et que dou tout à li me tiegne.
Ossi fai, ne aultre ne voeil.
Dou tout je m'ordonne à son voeil,
Car elle m'a amonnesté
Franchise, sens et honnesté.
De moi le lairai convenir,
Car tous biens m'en poet avenir.
 Ensi disoie en mon pourpos,
Et tous seulès, là ce pourpos :
« Par ma foi bien me doi amer,
» Quant Venus me dagne entamer
» Le coer de sa très grant valour.
» Diex! comme est fresce sa coulour ;
» Maintien joli, corps friche et gent!
» Pas ne le monstre à toute gent;
» Mès monstré le m'a-elle au mains.
» Et en ses douls parlers humains
» Mest son confort, ossi garis
» Com je fuisse li beaus Paris,
» Né de Troies la grant cité,
» Si com je vous ai recité
» Que d'Élainne elle enamoura.
» En tous ses fais grant amour a ;
» Sï les vodrai sievir et croire,
» Car sa paroile est toute voire,

» Et mieulz ne me puis avancier
» Mon nom, ne mon fait exaucier
» Que par estre vrais amourous
» Et à lui servir curious. »
Ensi à par moi devisoie
Et à Venus forment visoie,
Et concevoïe sa beauté ;
Sa parolle et sa loyauté ;
Mès de ce qu'elle esvanuie
Estoit de moi, forment m'anuie.
Trop ert de moi briefment partie.
Et se ne sçai en quel partie
Elle ert retrette ne tournée.
J'ai depuis tamainte journée
Alé aux champs mon corps esbatre,
Mès onques ne me poc embatre
A tele heure com lors je fis.
Dont puis, tenus m'en sui mains fis ;
Et ai dit depuis, pluisours fois,
En champs, en gardins et en bois,
Pour ce que point ne li véoie,
Vraiement que songié avoie.
Songes n'est fors que vinne chose ;
Fols est qui vérité y pose.
Mès quant j'avoïe tout visé,
Et ce pour songe devisé,
Et je pensoïe au temps présent
Dont Venus me faisoit présent,
Je disoïe, par saint François !
Que m'aventure estoit ançois

Averie à voir qu'à mençonge ;
Et que pas n'en fesisse songe,
Mès une vérité très ferme;
Raison pourquoi, dedens brief terme
Après cette mienne aventure,
Si com jones homs s'aventure
Et en pluisours lieus il s'embat
Par compagnie ou par esbat,
Je m'embati en une place.
Au Dieu d'Amours mon trettié place
Car ma matère yci s'esprime.
Droitement sus l'eure de prime,
S'esbatoit une damoiselle
Au lire un rommant; moi vers elle
M'en vinc, et li dis doucement
Par son nom: « Ce rommant, comment
» L'apellés-vous, ma belle et douce? »
Elle cloï atant la bouche;
Sa main dessus le livre adoise.
Lors respondi, comme courtoise,
Et me dist : « De Cléomadés
» Est appellés; il fu bien fés
» Et dittés amoureusement.
» Vous l'orés; si dires comment
» Vous plaira dessus vostre avis. »
Je regardai lors son doulc vis,
Sa couleur fresce et ses vers yeulx.
On n'oseroit souhedier mieuls,
Car chevelès avoit plus blons
Q'uns lins ne soit, tout à point lons;

Et portoit si très belles mains
Que bien s'en passeroit dou mains
La plus friche dame dou monde.
Vrès Diex com lors ert belle et monde,
De gai maintien et de gent corps !
« Belle, di-je, adont je m'acors
» A ce que je vous oë lire.
» N'est sons d'instrument ne de lire
» Où je prende si grant esbat. »
Et la demoiselle s'embat
En un lieu qui adonnoit rire.
Or ne vous saroi-je pas dire
Le doulc mouvement de sa bouche;
Il samble qu'elle n'i atouche
Tant rit souef et doucement;
Et non mies trop longement,
Mès à point, comme la mieulz née
Dou monde et tout la plus sencée,
Et bien garnie de doctrine,
Car elle estoit à point estrine
En regart, en parolle, en fait.
Li sens de li grant bien me fait.
Et quant elle ot lit une espasse,
Elle me requist, par sa grasce,
Que je vosisse un petit lire.
Ne l'euisse osé contredire,
Ne ne vosisse nullement.
Adont lisi tant seulement
Des foeilles, ne sçai, deus ou trois.
Elle l'entendoit bien en trois

Que je lisoie, Diex li mire!
Adont laissames nous le lire
Et entrames en aultres gengles;
Mès ce furent parolles sengles,
Ensi que jones gens s'esbatent
Et qu'en vuseuses il s'embatent,
Pour euls deduire et solacier,
Et pour le temps aval glacier.
Mès je sçai moult bien qu'à celle heure
Le Dieu d'Amours me couru seure,
Et me trest de la droitte fleche
Dont les plus amoureus il bleche;
Et si conçus la maladie
Par un regard, se Diex m'aye!
Que la belle et bonne me fist.
Cupido adont se fourfist,
A ce que j'ai de sentement;
Car pas ne test parellement
A ma dame si comme à moi.
Je l'escuse, et escuser doi,
Ensi c'on doit son seignour faire;
Car sires ne se poet mesfaire
Aucunement vers son servant.
Espoir avoit-il jà devant
Trait sa fleche douche et joieuse
Sus ma dame, et fait amoureuse
D'autrui que de moi. Au voir dire,
Ne a mettre ne escondire
Ne l'en vodroïe nullement;
Mès bien sçai que pareillement

Ne fu com moi la belle trette
Pour quelle amour ce dittié trette;
Je m'en sçai bien à quoi tenir.
  Or voeil au pourpos revenir
Dont je parloïe maintenant.
Il est vrai que tout en riant,
Quant ce vint là au congié prendre,
La belle, où riens n'a que reprendre,
Me dist moult amoureusement :
« Revenés-nous, car vraiement
» A vostre lire prenc plaisir;
» Je nen vodroïe defallir. »
— « Belle, di-je, pour nulle rien. »
  Hé mi! que ce me fist de bien!
Car, quand venus fui à l'ostel,
Je me mis en un penser tel
Qui onques puis ne me falli.
J'oc bien cause qui m'assalli;
La beauté de la belle et bonne
Di-je. J'ai esté à Nerbonne,
Chercié la France et Avignon,
Mès je ne donroie un ongnon
De tous les voiages qu'ai fais
Vers cesti. Or sui-je parfais,
Ne onques nuls homs ne fu si.
Poroit-il jamès estre ensi
Que elle me dagnast amer ?
Ne l'en oseroïe parler ;
Car si je l'en parloïe, voir
Tel chose se poroit mouvoir

Que ses escondis averoie
Par quoi mon esbat perderoie,
Et plus n'iroie en sa maison.
Dont bien y a cause et raison
Que j'en vive et soie en cremour.
Mès tant sont sage et bon si mour
Que moult les doi recommender.
En ses fais n'a riens qu'amender.
Destourbier ne dure esperance
Pour moi n'i voi, fors grant plaisance.
Elle se jue à moi et rit.
Jà m'a-elle pryé et dit
Que je me voise esbatre o soi.
En tout ce grant bien je perçoi,
Et s'il y avoit nul contraire,
Que ses yex me vosist retraire
Et que de moi ne fesist compte,
Si sçai-je bien, quant mon temps compte,
Que se pour s'amour je moroie
Millour fin avoir ne poroie.

En ce penser que je pourpos
Mis lors mon coer et mon pourpos,
Et mi embati si au vif
Qu'encor en cel esbat je vif
Et y morrai, et rendrai ame.
Escrisiés-le ensi sur ma lame.
Pas ne mis, saciés, en oubli
La parolle que j'oc de li
Mès songneusement y alai.
Hé mi ! depuis comparé l'ai.

Nom-pour-quant j'ai tout en gré pris
Tout quan qu'Amours m'en a apris.
Quant premierement vinc vers elle,
Ne losoïe que nommer belle
Par Dieu! pas ne le sournommoie,
Mès par son droit nom le nommoie;
Car plus belle ne vi ains, Diex.
Si ai-je esté en pluiseurs lieus.
Une fois dalés li estoie;
A je ne sçai quoi m'esbatoie;
Et elle, par sa courtoisie,
Me dist: Jones homs, je vous prie
» Qu'un rommanc me prestés pour lire.
» Bien véés, ne vous le fault dire,
» Que je m'i esbas volontiers,
» Car lires est un douls mestiers,
» Quiconques le fait par plaisance.
» Ne sçai aujourd'hui ordenance
» Où j'aïe mieuls entente et coer. »
Je ne li euisse à nul foer
Dit dou non, ce devès bien croire.
Mès li dis, par parolle voire:
» Certes, belle, je le ferai
» Et d'un livre vous pourverai
» Où vous prenderés grans solas. »
Tout en riant me dist: « Hélas!
» Je le vodroïe jà tenir. »
Congié pris sans plus d'abstenir,
Et m'en retournai en maison.
Cupido, qui de son tison

Tout en arse m'avoit féru,
M'a presentement secouru;
Ce fu d'une pensée douce.
Errant me chéi en la bouche,
Et en la souvenance aussi.
Dont, pour lors, trop bien me chéi
Que dou Baillieu d'amours avoie
Le livre. Tantos li envoie
Au plus bellement que je poc.
Or vous dirai quel pourpos oc.
Avant ce que li envoiai
En un penser je m'avoiai,
Et dis à par moi : « Tu vois bien
» Que celle qui tant a de bien
» N'ose requerir de s'amour,
» Et vifs de ce en grant cremour;
» Car tant doubte son escondire,
» Que pour ce ne li ose dire.
» Dont ferai-je une chose gente
» Que j'escrirai toute m'entente
» En une lettre, et le lairai
» Ou livre ou quel je l'enclorai.
» Elle le trouvera sans doubte. »
A ce pourpos mis errant doubte
Et dis : « Il poroit moult bien estre
» Qu'en aultres mains venroit la lettre;
» Et je ne vodroie à nul foer
» Qu'on adevinast sus mon coer.
» Espoir tels ou tele l'aroit
» Qui trop fort grever m'i poroit.

» Si vault mieulz que je me deporte
» Qu'on m'i vée voïe ne porte.
» Mès el moult bien faire porai,
» Dont encor nouvelles orai
» Sans peril, et sans prejudisce.
» N'est nuls ne nulle qui mal disce
» D'une chançon, se on le troeve
» En un romant qu'on clot et oevre
» Met-y donc une chançonnette;
» S'en vaudra mieulz ta besongnette
» Car aultre chose ne requiert
» A present le cas, ne ne quiert.
» Il te convient dissimuler
» Soit en venir, soit en aler,
» Soit ou en parler ou en taire;
» D'aultre chose n'as-tu que faire. »
Ensi en moi me debatoie,
Mès noient ne m'i esbatoie,
Car amours et cremour ensamble
Me faisoïent tamaint example
Pour moi mieulz en avis fourmer,
Et pour mon corage enfourmer.
Toutes-fois à ce m'assenti;
Et bonne amour le consenti,
Que une balade nouvelle,
Que j'avoie plaisans et belle
Fette de nouvel sentement,
Escrisi tout presentement.
Au plaisir d'amour qui me mainne
Fait l'avoie en celle sepmainne.

Or lisiés et vous verrez u,
Et comment elle fette fu.

Balade.

A très plaisans et jolie
Lié mon coer et renc pris.
Pris m'en croist sans villonnie.
Onnie est en bien de pris;
Pris me renc en la prison
La belle que tant prison.
A ceste merancolie
Colie mon coer tout dis.
Dis en fai, car je mendie;
Die qui voet c'est pour fis;
Fis sui qu'aim sans mesprison
La belle que tant prison.
Dame l'appelle et amie.
Mie ne le fai enuis.
Vis m'est que l'aim sans envie;
Vie m'en croist et avis;
Vis me renc pour le prison
La belle que tant prison.

En une cedule petite
Fu la balade bien escripte,
Et puis en ou rommanc le mis,
Et à celle je le tramis
Qui moult liement le reçut,
Et qui tout, ou de près, le lut.
Quant elle le me renvoia

Grandement m'en remercia.
Je reçus son bon gré tous liés;
Et si fui moult tost consilliés
De regarder se ou rommanc
Est la balade que demanc.
Mès tout ensi, ne plus ne mains,
Que je li oc mis à mes mains
Le trouvai, sans avoir eschange.
« Ha ! di-je, veci chose estrange !
» La balade a laissié la belle
» Ou lieu où le mis au main; s'elle
» L'euist un petit regardée
» Moult fust bien la besongne alée.
» Se tenu l'euist, ne poet estre
» Que retourné n'euist la lettre.
» Or il me convient ce souffrir,
» Et mon coer à martire offrir,
» Tant est belle plaisans et douce
» De corps, de mains, d'yeulz et de bouche,
» Que mieuls m'en vault la pénitence
» Que de nulle aultre l'acointance. »
D'amours ce premerain assai
En très grant pensement passai.
Mès jonece voir me portoit,
Et amours aussi m'enortoit
Que je perseverasse avant.
Souvent me mettoie au devant
De elle; car quant le véoie
Tout le jour plus lies m'en trouvoie.
Or avint q'un après-disner

En un gardin alai juer
Où ot esbatemens pluisours
De roses, de lys et de flours,
Et d'aultres esbas mainte chose ;
Et là une vermeille rose
Coeillai sus un moult vert rosier;
Et puis m'en vinc, sans point noisier,
Tout liement devant l'ostel
De ma dame. J'oc l'éur tel,
Que d'aventure l'i trouvai.
A li vinc, et se li rouvai
Que par amours le vosist prendre.
Elle respondi, sans attendre,
Sus le point dou non recevoir,
Et me dist, par moult grant sçavoir
Et par parlers douls et humains:
« Laissiè-le, elle est en bonne mains »
Et je li dis : « Prendés-le, dame,
» Car en millours ira par m'ame ; »
Et elle doucement le prist,
Et en parlant un peu sousrist.
Ce me fist grant joie et grant bien
Quant je vi le bon plaisir sien.
Congié pris et de là parti;
Mès au depart moult me parti
Grandement de son doulc espart.
Je m'en retournai celle part
Où la rose coeillie avoie,
Car plus bel lieu je ne savoie
D'esbatemens ne de gardins.

Là estoie soirs et matins,
Et moult souvent trestout le jour;
Tant mi plaisoìent li sejour
Que je ne vosisse aillours estre.
Et quant revenus fui en l'estre,
Par dessous le rosier m'assis
Où de roses ot plus de sis;
Et droit là fis un virelay
Tout otel que droit ci mis l'ay.

Virelay.

Coer qui reçoit en bon gré
Ce que le temps li envoie
En bien, en plaisance, en joie,
Son éage use en santé;
Partout dire l'oseroie.
Comment qu'en la douce vie
D'amours les pluisours bien sont
Navré d'une maladie
Et ne scevent pas qu'il ont,
Mès leur coers de ce secré
Cognoist bien la droite voie.
He mi! vrais Diex! se j'avoie
Un seul petit de clarté
Trop plus liement diroie:
Coers qui reçoit en bon gré etc.
Plus plaisant ne plus jolie
N'a je croi en tout le mond
Que ma dame, qui me lie
Le coer; mès en larmes font;

Car, quant j'ai à tout pensé,
Ne sçai se li oseroie
Dire que ma vie est soie;
Et s'elle n'en a pité
N'est drois que plus dire doie:
Coers qui reçoit en bon gré etc.

Le Virelay fis en otant
D'espasse qu'on liroit notant,
Et puis si me parti di'lluec.
A mon département, avec
Moi estoïent en contenance
Douls pensers, espoirs et plaisance;
Et grant compagnie me tindrent;
Noef ou dis jours avec moi vindrent.
Et si m'avint un peu après
Qu'en un hostel, joindant moult près
De cesti où demoroit celle
Qui tant estoit plaisans et belle,
Nous cinc ou nous sis d'un éage
Y venimes de lie corage
Et mengames dou fruit nouvel.
En solas et en grand revel
Là estoit ma dame avec nous
Dont le contenemens fu douls,
Mès ne li osai samblant faire
Dont on pevist penser estraire.
De la partesimes ensi.
Moi, toujours attendans merci,
Changoie souvent maint pourpos

Et disoie: « Se tu n'es os
» De li remontrer ton corage,
» Je ne te tenrai pas à sage.
» Ce n'est pas vie d'ensi vivre.
» En ceste amour ton coer s'enivre,
» Et puis aultre chose n'en as
» Fors les regars et les esbas.
» Vrés Diex! disoi-je, c'est assés.
» Se cils bons temps m'estoit passés
» Je ne sauroie où refuir.
» J'aim mieuls joiousement languir
» Que de faire chose, ne dire,
» Dont je soie occis à martire. »
  Ensi passoïe la saison,
Tout par amours et par raison.
Raisons voloit que je souffrisse
Et amours que mon coer offrisse,
Et que remonstrasse à la belle
Comment je vivoïe pour elle,
Et que tout ce que je faisoie
Ce n'estoit que pour l'amour soie:
« C'est bon, di-je, que je li die,
» Et bellement merci li prie. »
Di-je: « Volontiers li dirai
» Si tretos que le lieu aurai. »
Sur ce ordonnai mon penser.
Une fois presins à danser;
Là estions plus de nous doi;
Je le tenoïe par le doi,
Car elle me menoit devant

Mès tout bellement en sievant,
Entrues que le doi li tenoie
Tout quoïement li estraindoie;
Et ce si grant bien me faisoit,
Et telement il me plaisoit
Que je ne le sauroie exponde.
S'elle chantoit, de li resporde
Moult tost estoie appareilliés.
Hé mi! com lors estoie liés!
Puis nous asséins sus un sige.
Et là tout bellement li di-je,
Ensi que par parolle emblant:
« Certes, belle, vo doulc semblant,
» Vo gent maintien, vo corps legai
» Me font avoir le bien que j'ai.
» Je ne le vous puis plus celer.
» Se temps avoïe dou parler,
» Et que ci fuissiemes nous doi,
» Je le vous diroie par foi. »
Et elle un petit me regarde,
Ensi qu'on ne s'en presist garde,
Et me dist seulement: « Feriés?
» Es-se à bon sens que me voudriés
» Amer? » Et à ces cops se lieve
Et dist: « Dansons; pas ne me grieve
» Li esbatemens de la danse. »
Lors entrames en l'ordenansce
De danser une longe espasse.
Il n'est esbanois qui ne passe.
De cesti là nous partesins

Et de son bel ostel issins;
Mès au partement congié pris
A la belle et bonne de pris
Qui le me donna liement.
Ne le sceuist faire aultrement,
Car elle a si très lie chière
Qu'on l'en doit bien tenir pou rebière.
Tout ensi passoïe le temps.
Une heure je venoie à temps
De li véoir, et l'autre non.
La belle et bonne de renom
M'avoit le coer saisi si fort
Que point n'avoïe de confort
Le jour, se véu ne l'avoie.
Et quant à la fois je savoie
Qu'en aucun lieu aloit esbatre,
Pas n'i fausisse del embatre,
Mès que sa paix véoir y peusse.
Jà aultrement alé n'i eusse.
Or entrai en merancolie,
De ce qu'elle estoit ossi lie
Aux aultres gens qu'elle ert à moi;
Et je, qui de fin coer l'amoi,
En disoie souvent: «Hé mi!
» Celle a fait un nouvel ami.
» Elle jue et rit à cascun;
» Si regard sont trop de commun. »
Ensi disoïe moult pensieus,
Et souvent d'uns moult piteus yeus
Le regardoïe. En ce regard

Looie moult, se Diex me gard!
Sa bonté, sa beauté, ses fais,
Et disoïe: « S'un pesant fais
»M'a Amours envoyé pour elle
»Ne m'en chaut; pour tele pucelle
»Deveroit-on mort recevoir;
»Mès qu'elle seevist bien de voir
»Que mors je fuisse en son servisse
»Ne le tenroïe pas pour visce. »
Qui est en pensée nouvelle.
Peu de chose le renouvelle.
Souvent pensoïe sus et jus;
Et à la fois à aucuns jus
Aux quels s'esbatent jone gent.
Juoie de coer lie et gent,
Mès que ma dame y fust pour voir,
Ou qu'elle m'i pevist véoir;
Et pour très petite ocquoison
Passoïe devant sa maison,
Et jettoïe mes yex vers elle;
Et quant il plaisoit à la belle
Que de li un regart euisse,
Tout erramment en coer sceuisse
S'il estoit amoureus ou non.
Tels demande souvent grant don
Auquel pas on ne li otrie
Sitos qu'il vodra quand il prie;
Je m'en sçai bien à quoi tenir.
Il m'a convenu soustenir
Moult de grief, dont petit don ai.

En ce temps que mon coer donnai,
Sans departir, tout à ma dame,
Par amours qui les coer entame,
Une heure si très lies estoie
Qu'à toute chose m'esbatoie,
Et une aultre si très pensieus
Qu'en terre clinoie mes yeuls,
Et ne faisoïe de riens compte
S'il ne me portoit blasme ou honte.
Je m'avisai à très grant painne
Que ma dame très souverainne
Ses venirs et alers avoit
A une femme qui savoit
De ses secrés une partie;
Je me très vers celle partie.
Car aillours ne m'osaisse traire
Pour ma nécessité retraire.
Ensi di, quant je fui venus :
« Damoiselle, nulle ne nuls,
» Fors vous, ne me poet conseillier,
» Se vous y voliés travillier.
» Et ve-me-ci, vo valeston,
» Pour entrer en un baneston
» Se le me commandiés en l'eure. »
Et celle qui me volt sequeure
Me respondi tout erramment :
» Or me dittes hardiement
» Tout ce que il vous plaist à dire;
» Et, foi que doi à nostre sire,
» Là metterai, à mon pooir,

» Conseil et confort, tout pour voir.»
— « Ahi! di-je, vostre merci!
» En vérité dou tout muir ci
» Pour celle. Nommer li alai;
» Voirs est qu'un petit l'en parlai
» L'autre fois. Mès depuis sans doubte,
» Si com elle euist de moi doubte,
» Elle ne se met plus en voie
» De parler à moi, ains m'envoie
» De regars amoureus trop mains
» Qu'elle ne soloit faire. Au mains,
» Ensi que dire li porés,
» Et sus ce sa response orés,
» Que point dure chière ne face;
» Car je, qui prie à avoir grasce
» Et merci, quant il li plaira,
» En tel dangier mon coer mis a
» Que sus le point dou desconfire,
» Ensi que vous li porés dire. »
Ceste qui ot pité de moi
Me respondi: « En bonne foi
» Je vous dirai que vous ferés.
» En une chançon escrirés
» Une grant part de vostre entente,
» Et je vous di que, sans attente,
» Del envoyer ne vous conviegne,
» Ensi c'on ne scet dont ce viegne
» Elle l'ara et le lira,
» Et aucune chose en dira;
» Puis li dirai que fait l'avés

» Pour s'amour, au mieulz que savés. »
Di-je bien: « Oil, damoiselle;
» N'ai oy parolle si belle;
» Et je le ferai tout errant. »
Adont, de coer lie et joiant
Une balade maçonnai
Où nulle riens ne mençongnai.

Balade.

Très plaisans et très honnourée,
En qui tout grant bien sont compris,
Mon coer, m'amour et ma pensée
Avés par vos douls regars pris;
Or vous suppli, dame de pris,
Que vous me voeilliés faire otri
Dou gracieus don de merci.
Je n'ai toute jour ajournée,
Ne toute nuit, nul aultre avis
Que de moi loyalment amée
Soyés; ensi serés tout dis.
Et s'envers vous sui trop petis,
Pour Dieu que ne m'ayés bani
Dou gracieus don de merci.
Loyautés doit estre comptée
En fais, en oevres et en dis.
Or vous plaise d'estre enfourmée
De moi, car vos servans m'escris;
Et se j'ai en ce riens mespris
Pardonnés le moi, car je pri
Dou gracieus don de merci.

La Damoiselle alai baillier
La balade escripte en papier ;
Et ceste, qui Jhesus honneure,
Le garda bien, tant que vint l'eure
Que ma dame et elle à seulet
Estoïent, ensi qu'on se met.
Adont la damoiselle sage
Qui d'amours savoit bien l'usage,
Car batue en avoit esté
Plus d'un yver et d'un esté,
Li dist par trop belle raison:
« J'ai ci escript une chançon;
» Par amours voelliés le moi lire. »
Et ma dame prist lors à rire
Qui tost pensa dont ce venoit
Et dist : « Ça ! » Quant elle le voit
Souef en basset le lisi ;
De sa bouche riens el n'issi;
Fors tant, par manière de glose :
« Ce qu'il demande, c'est grant chose ! »
Onques riens el n'en pot avoir.
Ce me compta-elle, pour voir.
Or fui-je forment courouciés.
Deus jours ou trois, tous embronciés
Et le chaperon sur les yex
Me tenoie, trop fort pensieus,
Et à la fois me repentoie
Pour tant que grant dolour sentoie
Quand je l'avoïe véu onques;
C'est ma destruction. Adonques

Reprendoïe tost ce parler,
Ne le laissoïe avant aler
Et disoïe : « Par Saint Denis !
« Se pour l'amour de li finis,
» Le corps en terre et à Dieu l'ame
» Je ne puis avoir millour lame.
» Aussi fist jadis Léander
» Pour Héro, fille à Jupiter,
» Et Acilles, qui preus regna,
» Pour la belle Polixena,
» Et Actéon li damoiseaus.
» Si je suis comptés avec ceauls
» Qui sont pour loyalment amer,
» Mort ou péri dedans la mer,
» Je le tendrai à grand victore
» Et le me compterai à glore. »
En cel estat que je vous di,
Si com j'ai sentu puisse-di,
Estoïe lors apparcillies
D'estre une heure ireus, l'autre lies.
Mès quant Amours venoit en place
Et le souvenir de la face
Ma dame, simple et gracieuse,
Et sa contenance amoureuse
Toute dolour mettoïe arrière,
J'en avoïe bonne maniere.
Avec les amoureuses gens
Estoïe hetiés, lies, et gens,
Et devisoïe à faire festes
Et tous esbatemens honnestes,

Chanter, danser, caroler, rire,
Bons mos oyr, parler et dire.
Et quant je pooie véoir
Ma dame, ce fust main ou soir,
A par moi disoïe. « Ve-la
» Celle qui si bel m'aparla
» Quant je parlai à li premiers.
» Son corps n'est mies coustumiers
» Fors que d'onnour et de bien faire.
» Cascuns prise son bel afaire
» Son maintien, son estre et son sens;
» Pour ce, dou tout à li m'assens. »
Par heures je me confortoie
A par moi, et me deportoie;
Et à la fois venoit une heure
Que me venoïent courir seure
Les mauls d'amours en abandon.
J'en avoïe si grant randon
Que j'estoïe plus dolereus
Que ne soit uns cops colereus.
. Mès trop grant confort me portoit
La damoiselle, qui estoit
Assés secrée de ma dame.
Onques mès ne vi millour fame.
A l'ame li voeille Diex rendre!
Pluiseurs fois m'a fait elle entendre
Grans confors, dont il n'estoit riens.
Je prise moult bien tels moyens
De sçavoir de nécessité
Ouvrer et faire auctorité

Quoi qu'on y voïe le contraire.
Mès Amours ont moult bien à faire
Qu'on soit à la fois resjoy,
Et, soit gengle ou voir, conjoy ;
Aultrement les coers amourous
Seroïent trop fort dolerous.
Et j'estoïe lors en tel point
Que sus l'estat et sus le point,
Auques près sus le marvoyer,
Et pour moi en bien ravoyer
Et pour estaindre l'estincelle,
Je venoie à la damoiselle,
Qui auques mes secrés savoit
Et qui de moi pité avoit.
Pour ce que tant de mauls portoie.
En li comptant me deportoie,
Et alegoie la dolour
Qui m'apallissoit la coulour.
Or avint qu'une fois li dis:
« Damoiselle, peu me tiene fis
» De l'amour celle que tant aime,
» Que ma très souverainne claimme,
» Car je n'en puis avoir raison
» Dedens ne dehors sa maison,
» Ne aler vers li plus je n'ose ;
» Dont c'est une trop fière chose
» Car vous savés de quel pointure
» Je sui poins, par tele aventure
» Qui soudainnement me poindi;
» Et se n'ai nul confort de li.

» Encore voi-je à sa manière
» Qu'elle me monstre crue chiere,
» Je saroie trop volentiers
» Pourquoi c'est; et, se m'est mestiers.
» Si aurai avis si je puis
» Sus mes mauls et sus mes anuis. »
Et celle lors me respondi
Tout bas, et me dist: « Je vous di;
» Il vous fault changier vo corage.
» On parle de son mariage. »
— « De son mariage! » — « Par Dieu
» Voire, dist ceste, et s'est en lieu
» Qui est bien tailliés de venir. »
Or ai-je bien le souvenir
Comment je fui appareillies.
Se j'avoie esté petit lies
En devant, encore le fui
Cent fois plus, et en grant anui.
Doubte et cremour si m'assalirent
Qui le viaire m'apallirent.
Les yex et la bouche et la face.
N'est contenance que je face,
Fors que de desconforté homme.
Adont infortunés me nomme;
Et me part sans nul congié prendre;
Et tous seulés, sans plus attendre,
En une chambre m'encloy.
Je ne sçay se nuls homs m'oy;
Mès je fis là des beaus regrés,
Ensi com loyal amant vrés,

Plain de jalousie et de painne,
Et qui amours à son gré mainne.
  Ensi à par moi je m'argue:
« Haro! di-je, je l'ai perdue !
» Pourquoi l'aim, ne onques l'amai ?
» Or sui-je entrés en grant esmai.
» Que ferai s'elle se marie ?
» Foi que doi à Sainte Marie !
» J'ociroie son mari ains
» Que il mesist sus li les mains.
» Auroi-je tort? quant la plus belle
» Et qui de mon coer dame est-elle
» Lairoie aller par tel fortune.
» N'ai à morir d'une mort q'une.
» Ve-le-ci; elle sera preste.
» Fortune pour moi le m'apreste,
» Puisqu'on voelt ceste marier
» A qui mon coer se voelt tirer.
» Je ne le poroie souffrir.»
  Lors m'alai si dou tout offrir
A anois, à merancolies,
Et à toutes aultres folies,
Que j'en fui en peril de perdre.
Les fievres m'alèrent aherdre;
Je m'alai acoucier au lit
Où je n'oc gaires de delit;
Et fuisse mors dedens briefs jours,
Se ne m'euist donné secours
La damoiselle qui là vint.
Le chief me mania et tint.

Bien senti qu'en peril estoie.
Adont me dist la merci soie
Pour moi aidier si bons consauls
Q'un petit cessa mes travaus.
Mès depuis trois mois tous entiers
Fui je à la fievre tous rentiers;
Et adont en la maladie,
C'est bien raisons que je le die,
Fis-je une balade nouvelle.
Au desespoir d'amours fu celle.
Je ne sçai s'elle vous plaira
Mès tele est qui bien le lira

Balade.

Pluiseur amant vivent bien en espoir
D'avoir merci et d'estre encore amé,
Mès ma vie est tournée en desespoir,
Car on m'a jà tant de fois refusé,
Tant eslongié, tant monstré de samblans
Durs et crueuls, et contre moi nuisans,
Que je n'ai fors painne, mauls et dolours.
Je finerai ensi que fist Tristrans,
Car je morrai pour amer par amours.
Las! que briefment puisse la mort avoir.
Plus le desir assés que ma santé;
Car ma dame, qui tant a de savoir,
No voelt avoir ne merci ne pité
De moi, qui sui son cremetous servans;
Ains me refuse et grieve et nuist tous tamps.

Se m'en fault dire, et par nuit et par jours,
Je finerai etc.
Et si scet bien, ensi com je l'espoir,
Com longement j'ai jà pour li porté,
Taint le viaire et pale et mat et noir;
Mès point n'i vise on le m'aien compté;
Ains est tout dis en ses pourpos manans.
Et quant je sui bien à tout ce pensans,
Dire m'en fault en cris, en plains, en plours,
Je finerai, etc.

Chief enclin et moi moult malade,
Ordonnai-je ceste balade;
Et quand je poc je l'escrisi.
Bien me plot quant je le lisi.
Nom-pour-quant pas n'en fu estainte
La maladie, qui destainte
M'avoit la coulour et la face.
Or est drois que memore face
Comment vivoïe nuit et jour
Sans avoir gaires de sejour.
Je me tournoie et retournoie,
Et en tournant tels m'atournoie
Que je ne vous saroïe dire
De cent parts le mendre martire
Que j'avoïe lors à porter.
Mès pour moi un peu conforter
J'en laissoïe bien convenir
D'amours le très doulc souvenir;
Et ce grandement me valli.

Mès toutes fois il me falli
Estre trois mois trestous entiers
A la fièvre certains rentiers;
Et homs qui vit en tel meschief
A par droit dolerous le chief.
Je l'avoïe lors si endoivle,
Et le coer si mat et si foible
Qu'à painnes pooïe parler,
Ne moi soustenir, ne aler;
Et la calour si m'ataingnoit,
Et si très fort me destragnoit
Que je n'avoie aultre desir
Que tout dis boire et moi jesir;
Mès deffendu on le m'avoit,
Uns medecins, qui bien sçavoit
Quel maladie avoie el corps.
Pour moi traire de calour hors
Avoit à mes gardes bien dit
Qu'on ne laissast entours mon lit
Nul buvrage, ne pot, ne voire,
Car trop contraire m'estoit boire,
Et on m'en garda bien aussi.
Dont une fois m'avint ensi
Que j'avoie calours si grans
Que de riens je n'estoie engrans
Fors de tant que bé u euisse;
Et me sambloit, si je peuisse
Boire, que j'estoie garis.
A dont di-jou tous esgaris:
« Ha! pour Dieu! qu'on me donne à boire

» Ou je muir ! » On ne m'en volt croire,
Ains mes gardes se teurent quoi;
Et je, par grans desir dis : « Quoi !
« Me laïran de soif morir » !
En cel ardour, en ce desir,
M'ala souvenir de ma dame;
Lors m'alai acoisier, par m'ame;
Et pris fort à penser. Nient-mains
Sus mon orillier mis mes mains.
En ceste ardour qui me tenoit
Mains pensers devant me venoit.
Là ordonnai une complainte
D'amours, dont en veci la plainte.

La complainte de l'amant.

A boire ! à boire ! le coer m'art.
Car ferus est d'un ardant dart;
Pour ce desire tempre et tart
Boire à foison;
Car la flame par tout s'espart.
Jà est bruïs plus que d'un quart,
Et se n'i sçai voïe ne art
De garison,
Ne medecine, ne puison,
Car touchiés est dou droit tison
Dont Cupido, une saison,
Se Diex me gart
Feri Phebus en l'oquison
De Dane à la clere façon.
Or ai juste comparaison
Pris pour ma part,

Dane si fu une pucelle;
De Diane estoit damoiselle,
Que Phebus enama; mès celle
Point ne l'amoit,
De quoi Phebus, pour l'amour d'elle,
Reçut mainte dure estincelle
Vive et ardans, sous la mamelle,
Et à bon droit,
Car pour s'amours si pris estoit
Qu'il le prioit et requeroit;
Mès celle tout dis le fuioit.
Ensi la belle
Que mon coer crient, sert, aime et croit
Me tient en ce méisme endroit;
Com plus li prie et mains reçoit
De ma querelle.

Au mains se j'en avoie otant
Que Phebus ot en son vivant,
J'en viveroïe plus joiant
Que je ne face,
Comment qu'il n'en ot pas trop grant
Deduit au coer; mès nom-pour-quant
Les Diex qui le virent amant
Li firent grasce,
Et encores il s'en solace;
Et se l'acole et se l'embrace,
Mès véoir ne le poet en face,
Ne son semblant

Et se poursieut tousjours la trace
De sa très amourouse chace;
Mès Dane au coer ne li pourchace
Joie noiant.

Or vous dirai raison pourquoi
Phebus chéy en tel anoi.
Il y ot bien cause, je croi,
Veci comment :
Un jour ert en son esbanoi
Cupido, d'amours Dieu et roy.
Avint que Phebus vint sus soi
Soudainnement,
Et li dist orguillousement :
« L'arc de quoi tu très rent-moi, rent,
» Et la fleche tout ensement,
» Car envers moi
» Tu ne seés traire de noient.
» J'ai occis Python le serpent
» Qui de longour ot un arpent,
» C'est trop pour toi. »

Et Cupido qui fu plains d'ire
Li prist, tout en pensant, à dire :
« Voire ! Phebus, Phebus, beau sire,
» Estes vous tels
» Que mon arc et la droite vire
» Dont je m'esbas et dont je tire
» Me volés ores contredire,
» Et vous vantés
» Que mieulz de moi trayés assés.

» Je ne suis mies si lassés;
» Car ains que li ans soit passés,
» Pour vo mestire
» Contre moi, ne vous garirés;
» Car ma fleche si sentirés
» Que mieuls trai que vous, ce dirés,
» Doit il souffire? »

Bien li tint ce qu'il li promist,
Si com Ovides le descript;
Car en brief termine il s'assist
Dessus le mont
Que de Supernascus on dist.
Son arc et ses deus fleches prist;
L'amourouse ou coer Phebus mist
Si très parfont
Que là où li vrai amant l'ont,
Ce fut pour Dane, qui adont
Estoit la plus belle dou mont.
Ensi l'esprit.
L'aultre fleche dou cop secont,
Traist à Dane. Trop loing se vont
Ces deus cops, car contraire sont
Et plain d'estrit.

Li une fleche est amourouse
Et li aultre si haynouse
Que plus ne poet. De la plommouse
Fu lors attainte
Dane la simple et gracieuse.

Pour ce se tenoit orguillouse
Contre Phebus et peu pitouse
D'oyr sa plainte.
Nom-pour-quant proyere tamainte,
Maint souspir et mainte complainte
Fist Phebus, qui vie en ot tainte
Très dolerouse;
Dont la face avoit pale et tainte.
Souvent disoit à vois destainte:
« Dane, pourquoi m'es-tu si fainte
» Ne si nuisouse

» Quant tu ne me dagnes amer?
» Si n'a deçà ne delà mer,
» Dame qui on devist blasmer
» Pour moi chierir.
» Je ne le di pas pour vanter;
» Mès pour ce que d'amour sans per
» Je t'aim, et si ne puis trouver
» Ne en toi vir
» Grasce qui me puist resjoir.
» Ne tu ne me daignes oyr,
» Mès eslongier et defuir,
» Et moi donner
» Aperte cause de morir;
» Car longement ne puis souffrir
» La vie où il m'estoet languir,
Et cest tout cler. »

Ensi faisoit Phebus ses plains,
D'amours et de dolours tous plains;

Mès Dane n'acontoit deus pains
A ses anois,
Ains s'esbatoit pour ce nient-mains
Que Phebus fust pour li d'estrains.
Avint qu'un jour chaçoit aux dains.
Dont celle fois
Regarde et voit Dane ens el bois.
Vers li s'en vint, et com courtois
Se le salue ce fu drois
Et joint ses mains;
Et quant Daen en oy la vois,
Elle ne dist pas : « Je m'en vois. »
Mès tantos s'en fui en vois,
Quanque pot ains.

Parmi le bois tout le grant cours.
Moult li sembloit li termes cours
Qu'avoir peuist aucuns secours
De la Déesse
Dyane, à qui elle tous jours
Prioit et faisoit ses clamours;
Et li disoit : « Tous mes retous,
» Dame et maitresse,
» Sont en vous. Dont par vo noblece
» Ne consentés que jà me blece
» Phebus, car je en suis en esce;
» Trop m'est entours;
» Et se je fui tout pour lui es-ce
» Car onques d'amer n'oc la tece,
» Ne onques ne senti la flece
» Au Dieu d'amours. »

En fuiant disoit Dane ensi.
Et tant ala qu'elle a fui
Sus les ombres de Penéi;
Là s'aresta,
Car sa force moult a foibli;
Et Phebus de priès le sievi.
Quant Dane le vit dalès li
Li s'escria
Et dist : « Dame, que mavenra ?
» Se ne m'aidiés trop mal m'ira
» Car Phebus de moi joïra. »
Sa vois oy
Dyane qui forment l'ama;
Aidier le volt. Adont droit là
En un lorier le transmua
Vert et joli

Or est Dane en lorier muée
Et Phebus à cui pas n'agrée
Ne s'en poet trop en sa pensée
Esmervillier.
En estant jette sa visée
Que celle qu'il a tant amée
Que Dame et amie clamée
Est un lorier;
Pas ne le voelt pour ce laissier,
Mais le va doucement baisier
Et acoler et embracier,
Et dist : » Riensnée
« Ne me puet au coer tant aidier

« Que toi honnourer et prisier,
« Douls arbres, car Dane och moult chier
« Qui m'est emblée.

« Dyane en lorier le m'a mis.
« Et pour ce que je ses amis
« Sui et voeil demorer tout dis
« Un don li donne
« Qu'en tous temps iert vers et jolis,
« Et tout Roi qui conquerront pris
« D'onneur et d'armes tant le pris
« Une couronne
« Aront de lorier belle et bonnne
« Et le portera la personne
« Qui victore aura; je l'ordonne
« En tous pays
« Souef flairra et foeille et gonne »
Ensi ala com je vous sonne,
Si com Ovides l'araisonne
En ses escris,

Pour revenir au droit propos
De mon plaint de quoi je propos,
Di que Phebus en grant repos
Vint de sa Dame
Quant elle fut muée en bos.
Raison pourquoi dirai tantos.
El nen avoit que crueuls mos.
Qu'est de la fame
Qui le coer d'un amant entame

Et puis n'en voelt oïr esclame
Ne receveir en pité larme
Que li devos
Die ne fait, ançois l'enflame.
Trop mieulz vaudroït celi, par m'ame!
Estre pelerine à Saint Jame
Qu'en tel compos.

Plevist ore au roy de lassus
Que ma dame, qui de refus
S'esbat à moi et fait ses jus
Fust devenue
Un beau lorier vert et foellus;
Au mains je ne seroie plus
En doubte de moi traire en sus
De sa véue;
Mès ce qu'elle se rit et jue
A moi donner response nue,
Ce me taint la coulour et mue;
S'est mes argus.
S'en un lorier estoit vestue
Ma dolour auroit grand ayewe
Car elle seroit secourue.
De la Phebus.

N'ama Pymalion l'image
De quoi il fist taille et ouvrage;
Et Candasse, qui tant fu sage,
De pourtretture
Fist ouvrer le droit personnage
D'Alixandre, corps et visage,

Et enama de bon corage
Celle painture.
J'en sçai mainte belle figure.
Se ma dame, qui tant m'est dure,
Est aussi muée en verdure,
Ni voi damage
Dont je fesisse trop grant cure,
Mès quant je vise à l'aventure
J'ai dit, au regarder droiture,
Un grant oultrage,

Quant j'ai ma dame souverainne
Sous hedié par pensée vainne
Que sa façon doulce et humainne
Et son gent corps
Fust mués en fourme vïllainne.
De la merveille je me sainne
Comment j'oc onques sanc en vainne
De penser lors
Si grant oultrage. Ahors, ahors!
Certes je ferai tirer hors
Le sanc de moi qui s'est amors
Et mis en painne
A moi donner tous desconfors.
Se ma dame ooit telz recors
Mieulz me vauroit à estre mors
Qu'en leur demainne

Mès qui m'a fait tels souhès faire?
Il ne me sont pas nécessaire
Car de petit me poet-on traire

En grant peril.
Trop me voelt estre secretaire
Fortune, qui a tous voelt plaire;
Se j'ai mesdit je m'en voeil taire.
De li vient-il.
Trop sont ses las fors et soubtil
Prendre me voelt, je croi, au bril;
Elle m'a mis en grant péril
De moi deffaire,
Mès quoi qu'elle me tiegne vil,
Ma dame à le coer si gentil
Que jà ne m'en vodra nennil
Chose contraire.

Aussi j'escuse le coer mien
Qu'onques n'i pensai mal engien.
Amours le scet, qui cognoist bien
Ce que je pense,
Comment j'aimme sus toute rien
Ma dame, car c'est tout mon bien
Mon souverain Dieu terriien
Tant qu'en loquensce
C'est m'onnour, c'est ma reverensce;
C'est ma très plaisant residensce
Où je prenc confort et prudensce
Sans nul moyen;
Si le voeil en obediensce
Servir par bonne diligensce
Et recevoir en pascience
Le plaisir sien.

Et se fortune plus m'assault
Qui de mon coer fait son bersault,
Pour que le chose il tressault
En mainte fourme,
Si me vodrai-je tenir baut
Car courous en coer riens ne vault.
Mès par nécessité il faut
Aidier coer mourme.
Las! mès se ma dame on enfourme
Que je l'aie, par langage ourme,
Souhedié ne lorier ne ourme,
Un moult bel sault
Ferai, et aurai grant sens d'omme
Se je me puis, ce est la somme,
Escuser; car pour mains on nomme
Homme ribaut.

Quant je m'avise, j'ai dit mal,
Car je voeil mettre en general
Ce qui est en especial
Chose commune.
Ce scevent juge official
Comment fortune boute aval
Ceuls à pié et ceuls à cheval
Et les desjune
A la fois en droit temps c'on june
De jalousie et de rancune.
Encores fait trop pis fortune
En principal.
Dont s'il est aucuns ou aucune

Qui s'en plaint, elle est à tous une;
Mès jou aurai, malgré l'enfrune,
Le coer loyal.

Si m'est vis que je me puis mieuls
Escuser par droit en tous lieus
Que de son fait estre doubtieus
Ne moi doloir.
De fortune voeil-je estre esquieus
Et penser aux douls plaisans yeus
De ma dame, vairs et gentieus,
Et concevoir
Comment elle fait son devoir
De sagement apercevoir
De donner et de recevoir
Regars soubtieus.
Cils pensers me met main et soir
En tel frefeil, au dire voir,
Que je ne cognois blanc à noir
Si m'ayt Diex.

Et m'est vis qu'à coisir ou monde
Si grans qu'il est à la réonde
On ne trouveroit pas plus monde,
C'est chose vraie.
Toute bonté en li habonde
Et moult grant beauté li souronde
Simple et plaisans, vaire est et blonde,
Jolie et gaie;
Son bel maintien forment m'esgaie;
Car si courtoisement me paie

D'un regart, dont elle me plaie
    Pour ce une onde
De pité convient-il que j'aie,
Ou aultrement la mort m'adaie,
Car j'ai pointure au coer sans plaie
    Grande et profonde.
Qui ne poet à garison prendre;
Car elle est si foible et si tendre
Que de trop petit elle engendre
    Painne et doulour.
Un seul regard me fait entendre
Que je doi et puis bien attendre
Grasce en ma dame où je voeil tendre
    Par bonne amour.
Or ai-je à la fois grant paour
De fallir et de lointain jour;
Et pour ce qu'en peril sejour
    Je voeil aprendre
Comment trouver poroie un tour
Salve sa paix et son honnour
Que je peuisse à sa douçour
    Plus brief descendre.

Mès je ne sçai qui m'en conseille
Car ma vie n'est pas pareille
Aux aultres, ains est despareille
    Plus qu'aultre chose;
Car quant je dors ou quant je veille
Tousjours m'est presente en l'oreille
Ma dame, qui blanche et vermeille
    Est com la rose;

Et lors, à par moi je propose
Les grans biens de li et les glose;
Et quant en ce penser repose
Moult tost m'esveille
Amours qui m'est au coer enclose;
Mès je voi bien qu'elle me pose
Car à ma dame dire n'ose
Ceste merveille.

Ains d'un tout seul regart s'esbat
Mon coer, il n'i prent aultre esbat;
Mès longement en cel estat
Vivre ne puis;
Car mon coer tient en grant debat
Cremeur qui dedens soi s'embat,
Et Jalousie qui abat
Tous mes deduis.
Cuidiés vous que je soie vuis
De durs jours et de povres nuis ?
N'ennil; j'en ai bien quatre muis
De bon acat:
Et ai éu le plus de puis
Que je mis le pié dedens l'uis
De l'ostel où confort ne truis;
Ce me rent mat.

Et ne sçai où garant je quiere,
Car c'est mieulz drois que j'en requiere
Ceste qui me poet mettre arrière
De joie ou ens
Qu'autrui; mès trop criene sa manière;

Car je sçai bien combien l'ai chiere.
Mès elle fait trop millour ciere
A pluisours gens
Qu'à moi qui ai mis tout mon temps,
Mon coer, mon corps, m'amour, mon sens,
A li amer. Hé mi dolens!
Or m'est plus fiere
Qu'aux aultres, ce m'est durs contens;
Je ne m'en tienc pas pour contens
Car je li samble un droit noiens
En ma proyere.

Elle y aconte ensi que nient;
C'est ce qui en soussi me tient
Dont, se mon coer s'esmaie et crient
Et se complaint
Bien y a cause; il apertient;
Car toutes fois qu'il me souvient
Comment ma dame me maintient,
Mon coer se taint
Diversement en plus d'un taint;
Car chalour et froidour l'attaint,
Et si n'est douçour qui l'estaint,
Dont s'il n'avient
Que Franchise Pité ramaint,
Je sçai moult bien où la mort maint,
Et se je muir, aussi font maint;
Morir convient.

J'aim'mieulz morir, jà ne demeure,
Puisque Fortune me court seure

Et que la mort pour moi labeure
  Qu'estre entrepiés.
Il n'est confors qui me sekeure,
Ne qui pour moi aidier akeure
Et mon las coer quï tous jours pleure
  Si est playés
D'un ardant dart qui fu forgiés
D'un douls vairs yex, plaisans et lies.
Or n'est boires, tant soit hetics
  Qui me saveure
Ne par qui soit assouagiés
Le soif que j'ai, qui m'est si griés.
Boire me fault, dame; or m'aidiés
  Il en est heure.

 Or ai-je demandé à boire
Et que ma demande soit voire
On m'en poet loyalment bien croire,
  Que grant soïf j'ai.
Mais ce n'est pas de vin d'Auçoirre
De saint Poursain ne de Sansoirre,
Tant soit clers ne frians en voire
  Ne de goust gai;
Ains est d'un simple parler vrai
Qui viegne dou coer. Je n'aurai
Bien jusqu'à tant que je verai
  Venir bon oirre
Ce parler qui m'oste d'esmay
Et lors le soif estinderai
Que j'ai si grant. Certes je fai
  Bien à concroire.

Car qui desire, il n'est pas aise,
Ains vit en painne et en mesaise.
Pour ce reçoi, par Saint Nicaise !
Grief penitance
Il n'est nulle riens qui me plaise
Ni qui mon povre coer apaise;
Fortune m'acole et me baise
A sa plaisance,
Elle a sus moi trop grant puissance
Elle me tolt la cognissance
De manière et de contenance
Qui s'en taise.
Se ce n'estoit seule espérance
Qui me tient en ferme ordenance
Je ne voudroie la montance
D'une Frambaise;

Mès elle bon confort me baille
Et garant contre la bataille
Qui nuit et jour au coer m'entaille
Pensers divers
Dont je m'estenc, frémis et baille.
Il n'est nulle riens qui me vaille.
Ne je ne sçai comment jou aille
Nus ou couvers;
Car soit esté ou soit yvers
Je senc mon corps, mon sanc, mes ners
Tous afoiblis, pales et pers.
Ensi sans faille
Sui-je de par fortune ahers.
N'ai fors le coer qui gist enfers

Mès jà à lui ne sera sers
Vaille que vaille

Me poet-on croire à ma parolle?
Oïl, car on dist à l'escole
Que la bouche dou coer parolle.
Certes ce fait.
Vois de la mienne n'ist ne vole
Que mon coer ne le jette en mole,
Et sent bien s'elle est sage ou folle,
Ains le retret;
S'elle est bonne en avant le met,
Se non par derriere le let;
Mes je sçai bien tant qu'à ce fait
Qui me console
Dou millour dou coer l'ai estret
Tout ce que j'ai dit et retret,
Et bien paroie dou parfet
Emplir un rolle;

Comment je vif, comment je sui,
Comment je sene painne et anui,
Et si n'en sçai pas bien à qui
Prendre conseil.
A ma dame, non à autrui,
Deuisse monstrer mon annui,
Car premiers par li mis je fui
En ce travel,
Ne Phebus, le Dieu dou soleil,
Pour Dane n'ot ains le pareil
Que je reçoi. Si m'esmerveille

Moult au jour d'hui
Comment tant dure en tel essein.
En tel soussi, en tel frefeil,
J'ai seul espoir; là me conseil,
C'est mon refui.

C'est assés peu, car longe attente
Fait bien fallir l'omme à s'entente.
Il est avenu à euls trente
Qu'il n'ont éu
De leur queste nulle aultre rente,
Fors tele qu'amours me presente;
Mès assés peu je me contente
De ce salu
Car s'aucun ont leur temps perdu
Je vodroie avoir despendu
Le mien en grasce et en vertu.
Las or me tempte
Desespoir qui onques ne fu;
Mès dedens moi qui me sent nu
De confort, simple mat et mu
Ce me tourmente.

Et si ne sçai où garant querre.
Il n'a si sage clerk en terre
Qui me scevist de ceste guerre
Mettre à la fin.
Mon coer voelt que tout di je erre;
Et com plus voi et plus m'enserre
En estat où ne puis conquerre
Un seul frelin.

S'en reçoit-je soir et matin
Maint froit maint chaud et maint hustin
Qui me font tenir chief enclin.
Or voeil requerre
Ma dame au gent corps féminin
Que par son doulc plaisir benin
Je puisse, dedens brief termin;
Sa grasce acquerre;

Et se je fail, ma joie est morte;
Et se je l'ai, je me deporte;
Ensi voi devant moi la porte
Ample et ouverte
Qui joie et destourbier m'apporte.
Voies y a, li une est torte,
Mès sievir vodrai la plus forte
Et plus aperte.
Plaisance s'est à moi offerte
Et m'a dit à la descouverte:
» Sert loyalment car de ta perte
» Ne desconforte
» Tu seras, selonc ta detserte
» Payés, je te dit tout à certe;
» Et se Fortune te perverte
» Si te conforte. »

Ensi Plaisance m'amonneste
Que je me tiegne en vie honneste,
Et trop bien me poet sa requeste
Faire tout riche.
Croire le voeil et servir ceste

Pour qui je sui entrés en queste.
Or doinst que sa grasce conqueste
    Car je m'afiche
Que se j'estoie roi d'Aufriche,
Duc de Baivière et d'Osteriche,
S'en feroi-je ma dame friche
    Honneur et feste.
Las ! mès je croi qu'elle, à trop nice
Tient mon langage et mon servisce;
Et pour ce sus moi, quoi qu'en dice
    Si peu s'arreste.

Je ne sui pas de taille digne
Pour amer chose si benigne
Com est ma dame feminine,
    Mès j'en accuse
Amours qui a mis la racine
Dedens le coer et qui m'encline.
A s'amour or en determine;
    Car je m'escuse
Par lui; ci ne fault nulle ruse.
Je sçai bien comment mon temps use.
On me debat, on me refuse,
    On me hustine;
C'est ce pourquoi je pense et muse.
Trop est pités pour moi repuse.
Pour moi m'est-elle si rencluse
    Ne si estrine.

Quant et que loyauté ne voeil
Servir et cremir bel acueil,

Et obéir à tout son voeil.
Pas n'i prent garde
Ma dame, Hé mi! dont je recueil
Plus de grieftés qu'avoir ne soeil
Et Cupido, dont je me doeil,
Si me regarde
Fellement de sa haulte garde,
Trait m'a de l'amourouse darde,
Mès de celle, que mal fu arde!
Plainne d'orgueil,
Qui est haynouse et couarde
Atrait ma dame la gaillarde.
Bien le voi, car elle me tarde,
Son doulc accueil,

Et ne sçai comment m'en chevisse;
Car se mespris vers li éuïsse,
Vraiement je me rendesisse
En l'eure mas.
Mes nennil; pourquoi je deuïsse
Recevoir si grant préjudisce
Que je reçoi? ne pourquoi g'isse
De tous solas?
He! Cupido, navré tu m'as
De la fleche dont jà navras
Phébus pour Dane. Or ne voi pas
Qui me garisse.
Ma dame me fuit le grant pas.
Et se m'ont donné ce trespas
Ses douls vairs yex fais par compas
Simple et propisce.

Car, quant premiers me regardoient,
Vis m'estoit que bien me pooient
Conforter, pour ce qu'il estoient
Doulc, simple et vair.
En ce regard qu'il me fesoient
Tout plainnement me conquéroient,
Car en regardant me perçoient
Sens, corps et coer,
Or voeil requerre à Jupiter,
Et à Venus sa belle soer,
Et à Juno déesse en l'air
Qu'il me desloient
De ce très dolerous enfer,
Et ostent de mon coer le fer
Qui me tolt le goust et le fler
Que mi œil voient;

Car je voi ce que je n'ai mie,
Grasce en ma dame à qui prie.
Dont se ma proiyere est oye,
Et que li Dieu
L'exaucent par leur courtoisie,
Faire me poeent grant aye.
Car quant Phébus n'ot point d'amie,
Dalès un rieu
Un beau lorier vit en son lieu.
Or pri Jupiter de coer pieu
Que mon fait face plus hastieu
Et qu'il m'aye,
Car je mec tout ou plaisir sieu.

Ma dame me fait trop pensieu,
Et pas ne li di en Ebrieu
Ma maladie,

Mais en langage cler et plain
Quand je puis; mès tant fort je l'aim
Que quand li voeil dire en certain
Et en apert
Comment pour li sui soir et main,
Je n'ai bouche, coer, oeil ne main,
Qui puist dire ne monstrer grain
Quel chose il quert.
Or ne sçai de quoi ce fait sert,
Car simplement et en couvert
Se tiennent mes yex tout ouvert,
Et ont grant fain
Que mon coer dice : » j'ai souffert
» Tous griefs pour vous, dame or; dessert
» Mort ou merci; il le requert
» Au pardarrain. »

Mès nennil mon coer pas ne poet
Dire tout ce qu'il pense et voet,
Et pour ce souffrir l'en estoet
Tamaint grant grief
Car Desirs ardamment le moet,
Par Plaisance qui le promoet.
Et puis q'un tel assaut s'esmoet
Dedens mon chief
Il convient que je traie à chief
Ma penitance et mon meschief.

Mès je voi bien que de rechief,
Ensi qu'il soet,
Mon coer je senc si fort blechief
D'un dard, qui est escris ou brief,
Dont Phébus fut navrés en brief
Que ce le doelt.

Car la plaie n'est pas petite
Qui m'est dedens le coer escripte;
Pas ne m'i nuist, ains m'i proufite;
Car elle est faitte
D'un penser qui moult me delitte ;
Et quant je senc nul oppositte,
En pensant, à par moi, recite
Qui li attrette
Uns regars, une douce attrette,
De la belle, bonne et parfette
Qui de toute honnour est estrette.
Or soit benite
La plaie, et aussi la sajette
Qui me tient en si douce debte
Que mon traveil et ma souffrette
Tienc pour merite.

C'est mon bien, c'est toute ma joie;
C'est le penser qui me resjoie
Et lequel nuit et jour m'envoie
Grasce et confort.
A la fois, quant le plus m'annoie
Et que par souhet je vorroie
Qu'à moi venist la droite voie

Amère mort,
Et je imagine bien fort
Le gent corps et le bel deport
La manière et le doulc ressort
Ma dame quoie,
Je prenc en moi grant reconfort,
Et m'est vis que j'auroie tort
Se par cause de desconfort
Je m'occioie

Lanscelos, Tristrans, Lyonnel,
Porrus, le Baudrain, Caffiel,
Paris, et tamaient damoisel
N'ont pas esté
Amé pour seul dire: « il m'est bel
»Dame c'or prendés ce chapel
» Et me donnés sans nul rappel
» Vostre amisté.
Nennil; ains en ont bien livré
A grant martire leur santé,
Et maint y ont, ains qu'estre amé
Laissié la pel.
Or sui-je lies en vérité
Et prenc la mort en grant chierté
Quant je ai compagnon trouvé,
Il m'est moult bel.
Au mains ne puis-je morir seuls,
J'ai des compagnons plus de deus;
Mès en fin de mon plaint piteus
Je te delivre,
Amours, tous mes fais temporeus,

Car tu es mon Dieu Corporeus,
Et te pri tres affectueus
Que livre à livre
Poise les biens; car je me livre
Tels a toi, ne plus ne voeil vivre:
Scés tu pourquoi? trop fort m'enyvre
Li ardans feus
Qui le coer langueureus fait yvre,
Mès je t'en pri, escrime ou livre
Où on troeve, qui bien s'arive
Les amoureus.

Dame, cent clauses despareilles,
Pour vostre amour n'est pas merveilles,
Ai mis en rime. Or crienc moult celles
A mal dittées.
S'ensi est, encoupés les belles,
Vos simples et plaisants masselles,
Qui à point blanches et vermeilles
Sont coulourées,
Car ce m'ont souvent mes pensées
En pluisours pourpos transposées;
Et se bien ne les ai posées,
Si m'en conseilles,
Amours, car je t'ai moult d'anées
Servi, et mon service grées;
Mes scés-tu de quoi tu m'effrées :
Trop me traveilles.

En souspirs, en plours et en plains
Prist un peu d'arrest mes complains,

Et nom-pour-quant en mon gisant
Ce complaint aloie disant
Plus d'une fois le jour sans doubte;
Là estoit mon entente toute,
Et le souvenir de ma dame,
Que Diex gart et de cors et d'ame!
Ce me faisoit entroublyer
Assés mon mérancolyer.
A ce m'esbatoie à par mi.
  Au chief de trois mois et demi
Se cessa la fievre qu'avoie;
Je me mis au raler la voie.
Je sambloie bien demi mors.
Moult de fois le mau puis remors.
Et ma dame en parla à celle:
»Cils jones homs est moult, dist-elle,
»Empirés, dont ce poise moi,
— Dist la damoiselle; « je croi
»Qu'il se prendera à santé. »
— »Ce seroit bien ma volonté
Dist ma dame, par saint Remi ! »
  Tout ensi le resdit à mi
La damoiselle, Diex li mire!
C'est drois qu'en telz parlers me mire,
Car ce m'estoit uns grans confors.
Or me prist voloirs d'aler fors
Dou pays, et oultre la mer,
Pour moi un petit refremer
En santé et pour mieulz valoir.
Je ne mis pas en noncaloir

Mon pourpos, ains perseverai,
Et que fis-je ? je le dirai.
A la damoiselle m'en vins;
De mon aler parlement tins;
Et elle le me loa bien
Pour ma santé et pour mon bien :
» Car d'un homme tout-dis avoir
» A l'ostel, ce n'est pas savoir.
» Et entroes que vous serés hors
» Ne poet estre qu'aucuns recors
» Ne seront de vous moi à elle. »
— » Voire, di je, ma damoiselle !
» Mes entroes que hors je serai
» Et que ceste point ne verai
» Dont tant me plaisent li regart,
» Que ferai je ? se Diex me gart !
» Il fault que vous me conseilliés. »
— » Ha ! dist elle, ançois qu'en ailliés
» Tel chose arés, se Diex m'avance !
» Où vous prenrés tres grant plaisance.
S'elle le dist pas n'en falli.
Lendemain je revinc à li;
Mès elle m'ot tout pouvéu,
Ce dont gré li ai puis scéu.
» Tenés, dist elle, je vous baille
» Ce miroir; et saciés sans faille
» Que ceste qui n'est pas irée
» Si est jà par trois ans mirée;
» Si l'en devès plus chier tenir. »
— Dont li di. » Diex vous puist benir,

« Car moult valés et moult vous pris ! »
  Le miréoir liement pris ;
Si le boutai dedens mon sain,
Près dou coer que j'en tinc plus sain.
Ne l'euisse rendu arrière
Pour le royalme de Baiviere.
  De la damoiselle parti
Lies et joious, je le vous di.
Et puis ordonnai ma besongne
De trestout ce qu'il me besongne;
Dou pays parti quant fu tamps,
D'amours le droit arroi sentans.
Et pource qu'un petit vi l'ombre
De la belle dont je fai nombre,
Ordonnai au departement,
Amours m'en donna hardement,
Un virelay gai et joli
Que je fis pour l'amour de li.

Virelay.

Au departir de vous, ma dame,
Le coer ne scet se le cors part,
Car tous jours tire à vous, par m'ame !
Par le grant desir qui m'enflame
Pour vostre amour, bruist et art.

Mès je vous lais, ma dame chiere;
Tenés ma foi, m'amour entiere
      Sans departir;
Or le prendés à lie chiere,

Car vous en estes droisturiere
Dou pourvéir.

Mon corps se part, le coer se pasme;
Car vo vair oeil qui son droit dart
L'ont si attaint que, sans la flame
Qui nuit et jour l'art et enflame,
N'aurai séjour tempre ne tart
Au departir

Dou virelay lors plus ne fis;
Dont je croi que je me mefis,
Car encor y deuïst avoir
Dou mains un ver, au dire voir.
Mès quant acompagnié on est
Avec les gens, tel fois il n'est
Aucun parler ou aucun compte
Dont il convient c'on face conte,
Et que son penser on delaie.
Ce me fist faire la delaie
Dou virelay que n'en fis plus;
Car ne voloie là que nuls
Sceuist que je fuisse en penser,
Car donné euisse à penser
A ceuls qui tout à paix estoient
Et qui avec moi s'esbatoient.
Nous chevauçames tant adont
Le jour premier et le secont,
Et ceuls qui nous embesongnierent,
Qu'onques cheval ne ressongnierent,
Que nous venins à une ville

Ou d'avolés a plus de mille,
Et illoec nous mesins en mer
En volenté d'oultre rimer,
En une nef grant, gente et fors.
Mès ançois que je fuisse fors,
Oc vers ma dame maint souspir
Maint pensement et maint espir
Qui me fisent lie et courtois.
Et là ordonnai jusqu'à trois
Rondelès, en otele fourme
Qu'Amour en moi aidant-m'enfourme.

Rondel.

Dou corps qui sans coer n'a vie,
Douce amie, en celle nef
Souviegne vous, je vous prie
Dou corps etc.
Car soit à mort soit à vie
Je vous en laisse la clef
Dou corps etc.

Depuis n'ai gaires attendu
Que j'ai au second entendu;
Et le fis par manière tele
Que là faisons, qui moult ert bele.
Le requeroit tant qu'à ceste heure
Car qui nage en mer il labeure.

Rondel.

Diex doinst que brief vous revoie,
Ma droite dame, en honnour

Car je muir pour vostre amour
Et en quel part que je voie
Diex doinst etc.

Depuis nagames une espasse;
Et ensi qu'une wage passe
Par la force dou vent divers,
No nef fist tourner à revers.
Les mariniers crierent lors,
Car li aigue entroit ens ès bors.
Le single abati-on aval.
Moult y valirent li cheval
Qui estoient ou bas estage,
Car il nous fisent avantage;
Entre les ondes et le vent
Valent au marinier souvent.
Bien me souvient de l'aventure,
Mes qu'onques j'en fesisse cure,
Ne qu'as cordes la main mesisse,
Ne de riens m'en entremesisse,
Ensi me voeille Diex aidier !
Quant j'en aurai plus grant mestier;
Mès à mon rondelet pensoie
Et à par moi le recensoie;
Lequel je fis et ordonnai
Tout ensi que puis le donnai
A ma dame, pour quele amour
Je sentoie mainte langour.

Rondel.

On doit amer et prisier

Joiouse merancolie
Qui tient la pensée lie
Et le temps fait oublyer
Sans soussi et sans envie;
On doit amer etc.
Et moult souvent souhedier
Qu'on soit avec son amie
Pour maintenir gaie vie;
On doit etc.

Ce rondel recordai-je assés.
Entroes fu le lait temps passés.
Dieu merci! à bon port venimes
Par vent, par singles et par rimes,
Et arrivans en une terre
Qui plus het la paix que la guerre.
En ce pays n'i venoit nuls
Qui ne fust le très bien venus,
Car c'est terre de grant deduit;
Et les gens y sont si bien duit
Que tout-dis voelent en joie estre.
Dou temps que je fui en leur estre
Il m'i plot assez grandement,
Je vous dirai raison comment :
Avec les seignours et les dames
Les damoiselles et les fames
M'esbatoie très volontiers;
De ce n'estoie pas ratiers;
Et aussi saciés qu'à ma dame
Pensoie si souvent, par m'ame!

Que je n'avoie nul sejour.
De me mettoit et nuit et jour
Une heure en joie, et l'autre non.
De moi tenoie près le don
Que m'ot donné la damoiselle
Au partir, dieu merci à elle!
Car moult me plaisoit à véoir;
C'estoit le plaisant miréoir.
Ce me donnoit joie et confort,
Et pensement aussi moult fort;
Car quant ou miréoir miroie
Sus ma dame pas ne m'iroie,
Ançois disoie: « En ceste glace
» Se miroit ceste qui me lace
» Le coer, et tient sougit sous soi,
» Las! son douc vis plus ne persoi.
» Pluisours fois s'est yci mirés;
» Mès de ce sui-je moult yrés
» Que je ne le puis percevoir.
» De tout ce ensi es-ce voir
» Par figure, pour verité,
» Qu'un ombre qui vient sus clarté
» Ci est lumiere, et puis vient ombre
» Qui le temps fait obscur et sombre.
» Las! pourquoi de ma dame chiere
» Quant je regarde la maniere
» Dou miréoir, n'ai le regart
» De la façon. Se Diex me gart!
» Je vodroie qu'il peuist estre
» Que je ressamblasse le mestre

» Qui fist le miréoir à Romme
» Dont estoïent véu li homme
» Qui chevauçoïent environ.
» Se le sens avoie ossi bon
» Que cils que le miréoir fist
» En cesti ci, par Jhesu-Crist!
» En quelconques lieu que g'iroie
» Ma dame apertement veroie. »
Ensi devisoie à par mi.
Dont pluisours fois, par saint Remi!
Prendoie en parlant tel plaisance
Qu'il m'estoit avis, par samblance,
Que je véoie, au dire voir,
Ma dame ens ou mien miréoir.
Tamainte consolation
Me fist l'imagination
Dou miréoir et de la glace
Où ma dame ot miré sa face,
Et le tenoïe moult proçain
Tant de mon coer que de mon sain
Jamais je n'en fuisse senoeç,
Que tout dis ne l'euisse avoec
Moi, en quel part que j'estoie;
Car au regarder m'esbatoie;
C'estoit mon bien et mon delit.
De quoi il avint qu'en mon lit
J'estoie en une nuit couchiés,
Des pensers d'amours atouchiés;
Sous mon orillier je l'oc mis.
En pensant à ce m'endormis.

Dont vis me fu, en mon dormant,
Qu'en une chambre bien parant,
Bien aournée et bien vestue
De tapisserie batue,
Tous seules illoec m'esbatoie;
Et ensi qu'en la chambre estoie,
Ceste par vinc et ens regarde;
De mon miréoir me prenc garde,
Que g'i voi l'impression pure
De ma dame et de sa figure
Qui se miroit au miréoir,
Et tenoit d'ivoire un treçoir,
Dont ses chevelès demi lons
Partissoit, qu'elle ot beaus et blons.
J'en fui esmervilliés forment;
Je ne vosisse estre aultre part.
Adont dou miréoir me part,
Car d'encoste moi le cuidoie.
Qui bien aime, c'est drois qu'il doie
Regarder à ce qu'il desire;
Je n'oc ne maltalent ne ire;
Ains di ma dame: « Où estes vous
» Pardonnés moi, fins coers très douls
» Ce que sus vous suis embatus.»
Lors le cuidai véoir, sans plus
Dire à li lors ne mos ne vers;
Mès il m'en fu tout au revers,
Car en fourme ne le vi pas.
Si fis-je en la chambre maint pas
Et le quis à bon escient

Par tout, mès ne le vi noïent.
Puis m'en revins au miréoir
Et encores l'alai véoir;
Lors di: « Veci chose faée!
» Certes, dame, forment m'agrée
» Quant piner vous voi vos cheviaus;
» Se vous jués aux reponniaus
» Faites au mains que je vous troeve,
» En nom d'Amour je le vous roeve. »
A dont les fenestres ouvri
Et tous les tapis descouvri
Pour savoir s'elle s'i mettoit,
Mès vraiement pas là n'estoit.
Nom-pour-quant ens ou miréoir
Le pooie pour voir véoir.
Là disoie en moi: « Cest fantomme
» Non est; car jà avint à Romme
» De deux amans luerre pareille;
» Tele si n'est pas grant merveille
» De ceste ci, quant bien m'avise,
» Ensi qu'Ovides le devise.
» Il y ot jadis dedens Romme
» Le fil d'un sage et d'un noble homme;
» Cils estoit Papirus nommés.
» En pluisours lieus est renommés,
» Car le sens de li moult vali.
» A dame amer pas ne falli;
» Aussi fu bien amés de celle.
» Ydorée ot nom la pucelle.
» De Papirus et d'Ydorée

» Est l'istore tres bien dorée,
» Car si loyalment s'entramerent
» Qu'onques loyauté n'entamerent.
» Ains furent leur coer tout uni.
» Avint de Papirus ensi
» Que li Rommain si l'eslisirent
» Pour un grant besoing, et li dirent:
» Papirus, il t'en fault aler
» Au roy de Cecille parler.
» Li chemins y est grans et lons.
» Pour ce envoyer ti volons
» Qu'on te tient à Romme à moult sage
» Et que bien feras le message.»
» — Papirus n'osa dou non dire.
» Mès son coer fu moult remplis d'ire;
» Et quant ce dist à Ydorée,
» Si en fu forment esplorée,
» Et dist : « Papirus, amis douls,
» De moi dont vous partirés vous?
» J'en ai au coer si grant effroy;
» Jamais ne me verés, ce croi. »
» — Et Papirus, qui grant sens ot,
» Dist ensi quant Ydorée ot:
» Belle, il fault que tout ce se face,
» Mès tous jours me verés en face
» Et je vous; or vous confortés
» Et de tous doels vo coer ostés,
» Car je serai lors revenus. »
» — Deus miréoirs fist Papirus,
» Je ne sçai pas sus que le englume,

» Mès il furent tout d'un volume
» Et fait par tel nigromancie
» Que ce fu trop belle mestrie,
» Car quant il venoit en agrée
» Que ens se miroit Ydorée,
» Elle y véoit son ami chier,
» Papirus, pour li solacier;
» Et Papirus otretant bien
» Véoit Ydorée ens ou sien.
» Tel durerent au dire voir
» Le voiage li doi miroir.
» Encores en voit-on l'exemple
» A Romme, de Minerve ou temple.
» Dont se lors pooie véoir,
» Ma dame, ens ou mien miréoir,
» Croire le doi et forment plaire,
» Car j'ai figure et exemplaire
» Qui est toute chose certainne ;
» Aussi, dame tres souverainne,
» Quant je vous voi forment m'agrée,
» Car c'est chose trop plus faée
» Que dou miréoir Papirus ;
» Car je vous voi et sus et jus
» Tout parmi ceste chambre aler.
» Au mains que vous daigniés parler,
» Et un petit ouvrir vo bouche,
» Je n'ai main qui sus vous atouche
» Ne qui y puissent atouchier.
» Parlés, car je me voeil couchier
» Droit ci, dalès mon miréoir,

Et vo contenance véoir;
» Car mieulz ne puis manoir ne estre.
Lors m'assis dalès la fenestre
Et m'apoie dessus ma coute,
Main à m'asselle, et si escoute,
Et entenc la vois de ma dame.
Ne m'osai remuer, par m'ame ;
Car espoir, se remués fuisse,
Trop grant plaisir perdu euisse.
Ains me tinc quoi et regardai
Ou miréoir que bien gardai.
La figure vi qui me touche
Q'un petit entrouvri la bouche
Dont dessus moi la vois oy
Qui grandement me resjoy.

Le confort de la dame

Se pour moi es tristes et angoisseus
Mas, esplorés, et en coer dolereus,
Et de complains dire et faire songneus,
Tres dous amis, certes, tu n'es pas seuls,
Car mon las coer povres et langueureus
Est envers toi fins, vrès et amoureus,
Ne il ne poet nuit et jour estre wiseus
Qu'adies ne pense
Comment te soit en toute honnour piteus;
Ne te vodroit point estre despiteus,
Car lyés est d'Amours, d'ossî drois neus
Que pour Tristran en fu la belle Yseus
Et Genevre pour Lanscelot le preus.
Et tout aultre non pas seul de ces deus.

Mès pour les fauls mesdisans hayneus
Fault abstinence,

Car leur parler, leur oeuvre et leur loquense
Est si plainne de toute violense
Qu'on doit cremir d'estre en leur audiense;
Et se pour toi est grans la differense
Mon coer en a ossi dure sentensce,
Car bonne amour l'atise et lime et tensce
Qui ne le lait, homme, jour ne dimensce
De dire ensi.
A ton servant grasce un petit dispense,
Parquoi sus toi nullement ne m'espense
Car mal payés se tient en consciensce
De ce qu'à li fais si longe silensce.
Ensi Amours nuit et jour me recense;
Je me tienc bien contente de la cense,
Et te suppli en nom d'obediensce

Soies ossi
Tels envers moi com je sui envers ti,
Et que no coer soient vrai et uni,
Car je te tienc pour mon très doulc ami,
Loyal, secré, discré, humle et joli;
Ne onques mès tant ne t'en descouvri.
Avise toi sus ce que je te di
Et à oultrage ne le tient, je t'en pri.
Se plus avant
Que n'as éu je te presente ci,
Car se de ce t'avoie enorgilli,

Morte m'auroies, je le te certefi.
Mès en ton bien telement je m'affi
Que quant g'i pense assés m'en glorefi.
La loyauté de toi m'a enhardi
De toi donner confort, grasce et l'otri
De ton demant.

Voires mès, c'est par un tel convenant
Que, se ton bien aloit amenrissant,
Et voloies user de fauls samblant,
Morte m'auroies pis que dou dart trençant
Dont Action occist sa dame, quant
Elle l'aloit parmi le bois quérant;
Car de bon coer la belle l'amoit tant,
Qu'en un buisson
Repuse estoit, pour véoir en passant
Action qui les dains aloit chaçant,
Car elle en ert en jalousie grant.
Cilz trait son cop après un dain alant.
Ceste feri par meschief ignorant
Et le navra dou cop. La belle errant
Piteusement li dist en escriant
« Ha ! Action,

» Le dain s'enfuist, morte mas sans raison ».
Li damoiseaus entendi bien le son ;
Son arc mist jus; au tret vint dou bougon.
Celle acola qui pale ot la façon,
Car de la mort n'i avoit garison.
Et quant il vit que par tele occoison
Morte l'avoit, si en ot grant friçon.

Je le raporte
A celle fin, entent bien ma leçon,
Qu'entrer ne voeil de toi en souspeçon,
Car je t'aim plus que Hero Léandon,
Ne Medée n'ama le preu Jason.
Mon coer, m'amour te donne en abandon.
Or en use sans nulle desraison.
Aies tout dis loyal entention
Et te conforte

A loyauté maintenir te deporte;
Je ne te voeil estre enfrune ne torte;
Mès justement de mon bon coer t'enorte
Que je voeil que no coer tout d'une sorte
Soient, et se nuls nul mal nous raporte,
Jà n'entera jalousie en no porte.
De ce serai vraie ententieve et forte,
Je le te jure.
Mès je te pri qu'un petit te susporte
Pour mesdisans que male mort en porte.
De ce que vois riens ne te desconforte
Segurement sus ce que di endorte,
Un temps vendra qu'encor diras: « Ressorte
» Joie en nos coers qui ores se transporte.
» A tout le bien que tu poes te ramorte
» Et l'assegure;

» Ensi que di, je te serai segure,
» Et se je t'ai esté un peu plus dure
» Que ne vodrois, de tout ce ne fai cure,
» Car la pitouse vie maint en l'obscure.

» D'or-en-avant-te serai douce et pure
» Et osterai de ton las coer l'ardure.
» Je voeil sentir tout ce que tu endure
» Es-ce or assés ?
» Figuré m'as au lorier par figure
» Et à Dane qui tant fu dure et sure
» Contre Phebus, ce dist li escripture
» Qu'onques amer ne le volt par droiture;
» Muée en fu de Dyane en vredure,
» Ce fu pour Dane une gries aventure.
» Certes, amis, au lorier me figure
» A tous bons grés
» Car le lorier est uns arbres loés
» Vers en tous temps prisiés et honnourés.
» Onques ne fu ne enfrains ne mués.
» Ensi sera ferme en moi loyautés.
» Ne changerai soiés asségurés;
» Mes je te pri, car tu es moult discrés,
» Obéissans, humles vrès et secrés
» Que bellement
» Soit li estas amourous gouvrenés;
» Car je te jur, et s'est ma volentés
» Que se deus ans, trois ou cinc, la prendés
» Et l'aportast ensi nécessités
» Tu avoies à l'ensus de moi més
» Se serois tu tous jours en moi entés
» Et en mon coer escris et figurés.
» Veci comment:
» En ton maintien, en ton gouvrenement,
» En ton parler, en ton contenement,

» En ton regard garni d'atemprement
» Prenroie nuit et jour esbatement.
» Et s'eslongié m'avoies un gramment,
» Si me seroit tous jours tout ce présent.
» Par un très doulc souvenir seulement
» Qui m'est propisce.
» A ceste amour dont je t'aim ardamment,
» Mès je te pri, et pour plus longement
» No vie avoir joie et deportement
» Voeillés user de tout ce bellement.
» Pour mieulz sallir on s'arreste souvent;
» En trop haster n'a nul avancement;
» Qui souffrir poet, il vient à ce qu'il tent.
» Se je peuisse,
» Dou temps passé eslecié t'euisse
» Et puis qu'Amours voelt que de mon coer isse
» Confort pour toi, et c'un peu te garisse
» Ce n'est pas drois que je te renquierisse.
» M'amour te donne; il n'i fault nul permisse
» Salve m'onnour; là tient le prejudisce
» Si mieuls peuisse faire je le fesisse
De coer entier.
» Or te requier qu'à present te souffisse
» S'ensus de moi, amis, je te véisse,
» Pour ton proufit liement t'esczisisse,
» Et à savoir par lettres te fesisse
» Comment mon coer voelt que te resjoïsse
» Et que jamais nostre amour ne finisse;
» Mès on en voie l'ardeur et l'edefisse
» Mouteplyer.

»Je ne doi pas haïr ce qui m'a chier,
»Ne ce fuir qui me doit approcier
»Quant je n'i voi qu'onnour sans reprocier
»Et loyauté sans mentir ne trechier.
»Par pluisours fois t'ai poü assayer
»Par refuser sans toi riens octroyer,
»Par toi monstrer samblant cruel et fier
»Plain de rigour
»Dont pluisours fois t'ai véu fretillier,
»Trembler, fremir, sanc muer et changier
»Onques trop dur ne furent mi dangier;
»Je t'ai véu tout dis humilyer
»Et bellement pryer et supplyer:
»Dont vraiement, je l'ose bien jugier.
»Assés te doit ta loyauté aidier.
»Or tien m'amour;
»Je le t'acorde, amis, en toute honnour;
»Mès aultrement n'en prias onques jour
»Car garnis es de sens et de valour,
»De cognissance et de gentil atour,
»Que ne vodrois pour riens ma deshonnour
»Ce bon renom te portent li pluisour;
»Ceste vertu a en toi grand vigour
»Et bien m'agrée
»Quant j'ai mon coer enté en un sejour.
»Et si me voi amée dou millour
»Que véisse ains; pour ce t'aim et aour.
»Et pour oster de ton las coer l'ardour,
»Je te requier en joie et en douçour
»Que tout espoir te soient de favour.

» N'est nulle riens qui ne viegne à son tour.
» Se ta pensee
» Est en amours mise et enracinée
» Il ne sera ne soir ne matinée
» Que ne te soit toute joie ajournée.
» Onques ne fu t'amour en riens fraudée;
» Mès je tous jours bel servie et loée,
» Cremue en foi, prisie et honnourée.
» Or t'en sera l'uevre guerredonnée
» Sans nul delay;
» Ne me veras de ce pourpos muée
» Pour parolle de créature née,
» Pour fortune qui mal'est avisée;
» Car en ton bien telement il m'agrée
» Que chose que je voie riens ne m'effrée;
» Car en la vie amourouse et discrée,
» Ai mis mon coer et toute ma pensée,
» Saces de vrai.
» Conforte toi en ce que te dirai.
» Secretement tous les jours amé t'ai,
» Mes onques mès de ce ne te parlai.
» D'or-en-avant je le te monsterai;
» Et croi ensi que je le te dirai.
» Si tretos comme je parler t'orai;
» Car je t'ai mis en tamaint grant assai
» Par mainte fois;
» Mès onques jour, certes, ne te trouvai
» Fors très loyal. La vois t'en porterai
» Et le renom quel part que je serai.
» Tu te dois bien donques oster d'esmai,

» Car onques coer fors que le tien n'amai,
» Ne à nul jour jamais je n'amerai.
» Trestout ensi en mon coer escript l'ay
» Com tu le vois.
» Soit à la ville, aux champs, aux prés, aux bois,
» En dis, en fais, en parlers et en vois
» Seras de moi nommés li tres courtois
» Pour qui mon coer est tristes et destrois,
» Quant plus souvent ne te vois, et c'est drois;
» Et tout ensi m'aye Sains Elois
» Que je jurrai
» Dessus les sains sacrés et benéois,
» Se mesdisant ne tendoient leurs rois
» De quoi il font aux amans tant d'anois,
» Pour un confort je t'en donroie trois;
» Mes je te pri qu'en bon gré tout reçois,
» Car en un jour avient bien, or m'en crois,
» Qu'il n'avenra souvent en trente mois.
» Or ne t'esmai. »

Lors se tint la vois quoie et mue,
Et la figure se transmue.
Ou miréoir plus ne le vi,
Car son propos ot assouvi.
Dont me sambloit que je disoie
Et dementroes que là gisoie:
» Veci merveilles et fantomme. »
En ce penser perdi mon somme.
Et lorsque je fui esvilliés,
Grandement fui esmervilliés.

Nom-pour-quant à mon orillier
M'alai errament conseillier
A savoir se g'i trouveroie
Mon miréoir, ne li veroie.
Oïl voir! droit là le trouvai,
Où je l'oc mis; lors le levai,
Et le baisai moult doucement.
Puis pensai en moi longement
Que j'avoie véu ma dame
Et oy parler : mès, par m'ame !
Ce n'estoit que derision
De toute mon avision
Et qu'elle me feroit à dur
Pour mon confort si grant éur.
Croi fermement que le contraire
Oras tu temprement retraire.
Je ne sui pas tous seuls au monde.
Selonc ce que j'ai de faconde
A qui le doulc dieu de dormir,
Morphéus, que si bon remir
A en dormant fait grasce vainne,
Ceste ci m'est assés lointainne;
Mès toutes fois, soit fable ou voir,
Je li en doi grant gré savoir,
Quant en dormant m'a monstré celle
Pour qui l'amourouse estincelle
Senc, et parquoi que peu redoubte
Mis m'a en paix et en grant doubte.
Je vodrai retourner en brief
Que ma dame n'ait aucun grief;

Se saurai comment il li est.
Je croi que fortune me pest
D'aucune douce melodie
Qui me tourra à maladie ;
Car, se la belle au corps vaillant
Pour qui je me vois travillant
Trouvoie mariée ou morte,
C'est le point qui me desconforte,
Par le digne corps Jhesu Cris!
Mon testament seroit escrips;
Je vodroie morir sans faulte.
N'ai pensée basse ne haulte,
Fors à ma dame que tant ains.
Dont joindi humblement les mains
Vers le ciel et fis ma proyere
Que ma très douce dame chiere
Peüisse à santé revéoir.
Adont baisai mon miréoir
Tout pour ma dame et pour s'amour
A qui Diex doinst joie et honnour!
Et laissai mon penser ester.
Je ne m'i volc plur arrester,
Et pris en bon confort le tamps.
Dieu merci je fui plus sentans
Finalment de bien que de mal.
Peu de chose en espécial
Reconforte le coer d'amant.
A toute joie me ramant
Mon songe, et bien y a raison.
  Adont m'anoia la saison

Pour ce que là tant sejournoie,
Et qu'ens ou lieu ne retournoie
Où j'avoie layé ma dame
Pour qui j'ai fait tamaint esclame,
Et sui encor près dou sentir
Sans moi de noient alentir.
Mès ou lieu et ens ou pays
Où je n'estoie pas hays
Avoie lors tant d'esbanoi
Que ce me brisoit mon anoi.
Nom-pour-quant, quant bien m'avisoie
Et à ma dame je visoie,
Moult bien aillours estre vosisse.
Lors dis en moi: « Il fault que g'isse
» De ce pays, trop y demeure;
» R'aler m'en vocil ; il en est heure
» Et c'on voie que ci m'anoie.
» C'est bon qu'un petit m'esbanoie
» A faire un virelay tout ample
» Ensi que j'en ai bien l'example. »

Virelay.

Moult m'est tart que je revoie
La très douce simple et quoie
  Que j'aim loyalment
Et pour qui certainnement
  Ce séjour m'anoie.

    Lonc temps a que ne le vi
Ne que parler n'en oy

S'en vic en tristour,
Car, en son maintien joli
Et ou plaisant corps de li
Garni de valour
Tous esbatemens prendroi ;
Et par ensi je vivoie
Très joiousement,
Or me fault souffrir tourment
Ens ou lieu de joie.
Moult m'est tart, etc.

Amours, dittes li ensi :
Qu'oncques amans ne souffri
Si forte labour
Que j'ai souffert pour li ci
Et souffrerai autressi
Jusqu'à mon retour ;
C'est raisons quelle m'en croie
Car, quelque part que je voie
Tant l'aim ardamment,
Il m'est avis vraiement
Que tout dis le voie.
Moult m'est tart, etc.

Or sont grief plour et grief cri,
Regret, anoi et soussi,
En moi nuit et jour,
Car sus l'espoir de merci
De li au partir parti
Et par bonne amour ;
Dont s'à li parler pooie,

Au mains je li mousteroie
  Ce que mon coer sent;
Mès bien voi, tant qu'en présent
  Nuls ne m'i renvoie.
Moult m'est tart, etc.

  Lorsque j'ai fait le virelay
A ma dame baillié je l'ai
Qui me tenoit en ce pays
Dont je n'estoie pas hays.
Elle voit bien par la sentensce
Que mon coer aillours tire et pense.
Assez bien m'en examina
Et de moi tant adevina
Que fort estoie enamourés.
Or dist-elle : « Vous en irés.
» Si aurés temprement nouvelles
» De vo dame qui seront belles.
» D'or en avant congié vous donne :
» Mes je le voeil, et si l'ordonne,
» Qu'encor vous revenés vers nous. »
Et je qui estoie en genous
Li dis : « Madame, où je serai
» Vostre commandement forai. »
Et là à mon département
Me donna dou sien grandement,
Se tant vous en volés savoir,
Chevaus et jeviaus et avoir
Qui puis me fisent moult de bien.
Je m'en revinc ou pays mien

En bon estat et en bon point.
Dieu merci il ne falli point.
Et lorsque je fuis revenus,
A painnes fui-je descendus
Quant devers celle je me trai
Qui de nos coers sçavoit l'atrai,
Laquelle moult me conjoï-
Ma venue le resjoy,
Et me demanda,merci soie,
Comment dou corps je le fesoie,
Et avoie aussi depuis fait.
« Certes, di-je, s'ai maint souhet
» Fait au lès, deça puis ce di
» Que me parti, et que vous vi.
» Et toutes fois, que fait madame?
» Moult bien ce voeil-je voir, par, m'ame!
» Car en li est ma santé toute.
» S'ai depuis éu mainte doubte
» De li et mainte souspeçon,
» Je vous dirai par quel façon.
» Je m'estoie couchiés un soir
» Dessous mon chief le miréoir
» Que me donnastes au partir.
» Mès en dormant, sans point mentir,
» En un tel songe me ravi
» Que ma dame proprement vi;
» Et liement la simple et douce
» Par trop beaus parlers de sa bouche
» Me reconfortoit doucement;
» Et fui assés et longement

» En grant joie par son parler.
» Et si tos que l'en vi raler,
» Je m'esvillai, lors tressalli !
» Car la vision me falli
» Après la joie fui en painne.
» Nom-pour-quant, en celle sepmainne
» Fis un virelay; tout nouvel.
» Veleci; dont ce m'est moult bel. »
Ce respondi la damoiselle:
» — Ce sera chose moult nouvelle,
» Dou virelay; je li donrai,
» Et croi bien que je li dirai
» Une response pourvéue
» De tout bien à vo revenue;
» Car depuis vostre departie
» Avons en yceste partie
» Parlé de vous par pluisours fois
» Plusque ne le faisions ançois
» Que vous vos partistes de ci.
» Encor porés avoir merci ;
» Pas ne vous devés esbahir.
» Amours ne voelt nullui trahir;
» Servés loyalment sans sejour
» Car longe debte vient à jour. »
Le temps passoie; ensi avint.
Des jours ne demora pas vint
Que de ma dame oy nouvelle
Qui lors me fu plaisans et belle;
Car elle devoit une nuit
Estre en esbat et en deduit

Ciés une sienne grande amie.
On me dist « Or n'i falés mie,
» Et s'on poet par nulle raison,
» Vous enterés en la maison. »
Pas n'i fallì; ançois y vins;
Mès par dehors l'ostel me tins.
N'osai noient touchier à l'uis.
Ains regardai par un pertuis.
En solas et en esbanoi
Avec aultres ma dame voi;
D'un bel corset estoit parée,
Lors dansoit. Hé mi! com m'agrée
Sa maniere et sa contenance!
A grant dur fis là abstenance,
Et toutes fois n'osai emprendre
D'entrer pour doubte de mesprendre;
Car il se fait bon abstenir
De chose dont mauls poet venir.
En ceste nuit, se Diex me gard!
Je n'en oc el que le regard
Par le pertuis d'une fenestre.
Di-je en moi: « Qui te fait ci estre?
» On se truffe moult bien de toi.
» C'est commencemens de chastoi.
» Jusques au jour droit ci seroies,
» Aultres nouvelles tu n'oroies.
» Mès cuides-tu qu'il lor souviegne
» Que ci tu es et qu'on te viegne
» Querre, pour là dedens entrer?
» On y scet bien sans toi ouvrer;

» Encor te tien-je pour kokart
» Quant tu te tiens yci si tart.
» Va toi couchier. » Lors me parti.
Peu de repos la nuit senti,
Et encores mains lendemain,
Car on me dist: « Par saint Germain!
» Où avés vous anuit esté ?
» Vous eussiés moult conquesté
» S'on vous euist trouvé à point;
» De ce n'éussiés falli point
» De parler à la bonne et belle
» Qui n'est pas ores trop rebelle:
» De vous, ains vos voit volentiers
» Trop plus que ses cousins en tiers. »
Je respondi: « Soie merci!
» Vraiement je passai par ci
» Et fui grant temps ens ou regard;
» Mès je n'osai, se Diex me gard!
» Faire signes que hors estoie
» Pour celles que laiens véoie. »
On me dist: « Ce fust trop bien fait. »
Ensi avint de puis ce fait
Que j'estoie en celle maison
Où ma dame avoit grant raison
D'aler. Car y celle et la rente
Estoit une sienne parente
En une chambre bien parée
Et très joliement arrée
Tant d'orelliers com de tapis,
De courtines et de beaus lis.

Et ensi com illoec estoie
Et qu'au parler je m'esbatoie,
Ma dame d'aventure y vint.
Contre li lever me convint.
Quant je le vi je fui tous pris.
Toutes fois assés bien compris
Qu'un petit coulour changea-elle.
Et là estoit la damoiselle
Dont je m'ai à loer moult fort,
Qui nous fist séoir par acort
Et nous dist, encor nous estant;
« Par foi, vous estes tout d'un grant;
» Ce seroit une belle paire,
» Et Diex doinst qu'Amour vous apaire. »
Lors nous commença à galer;
Et je cuidai trop bien parler
Et li remonstrer mon desir
Où s'amour me faisoit jesir.
J'en avoie bien temps et lieu;
Mès par la foi que je doi Dieu,
Je fui plus souspris en peu d'eure
Que tel que pour mort on court seure
En parlant ma dame regarde.
Mon coer dist: « Parle, qui te tarde?
— « De quoi ne sçai et aussi n'ose,
Dient mi oeil, « c'est fiere chose!
» Tu le vois et n'as hardement
» De li monstrer ton sentement. »
Un grant temps euisse esté la
Sans parler, mès elle parla,

Soie merci! moult doucement;
Et si me demanda comment
J'avoie fait en ce voiaige,
Et je li di: « Ma dame, s'ai-je
» Pour vous éu maint souvenir; »
» — Pour moi! Voire! Et dont poet venir ?
» — De ce, dame, que tant vous aim
» Qu'il n'est heure, ne soir ne main,
» Que je ne pense à vous tout dis;
» Mès je ne sui pas bien hardis
» De vous remonstrer, dame chiere,
» Par quel art ne par quel maniere
» J'ai éu ce commencement
» De l'amourous atouchement.»
Et ma dame lors me regarde;
Un petit rit, et puis me tarde
Son regard; et aillours le met.
D'autres parolles s'entremet
De parler à la damoiselle
Qui dalès moi estoit. Dist elle:
» Ce jone homme qui siet yci
» N'est pas empirés! Dieu merci,
» Ens ou voiaige qu'il a fait.»
Et la damoiselle à ce fait
Respondi: « Diex en soit loés!
Dist elle, « il fault que vous oés
» Un virelay plaisant et bel
» Qu'il a fait de là tout nouvel
» Dont vous estes matere et cause.»
Lors me requist sans mettre y pause

Que je li vosisse otroyer.
Je ne m'en fis gaires pryer
Car j'avoie plaisance au dire.
Je li dis et baillai pour lire,
Et elle m'en sot trop grant gre
Tant saciés bien de mon secré.
Nous fumes en esbatement
Droit là non pas si longement
Que je vosisse, bien saciés;
Car mon coer qui estoit lachiés
Et est d'amours certainne et ferme
Ne peuist avoir trop lonc terme
D'estre toujours avec ma dame.
Pluisours fois fumes là, par m'ame!
Et ensi nous esbations.
Vraiement je croi qu'il n'est homs,
Se bien aimé qu'il ne soit tous
Une heure amers et l'autre douls.
Pour moi le di, lors tels estoie
Que moult liement m'esbatoie
A la fois; et quant jalousie
Me batoit de son escorgie,
J'estoie mournes et pensieus
Et clinoie en terre les yeus.
C'est l'estat et si est l'ardure
Que vrai amant par droit endure.
Et nom-pour-quant les contençons,
Les assaus et les souspeçons
En sont si gaies à souffrir
Qu'on se doit liement offrir

Et tout prendre en plaisance lie:
Car tant en plaist la maladie
Nourie d'amourous desir
Que nul aultre estat ne desir,
Ne ne ferai, ne ne fis onques.
J'avoie grand solas adonques.
Ne sçai se jamès revendra
Le temps aussi qu'il m'avendra.
Nom-pour-quant au coer et au corps
M'en font moult de biens les recors.
Jà asses parlé n'en auroie.
En l'ostel ou je repairoie
Un lieu y avoit pourvéu
Où un tapis longement fu;
Coussins et orilliers aussi
Y avoit-on mis; et ensi
Que là venoit pour soi esbatre
Ma dame s'i aloit esbatre
Et séoit dessus le tapis;
Là estoit, ses mains sus son pis
Et son chief sus les orilliers.
N'i ot roses ni violiers
Mes j'appelloie ce, par m'ame!
Le Vregier de la Droite Dame.
Je hantoie là tempre et tart
Dont frois, dont chaux, navrés d'un dard
D'amours; et lors de flours petites
Violetes et margherites
Semoie dessus le tapis
Qui dedens la chambre estoit mis;

Là me séoie et reposoie
Et aux deus fames exposoie
Quel joie le lieu me faisoit
Et com grandement m'i plaisoit.
Elles en avoient bon ris.
Pour nous fu layés li tapis
En cel estat et en ce point,
Tant com il avint un dur point
Contre moi; he mi! las dolens!
Celle qui estoit tout mon sens,
Mon bien, ma joie et mon confort
La très dure et cruele mort
Qui n'espargne roy ne bergier,
La fist en terre herbergier.
Pour s'amour plorai mainte larme.
Vraiement aussi fist ma dame.
Ceste mort li toucha forment,
Car elle me dist tendrement:
« He! mi! or sont bien desrompues
» Nos amours et en doel chéues ! «
Le regret de ma dame aussi
Me fist avoir tamaint soussi.
N'est doels ne conviegne oublyer.
Riens ne vault merancolier ;
Tout passe coers et tout endure.
Ceste mort qui nous fu moult dure
Passames nous en la saison
Encor aloie en la maison.
Où ma dame avoit son retour.
G'i fis mainte voie et maint tour,

Maint aler et tamainte faille,
Ensi qu'amours ses servans baille;
Mès tout en bon gré recevoie
Le bien et le mal de ma voie.
  Le temps si se passoit ensi.
Ma droite dame, Dieu merci !
Estoit lie, gaie et hetie.
Or me dist-on une nuitie,
Dont il fu lendemain Dimence :
« Ce n'est pas raison c'on vous mence.
» A demain est no voie prise
» En un gardin que moult on prise;
» Nous y devons aler esbatre;
» Vous vos y porés bien embatre. »
Et je respondi tous délivres :
« Je n'en fauroi pas pour vint livres. »
Lendemain, droit après disner,
Sans leur pensée decliner,
Esbatre en un gardin en vindrent
Celles qui compagnie tindrent
A ma dame, et là m'embati;
Point on ne le me debati.
Ma dame s'estoit asseulée
Dalès rosiers, près d'une alée
Qui se tournoit sus la riviere
Qui bien l'enclooit par derriere.
Quant je vi le donoiement
Je me très vers li quoiement,
Et doucement le saluai;
Mes la coulour rouge muai.

Elle mon salu me rendi
Moult bel, noient n'i attendi,
Liement et en sousriant;
Et je, qui fui merci criant,
A loer moult grandement pris
Le gardin et tout le pourpris,
Et aussi la belle journée
Qui nous estoit là ajournée,
Et li di: « Ma dame, je croi
» Que Diex a mis ou temps arroi
» Pour ce que vrai amourous sons. »
Et celle, dont douls est li sons,
Respondi : « Avec bonne amour
» Fault que loyauté ait demour,
» Ou aultrement amour sans faille
» Ne poet venir à riens qui vaille. »
— « Ensi le voeil-je, dame, entendre;
» Et se plus hault puis ores tendre
» Que de valoir dignes ne soie
» S'ai-je coer, se dire l'osoïe,
» Que pour vous loyalment servir
» Et mon petit corps asservir
» Dou tout à la vostre ordenance. »
Ma dame adont un peu s'avance.
S'a coeillie jusqu'à cinc flourettes;
Je croi ce furent violettes;
Trois m'en donna et je les pris.
Et adont ma dame de pris
S'en vint séoir dessous un ombre
D'un noisier où vert fist et sombre.

Et je, par le bon gré de li
Je m'assis, dont moult m'abelli;
Car à la fois le regardoie;
Mais en regardant tous ardoie
Dedens le coer, car si regard
Meperçoient, se Diex me gard!
Et se ne li osoie dire
La doulour et le grand martire
Que j'avoie lors à sentir.
Mon coer si vrai et si entir
Avoie tout-dis en s'amour,
Car ce m'estoit droite douçour
Et grans confors à mes anois,
Quant un peu de ses esbanois
Je pooie avoir en ma part.
Il ne m'estoient pas espart,
Mes les tenoie à bons voisins
Trop plus que mes germains cousins;
Pour ce le di, car, à ceste heure
Ma dame qui Jhesus honneure
Me regardoit, ce m'estoit vis,
Si liement que tous ravis
Estoie en soi seul regardant;
Mes tous m'aloie acouardant;
Non que ce fust faute ou faintise;
Mès Amours, qui les coers atise,
Me tenoit le coer si serré
Que quanque j'avoie enserré
Et que bien cuidoie avant mettre
Je ne m'en savoie entremettre,

Ains me tenoient mu et quoi.
En ce gardin, en ce requoi
Y avoit lors deus pucelettes
Auques d'un éage jonettes.
Cestes aloient flours coeïllier
De violier en violier;
Et puis si les nous aportoient,
Et dessus nos draps les jetoient.
Ma dame si les recoeilloit
Qui bellement les enfiloit
En espinçons de grouselier,
Et puis le mes faisoit baisier.
Dont en baisant m'avint deus fois
Que li espinçon de ce bois
Me poindirent moult aigrement.
Et ma dame, qui liement
S'esbatoit adont avoec moi,
Me dist en riant : « Assés croi
» Plus tost avés ce cognéu
» Cui matin le jour percéu. »
Et je li responc: « Il est voir. »
Lors me dist. « Porions avoir
» Une balade. » Et je respons :
« — Oil, dame, car en lieu sons
» Où j'ai moult bien matere et cause
» Dou dire ent une, veci clause.

Balade.

D'un doulc regart amoureusement tret

Se doit amans en coer moult resjoir;
Car quant il voit dame où desir l'attret
Qui bellement le daigne conjoir
  Et sus li ses yex ouvrir
Liement, par maniere d'acointance,
Gais et jolis et lies, s'en doit tenir
Riches d'espoir, vuis de toute ignorance.

Car le regart que sa dame li fait
Li accroist sa plaisance et son desir,
Et grandement le nourist et le met
En volenté de son fait poursiévir
  De cognoistre et de sentir
Que c'est de bien d'onnour. Ensi s'avance
Un vrai amant et si voelt devenir,
Riches, etc.

Pour ce ne poet amans par droit souhet
Pour son pourfit mieulz prendre ne cuesir
Que d'un regart, mès que telement let
Qu'on doït tels biens donner et departir
  A point sans outrage y vir
Car, quant il sont pesé à la balance,
Dame s'acquitte et amans voelt servir
Riches, etc.

Lorsque j'ai la balade dit
Ma dame, sans nul contredit,
Y répliqua deus mos ou trois,
Et me dist, par parlers estrois:
« A quel pois les doit-on peser

» Ces regars, sans lui abuser.
» Je le sauroie volontiers. »
— « Il ne vous est mie mestiers
» Dame, di-je, que le vous die,
» Car sans mettre y vostre estudie
» Vous en savés là et avant.
» J'en parolle par convenant
» Si com cils qui en vos regars
» Prenc grant solas quant les regars.
» Mès ce n'est mie si souvent
» Que je vodroie par convent.
» Toutes fois il me fait grant bien
» Quant par vo grasce et par vo bien
» Mon coer qui est si mehagniés
» Un petit confortér dagniés. »
Et ma dame, tout en riant,
Me dist : « Tels va merci criant
» Qui n'est mie si dolerous
» Com il se monstre languerous. »
De telz mos et d'aultres aussi
Qui n'atouchoient nul soussi
Ains estoient plain d'esbanois
De chiens, d'oiseaus, deprés, d'erbois,
D'amourettes, tant que sans compte
Fesimes nous adont grant compte
En grant joie et en grand revel.
Il nous estoit tout de nouvel,
Le temps, les foeilles, les flourettes,
Et otant bien les amourettes.
Moult me plaisoit ce qu'en avoie,

Et quant elle se mist à voie,
Li congiés y fu si bel pris
Qu'encor je ce lieu aime et pris,
Et le gardin et la maison;
Tousjours l'amerai par raison,
Maint solas et maint esbanoi
Avec ma dame et ce temps oi,
Tant que de venir et d'aler
De véoir et d'oïr parler.
Aultrement n'aloit ma querelle,
Mès il me sembloit qu'elle ert belle,
Puisque par le gré de ma dame
Je pooie tant qu'à mon esme
Avoir par sa discretion
Un peu de recreation,
Mès c'estoit assés à escars
De parolles et de regars
Car je ne m'osoie avancier,
Ne où madame estoit lancier,
Si ce n'estoit tout en emblant,
Paourous et de coer tramblant
Pluisours de mes esbas faisoie;
Car pour ma dame je n'osoie,
Se l'eure n'avoie et le point,
Et on le m'avoit bien enjoint
Aussi que tout ensi fesisse,
Si que s'autre estat je presisses,
Que cesti qu'on m'avoit apris
J'euisse esté trop dur repris.
Si me convenoit ce porter

Et moi bellement conforter,
Et le plaisir ma dame attendre
Où par bien je pooie tendre.
Et aultrement ne le fis oncques.
Elle le savoit bien adonques,
Aussi je li monstroie au mains.
Mès, par Dieu ! c'estoit sus le mains.
Par parolles ne li pooie
Monstrer l'amour qu'à li avoie,
Forsque par signes et par plains
De quoi j'estoie lors moult plains.
A l'entrée dou joli may,
Ceste que par amours amai
Un jour esbatre s'en ala.
De son alée on me parla,
Et de celle qui o li furent.
Je soc bien l'eure qu'elles murent.
Moi et un mien ami très grant,
Pour faire mon plaisir engrant
Nous mesins en cesti voiage;
Et par ordenance moult sage
Mon compagnon nous fist acointe
De celles dont j'oc le coer cointe;
Car sans ce qu'on s'en perçuist
Et que nulles d'elles sceuist
Au mains celle que je doubtoie,
Avec elles fumes en voie.
Diex ! que le temps estoit jolis,
Li airs clers et quois et seris,
Et cil rosegnol hault chantoient

Qui forment nous resjoissoient!
La matinée ert clere et nette.
Nous venins à une espinette
Qui florie estoit toute blanche
Haulte bien le lonc d'une lance;
Dessous faisoit joli et vert.
Bien fu qui dist : « Cils lieus ci sert
» Droitement pour lui reposer.
» Le desjun nous fault destourser. »
A la parolle s'acordan
Et le desjun là destoursan
Pastés, jambons, vins et viandes
Et venison bersée en landes.
Là ert ma dame souverainne.
N'estoit pas la fois premerainne
Que je ne l'osoie approcier.
Trop doubtoie le reprocier;
Et encores tant qu'à ceste heure,
Se Jhesus me sault et honneure!
Je le regardoie en grant doubte;
C'est drois que tels perils on doubte,
Car pour faire le soursalli
A-on moult tost souvent falli
A renom et à bonne grasce.
Tous quois me tint en celle espasce
Et parfis le pelerinage
Avecques celle dou linage
En grant solas et en grant joie;
Encor tout le coer m'en resjoie
A toute heure qu'il m'en souvient.

N'est aventure qui n'avient
A un amourous qui poursieut
Sa besongne, trop bien sensieut
Que quant il ne s'en donne garde
Amours en pité le regarde.
Veci le confort que je pris
De ma droite dame de pris
Avec joie et esbatemens
Et gracious contenemens.
A ma dame plot lors à dire,
Pour un peu garir mon martire,
Qu'elle me retenoit pour sien.
Onques li quens li Porsyen
Ne le visconte de Nerbonne
N'oïrent parolle si bonne,
Ne si belle com je fis lors;
Car de coer, d'esperit, de corps
Fui tres grandement resjoïs
Quant j'ai si très douls mos oïs.
Quant celle qui me soloit pestre
De durté ne me voelt mès estre
Forsque graciouse et courtoise.
Mon coer s'eslargi une toise
Quant je li fis ceste requeste :
« Dame, en nom d'Amour, soyés ceste
» Qu'un petit voeilliés alegier
» Les mauls qui ne me sont legier,
» Et me retenés vo servant
» Loyal, secré à vous sezvant. »
Et ma dame respondi lors

De legier coer et de gai corps :
» Volés vous dont qu'il soit ensi;»
— » Oïl! « Et je le voeil aussi.»
Je pris ceste parolle à joie ;
C'est moult bien raisons c'on m'en croie;
Mès la joie trop longement
Ne me dura : veci comment.
En ce voiage dont vous touche
Estoit avec nous Male-bouche
Qui tout no bon temps descouvri,
Ce trop grandement m'apovri
Dou bien! dou temps et dou confort
Que je cuidoie avoir moult fort ;
Car celle qui onques ne tarde,
Male-bouche, que mal fu arde:
Parla à mon contraire tant,
Et en séant et en estant,
Que ma dame simple et doucette
Et d'éage forment jonette
En fut trop griefment aparlée :
« Ha! dist-on, estes vous alée
» En un voiage avec cesti
» Qui vous a maint anoi basti;
» Par foi ce fu uns grans oultrages
» Et uns abandonnés ouvrages ;
» Il fault que vous le fourjugiés.»
Là fui-je mortelment jugiés
De celles qui point ne m'amoient
Ains leur ennemi me clamoient,
Et leur jurœ ma dame chière,

Paourouse et à simple chiere,
Que plus à moi ne parroit elle.
Ensi le me compta la belle
Et me dist par parolle douce:
» Il convient, car le besoing touche,
» Qu'un peu d'arrest ait nostre vie,
» Car on y a trop grande envie,
» Et j'en sui trop griefment menée
» Et par parolles fourmenée.
» Abstenir vous fault toutes voies
» De devant nous passer les voies
» Tant que la chose soit estainte.»
— » Dame, di-je, de la destrainte
» Sui-je en coer grandement irés;
» Je ferai ce que vous dirés,
» Car ensi le vous ai prommis. »
Et celle me dist: « Grant mercis! »
Depuis me tins une saison
Au mieulx que poc parmi raison
De passer par devant l'ostel
De ma dame, et aussi ou tel
Qui estoit ordenés pour nous;
Dont j'estoie tous anoious.
Et s'il avenoit que passoie,
En terre mon regart bassoie;
Vers li n'osoie regarder
Et tout seul pour sa paix garder.
Mès sus un vespre, en un requoi,
Me tenoie illuecques tout quoi
Assés près de l'ostel ma dame.

Or avint à ce dont, par m'ame!
Qu'elle vint illuec d'aventure.
Je qui pour lui maint mal endure
Di en passant, n'en falli mie :
« Lès moi venés ci, douce amie.»
Et elle, si com par courous
Dist : « Point d'amie ci pour vous.»
D'aultre part s'en ala séoir;
Et quand je poc tout ce véoir,
Je me tinc en mon lieu tout quoi.
Que fist elle ? Vous saurés quoi
Par devant moi rapassa-elle;
Mès en passant me prist la belle
Par mon toupet, si très destrois
Que des cheviaus ot plus de trois
El' ne fist ne del ne parla;
Ensi à l'ostel s'en rala,
Et je remès forment pensieus,
Contre terre clinant mes yeus,
Et disoie: « Veci grant dur!
» Je prise petit mon éur,
» Car j'aimme et point ne suis amés,
» Ne amans ne servans clamés.
» A painnes que ne me repeus,
» Car en folour mon tems despens.
» Le despens je dont en folour ?
» Oil, onques ne vi grignour.»
Lors me repris de ma folie
Et di: « Se je meraucolie
» Ensi se veulent amourettes

» Ramprouver une heure durettes,
» L'autre moles et debonnaires.
» Plus nuist parlers souvent que taires.
» Je n'avoie pas grant raison
» De li dire en celle maison
» Qu'elle venist lès moi séoir.
» A sa maniere poc véoir
» Qu'elle n'en fu mie trop lie;
» Et pour ce, tantos conseillie,
» Me respondi tout au revers.
» Nom-pour-quant, quant le fait revers
» De ce que la belle en taisant
» Tout en riant et en baissant
» Elle par le toupet me prist,
» Mon coer dist que tous s'en esprit,
» Que liement à son retour
» Fist elle cela moureus tour;
» Et jà ne se fust esbatue
» A moi qui là ert embatue
» S'elle ne m'amast; je l'entens
» Ensi et m'en tienc pour contens
» De quan qu'elle a fait et à faire.»
Lors m'esjoï en cel a faire
Et fis une balade adont
Sus la fourme que mes maulz ont
D'aliegement tant qu'au penser,
Si com vous orés recenser.

Balade.

Quel mal, quel grief ne quel painne

Que me faciés recevoir,
Ma dame très souverainne,
S'ai-je corps, coer et voloir
Selonc mon petit povoir
De vous loyalment servir.
En si povés asservir
Et moi tout ce qu'il vous plest,
Car quanque j'ai, vostres est.
Et afin que plus certainne
Soyés que je die voir,
Il n'a heure en la sepmaine
Nuit, ne jour, ne main, ne soir,
Que je puisse bien avoir,
Se ne l'ai, d'un souvenir
Qui de vous me poet venir.
De noient pas ne me n'est,
Car quanque j'ai vostres est.
En ce doulc penser m'amainne
Amours, et me donne espoir
Qu'encor me serés humainne;
Sans ce ne puis rien valoir.
Et s'il vous plest à sçavoir
Quels biens me poet resjoïr,
C'est qu'à vostre doulc plaisir
Commandés, ve-me-ci prest;
Car quanque j'ai, vostres est.

Ne vous poroie ps retraire
Tout le bien et tout le contraire
Que j'ai par amours recéu.

Pas ne m'en tiene pour decéu
Mes pour ewireus et vaillant.
On ne s'en voist emervillant
Car Amours, et ma dame aussi,
M'ont pluisours fois conforté si
Que j'en ai et sui en l'escoeil
De tout le bien que je recoeil;
Ne jà n'euisse riens valu
Se n'euisse éu ce salu;
C'est un moult grand avancement
A jone homme et commencement
Beaus et bons, et moult proufitables.
Il s'en troeve courtois et ables
Et en met visces en vertus.
Onques le temps n'i fut perdus
Ains en sont avancié maint homme
Dont je ne sçai compte ne somme.
Pour vous, ma dame souverainne,
Ai recéu tamainte painne
Et sui encor dou recevoir
Bien tailliés, je di de ce voir;
Car com plus vis et plus m'enflamme
De vous li amourouse flame.
En mon coer s'art et estincelle
Sa vive et ardans estincelle
Qui ne prendera jà sejour
Heure ne de nuit, ne de jour;
Et Venus bien le me promist
Quant l'aventure me tramist
De vous premierement véoir.

Je ne pooie mïeuls chéoir;
Ne se toutes celles du mont
Estoïent mises en un mont
En grant estat, en grant arroi,
Et fuissent pour mieuls plaire à roi,
Si ne m'en poroit nulle esprendre.
En ce point où me povès prendre
Conquis m'avés, sans nul esmai.
Onques plus nulle n'en amai,
Ne n'amerai, quoiqu'il aviegne.
N'est heure qu'il ne m'en souviegne.
Vous avés esté premerainne,
Aussi serés la daarrainne ;
Et pour ce qu'en bon estat soie,
Dame, se dire je l'osoie,
J'ai fait enfin de mon trettier
Un lay, ou quel je voeil trettier
Une grant part de tous mes fès.
Or doinst Diex qu'il soit si bien fès
Et par si très bonne maniere
Qu'il vous plaise, ma dame chiere!

Lay.

Pour ce qu'on scet mieuls de li
Paler que d'autrui à faire,
Ai-je voloir de retraire
Comment il m'est, Dieu merci!
J'ai jà un lonc temps servi
Amours, en espoir de plaire;

Mès d'un trop petit solaire
M'a mon guerredon meri.
Nom-pour-quant s'ai je obéy
A ce qu'il a volu faire.
Or n'i a que dou parfaire.
Dou tout à lui je m'otri,
Et à ma dame suppli
Qu'elle me soit debonnaire
En ce qui m'est nécessaire,
Et prende en gré ce lay ci
Que j'ai de bon sentement
Presentement
Ordonne certainnement
A mon pooir
Selonc ce que mon coer sent
Non aultrement.
Et s'aucun amendement
Y poet avoir,
A vostre commandement,
Dame, usés ent;
Car mon coer dou tout se rent
En vo voloir;
Mès je sçai trop mieuls comment
Il m'est souvent
Que nuls ne fait; ce m'aprent,
Adire voir

Car quant je pense ne sçai,
Se Diex me gart!
Comment osai

Onques emprendre le quart
De la painne où mon coert art.
Mès g'i entrai
Lie et gaillart,
Se m'i tenrai
Comment que j'en sentirai
Seul et à part
Maint grant esmai.
Mès se ma dame y regart
Et de sa douçour me part
Confort aurai
En quelque part
Que me trairai.
Mès trop fort esprouvé ai
De son regart
Comment li rai
Sont trencant que fers de dart
Et pas ne sont trop espart;
Mès d'un attrai
Simple et couart
Plaisant et gai.
Quant premier les avisai
Moult me fu tart
Qu'en cel assai
Fuisse entrés par aucun art.
Or en ai si bien ma part
Que j'en assai
Quanqu'en départ
Amours, pour vrai.

Et sui encor tous certains
Que li tains
Dont mon coer fu très et tains
En un regart prist l'entame
Dont jamès ne sera sains,
Car proçains
Est si li cops premerains
Que de nul aultre, par m'ame !
Ne poet changier, n'estre estains;
Car attains
Fu lors d'un douls yeuls humains.
Plus beaus ne poet porter fame.
En ce penser tous jours mains
N'en voeil mains;
Car sus toute je vous ains,
Ma tres souverainne dame.

Et s'empris ai plus grand labour
Que dou porter n'ai la vigour,
Si en pardonne-je la flour
Mon coer, quel fin ne quel retour
Qu'en doie prendre;
Car pourquoi vo fresce coulour,
Vo gent maintien, vo simple atour,
Vo bel parler plain de doușour
Me font à très parfaite honnour
Penser et tendre.
Si bien cuesi pour le millour,
Quand je vous sers, aim et aour,
Ma droite dame de valour

A mon pooir, sans nul fauls tour.
Tels me voeil rendre.
Or aiés en recort le jour
Que pour alegier ma doulour
Tous diseteus, plains de paour,
Je vous priai de vostre amour
Sans riens mesprendre
Et vous, ma dame jolie
Come noient avoïe
De moi faire à ceste fie
Une si grant courtoisie;
Respondistes tos:
Que pas n'estié conseillie
Ne tres bien appareillie
Que lors me fust octroye
L'amour de quoi je vous prie.
He mi! com durs mors,
Bien voi, vous ne sentes mie
Comment Desirs me mestrie.
Pour vostre amour, et me lie,
Si que heure ne demie
Je n'ai nul repos
Ou jour ne en la nuitie.
Ains souspir plour et larmie,
Et fui toute compagnie.
D'otel et plus que ne die
M'est chargiés li cols.

Et s'adont fui entrepris
Et souspris

Quant je pris,
De vous, ma dame de pris,
Une response si dure,
Je n'en dois estre repris
Ne despris;
Car j'espris
Mon coer, lors que je compris
La beauté de vo figure.
Puis m'en suis tenus tout dis
Mains hardis
D'avoir mis
Pour paour d'estre escondis
Ma proyere en aventure;
Car s'avoie mal sur pis,
Il m'est vis
Li perils
Seroit si grand, j'en sui fis
Que de moi n'auroie cure.

Mès en lamentant
J'ai bouté avant
Le temps qui noiant
M'a tenu de joie,
Fors seul tant
Que quant esbatant
Juant et parlant
Vous véoie errant
Ensi qu'en emblant
Les vous me mettoie;
Regardant

Vostre doulc samblant,
Cler, simple et riant;
Lors imaginant
Et en coer pensant
A par moi disoie:
» Hé mi! quant
» Verai mon vivant
» Un peu plus joiant
» Ne l'ai maintenant.
» Mestier en ai grant. »
Et lors me partoie
Tous tramblant

Et cerchoie aucun refui
Où de nullui
Je ne fuisse apercéus
Ne cognéus;
Là ploroïe mon anui.
Jusqu'au jour d'ui
Ai bien esté pourvéus
D'otant et plus.
Ensi, ma dame, attains fui
Et encors sui
Par vos doulz regars agus,
Dont la vertus
De confort et de refui
Non en autrui
Gist en vous. Or metés jus
Vos griefs refus,

Car tant me font à souffrir
Que je ne m'ose enhardir
Ne de monstrer n'ai loisir
Par quel maniere
Tout ce m'estoet soustenir;
Dont souvent me fault fremir.
Mès quant vo gent corps remir
Tout m'ac arriere
Se oussi, esmai, dur oïr;
Je n'en voeil souvenir;
Car tant me fait de plaisir
Vo lie chiere
Qu'espoir, penser et desir
Me font souvent resjoïr
Et penser à quoi je tir,
Ma dame chiere.

Tout ensi me tient Plaisance
En balance.
Dont maniere et contenance
Change en moi
Sans ordenance:
Car sus heure elle me lance,
Puis s'estance,
Après reprent sa puissance.
Mès trop poi
Ai d'aligance,
Se ce n'estoit esperance
Qui m'avance
A son plaisir souffissance,

Petit voi
De recouvrance.
Mès j'ai tant de cognissance
Qu'elle sance
En partie ma souffrance.
Se mi doi
Traire en fiance.

A qui dont hemi! hemi!
Fors à la tres volentaire,
Qui en parler et en taire
Poet bien aidier son ami,
Et ma droite dame aussi
A qui tout mon coer s'apaire
Poet bien planer ce contraire.
Aultrement mors je me di,
Et riens ne me garandi,
Fors son simple et doulc viaire,
Et ce qu'elle est blonde et vaire
De maintien gai et joli.
Nature pas ne failli
A li sagement pourtraire,
Car un regart a pour traire
Un coer et percier parmi.

De tant m'est plaisance erissue
Que je voeil faire, ains ma rissue,
Memore comment on pora
Trouver, qui bien querre y vora,
Le nom de ma dame et de mi.

Nom-pour-quant le sanc me fremi,
Quant la plaisance m'en sourvint
De ce qu'enchéir me convint
A nommer le nom de la belle.
Je m'en tinc un grant temps rebelle.
Mès quant j'oc bien examiné
Mon avis, et déterminé,
Je m'escusai par une voie;
C'est drois que m'escusance on voie.
Quant Plaisance et Desir s'assamblent
Le fu, par exemple, il ressamblent
Qui bruist tout ce qu'il attaint.
Plaisance ensi le coer destraint;
Et Desirs le fait desirer
Qui ne s'en voelt pas consirer
Jusqu'à tant que la fin il sace
Envers quoi Plaisance le sace.
Et adont si fort le mestrie
Que de trestous pourpos le trie,
Fors de celi à quoi il tent.
Et pour ce que Desirs estent
Sa vertu en tout coers humains,
Je le remonstre ensi au mains,
Qu'on m'en tiengne pour escusé;
Car Plaisance m'a acusé
A dire tout ce que je di;
Aultrement ne m'en escondi.
Mès telement nous pense mettre
Sans nommer nom, sournom ne lettre,
Que qui assener y saura

Assés bon sentement aura.
Nom-pour-quant les lettres sont dittes
En quatre lignes moult petites.
Entre nous fumes et le temps;
Se venir y volés à temps
Là trouverés, n'en doubte mie,
Pour cognoistre amant et amie.
Or, doinst Diex que vos pourpos faille
Et que ma proyere me vaille!
Car nuls plus povres de merci
Que je suis ne demeure ci.
Et quant il plaira à ma dame
Que j'aie ossi grant qu'une dragme
De confort, adont resjoïs
Serai de ce dont ne joïs;
Ains languis en vie éureuse
Dedens l'*Espinette amoureuse*.

EXPLICIT LE DITTIÉ DE L'ESPINETTE AMOUROUSE.

CI APRÈS

SENSIEUT UN TRETTIÉ AMOUREUS

QUI S'APPELLE

LE JOLI BUISSON DE JONECE.

Des aventures me souvient
Dou temps passé. Or me convient,
Entroes que j'ai sens et memoire,
Encre et papier et escriptoire,
Canivet et penne taillie,
Et volenté appareillie
Qui m'amonneste et me remort,
Que je remonstre avant ma mort
Comment ou Buisson de Jonece
Fui jadis, et par quel adrece.
Et puisque pensée m'i tire,
Entroes que je l'ai toute entire
Sans estre blechié ne quassé,
Ce n'est pas bon que je le passe.
Car s'en noncaloir me mettoie
Et d'autre soing m'entremettoie,
Je ne poroie revenir
De legier à mon souvenir.

Pour ce le vodrai avant metire,
Et moi liement entremettre
De quant qu'à ma memoire sent
Dou temps passé et dou present.
Aussi nature qui m'a fet,
Créé et nouri de son fet,
Et qui encor de jour en jour
Me preste loisir et sejour
Que de ce que j'ai je m'avise
Et ce que je sçai je devise,
Se plainderoit, où que je soie,
De moi voir, se je me cessoie;
Et bien auroit raison et cause.
Nulle escusance je n'i cause;
Car pour ce m'a elle ordonné,
Sens et entendement donné
Que je remonstre en plain ventele
Ce que je sçai, dont je me mele,
C'est que de faire beaus dittiers
Qu'on list et qu'on voit volentiers,
Espécialment toutes gens
Qui ont les coers discrès et gens.
Ce nest mie pour les villains;
Car, ensi m'ayt sains Gillains!
Que je m'avroie assés plus chier
A taire et en requoi mucier
Que jà villains evist dou mien
Chose qui li fesist nul bien.
Ce n'est fors que pour les jolis
Qui prendent solas et delis

A l'oïr, et qui compte en font.
Pour ceuls servir mon coer tout font
En plaisance, et se m'i delitte
Que grandement j'en abilite
L'entendement et le corage,
De quoi nature m'encorage;
C'est que je monstre et que je die
A quoi je pense et estudie.
Et je sui tous près d'obéir,
Ensi com vous porés véir.
Diex par sa grasce me deffende
Que nature jamès n'offende.
Jà fu un temps que l'offendi,
Mès le guerredon m'en rendi;
Car elle qui esleve mot,
Sans ce qu'onques en sonnast mot,
Elle me fist, ci se miron,
Descendre ou pié dou sommiron.
Or y ot tant de bien pour mi,
Ensi qu'on dist à son ami,
Et qu'on ramentoit les grans plueves.
En jonece me vint cils flueves;
Car s'en viellece m'euist pris
J'euisse esté trop dur apris.
Jonece endure moult d'assaus;
Mès en viellece nuls n'est saus.
Pour ce fu dit en reprouvier:
En jone homme a grant recouvrier.
Si fui je espris de grant anui
Si tos que je me recognui.

Mès tout seul, pour oster l'escandle
Dont je voeil ores qu'on m'escandle
Me mesfis, dont moult me repens;
Car j'ai repris à mes despens
Ce de quoi je me hontioie;
Dont grandement m'abestioie,
Car mieulz vault science qu'argens.
Point ne le samble aux pluisours gens
Qui ne scevent que bienfais monte.
Ançois me comptoïent pour honte
Ce qui m'a fait et envay
Et dont je vail. Ahy! ahy!
Et comment le pooie faire?
Or me cuidai trop bien parfaire
Pour prendre aillours ma calandise.
Si me mis en la marchandise
Où je sui ossi bien de taille
Que d'entrer ens une bataille
Où je me trouveroie en-vis.
Quant je m'avise et je devis
Comment oultrages et folie
Me misent en melancolie
Que dou don de nature perdre,
Pensées me viennent aherdre
Qui me font sainnier à merveilles,
Et dient : « Amis, or t'esveilles
» Et remonstre ce que tu scés.
» Il ne te doit pas estre scés
» De tes besongnes amplyer.
» Et pour toi mieuls exemplyer

» Et que dou monstrer aies cause,
» Lis nous ensievant ceste clause. »
» Les Romains qui jadis regnerent
» Et qui le monde gouvrenerent
» N'en orent pas la gouvrenance
» Sans grand art et bonne ordenance.
» Et s'il l'orent, ce fu raisons;
» Car par hostels et par maisons
» Faisoïent les enfants cerchier
» Et de leur nature encerchier
» Là ou le plus il s'enclinoient,
» Et à ce les disciplinoient
» En quelque labour que ce fust,
» De piere, de fer ou de fust,
» De doctrine ou de grant science;
» Et avoient tele conscience
» Que les clers faisoïent aprendre
» Et les armeres armes prendre.
» Dont en ce tant s'abiliterent,
» Et telement s'i deliterent,
» Que ce furent jadis en Rome
» Li plus preu et li plus sage homme
» Qui faissent regnant en ce siecle,
» Tout ensi qu'il comprent son ciercle;
» Car par sens tous les ars passerent
» Et par armes les fors quasserent;
» Et misent toutes nations
» Enclines à leurs actions.
» Ensi par les Romains te poes
» Aviser voires se tu voes

» Tu ne dois pas escarcyer
» Ce qui te poet agracyer.
» Se tu es ables et propisces
» D'aucun art, et celi guerpisses,
» Envers ta nature mesprens.
» Se tu l'as fait, si te reprens ;
» Et remonstre de franc voloir
» Ce de quoi tu poes mieulz valoir.
» Néis! que diront li seigneur
» Dont tu as tant éu dou leur
» Les Roix, les Dus et li bon Conte
» Desquels tu ne scés pas le compte,
» Les Dames et li Chevalier ?
» Foi que je doi à saint Valier !
» A mal employé le tendroient ;
» Et aultre fois il retendroient
» Leurs grans largheces et leurs dons,
» Et de droit aussi li pardons
» Ne t'en deveroit estre feis,
» Quant tu es nouris et parfais,
» Et si as discretion d'omme
» Et la science, qui se nomme
» Entre les amoureuses gens
» Et les nobles, li Mestiers Gens ;
» Car tous coers amoureus esgaie,
» Tant en est li oye gaie !
» Et tu le voes mettre hors voie,
» Si que jamès nuls ne le voie.
» Il ne fait pas à consentir.
» Bien t'en poroies repentir.

» Or fai dont tost; et si t'esveilles.
» Tu ne laboures ne traveilles
» De nulle painne manuele;
» Ançois as ta rente annuele
» Qui te revient de jour en jour.
» En grant aise prens ton sejour.
» Tu n'as ne femme ne enfants,
» Tu n'as ne terres ne ahans,
» Qui ne soient tout mis à cense.
» Pour verité je te recense,
» Se Diex vosist, il t'euist fait
» Un laboureur grant et parfait
» A une contenance estragne,
» Ou un bateur en une gragne,
» Un maçon ou un aultre ouvrier,
» Je n'ai cure quel manouvrier;
» Et il t'a donné la science
» De quoi tu poes par conscience
» Loer Dieu et servir le monde.
» Or fai dont tos, et si le monde;
» Et respont, sans plus colyer
» Qui te fait melancolyer. »
Ensi me vient Philozophie
Visiter, et dire à la fie
Parolles qui me font debatre
Pour moi en argumens embatre.
Et je respons à la volée :
« Dame, dame, trop afolée
» Est ma science en pluisours lieu:
» Par receveurs et par baillieus,

» Par officyers et par gens
» Qui assamblent les grans argens
» Pour leurs enfans et pour leurs hoirs
» Et font faire les grans manoirs
» Où il se dorment et reposent,
» Et apainnes les seignours osent
» Dire quel chose il leur besongne.
» Mès quant il croist une besongne
» Pourfitable à ceuls dessus dis,
» Jà ne s'en ira escondis
» Ne marchéans ne couletiers.
» Il ont bien des seignours le tiers
» De tout ce qu'il ont de chevance.
» Ce grandement les desavance
» Et retrence leurs dons parmi.
» Quant bien g'i pense, he mi! he mi!
» Je sui, foi que je doi mes ans!
» De tous bien faire si pesans
» Qu'à painnes puis je riens gloser.
» Pour Dieu laissiés moi reposer.
» Vous dittes que bons jours m'ajourne
» Et qu'en grant aise je sejourne,
» Je le vous accorde : à tant paix. »
Lors dist elle : « Se tu te tais
» Tu m'esmouveras en grant ire.
» Encores t'en voeil je tant dire,
» Et s'en poras bien valoir mains.
» Je te pri ; nomme nous au mains
» Les seignours que tu as véus
» Et dont tu as les biens éus

» Si prenderont leurs hoirs exemple. »
— « Volentiers! Premiers vous exemple
» La bonne, qui pourist en terre,
» Qui fu Royne d'Engleterre ;
» Phelippe ot nom la noble dame.
» Propisces li soit Diex à l'ame !
» J'en sui bien tenus de pryer
» Et ses larghecés escryer,
» Car elle me fist et créa ;
» Ne onques voir ne s'effréa,
» Ne ne fu son coer saoulés
» De donner le sien à tous lés.
» Aussi sa fille de Lancastre.
» Haro ! mettés moi une emplastre
» Sus le coer, car, quant m'en souvient,
» Certes souspirer me convient
» Tant sui plains de melancolie !
» Elle morut jone et jolie
» Environ de vingt-et-deux ans,
» Gaie, lie, friche, esbatans,
» Douce, simple, d'umble samblance.
» La bonne dame ot à nom Blanche.
» J'ai trop perdu en ces deus dames.
» J'en tors mes poins, j'en bac mes palmes.
» Encor ot la noble Royne
» Une fille de bonne orine
» Ysabiel, et de Couci dame.
» Je doi moult bien proyer pour l'ame ;
» Car je le trouvai moult courtoise
» Ançois qu'elle passast oultre Oise.

» Le Roy d'Engleterre autant bien.
» Son pere me fist jà grant bien,
» Car cent florins, tout d'un arroi,
» Reçue à un seul don dou Roy.
» Aussi dou Conte de Herfort
» Pris une fois grant reconfort.
» Des dons monseigneur de Mauni
» Me lo; ne pas ne les reni.
» Et son fils de Pennebruc voir
» En a moult bien fait son devoir. »
— « Et le grant seigneur Espensier
» Qui de larghece est despensier
» Que-t'a-il fait? » — « Quoi di-je? assés;
» Car il ne fu onques lassés
» De moi donner, quel part qu'il fust.
» Ce n'estoient cailliel ne fust,
» Mès chevaus et florins sans compte;
» Entre mes mestres je le compte
» Pour seignour, et c'en est li uns.
» Et l'autre si m'est moult communs,
» C'est le bon seignour de Couci
» Qui m'a souvent le poing fouci
» De beaus florins à rouge escaille,
» C'est raisons que de li me caille.
» Et Beraut, le Conte Daufins
» D'Auvergne, qui tant par est fins,
» Amoureus et chevalereus;
» Il n'est felenes ne ireus,
» Mès enclins à tous bons usages
» Secrès, discrès, loyaus et sages,

» Acointables à toutes gens,
» En ses maintiens friches et gens.
» Et son fil le Duc de Bourbon,
» Loys, ai-je trouvé moult bon.
» Pluisours dons m'ont donné li doi.
» Aussi recommender je doi
» Charle le noble Roy de France.
» Grans biens me fist en mon enfance.
» Le Duc et la Ducoise aussi
» De Braibant moult je regrasci.
» Car il m'ont tout dis esté tel
» Que euls, le leur et leur hostel
» Ai je trouvé large et courtois.
» Nullui ne congnois en Artois,
» Mès en Haynau m'en revenrai
» Et des segnours compte y tendrai
» Que g'i ai véus et servis
» Qui ne m'i voient pas en-vis.
» Le Duc Aubert premièrement
» M'a à toute heure liement
» Recoeillié, que vers li aloie
» Et grandement mieulz en valoie;
» Et aussi mes seignours de Blois
» Loys, Jehan, et Gui; des trois
» Moult acointés jà un temps fui,
» Et especialment de Gui
» Et encor le sui tous les jours;
» Car dalès lui gist mes sejours,
» Cest le bon seignour de Beaumont
» Qui m'amonneste et me semont.

» Ce vous ai-je bien en couvent,
» Que véoir le voise souvent;
» Et le senescal, Diex li vaille!
» Car c'est un seignour de grant vaille
» Et qui m'a donné volentiers;
» Car, ensi com uns siens rentiers,
» Où quil me trouvast ne quel part,
» J'avoie sus le sien ma part;
» Et le seignour de Moriaumés
» De qui je sui assés amés.
» Encor en y a qui vendront
» Et qui mi mestre devendront,
» Car il sont jone et à venir;
» Se m'en pora bien souvenir
» Quant je ferai un aultre livre.
» Mès tous ceulz qu'à present vous livre
» M'ont largement donné et fait.
» Si les recommende et de fait
» Ensi qu'on doit, et sans fourfaire,
» Ses mestres et ses seignours faire.
» Amé, le Conte de Savoie,
» Je ne sçai se nomme l'avoie,
» Mès à Melans, en Lombardie,
» Une bonne cote hardie
» Me donna de vingt florins d'or;
» Il m'en souvient moult bien encor,
» Pour un tant que moult me valirent;
» Car onques cil ne me fallirent
» Jusqu'à tant que je vinc à Romme.
» Et c'est raisons que je renomme

» De Cippre le noble Roy Pere,
» Et que de ses bienfais me pere.
» Premiers, à Boulongne-la-grasce,
» D'Esconflan monseignour Eustasce
» Trouvai, et cilz me dist dou Roy
» Dessus dit l'afaire et l'arroi ;
» Le quel me reçut à ce tamps
» Com cilz qui moult estoit sentans
» D'onnour et d'amour grant partie
» Liement en celle partie;
» Et me delivra à Ferrare
» Sire Tiercelés de la Bare,
» A son commant, lance sus faultre,
» Quarante ducas l'un sur l'aultre.
» Haro ! que fai ? je me bescoce;
» J'ai oublié le Roy d'Escoce,
» Et le bon Conte de Duglas
» Avec qui j'ai mené grant glas.
» Bel me reçurent en leur marce
» Cils de Mare et cils de la Marce,
» Cils de Surlant et cils de Fi;
» Segurement le vous affi.
» Je n'en sui mies si hays,
» Que, se je raloie ou pays,
» Je ne fuisse li bien venus;
» Mès je serai lors tous chenus,
» Foibles, impotens, mas et sombres.
» Mon temps s'enfuit ensi q'uns ombres.
» Vis m'est, de quanque j'ai esté
» Que j'aie noient arresté,

» Ensi que dist ens ou psautier
» David; je li lisi l'autr'ier;
» Si le retins pour valoir mieuls:
» Homs qui vis vois devant les yeus
» Mille ans amoncelés ensamble.
» C'est le jour d'ier; il le te samble.
» Si vous suppli, très chiere dame,
» Laissiés moi dont penser pour l'ame;
» J'ai éu moult de vainne gloire;
» S'est bien heure de ce temps cloire
» Et de cryer à Dieu merci
» Qui m'a amené jusqu'à ci. »
Lors respondi Philozophie,
Qui onques ne fu assouffie
D'arguer par soubtieves voies,
Et dist: « Amis, se tu sçavoies
» Que c'est grant chose de loenge,
» Et com prisie en est li enge,
» Plus chier l'auroies à avoir
» Qu'en tes coffres nul grant avoir.
» Pourquoi traveillent li seigneur
» Et despendent foison dou leur
» Ens es lointains pelerinages,
» Et laissent enfans et linages,
» Femmes, possessions et terre,
» Fors seul que pour loenge acquerre?
» Que seevist on qui fu Gawains,
» Tristans, Percevaus et Yewains
» Guirons, Galehaus, Lanscelos,
» Li Roix Artus, et li Roix Los

» Se ce ne fuissent li registre
» Qui euls et leur fès aministre ?
» Et aussi li aministreur
» Qui en ont esté registreur
» En font moult à recommender.
» Je te voeil encor demander,
» Se no foy qui est approuvée,
» Et n'est elle faitte et ouvrée
» Par Docteurs et Euvangelistes.
» Sains Pols, sains Bernars, sains Celistes,
» Et pluisour aultre saint prodomme
» Que li Sainte Escripture nomme,
» N'en ont-il esté registreur?
» Moult ont pour nous fet li Docteur
» De proufit et de grant conseil.
» Pour tant, amis, je te conseil,
» Et te di en nom de chastoi :
» Ce que nature a mis en toi,
» Remonstre le de toutes pars,
» Et si largement le depars
» Que gré t'en puissent cil savoir
» Qui le desirent à avoir. »
Je respondi à sa parolle:
« Or soit, di-je, que je parolle
» Que porai-je de nouvel dire ?
» Je ne vous ose contredire,
» Car toutes vos monitions
» Ont si douces initions
» Qu'il n'est rien si trettable chose.
» Mès dittes moi, je qui repose

» Et qui ressongne travillier,
» De quoi me porai-je esvillier
» Qui soit plaisant et proufitable
» Au lire et l'oïr delitable ?
» Voirs est q'un livret fis jadis
» Qu'on dist l'Amourous Paradys,
» Et aussi celi del Orloge,
» Où grant part del art d'amours loge;
» Après l'Espinette Amoureuse
» Qui n'est pas al oïr ireuse ;
» Et puis l'Amoureuse Prison
» Qu'en pluisours places bien prison;
» Rondeaus, Balades, Virelais,
» Grant foison de Dis et de Lays;
» Mès j'estoie lors pour le tamps
» Toutes nouvelletés sentans ,
» Et avoie prest à la main
» A toute heure, au soir et au main,
» Matere pour ce dire et faire
» Or voi-je changie mon afaire
» En aultre ordenance nouvelle. »
Et adonques me renouvelle
Philozophie un hault penser
Et dist: « Il te convient penser
» Au temps passé et à tes œvres;
» Et voeil que sus cesti tu oevres.
» Il ne t'est mie si lontains,
» Ne tu si frois ne si estains
» Que memoire ne t'en reviegne.
» Et s'ensi est qu'il te conviegne

» Varyer par trop sejourner,
» Se me fai prendre et ajourner
» Où que tu voels, et de par toy,
» Se briefment ne te ramentoy
» Ce que tu as de pourvéance
» Où tu n'as gaires de béance.
» Or y pense. » — « Si fai-je, dame,
» Que voelt estre? Ne sçai, par m'ame!
» Recordés m'ent. » — « Volentiers, voir.
» Tu dois par devers toi avoir
» Un coffret ens ou quel jadis,
» Il y a des ans plus de dis,
» Tu mesis, et bien m'en souvient
» Puisque dire le me couvient,
» Un image bel et propisce
» Fait au samblant et en l'espisce
» Que ta droite dame estoit lors.
» Se depuis tu ne l'as tret hors
» Encores le dois-tu avoir.
» Je t'en pri; or y va sçavoir,
» Tu y scés moult bien le chemin;
» Et tu veras en parchemin
» L'image que je te devis,
» Pourtrette de corps et de vis,
» D'yeulz, de bouche, de nés, de mains,
» Toute otele, ne plus ne mains,
» Ouvrée en couleur bonne et riche
» Com fu ta dame belle et friche
» Pour qui tu as les mauls d'amer
» Senti, deçà et delà mer.

» Tu y auras grant recouvrier ;
» Car faitte fu de main d'ouvrier
» Qui riens n'i oublia à faire ;
» Et encores, pour mieuls parfaire,
» Et plus près ta plaisance attaindre,
» Coulourer le fesis et taindre
» Proprement, au samblant d'ycelle
» Qui lors estoit jone pucelle ;
» Et cils si bien y assena
» Qu'en l'image à dire riens n'a
» De proprieté ne d'assise,
» Tant est à son devoir assise.
» Et si tos que tu le veras
» De respondre te pourveras,
» Et diras, sans nulle abstenance,
» Par une seule contenance,
» Que tu fesis l'image faire
» Qui bien afiert à son afaire
» Car elle est droite, et a un chief:
» Veci celle qui de rechief
» Me remet la vie ens ou corps.
» Pour l'amour de li, je m'acors
» A estre jolis et chantans
» Et penser à mon jone tamps
» Comment que la saison m'eslonge.
» Or ne quier voie ne eslonge
» Qui te destourne de ce point,
» Car elle te vient bien à point.
» Tu ne poes plus grant chose avoir. »
— « Haro! di je, vous dittes voir.

» Il me souvient moult bien, par m'ame!
» Qu'après la façon de ma dame
» Je fis pourtraire voirement
» Un image notoirement
» Par un paintre sage et vaillant;
» De quoi, tous jours en travillant
» Cest image avec moi portoie,
» Et grandement me deportoie
» Au véoir et au regarder.
» Et encores, pour mieulz garder,
» Mis l'avoie en toile cirée.
» Or ne sçai s'elle est empirée,
» Car il a bien sept ans entiers,
» Quoique g'i pense volentiers,
» Que je n'ouvri, ne fui au coffre. »
Et lors Philozophie m'offre
Et me prommet que mon image
Sans villonnie et sans damage
Trouverai segure et entire.
Tant dist, tant procure et tant tire
Que briefment je me mis à voie,
Et là vinc où je mis avoie
Le coffre, en sauf lieu et couvert.
Si l'ai deffremé et ouvert,
Et l'image que tant desir
A véoir voi illoec jesir.
Je le pris et le desploiai
De la toile où je le ploiai;
Et si trestost quan mi le vi
Mon coer entirement ravi

En un penser fresc et nouvel
Qui me fist faire, et par revel,
Un virelay en ce moment.
Or lisiés vous ores comment.

Virelay.

Ve-me-ci resuscité
Et hors de peril jetté,
Puisque je voi
Le reconfort où je doi
Prendre liece et santé.

Et c'est bien chose certainne
Que toute joie m'amainne
Li regars
De ma dame souverainne.
Car quant sa façon humainne
Je regars,

Tout mi mal me sont osté,
Gari et reconforté,
Ne je ne boi
Chose qui touche à anoi;
Saciés-le pour verité.
Ve-me-ci etc.

Et se fortune se painne
De moi donner haire et painne
C'est li dars

De quoi les amans fourmainne.
Mès quoi qu'elle se demainne
Je me pars
De lui et de sa durté.

Et face sa volenté,
Car par ma foy
On ne vera jà en moi
Fors que toute loyauté.
Ve-me-ci etc.

En recordant ce virelay,
Tout ensi que droit ci mis l'ay,
Et en regardant mon image,
Grandement mon entente y mac-je.
Ce me remoet un souvenir
Qui me fait moult bien souvenir
Dou temps passé et de mes fès.
Haro! di-je, trop fui mes-fès
Quant je gardoie un tel threzor.
Et si ne l'ai véu dès or
Que je le mis en celle toile.
Or n'a ou firmament estoille,
Tant soit clère ne reluisans,
Ne pour moi propisce ou nuisans
Qui la vertu de cesti passe.
Il n'est bericles ne topasce,
Rubis, saphirs ne dyamans,
Escarboucles ne aymans
Qu'on dist qui arreste le fer,

Qui me peuist faire escaufer,
Ensi que mon image a fait.
Or le voeil servir, et de fait,
Car moult m'en vaudra le regard.
Quant je l'imagine et regard,
Le temps passé me ramentoit
Et tout ce que mon coer sentoit
Lorsque ma dame regardoie
Pour laquele amour tous ardoie.
Or ai-je le fu descouvert,
Et le petit pertuis ouvert
Par où les estincelles sallent
Qui me renflament et rassallent,
Et ratisent cel ardent fu;
Tout ensi com Acillès fu
Pour Polixena la riant,
La fille au noble Roy Priant,
Entroes que les trievves duroient.
Les Troyens qui moult curoient,
Et les dames de hault parage,
De venir en pelerinage
Ens ou temple d'Apolinis
Pour Hector qui estoit finis;
Dont un jour Acillès y vint
Véoir les dames. Or avint
Que sa voie bien assena,
Car la belle Polixena,
Qui de beauté resplendissoit,
Encontra que dou temple issoit;
Et lorsqu'il perçut la pucelle

Aux siens demanda : « Qui est celle
» De si noble et si friche arroi? »
— « Fille est de Royne et de Roy
Ce respondirent si ministre.
Et Cupido lors aministre
Son arch; et l'entoise et estent.
Et entroes qu'Acillès entent
A la pucelle regarder
Dont il ne se voelt retarder,
Une fleche ens ou coer le fiert
A qui nulle aultre ne s'affiert.
Moult dur navré d'illoec se part
Et se ne scet mie quel part
Il en puist garison avoir;
Car son coer li fait à savoir
Qu'il est de grant folour espris,
Et s'a un grand oultrage empris.
Quant il aimme celle, et bien scet
Que plus que nulle riens le het;
Car il li a son frere mort.
Mès pour avis qui le remort,
Ne pour peril qu'à ses yeus voie,
Il n'en poet issir de la voie
Qu'il ne soit toutdis, sans sejour,
Pensans à celle nuit et jour.
Il s'en alitte, il s'en afame;
Au Roy Priant et à sa fame
Envoie un messagier, qui met
Raisons avant, et qui prommet
Qu'il voelt estre leurs bons amis;

Et dist comment Amours l'a mis
En tel estat, tout pour leur fille.
Tant l'en est que tous s'en exille;
Mès il le voelt à femme avoir
Et n'a cure de leur avoir.
Assés en a et terre et force.
Et dou prommettre encor s'efforce
Qu'il li couronnera le chief,
Et qu'il le mettera à chief
De sa guerre crueuse et dure.
En cel effroi, en celle ardure,
En ces pensers, en ces anuis
Passe Acillès et jours et nuis.
Une heure moult se reconforte,
Et l'aultre si se desconforte
Qu'il jette plours, souspirs et larmes.
Il het la guerre, il fuit les armes;
Ne voelt porter lance ne targe.
Ançois lui et les siens atarge
De chevaucier, et d'euls armer.
Ensi est pris par fort amer.
Et se ne vit onques q'une heure
Celle pour qui il se deveure.
Mès le plus grant confort qu'il porte
Et où le plus il se deporte
C'est qu'il a devers soi en garde
Un image, et cesti regarde,
Car en regardant s'i console,
Et son coer en pest et soole
A toute heure, quant il le voit,

De ramentevoir li pourvoit
Polixena au corps parfet
Contre qui l'image estoit fet.
Ensi fortune le demainne
Qui jusques à la mort le mainne,
Car ens ou temple où le cop prist
De Cupido, quant il l'esprist
De l'amour de la dessus ditte,
Pour lui fu la terre entreditte.
Là fu occis, tout par sa coupe.
Mès de la mort de li j'encoupe
Amours, et di qu'il en fu cause,
Ensi com l'ystore le cause
Des Grigois, qui bien le remire.
Fortune, ensi dont Diex li mire,
Me démainne, si com je croi,
Et toutes fois je l'en mescroi;
Car je m'arreste en grant folie.
Et se sçai bien que je folie;
Si nen pui-je mon coer retraire.
Bien scet le Dieu d'Amours droit traire
Quant ens ou coer me mist la fleche
Qui si m'ensonnie et me bleche
Que je ne puis aillours entendre:
Et s'est la plaïe si très tendre
Q'uns seulz pensers le renouvelle;
C'est chose faée et nouvelle.
Quant jai le temps passé tant chier
Que je ne m'en puis estanchier
Ne pour gaaing ne pour damage;

Et encores en mon image
Prene nouvelle colation
De grande consolation.
Or doinst Diex que bien m'en conviegne,
Car c'est raison qu'il me souviegne
De la belle douce et rians
A qui je sui merci crians,
Et comment pour s'amour jadis
J'ai esté souvent si adis
Qu'à painnes me pooie aidier,
Ains vivoie de souhaidier;
Et ce trop grant bien me faisoit
Et grandement mon coer aisoit,
Quant je pooie en mon requoi
Souhedier, et savés vous quoi?
Tant de choses qu'il n'en est somme.
Or n'est-il riens qui ne s'assomme
Et qui par nature ne fine,
Fors la vie amoureuse et fine;
Mès celle ne poet definer
Ne pour morir ne pour finer.
Quant li uns fault, li aultres vient.
Encores moult bien me souvient
Que cilz qui paindi mon image
Pour ce au regarder m'i mach-je,
Li fist par tres bonne ordenance
De toute otele contenance
Com ma droite dame estoit lors,
Chevelés blons, un petit sors,
Sourcieus, entroeil, nés, face et bouche,

Com pour le temps avoit la douce,
Yeus simples, vairs et attraians
Et trop sagement retraians.
Il me samble qu'encor je voie
Son doulc regard aler la voie
Qui m'ont livret tamaint assaut.
Ce souvenir Diex le me sault,
Car moult il me rajovenist.
Pleüist Dieu qu'il me convenist
Rentrer encor en tel estour
Et prendre mon certain retour
Parmi jonèce et tous ses plains.
Or regardés se je m'en plains.
Nennil, car ce n'est pas raisons.
Moult vault une bonne saisons.
Tous me resjoïs quant g'i pense.
Est-il nuls homs qui en dispense
Ne qui le peuist réitrer
Qui le poroit jà impetrer,
Ensi qu'on fait un benefisce,
Une prouvende, ou un offisce.
Moult y vodroie travillier,
Nuit et jour penser et villier
Ançois que je ne le revisse,
En quel pays que le sceuisse.
J'ai oy à parler souvent
De la Fontainne de Jouvent,
Ossi de pieres invisibles;
Mès che sont choses impossibles,
Car onques je ne vi celi,

Foy que doi à saint Marcelli,
Qui desist: « J'ai droit là esté. »
Si ai-je en ce monde arresté
Trente cinc ans, peu plus, peu mains,
Dont j'en lo Dieu à jointes mains
Qui m'a amené si avant
Et qui me remet au devant
Sa nativité, son enfance,
Sa sainte june et sa souffrance,
Sa digne resurrection,
Et sa mirable ascention
Et la sentence qu'il fera
Quant cascune et cascuns vera
Son jugement cler et ouvert.
Là n'i aura nullui couvert
De kamoukas ne de velus.
Sains Jehans, saint Mars et saint Lus
Et sains Mahieus droit là seront
Qui leurs buisines sonneront
Dont resusciteront les mors.
Veci pour nous un grant remors,
Car cascuns r'aura sa car propre.
Là n'aura pité ne obprobre,
Ne seignourie point d'arroi.
Mès verra-on le puissant Roy
Rendre sa crueuse sentence.
Je tramble tout quant bien g'i pense.
Jà ne puissè-je desservir
Vers celui que je doi servir,
Que je perde par mon oultrage

Des sains cieulz le noble hiretage
Où sans fin joie adies commence
Qu'à Abraham et sa semence
Prommist. Je me tiens de ses hoirs;
C'est mon argu et mes espoirs
Que les bons auront ceste gloire.
Je voeil atant ce pourpos clore,
Et à celi me retrairai
Par lequel à moi attrairai
Moult de coers loyaus et entiers
Qui oent parler volentiers
Des fais d'amours et des pointures,
Dont si douces sont les ointures
Qu'il n'est nuls si delicieus
Ongemens, ne si precieus,
Ne confors si grans ne si gens
Com cils ci est à jones gens.
On dist en pluisours nations
Que les imaginations
Qu'on a aux choses sourvenans,
Dont on est plenté souvenans
Tant sus terre com en abysmes,
Sont si propres d'elles méismes
Et si vertueuses aussi
Que souvent apperent ensi
Qu'on les imagine et devise.
Et encores, quant je m'avise,
En considérant les pensées
Qui ci vous seront recensées,
Comment me vindrent, et de quoi,

Soit en public ou en requoi,
Je tesmongne assés qu'il est vrai ;
Car ensi que jà me navrai
Par penser souvent à ma dame,
M'en est-il avenu par m'ame!
Et par pensées qui ou chief
Me sont entrées de rechief
Et des queles biens me ramembre,
La trentieme nuit de novembre
L'an mil trois cens treiz et soissante,
Que nul gai oizeillon ne chante
Pour la cause dou temps divers,
Car lors est plainnement yvers.
Si sont les nuis longes et grans.
S'est nature encline et engrans,
Ce poet on moult bien supposer,
De dormir et de reposer.
Et je, qui volentiers m'aheure,
Me couchai ce soir de haulte heure
Si m'endormi en un tel songe
Où nulle riens n'a de menchonge.
Et estoit la vision moie
Qu'en la chambre où je me dormoie
Véoie une clarté très grans.
Et je, qui moult estoie engrans
De savoir que ce pooit estre,
Levai le chief. Si vi sus destre
Une dame courtoise et gente.
Ce ne fu Flore ne Argente;
Ains estoit ma dame Venus.

Comment q'un peu soie chenus,
« Dame, di-je, dont j'ai anoi,
» Assés bien je vous recognoi,
» Car je vous vi jà fu le tamps;
» Et encores sui bien sentans
» Les parolles qui de vo bouche
» Issirent, qui est belle et douce.
— » T'en souvient-il. » — « Oil, par m'ame!
Di que ce fu. » Volentiers, dame,
« Vous me donnastes don moult riche,
» Quant coer gai, amoureus et friche
» Aroie-je tout mon vivant,
» Et encores trop plus avant
» Que de dame humble, gaie et lie
» De tous biens faire appareillie
» Seroie fort enamourés.
» Or ai-je vos dons savourés.
» Non de tous, mès d'aucuns me loe.
= « Compains, dist-elle, que je loe
» Ce dont tu te plains, je t'en pri. »
Volentiers, je qui merci cri,
Et l'ai fait ensi que tout dis.
Je n'en ai riens el qu'escondis
Dangiers et refus, jours et nuis,
Painnes, et assaus et anuis.
Ne sçai comment les ai portés;
Mès je me sui seul deportés
A estre loyal et entiers
Et que de véoir volentiers
Ma dame, à qui j'ai tout donné.

« Or avés vous abandonné
» Mon corage en un dur parti
» Car je, qui onques ne parti
» De servir entérinement
» Ma dame, et très benignement,
» Obéy, crému et doubté,
» Elle m'a arrier reboutè
» Pour autrui : ce m'est dur assés ;
» Car mon jone temps est passés,
» Sans pourvéance et sans ressort.
» Si que, je di que tout vo sort
» Ne me sont que confusions
» Et très grandes abusions. »
Lors me respont Venus en haste,
Et dist : « Amis, si je me haste
» De parler, par ire et sans sens
» Tu m'i esmoes, car je te sens
» En peril de toi fourvoyer.
» Dont, pour toi un peu ravoyer,
» Je me voeil retraire à l'ahan.
» Frois a esté li ars maint an
» De mon chier fil, dont moult le carge.
» Mès bien voi que, se plus atarge,
» Tu en es en peril de perdre,
» Car en folour te voes aherdre.
» Or te cuidoi-je plus séur
» Mieuls attempré et plus méur.
» On dist, et il est vérités :
» On a fait pluisours charités
» A culs tamaint mal cognéues.

» Tu en as moult de moi éues,
» Dont c'est damages et anois,
» Car noient ne les recognois
» Quant tu me dis si grans obprobres,
» Qui deuisses estre si sobres
» En parlers, en dis et en fais.
» Grandement vers moi te mesfès
» Quant tu me blasmes sans raison.
» Te souvient-il de la saison
» Pourquoi au laidengier m'accoeilles.
» Je t'en pri que tu le recoeilles
» Et ton coer bien en examines,
» Et jusques au droit fons le mines;
» Et quant tu l'as très bien miné
» Et justement examiné,
» Si me di quel chose il te fault,
» Et j'amenderai le defaut. »
Lors m'apaisai, car bien perçoi
Par les manières que reçoi
De Venus, que je le courèce;
Et elle qui tout dis me prèce
Dist encor : « Tu es trop lentieus.
» Se deveroit un coer gentieus
» Reposer ou lit à ceste heure.
» Tu sces que nature labeure
» Par bois, par gardins et par champs.
» Tu os des oizeillons les chans
» Qui ne se voelent aquoisier,
» Ains se painnent d'euls degoisier.
» Tu os le rosegnol joli.

» Seulement pour l'amour de li
» Te deverois esvigurer
» Et dedens ton coer figurer
» La manière de son douc chant
» Car onques, puis soleil couchant,
» Il n'ot ne arrest ne sejour.
» Il est droit sus le point dou jour,
» La nuis se part, li aube crieve,
» Est-il nulle riens qui te grieve?
» Lieve-toi ; alons nous esbatre,
» Marcir la rousée et abatre
» Dont l'oudour est trop plus propisce
» Et mieuls vault que de nulle espisce,
» Et si verons les arbrisseaus,
» Les fontenis et les ruisseaus,
» Et si orons les oizelés
» Chanter dessus ces rainsselés,
» Qui en euls solaçant s'esbatent
» Si qu'il samble quil se combatent.
» Se Thelephus o moi avoie
» Je l'auroie tost mis à voie
» Qu'il m'exposeroit liement
» De leurs chans le graliement,
» Car il entendoit sus quel fourme
» Cascuns sa chançonnette fourme. »
Quant je l'oy, je pris à rire,
Et di : « Merveilles vous oc dire.
» Fu jadis uns si sages homs
» Que des oizeaus que nous oons
» Entendoit les chans et les vers

» Qu'il nous chantent par mos divers ! »
Elle respont : « Oïl, sus m'ame ! »
— « Or vous pri, ma très chiere dame,
» Entroes que ci vous reposés
» La maniere m'en exposés
» Et je me leverai entroes. »
— « Volentiers, puisque tu le vees.
» Thelephus fu uns pastoureaus
» Qui en bourses et en foureaus
» Avoit usage de porter
» Ce dont il se sot deporter,
» C'estoient pipes et musettes
» Et canimeaus à trois busettes,
» Dont si bien se sçavoit deduire
» Qu'on ne l'en peuist introduire.
» Cils servoit à Juno sans gages.
» Dont la Déesse des boscages,
» Des rivières et des fontainnes
» Et des préories lontainnes
» O ses nimphes et ses pucelles
» S'ombrioïent dessous saucelles
» Qui dalès Thelephus estoient,
» Et souvent à lui s'arrestoient
» Et le sievoient hault et bas,
» Tant pour l'amour de ses esbas
» Que pour ce qu'il estoit novisces,
» Plains d'ignorance et vuis de visces.
» Dont Dyane, qui moult l'ot chier,
» Une heure le vint embracier
» Et li dist : « Il te fault venir ! »

— « Où, dame: — « Lai-moi convenir.
» Je te menrai dedens mon regne
» Où toute joliveté regne,
» Et te ferai garde des bois,
» Des grans forès et des herbois,
» Et te donrai un don moult riche,
» Que tout oizel en ton service
» Seront, et y obéiront,
» Et jà le jour ne périront
» Que tu vodras à euls parler. »
— « Haro, dist-il, laissié-me aler.
» Que diroit Juno ma maitresse
» Qui si me sieut et si m'engresse
» Que ses brebisettes je garde. »
« Et Dyane adont le regarde;
» Si le voit jone et ignorant;
» Et ses pucelles en riant
» Li dient: « Dame portons l'ent. »
« Et ceste qui en ot talent
» L'emporta. Ensi fu ravis
» Thelephus, com je te devis;
» Et ses brebisettes muées
» Qui au vol se sont remuées,
» Car ce devinrent plommion
» Trop mieulz noant que gouvion.
» Or quiert Juno son pastourel.
» Tout à esdos, sans gehorel,
» Sans selle, sans frain et sans bride
» Par le monde chevauce et ride,
» Et Thelephus partout demande.

» Aux quatre vens dist et commande
» Zepherus, North, Son-son-hest, Hest,
» Que s'il le troevent où il est,
» Comment qu'il soit on li ramainne.
» Pour noient elle se fourmainne.
» Je li lo qu'elle s'en apaise,
» Car Thelephus est à son aise
» Avec les nimphes et les fées
» Des montagnes et des vallées,
» Et plus honnourés qu'il ne soeille.
» Ossi vers vestis q'une foeille
» Qui est dessus l'arbre, en mi may.
» Il n'a ne doubte ne esmay
» Qu'il n'ait grandement sa chevance,
» Car la Déesse li avance,
» Dyane, qui bien li prommist,
» Quant en ses bois garde le mist.
» Méismes les oiseaus l'onneurent
» Et au son de sa vois akeurent.
» Il les escliffe; il les appelle;
» Il lor est courtine et chapelle
» A la pluie, au vent, à l'orage.
» Il l'aimment tout de bon corage
» Comme leur Dieu et leur ministre;
» Car doucement leur aministre
» Leur pourvéance et leur pasture
» Ensi que requiert leur nature;
» Il les anige; il les apaire;
» Il lor ensengne leur repaire.
» Jà si loing ne sauront voler,

» Mès qu'au bois voeillent ravoler,
» Qu'il ne retroevent leurs maisons.
» Tout le cognoissent, c'est raisons,
» Fors que seulement li vaneaus.
» Mès s'il est lours, s'est il isneaus
» De demander : « Las où est-il ? »
» Pour ce qu'il doubte le peril.
» Au bois se tient, non pas aux champs,
» Thelephus, qui entent les chans
» Des oizelés gais et jolis.
» Os tu, qui ci prens tes delis
» Au dormir et au reposer,
» Le t'ai je scéu exposer ? »
— « Dame, di-je, oïl, par ma foi !
» Mès je ris, savés vous de quoi ?
» J'ai usage, quant je me lieve,
» Afin que le jour ne me grieve
» De dire une orison petite
» Ou nom de Sainte Margherite.
» Hui l'ai commencié pluisours fois ;
» Mès, ensi m'ayt sainte Fois !
» Je ne l'ai poü à chief traire. »
— Diex te deffende de contraire,
Ce dist Venus qui me pressoit
Que son commandement près soit,
« Une aultre heure r'aura son lieu ;
» Toutdis s'acquitte-on bien à Dieu. »
— « Dame, di-je, je sui tous près. »
Et elle qui m'estoit moult près,
Me dist : « Afuble ton mantel. »

Et si le me met en chantel
Par maniere de cointerie.
Là y ot bonne luiterie
De moi à li, pour retourner
Mon mantel et au droit tourner.
Elle me fait les bras estendre.
Et je qui toutdis voeil entendre,
A faire ce qu'elle requiert,
Par ses parolles me conquiert,
J'estenc les bras, je fac la roe.
Je passe si roit que tout froe
Mon coer en grant liece flote.
Je sui plus legiers q'une flote.
« Dame, di-je, par saint François !
» Nous n'irons plus avant ançois
» Aurai chanté un Virelay,
» Car depuis un peu apris l'ai.

Virelay.

Deduit, solas et plaisance,
Et tout joious sentement
Sont en moi presentement
Et m'ont en leur gouvrenance;

S'en lo Amours qui me paie
D'un si plaisant guerredon.
Car il n'est bien que je n'aie
Quant je pense au riche don

Et à la douce ordenance
Dont j'ai le commencement
Qui tele fortune attent.
Moult est plains de souffisance
Deduit, etc.
Il n'est rien qui ne retraie
Par nature à sa saison.
Dont se mon coer se resgaie
Il y a assés raison;

Car j'ai bien la cognissance
Que Desir grant painne y rent;
Et je le croi liement
Car j'ai de sa pourveance
Deduit, etc.

Ce virelay dit et chanté
Je ne sçai qui m'ot enchanté,
Mès grandement lies me sentoie
Et à tous deduis m'assentoie
De quoi Venus m'amonnestoit.
Et encores tele heure estoit
Que je m'en fuisse à mains passés,
Car j'en faisoie plus assés,
Espoir, qu'il ne me fust besoing.
Mès Plaisance et Desir sans soing
Pluisours choses souvent emprendent,
Dont garde à nulle fin ne prendent.
Et nom-pour-quant, bien me ramembre,
Quoique legier fuissent mi membre,

Mes manieres et mi atour,
Mes contenances et mi tour,
Plaisoient moult bien à Venus;
Et me disoit : « Nulle ne nuls
» Ne t'en deveroit pis voloir,
» Car tu fais tout de grant voloir
» Ens ou nom de ta droite dame;
» C'est ce qui te moet et entame.
» Et s'ensi te voes maintenir,
» Je ne te porai retenir
» Que tu ne viegnes en l'adrece
» Dou joli Buisson de Jonece. »
— « Haro : dame! que dittes vous ?
» Or seroi-je li vostres tous
» Se droit là me voliés mener.
» Je n'ai cure dou ramener,
» Car pleuist ore au Roy celeste
» Que par souhet g'i peuisse estre
» Et je n'en partesisse mès.
» Vous m'auriés servi d'un hault mès
» S'ensegnier m'i voliés la voie.
» Je vous pri, dame, que je voie
» De Jonece le franc Buisson ;
» Il y a jà des ans foison
» Que je ne m'i poc ombryer;
» Trop m'avés laissié sobryer
» Qui me tienc li uns de vos fils. »
Lors dist Venus : « Es-tu tous fis
» De toi sagement deporter,
» Et les biens et les mauls porter

» Qui d'aventure ti vendront,
» Car pluisours choses t'avendront
» Entroes que tu seras en l'ombre. »
Lors li di : « Mettés moi ou nombre
» Hardiement des avisés.
» Et encor, se bien y visés,
» Vous savés que jadis y fui ;
» Il n'i a chambre ne refui
» Où dou temps passé esté n'aie,
» Espinette, pertuis ne haie ;
» S'en cognois assés les usages.
» Vous m'i verés entre les sages
» Bellement avoir et deduire. »
Dist Venus : « Je t'i voeil conduire.
» S'en seras de tant enrichis. »
Et je li respont : « Grant mercis ! »
  Moult me sambloit jolis li tamps
Et au regarder delittans;
Li airs seris et attemprés.
En bois, en jardins et en prés
Les herbelettes se poindoient;
Qui près à l'un l'autre joindoient.
Rentrés estoit en sa caverne
Yvers, qui est larghe taverne
De pluie, de vent et de froit.
Estés habondamment offroit,
Et juroit en sa loyauté
Qu'il tendroit le temps en beauté;
J'en vi les lettres de quittances;
Je vous dirai en quels istances.

Zephérus, qui si souef vente,
Avoit ses soufflès mis à vente
Com gracieus et bien apris,
Et là remonstroit de quel pris
Il estoient, par tel couvent
Car il souffloient un douc vent
Si cler, si net et si seri
Qu'onques foeillette n'en péri.
El nen faisoient que crincier;
Et en après, pour recincier
Le doulc air qui venoit sus fautre,
Il rendoit à la fois un aultre
Qu'on recoeilloit par grant solas.
Je ne seroie jamès las
D'estre en parti de tel arroi;
Car se le temps deuist un Roy
Recevoir, pour li bien arrer,
Il ne se peuist mieuls parer,
Ne vestir, ne appareillier.
Moult avoient bel orillier
Toutes bestelettes dormans.
Il n'est paintres, tant soit Normans,
Ne François, ne d'autre pays,
Ne tant soit bons ouvriers nays,
Ne renommés de ce mestier,
A qui ne fesist bien mestier
De prendre patron et exemple
A ce temps que je vous exemple.
Car floureftes jones et vives
Hors de busettes et de tives

Apparoïent de foutes pars
Par champs, par jardins et par pars,
Cent mille par cent mille forges.
Et cil oizeillon en leurs gorges
Avoïent notes et chançons.
Dont si grande estoit la tençons
Qu'à painnes me pooie oïr.
Bien se doit un coer resjoïr
Qui en marce et en lieu sejourne
Où uns si beaus jours il ajourne
Que cils estoit qui se formoit.
La matinée m'enfourmoit
Qu'il feroit bel oultre l'ensengne.
Venus à chief de mois m'ensengne
Ce que je voi moult volentiers,
Ce sont roses et englentiers,
Flourettes et vers arbrisseaus
Graviers, fontenis et ruisseaus;
Et me dist : « Alons y séoir
» Pour imaginer et véoir
» Comment li aigue et la gravelle
» A l'un l'autre jue et revelle. »
Par grant solas y sont assis
Tout en alant cinc fois ou sis
Et rafresci à bonne entente.
Elle me moet encor et tempte
Que je vocille un virelay dire.
Je ne l'en ose contredire
Lor en di un qui se commence
Par une amoureuse semence.

Virelay.

Par une amoureuse semence
Que bonne amour m'a ou coer mis
Vostre serai, dame, à tout dis.
Ne pensés jà que je vous mence.
Car très dont que premièrement
Vi vostre doulc contenement
Et friche arroi
A vous me donnai liegement,
De bon coer, enterinnement;
Car, par ma foi,

Il nest pas temps que je commence
De vous servir, dame de pris;
Car ens ou point où jà fui pris,
Sui et serai, qui qui me tence
Par une amoureuse etc.
Or vous suppli très humblement
Que vous mettés aliegement
Sus mon anoi;
Si seront aidié grandement
Les mauls passés et li present
Que je reçoi.

Il n'est homme jour ne dimence
Que je pense à vo cler vis;
Et telement y sui ravis
Qu'adies ce mal me recommence
Par une amoureuse etc.

Moult grandement plot à Venus
Ce virelay; et dist que nuls
Ne le poroit nes un tel faire
Sans sentir l'amoureus afaire.
A ce qu'elle voelt je m'assens,
Et puis li di, selonc mon sens :
« Foi que je doi à Sainte Crois !
» Dame, je crienc et me mescrois
» Qu'à present ne vous fourvoyés.
» Je vous en pri, que vous voyés
» Se noient nous nos fourvoions
» Afin que nous nos ravoions;
» Car al homme qui se fonrvoie
» Trop li est longe courte voie. »
Et elle respont en riant :
« S'un petit alons detriant,
» Tant nous est le deduit plus lons.
» Mès je sçai bien que nous alons
» Droit au Buisson sans nul fourvoi.
» Et jà par devant nous le voi;
» Car nous y vendrons temprement,
» Sans avoir nul emcombrement. »
Lors me fu vis qu'en une lande,
Ne sçai se c'estoit en Irlande,
En Engleterre, ou en Norgalles,
Mès ensi qu'on ramentoit galles
Et aventures qui sourviennent,
Car à la fois souvent aviennent
Pluisours choses à moult de gens
Dont le record est beaus et gens;

Et pour ce que cils me plaist si
Je le voeil recorder ensi
Qu'il m'en avint, foi que vous doi!
Venus me tenoit par le doi
Qui moult grant solas me portoit,
Car elle à moi se deportoit
De pluisours choses en alant;
Et venimes, tout en parlant,
Parmi la lande longe et lée
Où il n'ot terne ne vallée,
Ce me fu vis, droit au buisson
Dont je ne sçai pas la muison
Volumer ne le compas prendre
Car je poroie bien mesprendre
Au mesurer bien et à point;
Mès elle ne s'arresta point
A nuls des cors ne à l'entrée.
Ançois est par dedens entrée,
Et je o li, sans plus d'attente.
Or mis-je grandement m'entente;
Et me fu adont grans esbas
De regarder et hault et bas
Pour imaginer de quel fourme
Le buisson dont je vous enfourme
Estoit; mès com plus le regarde
Mains m'i cognois, se Diex me garde!
Bien me sambloit, c'est fin de somme
Tous ossi réons q'une pomme
A maniere d'un pavillon.
De mains assés s'esmervillon,

Car je n'i vi tuiel ne bus
Dont j'en estoie tous abus.
Et pensieus que ce voloit estre
Dont il pooit croistre ne nestre
Qui le portoit. Riens n'en savoie,
Mès onques tel véu n'avoie
En Vermendois, ne en Bapaumes;
Car il estoit plus hault cens paumes
Que nuls qu'on en peüist trouver.
Et encores pour esprouver
La grandeur, se je le peuisse,
Ou se faire je le sceuisse,
Volentiers y fuisse avenus.
Mès je ne sçai mie se nuls
Le poroit justement comprendre.
Nom-pour-quant pour le compas prendre
Dou milieu, selonc tout mon sens,
Au cheminer avant m'assens.
Mès tant ne me sçai eslongier
Que j'en peuisse riens voir jugier
Pour faire question ne prueve.
Car tout-dis ou milieu me trueve
Par samblance, non par raison.
Ensi le lais par tanison,
Et emploie aillours mon pourpos.
Ce buisson dont je vous pourpos
Avoit une coulour très propre
Qui n'estoit mies de sinopre
D'or, ne d'argent, ne de noir pur;
Ançois se traioit sus l'azur,

Cler et fin et resplendissant;
Riens ne l'aloit amatissant.
Mès à chief de fois il s'ondoie
Sus le blanc; c'est raisons c'on doie
Parler d'ouvrage de tel pris
Je n'avoie noient apris
A véoir chose si notable.
Si me sambloit-il peu estable,
Car il se transmuoit souvent;
Mès c'estoit par le fait dou vent
Qui le demainne et le debrise.
Com plus le voi et mieulz le prise.
Mès saoulés je n'en puis estre.
Lors regarde, et perçoi sus destre,
Ce me fu vis, vers nous venant
Un jovencel moult avenant,
Friche et gai, et de bonne taille.
Nostre voie moult bien se taille,
Ce me samble, à l'aler vers li;
De quoi moult il m'en abelli,
Tant pour ent cognoissance avoir
Que pour plus justement sçavoir
Le nom dou lieu où sui remés
Et où je me senc enfremés
Qui le gouverne et qui le tient
Et qui le bel buisson maintient.
  A nous s'en vint le jovenceaus,
Qui moult fu friches et isneaus,
Gent de corps et de lie maintien;
Sa contenance bien retien.

Assés monstroit qu'il fust mis sus,
De bon lieu nouris et issus.
Grant temps a que je n'ai véu
Nul jone homme mieulz pourvéu
De ce qu'il affiert à cointise.
Vestis fu, à la bonne gise,
De garnement nouvel et riche
Ouvré de taille bonne et friche.
Un chapelet de flours portoit,
Et à la fois se deportoit
D'un vert bastoncel de fenoul.
Il s'enclina sus son genoul
En nous saluant doucement.
Et Venus n'i mist longement
De lui rendre, par bonne estrine,
Son salu; n'en fu pas estrine
Car de lui ne sçai mieulz parlans
En quelque lieu que soie alans.
Dont, par les parlers qu'elle dist,
Cognoissable de lui me fist.
Ce dist lors Venus à Jonece
« Amis qui tant amés liece,
» Tous deduis et esbatemens
» Et amoureus acointemens,
» Danses, parolles et depors,
» Bonnes nouvelles vous apors.
» Veci un mien ami tres grant,
» Pour lui fai caution et crant
» Qu'il a le coer d'otel taille
» Com ont cil de vostre bataille.

» Et encores, pour mieulz sentir
» Que vrai le trouvés et entir,
» Vous li monsterés hault et bas
» De vos depors pluisours esbas.
» Faittes li tant quil vous souffisse;
» Car bien affiert à vostre offisce
» Que vous soyés courtois et gens
» A toutes amoureuses gens. »
Et Jonece respondi lors:
« Dame, mon coer, aussi le corps
» Avés tout prest à vo service.
» On ne me vera jà si nice
» Qu'à ce que vous me commandés
» Vous ne autrui riens amendés.
» Je prenc le jone homme en ma garde. »
Et Venus qui lors me regarde
Prent congié et d'illoec se part.
Elle me lait, Diex y ait part!
O Jonece mon compagnon.
Ensi souvent s'accompagne on.
Je fui tos acointés de li,
Car je le vi friche et joli,
Jone et gent, courtois et discré,
Obéissant à tout mon gré,
Très enterin et moult engrant.
Nous sons d'un eage et d'un grant,
D'une maniere et d'un aler,
D'une vois et tout d'un parler;
Et c'est chose qui bien s'acorde.
Car le philozophe recorde

Que sannables quiert son sannable.
Or l'ai-je lie et raisonnable
Et tel que je le voeil avoir,
Car se riens me plaist à savoir
Qui me soit de necessité,
Il le me dist par amisté
Et le me monstre et appareille.
A moi tent volentiers l'oreille
De tout ce que j'endure et sens;
A l'avis de son jone sens
Me conseille si très à point
Que je n'i voi de default point.
  Moult a cils bon poisson peschiet
Quant al aventure il eschiet
A compagnon sage et secré,
Courtois, humble, lie et discré,
Et garni de tous tels bons mours
Qu'il fault à amant par amours
Large, loyal et bien celant
Et si justement conseillant
Qu'on ne puist sentir ne ne voie
Que son conseil riens se fourvoie.
Or l'ai tel, si le voeil garder.
Je ne le puis trop regarder,
Car je le voi moult volentiers.
Il m'ensengne tous beaus sentiers,
Et grandement me resjoïst
De ce que de coer conjoïst
Flourettes et vers arbrisseaus
Et quert fontenis et ruisseaus.

Quant il y est, se s'i ombrie.
Ensi avec moi se sobrie,
Si com un jone homme doit faire
Attaint del amoureus afaire;
Tenir doit toute vie sobre,
Ou aultrement trop il s'obprobre
Et vient un temps qu'il s'en chastoie.
  Une fois dalès lui estoie.
Si l'araisonnai dou buisson
Où j'avoïe jà grant fuison
Cheminé à mont et à val,
Une heure à pié l'autre à cheval.
Et li dis : « Compains et amis,
» La dame qui o vous m'a mis
» Me dist jà que vous me diriés,
» Endementroes qu'o moi seriés,
» De ce bel buisson l'ordenance
» Et grant part de la gouvrenance.
» Se cest chose qu'on puist savoir
» Cognoissance en vodroie avoir. »
— « Oil, ce respondi Jonece.
» Il nest riens de quoi on n'adrece.
» Tout ce que j'en sçai vous orés;
» Sus ce aviser vous porés.
  » Compains, comment que par samblance
» J'ai la coulour jonete et blance,
» Si fui-je aux escoles jadis,
» Il y a des ans plus de dis;
» Et là nous lisoit à le fie
» Uns mestres en philozophie

» Liçons d'astrologie grans;
» Et j'estoie lors moult engrans
» Que de retenir et d'aprendre.
» Pluisours fois li oy comprendre
» Le firmament, qui est réons
» Que coustumierement véons,
» A un buisson vert en tous tamps.
» Et encores sui bien sentans,
» Que, pour plus plainnement parfaire
» L'entention de son afaire,
» Il figuroit, tout par raison,
» Les foeillettes de ce buisson
» Aux estoilles qui sont sans nombre.
» Avec ce il comprendoit l'ombre
» Dou buisson qu'il universoit
» A nature, et li conversoit,
» La quelle ordonne et baille et livre
» Au monde ce dont il doit vivre,
» Et aministre nuit et jour,
» Sans avoir arrest ne sejour,
» Ne garder dimences ni festes,
» Hommes, femmes, oiseaus et bestes;
» Et donne à cascun et cascune
» Sa proprieté si commune
» Que cascuns a se qualité
» Revenans à moralité
» De la figure dessus faitte,
» Afin qu'elle soit plus parfaitte.
» En ce buisson jusqu'à sept branches
» Mettoit, selonc les ramembrances

» Que j'ai del astrologyen;
» Et celles de si grant engien
» Et si magistraus faisoit estre
» Que trestout ce qui pooit nestre
» Ne dessous leurs èles comprendre
» A elles estoit à reprendre.
» Et ces branches cleres et nettes
» Figuroit-il aux sept planettes.
» A cascune un nom arrestoit.
» La Lune la première estoit;
» La seconde Mercurius,
» Et la tierce appelloit Venus;
» Le Soleil nommoit la quatrime;
» Et Mars prendoit pour le cinquime.
» La sisime, qui bien le nombre,
» Jupiter le mettoit en nombre.
» La septime, selonc son us,
» Appellée estoit Saturnus.
» Ensi les ai nombrées toutes.
» Il en y a de moult estoutes,
» De douces et de felenesses.
» Et pour ce que tu es en esses
» A penser sus ceste matere,
» Je te dirai de quel mistere
» Elles sont, selonc l'astrologe
» Où grant philozophie loge.
» La Lune coustumierement
» Gouverne tout premierement
» L'enfant, et par quatre ans le garde,
» Et sus sa noureçon regarde.

» Très quil est ou ventre sa mere
» Le prent; pas ne li est amere,
» Ains en pense moult justement,
» Et le nourist très muistement.
» C'est pour l'enfant un grant secours.
» Et si tost qu'elle a fait son cours,
» A Mercurius le delivre
» Lequel, ce nous dient le livre,
» Au nourir dis ans se delitte,
» Et la langue li abilite
» Pour parler; cilz ensi l'ordonne
» Et mouvement d'aler li donne,
» Et le fait soubtil et appert;
» Et là où li enfès s'ahert
» Et le plus s'encline en ce temps,
» Il est volentiers arrestans.
» Mercurius ensi l'aprent.
» Puis vient Venus qui le reprent
» Et qui dis ans après en songne,
» Vous devés sçavoir de quel songne.
» D'ignorance le leve et monde,
» Et li fait cognoistre le monde
» Et sentir que c'est de delis,
» Tant de viandes com de lis;
» Et le fait gai, joli et cointe,
» Et de tous esbanois l'acointe.
» Puis vient le Soleil cler et gens
» Qui n'en est mie negligens,
» Ains le fait à tout honnour tendre
» Et à plainne chevance entendre;

» Tamaint visce en son coer pourist;
» Et jusqu'à dis ans le nourist.
» Apres vient Mars qui douze ans regne.
» Celle a sus l'omme un moult grant regne,
» Car par lui prent la cognoissance
» Que c'est d'avoir et de poissance.
» Adont voelt li homs qu'on l'onneure,
» Bien li samble qu'il en soit heure.
» D'estre appellés et avanciés
» Ne seroit il jà estanchiés.
» Ceste planete est dure et fière ;
» N'est nulle qui à li saffiert
» De grant orgoeil et de fierté.
» Toutes guerres tient en chierté
» Hustins, meslées et desbas.
» A tels choses prent ses esbas,
» Et encline l'omme à acquerre
» Soit par grant art ou par conquerre.
» Puis vient Jupiter tout le cours
» Qui à l'omme fait grant secours;
» Car d'outrages et de folies
» Et de pluisours melancolies
» Où jadis il s'est embatus
» Et dont il a esté batus,
» Tant par lui com par l'autrui ire,
» Compains, vous povés moult bien dire
» Que la planette l'en delivre,
» Et plus segur estat li livre
» Qu'on doit prisier et honnourer,
» Car elle li fait savourer

» Paix de corps et repos pour l'ame,
» Ordonner sepulture et lame,
» Amer l'église et Dieu cremir,
» Recognoistre, et de ce fremir,
» Que cils mondes n'est q'un trespas.
» Ceste planette ne lait pas
» L'omme, ançois l'estoie et yverne
» Et douze ans au plus le gouverne.
» Puis vient Saturnus li obscure
» Qui de nul bien faire n'a cure,
» Ne qui ne scet servir à gré,
» Et regne au septime degré,
» Tant qu'à nous c'est la plus lontainne.
» Elle est plus froide que fontainne.
» Moult sont doubtable et dur si meur.
» L'omme fait vivre en grant cremeur
» Et jusques en la fin le mainne.
» Et tout ce que nature humainne
» Forge et oevre, sans nul repos,
» Elle delivre à Atropos
» Qui desquire tout et deveure
» Sans regarder terme ne heure,
» Ne n'espargne roy ne berghier.
» Tout fait en terre herbergier
» Maugré Cloto et Lacesis.
» Je ne seroïe jà nesis
» De parler ent trois jours entiers;
» Voires s'on m'ooit volentiers.
» Et je respons, sans plus attendre :
» Bien vous oc, mès c'est sans entendre ;

» Car mon coer est voir si espars
» De tous lès et de toutes pars
» A véoir ces vers rainsselés,
» Et d'oïr ces douls oizelés
» Ces graviers et ces fontenis,
» Que je ne puis, par saint Denis!
» Mettre à oevre riens qu'on me die.
» Jà n'ai-je point de maladie.
» Je me senc, Dieu merci! tous fors;
» Et se m'est le temps grans confors
» Qui est si beaus que c'est souhés.
» Dont, chiers compains, c'est mieuls mes hés
» A moi deduire et resjoïr,
» Que ce ne soit à vous oïr
» Parler de grant astronomie;
» Car, au voir dire, je n'ai mie
» L'art ne l'arest sus tel ouvrage.
» Abuvré l'ai d'autre buvrage,
» Et nature aillours le m'adrece.
» Si seroie plains de rudece
» Se de bonne ordenance issoie
» Et son bien ne recognissoie.
» Espoir un temps encor vendra
» Que plus penser m'i convendra.
» S'en sentirai lors mieulz les gloses;
» Car leurs saisons ont toutes choses.
» Si vodroi-je bien tant savoir
» Que pour la cognoissance avoir
» D'astronomie, et plus avant;
» Mès ensi que j'ai dit devant,

» Mon esperit n'i poet entendre;
» Car il ne voelt qu'à une tendre,
» C'est à estre gais et jolis,
» A amer solas et delis,
» Danses, caroles et esbas.
» Compains, à tout ce je m'esbas.
» Si vous pri, laissiés moi ester;
» Car je ne me voeil arrester
» A chose de si grant raison.
» Je perderoie ma saison;
» J'auroie plus chier un chapiel
» Fait de flouretes, bien et bel,
» Donné de dame ou de tousete
» Jone, lie, friche et doucete,
» Que ne feroie tout le sens
» Qui est à Paris ne à Sens. »
Adont me respondi Jonece:
» Certes, compains, en vous n'a teche
» Qui noient face à reprouver.
» Or vous vodroi-je bien rouver
» Se vous savés riens de nouvel
» En nom de joie et de revel.
» Volentiers le vodroie oïr
» Pour nous encor plus resjoïr. »
Et je responc : « Oïl, assés.
« Partons de ci avant passés,
» Et je dirai un virelay
» Pour vostre amour, sans nul delay:

Virelay.

De tout mon coer vous fai don
Entirement,
Ma douce dame au corps gent,
Et le vous don
Pour tous jours en abandon
Tres liement.
Mon coer, m'amour, mon desir
Voeil dou tout mettre et offrir
En vo douçour,
Comme cils qui moult desir
De vous loyalment servir
Sans nul fauls tour.

Et il soit dou guerredon
A vo talent,
Ou petit ou grandement,
Com vous est bon,
Car il ne doit par raison
Estre aultrement
De tout etc.

Car plus me povés merir
Que je ne puis desservir
Par ma labour,
Las! quant verai-je venir
Le reconfort où je tir
Et par honnour.

Je sui en vostre prison
Tous liegement;
Et coers qui merci attent,
Grasce et pardon,
Doit avoir, s'il vit, foison
Aliegement.
De tout etc.

Moult grandement nous rafreschi
Le virelay que j'ai dit ci,
Car matère lie et nouvelle
Toute joie en coer renouvelle.
Ce doient savoir amourous
Qui ont les coers gais et joious,
Comment proufitent tel recort.
Je m'ordonne tous et acort
A Jonece mon chier ami.
Il se tient moult privés de mi
Et me dist : « Compains et amis,
» Venus qui o moi vous a mis,
» Me pria et me commanda,
» Quant à moi vous recommanda
» Que j'en fesisse mon devoir.
» Or me voeilliés cognoistre voir.
» Que vous samble-il de ce buisson?
» Il n'est riens dont ne se nuise on,
» Tant soit plaisant ne delitable.
» Savés-vous riens plus proufitable
» Ne qui mieulz vous viegne à plaisir?
» Volés vous point de ci issir

» Et aultres aventures querre,
» Et Diex et Déesses requerre
» Qui vous mesissent mieulz à main
» Vostre esbat de soir et de main. »
Et je responc : « Que ne séjourne,
» Compains, jà le jour ne m'ajourne
» Ne la nuit ensievant ne viegne,
» Que de ci partir me conviegne.
» Or me dittes à brief parler
» Quel part poroie mieulz aler
» Pour avoir ce qui me besongne
» Jà n'est-il riens de quoi je songne
» Ne qui me puist blecier ne nuire.
» Je ne pense qu'à moi deduire
» En ce bel lieu, en ce cler ombre.
» Il ne fait ci obscur ne sombre ;
» On troeve bien de lieus divers,
» Mès cils ci est plaisans et vers
» Et sus tous je le recommande.
» Compains, encor je vous demande,
» Se nous avons par tout esté.
» Je n'i ai gaires arresté,
» Mès je veroie volentiers
» Chemins et voies et sentiers,
» Car moult en y a, ce me samble,
» Qui ne se traient pas ensamble.
» Je vodroie bien d'eulz aprendre
» Par quoi on ne me puist reprendre,
» Quant je venrai aillours que ci,
» Qu'on ne me dic, Dieu merci !

» Que j'aie esté trop negligens
» Dou lieu cognoistre, qui est gens;
» Car ce me seroit grant laidure
» Se je, qui bien la painne endure,
» Estoïe trouvés en mi voies
» Recréans. Compains, toutes voies
» Je nen vodroie pas avoir
» Les reproces, pour nul avoir.
» Pour un tant, chierement vous pri
» Que vous me menés sans detri
» Hault et bas, et ne mespargniés,
» Et fiablement m'ensengniés
» Tout ce que resjoïr me poet.
» Car qui bien servir à gré voelt
» Le jone homme, se li ensengne
» Son desir ne point ne l'espargne. »
Tant parlai et tant sermonnai
Que Jonèce et moi amenai
En un lieu assés agréable
Et moult grandement recréable,
Car de tous biens y ot fuison.
Cils lieus fu enclos ou Buisson
Dont je parloie maintenant.
Jonèce par la main tenant
M'ensengne tout ce que je voeil
Véoir. Haro! que font mi oeil?
Or se reprendent al ouvrer,
Car je ne les puis dessevrer
De ce qu'en ma presence voi.
Attempré sont d'un tel convoi

Que pour Polixena jadis
Fu Acillès. Trop sui hardis
Quant si plainnement m'abandonne
Que mon coer entirement donne
Et l'arreste sus mon contraire.
Si n'ai-je pooir dou retraire;
Car il est si entrelaciés
Qu'il n'en poet estre deslaciés;
Et quant je vise de quels las
Je les recorde pour solas,
Et y pense très volentiers.
Jonèce qui de ses sentiers
M'avoit jà ensengnié fuison
En cheminant par le buisson
Ens ou quel j'estoie ravis
Nous amena, ce me fu vis,
En un lieu delitable et bel.
Moult y menoïent grant cembel
Li oizeillon par chans divers.
Beaus fu le lieu, ombrus et vers,
Et gracieus à regarder.
Ne sçai qui l'avoit à garder;
Mès g'i vi dames et pucelles,
Dont moult me plot l'arroi dicelles
Et plus de l'une que de toutes.
Dures ne furent ne estoutes,
Mès doucement enlangagiés
Et de jone éage éagiés.
Jonece qui de près m'acoste

Me semont, ce n'est pas reproce,
Que pour leur amour me renvoize
Et qu'esbattre o elles me voise
Je m'acorde à ce quil me prie.
Adont m'en vienc, que ne detrie,
Et avec elles je m'esbas.
Mès si tos que je m'i esbas,
Vis mon mal qui se renouvelle,
Car je voi la grande nouvelle,
Com plus le voi, mieulz le regard.
C'est ma dame, se Diex me gard!
D'otel fourme et d'otel samblance,
Ossi tendre vermeille et blanche
Que véu l'avoïe jadis.
Un peu en fui premiers adis
Et esbahis pour l'aventure,
Mès jone homme qui s'aventure
Ne se doit pas esmervillier
S'amours le voelent travillier.
Je m'avisai lors en pensant
Tout bellement vers li passant,
Et di en moi : « N'est-ce ma dame ?
» Oil, non est ; si est, par m'ame!
» Folie t'en fait or jurer;
» Bien t'en poroies parjurer.
» Pourquoi ? pour ce qu'à ceste fois
» Ta souverainne pas ne vois.
» Pluisours gens sont qui se ressamblent
» Quant en compagnie il s'assamblent.
» Si poroit moult bien estre ensi

» Que ta dame, au corps agensi,
» Ressambleroit sans nul fourvoi
» Celle qu'en ton present je voi. »
A painnes me vint mon argu;
Mès mon esperit très agu
Et qui a grant soing et grant doubte
Que l'aventure ne redoubte
M'acertefie et dist tout oultre,
Et par pluisours signes me moustre
Que c'est ma dame sans mentir.
Je ne l'en ose desmentir
Mès longement y pense et vise;
Et endementrues je m'avise
De l'image que je portois
Où jadis je me deportois,
Qui fu après ma dame estret
Bel figuré et bien pourtret.
Cest m'en dira tantost le voir.
Bon fait o luy son juge avoir.
Grant séjour ne fais sus ceste oevre
Une petite aloière oevre,
Qui estoit tresoriere et garde
De mon image que je garde
Dont je parloie maintenant.
Et si tos que le voi tenant,
Je le desploie tout dou lonc,
Et puis si me met tout selonc
Ma dame qui tant est parfette,
En quel nom la figure est fette,
Et tout couvertement le tienc;

Mès la manière bien retienc;
Et me donne de ce grant garde
Que ma dame pas ne regarde
Entroes que sur moi ses yex trait
Je l'ai lors véu si attret,
Si bien et si à grant loisir,
Pour mieulz saouler mon plaisir,
Toutes fois, ensi qu'en emblant,
Son bel maintien, son doulc samblant,
Qu'en droite verité aferme
Par entention bonne et ferme
Et le di tout notorement,
Que c'est ma dame voirement
Que je voi, dont moult m'esmerveille.
Mès trop grande n'est la merveille
De ce que je le voi tousete,
Jone, friche, lie et doucete,
Et del éage dont jà fu,
Quant, pour s'amour, del ardant fu
D'amour je fui pris et attains;
Lequel fu n'est pas trop estains.
Mon rolet prenc et le reploie,
Et ma parolle aillours emploie;
C'est à Jonèce mon ami
Qui estoit par d'encoste mi.
« O Jonece, compains entiers,
» Je regarde moult volentiers
» Ma droite dame en ma presensce;
» Mès en regardant trop fort pense
» De ce que si jone le voi.

» Je ne sçai se je me fourvoi
» Mès ceste est maintenant tousette,
» Graciouse, friche et doucette,
» Telle com elle estoit jadis ;
» Dont il y a des ans jà dis
» Que ce ne fu dont je parolle. »
Et Jonece prent la parolle,
Et une response me fait
Moult courtoise, selonc mon fait.
« Compains, une figure avons
» Par laquele moult bien savöns
» Que de vraie amour c'est grant chose.
» Le poëte met une glose
» De deus amans et si les nomme.
» Ydrophus appelloit on l'omme,
» Et la dame Neptisphoras.
» De ces deus merveilles oras,
» Car il s'amèrent jusqu'en fin.
» Je le vous di à celle fin
» Qu'en leurs coers ardoit li drois fus
» D'amours. Or s'en vient Ydrophus
» A sa dame, et se rent confès
» En dis, en oevres et en fès,
» Et dist : « Neptisphoras, ma mie ;
» Je vous jur, ne m'en mescrès mie,
» Et le vous di en loyauté,
» Que voi jonece en vo beauté,
» Vostre phizonomie douce,
» Vo vair oeil et vo belle bouche,
» Et tout vo membre mis ensamble,

» En verité ensi me samble
» Qu'il ne soient noient mué
» Ne de leur jouvent remué.
» Vous m'estes en un point tout-dis
» Et dou présent et de jadis.
» Et Neptisphoras li afferme,
» Qu'il l'amoit d'amour bonne et ferme.
» Ydrophus, de vous m'est otel,
» Soie en la ville ou en l'ostel,
» Où que je soie et vous soyés
» Je vous voie et vous me voyés.
» Vous estes tout dis en un point.
» Sus ce n'i a de change point. »
Je me retourne adont sus destre
Et di : « Comment poroit-ce estre
» Qu'on peuist sans enviellir vivre?
» Vostre parolle tout m'enivre,
» Car vous sçavés, et il est voir,
» Qu'il fault son cours nature avoir.
» Dont, s'aultre raison ni metés,
» De folour vous entremettés. »
Et Jonece qui moult fu sages,
Et qui cognissoit mes usages,
Me respondi, sans plus d'attente.
A l'oïr mis-je moult m'entente.
« Les amans ci dessus nommés,
» Qui grandement sont renommés
» Ensi que dist li escripture,
» Ouvroient deseure nature,
» Car les fais naturels sont tels

» Que vieuls corrumpus et mortels,
» Et nature, qui bien l'expose,
» Onques ne cesse ne repose,
» Mès continuelment chemine,
» Et le corps affoiblist et mine,
» Et n'a nulle aultre affection
» Fors toutdis sa destruction.
» Mès pour ce n'en sont pas peris
» Ne corrumpus les esperis.
» Il ont commencement sans fin.
» Ces deus coers estoient si fin
» Si gai, si jone et si nouvel
» Si abuvrés de tout revel
» Et si garni d'aveulement
» Qu'il ne cuidoient nullement
» Envieillir, comment que le tamps
» Ne fust point sur eulz arrestans.
» Car; quant entre euls se regardoient,
» Leur coer de droite amour ardoient,
» Et ceste amour, de sa puissance,
» Lor ostoit toute cognissance
» Et lor esconsoit leur véue.
» Là fust-elle bien pourvéue
» De sens et d'avis d'aultre part;
» Si n'avoit elle là point part.
» On dit qu'amours ne voient gouttes.
» Les mauls en sont plus fors que gouttes.
» Y ai-je mis solution?
» Aurai-je or absolution ? »
Je respondi : « Oïl, par m'ame!

» Neptisphoras fu vaillans dame
» Et Ydrophus très loyaus homs ;
» Et puisqu'en tel matere sons,
» Chiers compains, s'on le poet savoir,
» En poroi-je encor un avoir,
» Car à l'oïr prenc grant solas. »
Et Jonece qui n'est pas las
Que de faire apres m'en agrée
Amiablement le m'agrée.
Il le me compte et g'i entens
A l'oïr l'oreille avant tens.
» Selonc les ancyens usages,
» Uns poëtes, qui moult fu sages,
» Entre les choses qu'il exemple
» Nous recorde encor un exemple
» D'un amourous qui fu jadis,
» Qui loyalment ama tout-dis.
» Architelès ot cils à nom.
» Mis est ou livre de renom ;
» Car loyalment ama Orphane
» Qui fu Déesse et serour Dane.
» Elle moru jone pucelle ;
» De quoi li damozeaus pour celle
» Apres sa mort ensi jura,
» Dou quel veu ne se parjura,
» Que jamès aultre n'ameroit.
» Il ne scet qui l'en blasmeroit
» Mès onques il n'en fu blasmés,
» Ne fols, ne recréans clamés.
» Ains l'escusèrent de tout visce

» Les Diex, pour son loyal servisce!
» Et à sa requeste obéirent
» Et de conseil le pourvéirent.
» Architelès, quant il prioit
» A Morphéus, pas ne rioit;
» Ançois moult lamenteusement
» En larmes cremeteusement
» Disoit : « Chiers sires, Morphéus,
» Je seroïe bien pourvéus
» De confort et mis à repos,
» S'à ce s'enclinoit vos pourpos
» Que Yris vostre messagière,
» Qui en dormant est usagière
» Des desconfortés ravoyer
» Me voliés ores envoyer,
» Afin que ma très douce amie
» Qui pour tous jonrs est endormie
» Peuisse en mon dormant véoir
» Avec lui parler et séoir. »
» Tant pria cilz de coer devot,
» Que Morphéus aidier le volt
» Et qu'en joie sa dolour mist ;
» Car en dormant il li tramist
» Sa dame qu'il desiroit si,
» Laquele li disoit ensi :
» Architelès, je sui ta mie
» Qui mis en oubli ne t'a mie.
» Haro ! pourquoi t'i metteroie ?
» De folour m'entremetteroie
» Se j'oublioie mon ami,

» Qui onques ne pensa à mi
» Fors estre loyaus et entiers.
» Les Diex t'envoient volentiers
» Cascuns parolle de cesti
» Qui a pour moi le noir vesti.
» Prent blanc et vert ou bleu entir.
» Lai le noir; tu dois bien sentir
» Que je sui tes amours, Orphane.
» C'est bien li acors de Dyane
» Que querre nos esbas alons
» Et qu'à l'un l'autre nous parlons.
» Ensi estoit reconfortés
» Li damoizeaus, de confors tels
» Qui grandement le consoloient,
» Et que les Diex jadis soloient
» Aux vrais amans donner et faire.
» Encor, pour mon compte parfaire,
» Cils qui vivoit en tel arroi
» Estoit fils et frères de Roy.
» Au dormir prendoit tel solas
» Qu'il n'en euist esté pas las,
» Ce disoit-il, toute sa vie
» Et que trop li faisoit d'envie
» Li jours de travaus et d'anuis,
» Il n'en voloit fors que les nuis
» Pour ce qu'il y véoit souvent
» Sa droite dame en grant jouvent
» Et ce dont il s'esmervilloit
» Par espasses, quant il veilloit
» C'estoit, de ce je vous afie,

» Qu'il ne pot onques véoir fie
» Sa souverainne en vision
» Qu'elle euist nulle lesion
» Ne ne fust envieillie point.
» Tout dis li sambloit en un point
» Jone, lie, gaie et chantans.
» Se tint il à rieule un grant tamps,
» Tant que sa vie ot cours et terme.
» Architelès encor afferme
» Qui de soi trop bien se ramembre
» Quoique blecié fuissent si membre,
» De maladie et de viellece,
» S'estoit jones et en liece
» En dormant li siens esperis.
» Ne onques il ne fu peris
» Que par son samblant il n'alast
» Et qu'à sa dame il ne parlast
» Qui li estoit douce et humainne
» Dou mains une fois la sepmainne.
» Et li avenoit, je vous di,
» Ce le plus sus le samedi.
» Et quant il véoit le matin
» Cils qui bien entendoit latin
» Et qui moult se sentoit tenus
» Aux Diex, il ne voloit que nuls
» Fesist pour lui son offertore.
» A Morphéus ; ce dist l'ystore
» Offroit d'or un petit besant
» De treze dragmes de pesant.
» Compains, tu es en ce parti.

» Jà le poes bien savoir par ti.
» Lie as le coer et non le corps
» Se je di voir, si le m'acors.
» Or chemines tout dis avant.
» Tu vois ta dame ci devant
» Qui s'esbanoie et se deduit
» Quant jones gens sont en deduit.
» On se poet d'eulz trop mieulz fyer;
» Et te puis je bien afyer
» Que dont qu'il fuissent en courous,
» Le coer grandement amourous
» Soloies tu jadis avoir. »
Et je, qui desir à scavoir
Nouvelletés, responc : « Amis,
» Vos deus exemples m'ont jà mis
» En une pensée nouvelle
» Qui voirement me renouvelle
» Les amourettes de jadis,
» Mès je ne sui pas bien hardis
» Pour estre venus ne alés
» Là où je ne sui appellés.
» Bien sçai comment jà il en prist
» A Action, qui s'i mesprist,
» Quant ou bois s'embati sus celles
» Qui furent nimphes et pucelles
» A Dyane la tresmontainne
» Qui s'ombrioit à la fontainne. »
Dist Jonece : « En scés tu le compte »
— « Oïl, di-je. » — « Or le nous compte ?
— « Volentiers ». Et entroes qu'il m'ot

Je li recorde mot à mot.
» Actions fu uns damoizeaus.
» Les chiens ama et les oizeaus.
» Dont, pour son deduit pourchacier,
» Un jour ala aux chers chacier
» Aux levriers. Un en accueilli;
» Et cils au cours les recoeilli.
» Le cerf fuit; Action après
» Qui le sievoit bien et de près.
» Il a passé les bois menus;
» Ens es landes s'en est venus:
» Action le sievoit encor
» Qui d'ivoire portoit un cor.
» N'en voelt layer ne cours ne chace;
» Mès son grant damage il pourchace.
» Venus s'en est, ne s'en prent garde,
» Sus Dyane qui le regarde;
» Car pas ne li estoit lontainne,
» Ains se bagnoit à la fontainne
» Avec les nymphes qu'elle avoit.
» Et sitos qu'elle Action voit,
» Si fu honteuse et très estrine.
» Ne sot de quoi faire courtine;
» En la fontaine se retire.
» A Action prist lors à dire:
» Qui ci t'envoia, saces bien,
» Il ne t'ama gaires ne bien.
» Tel penitence t'en fault prendre,
» Que tout aultre y poront aprendre
» Exemple et chastoi, je t'affi.

» Hardis fusquan tu venis ci.
» Il ne nous vendroit pas à gré
» Se nostre afaire et no secré
» Estoient revelé par toi.
» Et pour ce, en nom de chastoi,
» Tu soies tels d'or-en-avant
» Que le cerf qui fuit ci devant. »
» Là fu mués en otel fourme
» Que le cerf dont je vous enfourme.
» Les levriers qui de près le sievent
» Au cours moult tost le raconsievent.
» Ne scevent qui c'est ne qui non.
» Ne nommer ne scevent son nom,
» Ne plus ne le tiennent à mestre.
» Là le fault en grant dangier estre
» Et eschéir et demorer.
» Riens n'i laissent à devorer.
» Ensi vint Action à fin.
» Compains, je le vous di à fin
» Se maintenant je me hastoie,
» Et sus ces dames m'embatoie
» Que sçai je, se Venus y est
» Qui me regarde, si se test,
» Dont je poroie estre escarnis;
» Je sui ci seuls et desgarnis
« De conseil, hors mis que de vous. »
Dist Jonece : « Compains très douls,
« De ce ne vous convient songnier
» Ne les pucelles ressongnier;
» Elles sont jones et novisses

» Et desgarnies de tous visces
» Qui vous puist decevoir ne prendre;
» Et si feriés moult à reprendre
» S'ensi partiés ne le conseil;
» Qui m'ave pris de vo conseil. »
Jonece ensi m'amonnestoit
Et grandement songneus estoit
De moi remonstrer et retraire
Que je me vosisse avant traire
Pour parler à ma droite amour.
Je li acorde sans demour;
Et quoi qu'il ensi me desist,
Prendés quil le deffendesist,
Si n'avoi je pas aultre entente,
Selonc ce que desirs me tempte,
Que de là partir sans parler;
Més ains que g'i vosisse aler
Ne que je m'osaisse eslargir
Pour moi encor mieulz assagir,
A Jonece di : « Chiers amis,
» Venus qui avec vous m'a mis
» Me dist que vous m'aprenderiés
» Et le compte me renderiés
» Des merveilles de ce buisson.
» J'en y ai jà véu foison.
» A present dittes moi d'icelles.
» Cognissiés vous point ces pucelles
» Que je voi dalès ma dame estre ?
» Trois compagnons, qui sont sus destre,
» Ravise assés et recognois,

» Car il m'ont fait pluisours anois
» Et mainte proyere escondit
» Refus, dangier et escondit.
» Diex les mace en male sepmainne!
» Je ne sçai pourquoi on les mainne
» En nul lieu où on se deporte.
» Il n'en y a nul qui ne porte
» Grant felonnie en son corage;
» Je les criene trop plus que l'orage
» Car il sont fel et despitous,
» Et aux bonnes gens peu pitous.
» Il me font la cher hirechier.
» Je n'oserai jà approcier
» Ma dame, tant que droit là soient,
» Car je sçai moult bien, s'il osoient,
» Il me vendroient sus courir.
» Me vodriés-vous point secourir,
» Compains, se ces trois m'acoeilloient
» Et au trencier me recoeilloient ? »
Et Jonece prent lors à rire
Et dist: « Amis, laissiés les dire.
» Je sçai bien qu'il sont moult estous;
» Mès il se fault passer de tous.
» On ne poet mies cascun batre.
» Trop se faudroit le jour debatre
» Qui vodroit à cascun respondre.
» Alés vous mucier et repondre,
» Lors que vous les vés par maison.
» Encor y a aultre raison,
» Beus compains, foi que je doi m'ame!

» Vallet de seignour et de dame
» Est on tenu de deporter.
» Vous ne vous povés pas porter,
» Encontre euls, ensi que vodriés;
» Car trop mesfaire vous poriés.
» Souverain ont que vous doubtés.
» Si vous pri, que vo coer dontés
» Telement que de nuls des trois
» Vous ne soyés jà plus destrois
» Qu'il vous ont esté jusqu'à ci.
» Cryés les tout à Diex merci !
» Mieuls les povés ensi conquerre
» Que par euls fellement requerre.
» Vous avés souvent oy dire :
» Douce parolle fraint grant ire. »
  Moult m'estoit la doctrine honneste
De Jonece qui m'amonneste
Si souef et si bellement.
Et quoique ces trois fellement
Me regardaissent de travers,
Se recommence encor ses vers
Jonece, qui est dalès mi
Et qui me clamoit son ami
Et me recorde des pucelles
Et dist : « Compains, oés d'icelles;
« Sept en y a tout d'un arroi.
» Dignes sont pour servir un Roi;
» Je le vous créant et prommès
» Les véistes vous onques mès? »
Et je responc : « Je ne sçai voir;

« Mès leurs noms vodroie sçavoir
» Volentiers, afin que j'en soie
» Avisés, car si je passoie
» Devant elles, si com ferai,
» Au mains pas ne me mesferai
» Au recognoistre et au parler,
» Car celle part vodrai aler,
» Puisque vous le me conseilliés. »
Et Jonece, qui moult est liés
De ce qu'en ce parti me voit,
Au nommer errant se pourvoit,
Et me dist : « Compains et amis,
» Avec vo dame Amours a mis
» Ces pucelles pour li garder.
» Premiers vous povés regarder
» Maniere, Attemprance et Franchise
» Et Pité d'autre part assise;
» Vous ariés bien mestier de li.
» Et Plaisance à ce corps joli,
» Cognoissance et Humilités
» Faites, et vous abilités,
» Et vostre sens pas n'engagiés;
» Mès soyés si enlangaghiés
» Que les trois vallés dessus dis
» Refus, Dangier et Escondis,
» Ne vous puissent porter contraire. »
A ces mots me vois avant traire,
Sans mettre y nul alongement,
Et salue moult doulcement
Toutes celles qu'en présent voi;

Et mes yeus plus qu'aillours convoi
Sus ma dame, tout en emblant.
Là fui saisis de Doulc-samblant
Qui me dist : « Amis, se j'osoie,
« Comment que hardis asses soie,
» Je vous feroie millour chiere
» Que ne fai, et ma serour chiere,
» Plaisance, a bien vouloir dou faire;
» Mès cil vallet de put afaire,
» Escondit, Refus, et Dangier,
» Me font souvent pourpos changier.
» Et toutes fois, pour vostre amour,
» Nous commencerons sans demour
» Une feste et un esbanoi,
» Car point ne doit avoir d'anoi
» La où jone gent se recoeillent. »
Adont de toutes pars s'acoeillent
Les pucelles au caroller.
Liement me vint acoler
Uns très gracieus jovenceaus
Qui est moult bien amés de ceaus
Qui le compagnent soir et main,
C'est Desirs; il me prist ma main
En suppliant que je li preste;
Je li baille et il le m'arreste,
Et dalès ma dame me met.
Je ne sçai pas qui le commet
A ce faire, mès quant g'i fui,
Je ne vosisse pour un mui
De florins tenir aultre doi.

Forment recommender je doi
Plaisance qui, par grant revel,
Chanta un virelay nouvel,
Car toutes et tous resjoïr
Nous fist; or le voeilliés oïr.

Virelay.

Se loyalment sui servie
Et bellement supplye
De mon doulc ami,
Il n'a pas le temps en mi
Perdu, je li certifie.

Souvent se fault abstenir
Et couvertement tenir
Pour les mesdisans,
Car il n'ont aultre desir
Que grever et escarnir
Tous loyaus amans.

Trop ont pluisours gens envie
Dessus l'amoureuse vie;
Je l'ai bien senti;
Mès j'ai tout là Dieu merci!
Enduré à cière lie.
Se loyalment etc.
Et pour ce qu'il scet souffrir
Et soi sagement offrir,
Il vendra le tamps
Qui guerredon très entir

Li rendera sans mentir
De tous ses ahans.

S'en servant n'estoit oye
Sa proyere et recoeillie
En trop dur parti
Seroit, et son temps aussi
Plorroit à chiere esbahie.
Se loyalment etc.

Si tos que Plaisanche ot chanté,
Jonece qui m'avoit hanté
Et compagnié an et demi
En dist un pour l'amour de mi,
Lequel est tout prest del avoir
Se celi vous volés sçavoir.

Virelay.

Assés je me recognoi.
Coers qui s'esbahist de soi
Ne seet qu'il fet;
De joie en peril se met
Et en anoi.
Et pour ce qu'en ce parti
J'ai plus avant obéy
Dou temps passé
Qu'il ne besongnoit à mi
Dônt j'en ai souvent senti
Mainte durté.

En nom de tout esbanoi,
Ma dame, je vous envoi
De coer parfet
Tout ce q'un amant prommet
En bonne foi
Assés je me recognoi etc.

Et voeil vivre sans soussi
Lies et gais, je le vous di;
Car j'ai esté
Trop pensieus jusques à ci
Car votre amour m'a saisi
Et si navré

Que j'en perc sens et arroi;
Mès li bien qu'en vous je voi
Me font si fel
Que de péril m'ont hors tret
Par leur chastoi
Assés je me recognoi etc.

Franchise, qui moult est courtoise,
Sa vois joliement entoise
Pour chanter à bonne maniere
Avecques sa serour, Maniere.
Moult furent belles et doucettes,
Et bel ouvroient leurs bouchettes
En chantant les deus damoiselles.
Vermeilles orent les maisselles
Et bel estoient coulourées.
Illoec furent moult aourées

Pour gracieuses et mignottes
Ens ou nom de lor douces notes;
Et d'un virelay bel et gent
Qui fu chantés voiant la gent.

Virelay.

Se par honnour sui donnée
Et de coer enamourée
A mon doulc ami,
Qui m'aimme bien et je li,
Je n'en doi estre blasmée

Car je puis bien dire ensi:
Onques en lui je ne vi
Chose desrieulée.
Mès loyalment jusqu'à ci
M'a honnouré et servi
Et trop bien m'agrée

La grasce et la renommee
De tous bons recommandée
Qui est dedens li;
Car onques n'en defalli
Soir ne matinée
Se par honnour etc.

Trop seroient enrichi
Losengier et bien parti
De bonne journée,
S'il estoient tout onni

Et les bons mis en oubli;
J'ai aultre pensée.

Cils l'aura, dont sui amée
Et souverainne clamée,
Bien l'a desservi,
Or se conforte par mi,
Et de riens il ne s'effrée
Se par honnour etc.

Ensi estoient en solas
Et chantoient, dont hault, puis bas,
Si cõm les chançons l'aportoient.
Mès quoi qu'ensi se deportoient
Les damoiselles au chanter,
Je m'ose bien et puis vanter
Les trois compagnons dessus dit,
Refus, Dangier et Escondit
N'avoient cure de la feste ;
Ançois crolloit cascuns la teste.
Riens ne voient qui lor souffise.
Pour quoi sont tel gent en offisce ?
Il estoient là en la place.
Riens ne voi en euls qui me place ;
Car il avoient, li larron!
Trois testes en un chaperon;
Ne je ne passe pié avant
Qu'il ne me soient droit devant
Le regard, et en mi la chiere
Sus moi ou sus ma dame chière.

Haro ! que je les vois envis.
Quant il me regardent ou vis
A painnes pui je ouvrir la bouche
Pour chanter que cascuns en grouce.
Il sont ores de put afaire.
Se je ne cuidoie fourfaire
D'amende que quarante livres
J'en seroie tantos delivres,
Car j'ai bien volenté et ire
Que d'euls en mi la place occire,
Mès je ne les ose envaïr
Ne sus eulz montrer mon aïr,
Seulement pour ce que ma dame
Rit à la fois sus eulz, par m'ame!
Et soeffre bien qu'il soient tel
Soit à la feste ou à l'ostel.
De tout ce qu'il font elle jue,
Et je me defris et mengüe.
Je vodroie, par saint Remi!
Qu'il fuissent ores droit en mi
La grant mer, en une escuielle,
Ou la langue euissent muielle,
S'auroie paix de leur parolle.
Car quant je danse ou je carolle,
Ou je fai aucun esbanoi,
Il en ont tristece et anoi,
Et me sont trop fort en aget.
Cure n'euisse de tel get,
Car je n'i puis nul bon point prendre.
Se me convient-il à euls rendre

Et estre en leur subjection;
Mès c'est voir sans devotion,
Car je n'i ai point d'amisté.
Tout le temps que jai là esté
Il n'orent aillours leur regart
Fors dessus moi, se Diex me gart!
Au mieulz que je puis je m'en passe.
Doulc-samblant pas ne me trespasse
Au chanter, ançois m'en requiert.
Par sa parolle me conquiert
Un virelay de tel chant qu'ai;
Moult bellement illoec chantai.

Virelay.

Mon bien, ma paix et m'amour
Mon souvenir nuit et jour,
Et toute ma joie,
Se vous voliés je seroie
Resjoïs de ma dolour.

Non, ma dame, que je voeil
Riens deviser sus vo voeil,
Ne jà il n'aviegne
Mès proyer que vo vair oeil,
Qui sont simple et sans orgoeil,
De moi l'on souviegne,

Quant ensi vendra à tour,
Car il sont d'un bel atour.
Trop mieulz en vaudroie

Se par vo gré en avoie
A chief de fois le retour
Mon bien etc.

Ne de riens je ne me doeil
Que le bien qu'avoir je soeil
        Tout-dis ne me viegne.
Si tretos que je recoeil
Le regart de vostre accoeil,
        Que Diex parmaintiengne!

Je me conforte en douçour
Et le fai pour le millour,
        Car, voir se j'estoie,
Plus grans cens fois que ne soie,
S'ai je conquis toute honnour
Mon bien etc.

Humilités, qui moult est belle,
Ne fu pas au chanter rebelle;
Et pour ce qu'on n'avoit encor
Dit nul rondel de chief en cor,
Elle en dist un bel et joli,
Lequel voeil pour l'amour de li
Recorder, car de belle bouche
En issi la vois lie et douce

Rondel.

Amours je vous regrasci
En quan que vous m'avés fait.

Le temps me plest bien ensi.
Amours etc.
J'ai mon coer mis et censi
A bel et bon et parfait
Amours etc.

Desirs fu forment esméus
Et de chanter tous pourvéus
Un rondelet bel et plaisant.
Tels fu, si com je truis lisant.

Rondel.

Pour vous, doulce créature,
Me fault souffrir nuit et jour
Maint assault plain de dolour.
Pensers si garni d'ardure
Pour vous etc.
Regardés quels mauls j'endure.
Se briefment n'ai vo douçour
Morir m'estoet sans sejour.
Pour vous etc.

Encor en fist un aultre après
Desirs, qui m'estoit assés près,
Et lequel j'oy volentiers,
Car il poursievoit les sentiers
Que j'ai à mon pooir tenu.
Je l'ai assés bien retenu,
Car g'i mis mon coer et m'entente.
Si le vous dirai sans attente:

Rondel.

La pointure qui me point,
Dont conseillier ne me sçai,
Nuit et jour ne cesse point.
La pointure etc.
Et si me point si à point
Que riens ne crienc son assai.
La pointure etc.

Pités, qui fu de bon afaire
Un virelay volt droit là faire,
Et puis le chanta doucement.
Proyer ne s'en fist longement,
Car elle estoit assés aisie
D'estre gaiette et envoisie.
Là remonstra de coer discré
Ce dont on li sot tres grant gré
Et qui grandement m'abelli.
Vous l'orés pour l'amour de li.

Virelay.

Mesdisant sont moult hardi
Qui s'ensonnient de mi.
Ne scevent comment,
Et mettent empecement
Entre moi et mon ami.

Cuident-il par leur gengler
Mon ami vers moi grever

Ne porter contraire ?
Certes, nennil; c'est tout cler
Que je l'aimme sans fausser
Et bien le doi faire.

Il m'a loyalment servi
Doubté, cremu, obey;
Si l'ai-je souvent
Refusé; mès vraiement
Onques ne s'en desconfi.
Mesdisant etc.
Pour faire leurs coers crever,
En avant li voeil monstrer
Chiere debonnaire;
Par quoi s'il les ot parler
Cause aura de tout porter
Soi souffrir et taire.

Bien le saura faire ensi,
Et l'a fait jusques à ci
Moult courtoisement.
S'en aura tel paiement
Qu'il vault et a desservi.
Mesdisant, etc.

Doulc-samblant, qui fu gens et cointes,
De tous et de toutes acointes,
Ot en la feste grant puissance
Avec sa serour Cognoissance.
Ne se fisent gaires pryer;
Ains chantèrent sans detryer

Un virelay bon et nouvel.
En euls oant pris grant revel,
Tant ens ou chant com ens ou dit
Vous l'orés sans nul contredit.

Virelay.

Je n'ai bon an ne bon jour,
Ne reconfort ne douçour
Ne souvenir qui le vaille,
Se vos regart ne le baille
Ma droite dame d'onnour.

Dont souvent sui esbahis;
Car je ne puis pas tout dis
Estre dalès vous.
Quant g'i sui c'est uns périls
Pour mesdisans, ce m'est vis
Qui voient en nous

Aucun vrai signe d'amour
Dont genglent li trahitour;
C'est la mort, c'est la bataille
Que j'ai bien mestier qui faille
Pour alegier ma dolour.
Je n'ai etc.

Pour ce, humblement escris
A vous, ma dame de pris,
Com li vostres tous;
Et vous di que je suis cils
Qui plainnement est ravis
En vos maintiens douls.

C'est mon bien, c'est mon retour;
C'est ma joie et mon sejour;
Il n'est riens dont il me caille
Fors que briefment vers vous aille
Pour remirer vo colour.
Je n'ai etc.

Quant Attemprance à son tour vint
Et que chanter il le convint,
Elle n'en fu pas trop escarse;
Mès d'une vois à point esparse
Et qui volentiers fu oye
Chanta. Se dist la resjoye,
Ce me fu vis, un Virelay
Le quel je dirai sans delay.

Virelay.

On dist que j'ai bien maniere
D'estre orgillousette.
Bien afiert à estre fiere
Jone pucelette.

Hui matin me levai
Droit à l'ajournée;
En un jardinet entrai
Dessus la rousée;

Je cuidai estre premiere
Ou clos sus l'erbette,

Mès mon doulc ami y ere
Coeillans la flourette
On dist etc.

Un chapelet li donnai
Fait de la vesprée;
Il le prist, bon gré l'en sçai;
Puis m'a appellée.

« Voeilliés oïr ma proyere,
» Très belle et doucette
» Un petit plus que n'affiere
» Vous m'estes durette. »
On dist etc.

Jà ne seroient nul jour las
Jone gent d'estre en tel solas,
Car leur nature le requiert
Qui toutadies avant conquiert
Et les encline en tel besongne;
C'est la plus especiauls songne
Qu'il ont ne qu'il voeillent avoir.
Il n'ont cure de grant avoir;
Il on droit, car or ne argent
Dure petit à jone gent.
Quant il l'ont, liement l'espardent;
Et s'il ne l'ont, il s'en retardent.
Je, qui jà telz assaus souffri
Tous me deris et me defri
Quant à la fois il m'en souvient
Des aventures qu'il convient

Un jone amourous endurer.
Ne sçai comment il poet durer
Tant dou corps que de sa chevance;
Mès fortune ou le temps l'avance
Qui l'aydent, par soubtieus cas.
S'il n'a rente, s'a-il pourchas;
Car tout dis vient ors et argens
Par droit usage aux jones gens,
Et se lor est le temps confors.
Or revenons au fait de lors
Et dou jour dont loer me doi,
Que je tenoie par le doi
Ma droite souverainne dame.
Je ne vosisse adont, par m'ame!
Estre Roy de Constantinoble
Ou d'un royalme encor plus noble,
Et je ne fuisse en ce parti.
Je l'avoie lors bien parti
Et grandement, au dire voir.
Ne sçai comment poroie avoir
La fortune à ceste pareille.
Las mès! entroes que j'appareille
La parolle, pour dire un mot,
Je ne sçai se li uns d'euls m'ot
Des vallés ci nommés devant,
Mès il traient tous trois avant.
Seul de leurs regars m'esbahissent;
Il me murdrissent et trahissent.
Pourquoi sont-il si près de moi
Quant g'i pense tous et larmoi.

Toutes fois Franchise et Pité,
Cognoissance et Humilité
Voïent bien que pas ne sui aise.
Nom-pour-quant cascune s'apaise
A ce que je remonstre et die
A ma dame ma maladie.
Mès elles n'en osent parler,
Ne vers moi venir ne aler.
Le temps en laissent couvenir,
Viegne ensi qu'il poet avenir.
Se n'i voeil-je, ne quier nul visce.
Là fui servis d'un bel servisce
De Jonece, mon compagnon;
Pour ce souvent s'acompagnon
Avec les bons qu'on en vault mieulz.
Il, qui tout dis avoit les yeulz
Sus moi et sus ma dame ouvers,
Et qui se tenoit tous couvers
Afin qu'on ne s'en presist garde,
Voit bien, par ce qu'il me regarde,
Que j'avoie très grant desir,
Mès que j'euisse le loisir,
De dire et monstrer quelque chose;
Et si ne puis, aussi je n'ose,
Pour les vallés qui sont ensamble.
Que fist-il? trop bien ce me samble.
Un anelet d'or il portoit
Où a la fois se deportoit;
Mès celi il laissa chéoir
Pour nous en parolle enchéoir;

Et lorsqu'il le senti chéu,
Si com il l'en fust meschéu,
Il fist forment l'ensonnyé,
Et là a requis et pryé
Que on li voeille aidier à querre.
Et cascune et cascuns à terre
S'abaissent après l'anelet;
Et méismes li troi vallet,
Lesquels je ressongnoïe si,
En l'erbe le quèrent aussi.
Lors fui boutés de Doulc-Samblant
Qui me dist, ensi qu'en emblant:
« Passe avant, car on t'a fait voie.
» Ne voi personne qui te voie.
» Parolle à ta dame; il est tamps. »
Et je, qui pour li sui sentans
Pluisours assaus, li dis : « Ma dame,
» Vostre amour m'a si pris, par m'ame!
» Que je ne puis maniere avoir;
» Et s'il vous plaisoit à sçavoir
» Dont ce vient, c'est, en loyauté,
» En pensant à vostre beauté.
» Le bien de vous et le grant sens
» M'a conquesté de tous assens.
» Cils se poroit à droit prisier
» De qui vous dagneriés brisier
» Les mauls, seul de vos douls regars.
Plus ne parlai car je regars
Que l'anelet si fu trouvés,
Et oy qu'on dist: « Vous devés,

» Jonece, par raison le vin.
» Vous voliés aler au devin
» Pour demander vostre anelet. »
  Dont sallent avant li vallet
Qui furent fel et despitous
Et encontre moi peu pitous,
Et me disent : « Trayes en là »
Et je respondi : « Ve-me-là ! »
Tout le plus grant bien que je pris
De ma droite dame de pris,
Fu que je vis après ma note
Sa belle bouchette mignote
En riant un petit mouvoir.
Plus n'i ot fait ne dit non voir,
Ce fu assés; bien me souffist.
  Or vous dirai quel chose on fist.
Là fu qui dist ceste parolle,
Qu'on laiast ester la carolle
Et qu'on presist aultre revel.
Dist l'un : « J'en sçai un tout nouvel
» Que je voeil monstrer et aprendre
» Et qui bien est tailliés dou prendre. »
Quel est le ju on li demande.
Il respondi à la demande :
« C'est cils de la pince merine.
» Enfant de Roy et de Royne
» Le poroient par honnour faire. »
Tout s'acordent à cel afaire.
Nuls n'i est à qui il ne place.
Là fu le ju jués en place.

Or nous convenoit entre nous
Estre en estant ou en genouls.
Si nous asséins environ
De ma dame, et en son giron
Mist cascune et cascuns son doi
Pour le ju dont parler je doi.
Et cils qui en fist la devise
Disoit ensi, quant je m'avise :
« Robins ne poet dormir ou clos
» S'il n'est de flourettes enclos.
» Et dist que jà n'i dormira
» Jusqu'à tant que sa mie aura
» Et un et deus. — Or vous levés
» Dist on à moi, vous le devés. »
Je me levai sans nul delai
Et un petit en sus alai
Environ dix ou onse apas,
Par quoi ne les oïsse pas,
Et me mis en un buissoncel
Qui séoit dalès un moncel.
Je croi que il fu fais pour mi,
Car il estoit tous croes parmi,
Beaus et foellus, ombrus et vers.
J'estoie laiens tous couvers
De foeillettes à toutes pars,
Et toutdis estoit mes espars
Et mon regard dessus ma dame
Pour qui amours le coer m'entame.
Elle fait bien à regarder.
Et celles qui l'ont à garder

Maniere, Attemprance et Beautés,
Et Doulc-Samblant qui est bien tels
Qu'il ne me dagneroit mentir,
Et Pités qui me lait sentir
Qu'Umilités trop bien l'ordonne,
Et Cognoissance qui me donne
Grant confort quant ceulz voi et celles
Qui sont tout vallet et pucelles
Pour euls plainnement asservir.
Je sui bien tenus de servir
Dame si bien acompagnie
D'une si doulce compagnie;
Et pour ce que je le convoi
De douls regars que li envoi
Qui en regardant m'abilitent
Et qui grandement me delittent,
Monstrer voeil que je ne dors mie;
Car sa doulce phizonomie
Me fait bonne matère avoir
Pour dire une balade voir.

Balade.

Maniere en plaisant arroi
Est forment recommendée
En Dame, et fust fille à Roy;
Car, quant elle en est parée,
Elle est de tous honnourée,
Amée et prisie aussi
Pour le bien qu'on voit en li.

Et c'est bien drois, par ma foi!
Car maniere à point arrée,
Soit à vue, ou en requoi,
Est volentiers regardèe.
C'est vertus moult renommée.
Onques coers ne le hay
Pour le bien etc.
Et pour ce que je perçoi
Que ma dame en est armée,
Sui je hors de tout anoi,
Car elle est de bons nommée
De grasce et de renommèe,
La parfette au coer garni.
Pour le bien etc.

Entroes que Beautés et Plaisance,
Desirs, Maniere et Cognoissance,
Doulc-Samblant et Humilité
Franchise, Attemprance et Pité
Entendoïent aux noms donner,
Ensi qu'on les doit ordonner,
Et que le requiert li reviaus
Et le ju qui est moult nouveaus,
J'avoie aillours mis mon entente,
Ensi que bonne amour me tempte,
A la balade dessus ditte,
Comment qu'elle fust moult petitte.
Depuis ne fui je pas alés
Trop loing, quant je fui appellés,
Et me fu dit : « Hanin ! Haynau ! »

Je respondi : « Pié de chevau ! »
Et puis on dist : « Que voels que face ? »
Ei je responc · « Ce qu'à Dieu place. »
— « Or nous dittes, sans courroucier,
» Lequel vous avés or plus chier
» Qui vous raporte sans delay,
» Ou flour de lys, ou flour de glay,
» Ou la roze, ou la violette,
» Ou la consaude joliette,
» Ou bonne-aventure, ou fortune,
» Ou le cler soleil, ou la lune. »
Et je qui tout-dis m'aventure
Je respondi : « Bonne-aventure. »
Bonne-aventure avant salli.
J'avoie bien afaire à li.
Desir ot-on ce nom donné
Par le ju devant ordonné
  Je fui moult lies par convenant
Quant je le vi à moi venant,
Et il se resjoy foison
Quant il me véy ou buisson.
« Amis, dist il, ci sui venus,
« Pour vous porter. G'y sui tenus. »
Et je li dis : « C'est bien mes grès. »
Lors est laiens o moi entrés,
Pourvéus pour moi enchargier,
Ne il ne s'en voelt atargier;
Mès il convient voir qu'il s'atarge ;
Car si tre-tos com il m'encarge,
Il m'est avis de toutes pars

Que ce soit fus et que tous ars,
Et que je soie en mi la flame.
J'escrie lors: « J'ars tous et flame!
» Desir, Desir! mettés moi jus.
» Jués vous ores de telz jus
» Qui me voles ensi ardoir?
» D'aler avant n'ai le pooir.
» Je senc le fu qui me sousprent,
» Qui tout me bruist et esprent.
» Issiés de ci et appellés
» Ceuls et celles que vous volés.
» Dittes qu'en me vigne secourre;
» Car vraiement j'ars tous en poure,
» Ne je ne senc que flame et fu.
» Et si ne sçai mies par ù
» Tele ardour puist venir ne nestre,
» Fors seulement q'une fenestre
» A la maniere d'un petruis
» Dedens ce buisson voi et truis. »
Se li fis-je orains de mon doi.
Certes moult bien comparer doi
Ce meffait; car par là souvent
Ai je hui véu le doulc convent
Que ma très souverainne garde;
Quant bas et hault par tout regarde.
« Ceste ardour est par là entrée,
» Car je n'i voi nulle aultre entrée,
» Dittes, Desir, ai je dit voir. »
Et cils qui bien fait son devoir
Que del ardant fu atisier,

Me dist : « Vous vos ahatiés hier
» De porter, comme bons vassaus,
» Les merveilles et les assaus
» Qu'aux pluisours jones gens aviennent
» Qui par ce buisson vont et viennent;
» Et je vous voi jà recréant.
» Amis, amis, je vous créant
» Que quant de ci vous partirés
» Vraies ensengnes en dirés
» A ceuls qui oïr les vodront,
» Par quoi mirer il s'i porront. »
— « Haro ! di je, j'en sçai assés
» Car je sui jà mas et lassés.
» Estes vous pour ce ci commis?
» Venus le m'avoit bien prommis,
» Que, se longement je vivoie
» Et avecques vous arrivois,
» Que j'auroie à souffrir foison.
» Et se vous scavés la poison
» De ceste ardour qui m'est si griés,
» Je vous pri, qu'elle me soit briés,
» Car pas ne sui fors pour porter ;
» Se m'en poriés bien deporter,
» Car ce fais ci trop fort me charge.
» Je n'ai pas apris si grant charge.
» J'estoie assés à paix avant,
» Quoique dangiers me fust devant.
» Mieuls ameroie o lui tout dis
» Et refusés et escondis
» Que d'estre en penitence tele.

» Il n'est creature mortele
» Qui longes porter le peuist,
» Que briefment la mort n'en euist,
» Car il me vient tout à revers.
» J'estoie maintenant couvers
» De foellettes et de vredure
» Et je sui tous rempli d'ardure.
» Or, me dittes s'onques nuls fu,
» Fors que moi, ens ou pareil fu;
» Car j'auroie bien ma part d'ire,
» Mès que je le puisse pardire,
» Se j'estoie en ce monde seuls
» Qui euisse esté angoisseus
» Et passé parmi ceste flame
» Qui trestout me bruist et flame. »
Desirs qui est un grans brandons
D'ardour, et qui en fait grans dons
Là où il les cuide employer
Me va erramment desployer
Figures et exemples tels,
Et me dist. « Or vous confortés
» Amis, et si escoutés voir.
» Vous volés, ce m'est vis, sçavoir
» S'onques nuls fu dou fu attains,
» Fors que vous, dont vous estes tains.
» Nommer vous en voeil jusqu'à dis
» Qui plus le sentirent jadis
» Que vous n'ayés fait, Dieu merci !
» A tout le mains jusques à ci.
» Dis! voires vingt, se mestier fait !

» Ou un cenz! qui furent si fait,
» Si pris, si attaint et si ars
» Que hardemens, avis ne ars
» Ne les en porent aidier onques. »
Et je li respondi adonques :
» Or les nommés; je les orai
» Parquoi oublyer m'i porai. »
— « Volentiers. Moult en fu Phebus
» Del ardant fu d'amours embus
» Pour Dane qu'il desiroit si,
» Et celle le fuioit ensi
» Qu'on fuit ce dont on ne fait compte.
» Onques Phebus, dont je vous compte,
» N'en pot belle parolle avoir,
» Tant li fesist-il à sçavoir
» Comment desirs le pooit traire.
» Tout dis li fu dure et contraire.

» Et Orpheus pour Proserpine
» Qui se pinoit dessous l'espine,
» Que Pluto ravi et embla.
» Orpheus ses chans en vuerbla,
» Et prist sa harpe belle et bonne,
» Et sen vint droit dessus la bonne
» D'enfer où siet la droite entrée
» Par où sa mie y fu entrée
» Que Pluto porté y avoit.
» Cils, qui trop bien harper savoit,
» Sa harpe attempra doulcement.
» Tant harpa et si longement

» Que les Diex, pour la melodie,
» N'en y a nul qui mot en die
» Tout ouvrirent encontre li.
» Et Orpheus au corps joli
» Trouva sa mie, ce me samble;
» Et parlerent lonc temps ensamble.
» Et l'a dou ravoir calengié.
» Mès on trouva qu'elle ot mengié
» Dou fruit d'enfer, quant elle y vint.
» Pour ce demorer li convint.
» Mès Orpheus, si com bien sçai,
» S'en mist toutes fois en l'assai;
» Ce fu amour et ardour grans;
» Et s'estoit dou véoir engrans
» Quant en enfer, où tel val a,
» Pour Proserpine il s'avala.
» Et pas ne fait à oublyer
» Léander, mès à publyer
» Et l'ardour dont tant il ama
» Héro pour qui il s'entama.
» Toutes les nuis un brach de mer
» Nooit li preux pour ceste amer.
» Point ne visoit à la tempeste
» Dont la mer souvent se tempeste.
» Tant i ala et tant y vint
» Qu'enfin demourer li convint.
» Entre Albidos et l'autre dune
» Fu il souspris d'une fortune
» Et laquele il ne pot passer.
» En noant le convint lasser;

» Et là où mainte nefs arrive
» Fu trouvés mors dessus la rive.
» Et ne fu plains d'ardant folie
» Et de grande mélancolie
» Pymalion, quant il bailla
» A l'image qu'il entailla
» Sa mour de si ardant entente,
» Espris dou brandon dont je tempte
» Maint baceler et mainte dame.
» Il, en priant, rendi là ame.
» Cepheus n'en ot mie mains.
» S'estoit il en tres bonnes mains
» Eschéus, s'il y presist garde.
» Mès les flamesches de ma darde
» Ne scevent nullui deporter.
» Grant ardour le vint enhorter,
» Et l'amonnesta et sousprist,
» Quant la melancolie il prist
» De monter à mont un lorier
» Pour véoir avant et arrier
» S'il veroit point venir sa dame
» Qui loyalment l'amoit, par m'ame!
» Car un usage entre euls avoient
» Qu'en un gardin il revenoient
» Parler de leurs amours ensamble.
» Or en defalli, ce me samble,
» Héro, qu'elle un jour point n'i vint;
» De quoi à Cepheus mesvint.
» Quant il voit que le soir approce
» Pour infortunés se reproce.

» En tel argu pensant à li
» Soudainnement il tressalli,
» De l'arbre chéi jus à terre.
» Il ne le convint aillours querre.
» Là fu trouvés, là est ses lis,
» Car il y fu ensepvelis.
» Tubulus gousta moult mes flames.
» Le record n'en est mies blames,
» Car dou gouster et dou sentir
» Peu de gens en voi repentir,
» S'il ne sont d'attemprance dure.
» Mès li touseaus en ceste ardure
» Persevera et rendi ame.
» Ensi est escrit sus sa lame.
» Le Dieu d'amours en leva bulles
» Et dist que loyal fu Tubules,
» Narcisus fu de franche orine,
» Enfés de Roy et de Royne;
» Tres beaus fu et de noble arroi.
» Fille de Royne et de Roy
» Enama; Equo ot nom celle.
» Elle moru jone pucelle.
» Nom-pour-quant, s'elle morte fu,
» Onques estaint n'en vit le fu
» Narcisus, tel quil le portoit;
» Mès nuit et jour li enhortoit
» Que il perseverast avant;
» Et li remettoit au devant
» Equo la belle et bonne et sage.
» Or avoit Narcisus d'usage

» Que d'aler ens es bois chacier
» Pour son esbanoi pourchacier.
» Il, qui estoit très bons ouvriers
» De mettre avant chiens et levriers,
» A la chasse un cerf accoeilli ;
» Et cils au cours le recoeilli.
» De près le sieut li jouvenceaus,
» Passe vallèes et monceaus,
» Preories et grans herbois.
» Venus s'en est en un beau bois;
» Et assés près d'une fontainne,
» Qui de toutes gens fu lontainne,
» Prist Narcisus le cerf à force.
» Il méismes droit là l'escorce
» Et la cuirie aus chiens en fait,
» Car bien savoit ouvrer dou fait.
» L'aigue qui couroit ou ruissiel
» Rafreschissoit le jovenciel.
» Pour la calour qui estoit grans,
» Fu Narcisus forment engrans
» Que de la fontaine il peuist
» Boire et son sool en euist.
» Adont à la fontainne vint.
» Quant il y fu, se li souvint
» D'Equo que tant amé avoit
» Que conseiller ne s'en savoit.
» Narcisus s'abaisse pour boire ;
» Et l'aigue qui est clere et noire
» Et qui siet en lieu orbe et sombre,
» D'une personne li fait ombre.

» Quant Narcisus en voit la fourme,
» Ardour l'amonneste et enfourme
» Que briefment c'est Equo sa mie
» Et que perdu il ne l'a mie.
» Adont se lieve contremont;
» Et volentés si le semont
» Que de cryer envois! envois!
» Equo! Equo! à clere vois.
» Le son des bois respont sans faille
» Tout ce que Narcisus li baille.
» A la fontaine s'abandonne,
» Car miréoir, ce dist, li donne
» Qu'il voit Equo en propre face.
» Tant li plet qu'il ne scet qu'il face.
» Il s'abaisse et souvent en boit.
» En ceste ardour s'i il s'emboit
» Que droit là, sans partir, se tient.
» Et tout entirement maintient
» Que il parolle bouche à bouche
» A Equo sa mie tres douce;
» Car le son retentist et dist
» Tout ce que de Narcisus ist.
» Là se plaint et pleure et souspire;
» Sa vie et sa santé empire,
» Car il est là tant longement,
» Sans mettre en soi aliegement,
» Espris d'un tel tison ardant
» En la fontainne regardant
» Par son samblant une figure,
» Et telement s'i esvigure

» A regarder, dont près, dont loing,
» Qu'il n'a aillours entente et soing,
» Ne aultre part ne voelt aler ;
» Car vis li est qu'il ot parler
» Equo, si-tos com il parolle
» Soit bas ou hault une parolle.
» Ceste ardour ensi le demainne
» Jusqu'à tant qu'en la fin le mainne.
» Ensi Narcisus pour sa dame
» Rendi en cel estat là ame.
» Paris, qui fu à Priant fils,
» De son damage estoit tous fis
» Quant il ala en Gresce querre
» Feme pour lui par fait de guerre;
» Car Helenus et Cassandra
» Disoïent bien : Quant hors saudra
» Paris, pour faire emprise tele,
» C'est no destruction mortele.
» Et toutes fois, pour leur parler
» Il n'en laissa point à aler
» En Gresce, ains y ravi Helainne
» Dont la guerre fu si villainne
» Com il y pert et y parra
» Tant que de Troies on parra.
» Acillès pour Polixena
» En amourouse ardour regna.
» Et qui voelt savoir par quel tour,
» Il convient prendre son retour
» Ci devant et droitement-u
» Li amans à son coffre fu

» Où il ot jà mis son image
» Et on vera à quel damage,
» Comment Acillès fu menés,
» Espris d'ardour et fourmenés.
» Tristrans aussi sus tele fourme,
» Si com sa vie nous enfourme
» Qui bien justement l'examine.
» Dou fu d'amour, qui maint coer mine,
» Telement fu examinés
» Que jusques en la fin menés.
» Maint Philozophe aussi j'en sçai
» Qui en chéirent en l'assai
» Et furent feru de la darde.
» Premiers qui Ovide regarde
» Vregile et Aristotle aussi,
» On voit que ce fu d'euls ensi.
» Compains, il n'est nuls qui ne passe
» Parmi ce fu, s'il a espasse,
» Tempre ou tart, mès c'en est l'adrece
» Le joli Buisson de Jonece.
» Foi que doi à saint Innocent!
» J'en nommeroie jà un cent,
» Voire, par Dieu ! un grant millier,
» Se tant voloie travillier,
» Qui tout en ont esté bersé,
» Ardament espris et arsé.
» Mès, nennil ; il m'en fault issir ;
» Car je n'ai mies le loisir;
» Et se nous fault de ci vuidier.
» Que poent maintenant cuidier

» Ceuls et celles qui sont là-jus,
» Qui s'esbatent aux pluisours jus
» Et qui à riensnée n'entendent,
» Fors seulement qu'il nous attendent.
» Il dient ensi, et de voir,
» Que je ne fai pas mon devoir
» De vous porter, quant tant demeure.
Et je li respondi en l'eure:
» Desir! Desir! trop me hastés!
» Saciés que je ne sui pas tels
» Que je puisse de ci partir.
» Vous me véés, com un martir,
» En penitance et en ardure.
» Jà tant que ceste ardour me dure
» Je n'ai cure de nul revel
» Ne de ju, tant soient nouvel:
» Toute joïe m'est marison.
» Je ne quier que ma garison.
» Si vous pri qu'il vous viegne à point
» Que vous regardés sus ce point
» Par quoi briefment reconfort aie
« De ce mal qui si fort m'esmaie. »
A ces mos Desirs me respont,
Qui de moi pas ne se repont:
» Compains, compains, ce ne poet estre
» Que nullement voyes le prestre
» Qui jà jour ses reliques blasme.
» Diex me desfende de tel blasme
» Que jà des miennes je mesdie
» Pour nulle chose qu'on m'en die.

» Car je n'i sui mie tenus.
» J'ai esté tous jours retenus
» De Venus et de son conseil,
» Pour ce que j'enhorte et conseil
» Que ses afaires est moult gens,
» Voires à toutes jones gens.
» Et le fu dont elle s'esbat
» Je le recorde pour esbat.
» Se tu t'en plains quele est la coupe ?
» Quant tu bois à otele coupe
» Que les amans dessus nommés
» Qui grandement sont renommés
» En la vie des amoureus.
» Tenir t'en dois pour éureus
» Quant Venus t'a tant adagnié
» Que le buisson t'a ensengnié
» Par où toutes jones gens passent,
» S'en mi chemin ne se mespassent. »
» — Desir, di-je, point ne m'en plains;
» Mès pour ce que je sui tous plains
» D'ardour, enflamés et espris,
» Et noient ne l'avoie apris,
» Ce me fait gémir et cryer.
» Si vous vodroie bien proyer
» A jointes mains et en jenous
» Que ci bellement entre nous
» Vous vo vocilliés tant entremettre
» Que de ce fu à coron mettre,
» Car de vivre en un tel parti
» Je l'auroie trop mal parti. »

Tant parlai et si bellement
Que cils, qui assés fellement
M'avoit remonstré, ce m'est vis,
Une grant part de son avis,
A moi reconforter s'acorde
L'estat, comment il le recorde.
» Compains, dist il, je partirai
» Et devers vostre dame irai
» Et devers ses pucelles toutes
» Qui ne sont dures ne estoutes,
» Mès d'une accointance très douce,
» Et lor dirai, car le fait touche,
» En quel ardour vous sejournés. »
— « Haro, di-je, très bons jours nés
» Me seroit, s'ensi le faisiés. »
Il me respont : « Or vous taisiés,
» Car ensi le ferai sans faille
» Que presentement le vous baille. »
Il prent congié ; de moi se part ;
Mès encor, ançois son depart
J'avoie une chançon petite
Qui estoit assés bien escrite.
Je le pris, et se li donnai
Et en li baillant ordonnai :
» Vous donrés, de par le malade,
» A ma dame ceste balade,
» Et li dirés, aussi à celles
» Qui sont lès li com ses pucelles,
» Comment je sui en l'ocquison
» De li, embrasés dou tison,

» Si qu'à painnes puis-je parler. »
Dist Desirs : « Laissiés moi aler ;
« Je vous cuide trop mieulz aidier
» Que vous ne sauriés souhaidier. »
  Desirs se part, et se me let
Au partir un sien anelet
Ce sont ières dou revenir.
Il saura trop mieulz avenir
Et adrecier à ma besongne
Puisqu'il en a empris la songne
Que je ne feroie à nul foer,
Car il cognoist assés le coer
De ma dame, ensi q'uns servans
Qui lonc temps a esté servans
Entre les dames et pucelles.
Je croi bien qu'il parra à celles
Si sagement et si à point
Que je ne m'en plainderai point.
  De moi se part, Diex le convoie
Et doinst que briefment le revoie !
Car j'auroie trop grant mestier
Que bien il peuist exploitier.
Le retour de lui moult me tarde.
Souvent de celle part regarde
Parmi le petruis en couvert
Que de mon doi avoie ouvert.
J'en fesoie adont ma fenestre.
Une heure à destre et à senestre
Regardoie avant et arriere
Et me tenoie à la barrière.

Aultre remede je n'i truis
A present que de ce petruis ;
Et il m'estoit trop bien séans,
Car ma dame et tous les séans
Véoie, et point ne me véoient
Endementroes qu'elles séoient.
Desir, qui est bon usagier,
Quant il voelt, d'estre messagier,
Leur sourvient garnis de parolle;
Mès ne sçai de quoi il parolle.
Au retour il le me dira,
Ne jà riens ne m'en mentira
Ou cas qu'il le m'a en convent.
Je regardoie moult souvent
De ce lès et de celle part
Mès pour ce de moi pas ne part
Le fu ne l'amourouse flame,
Ançois me bruist et enflame ;
Je ne m'en puis desfinceler.
Car je le senc estinceler
Environ moi. Haro! quel hoste!
Quant il avient que mes yex oste
De ma dame et aillours les mec,
En peu d'eure les y remec,
Ensi que cils que tout dis tire
A monteplyer mon martire.
Et c'est chose legiere assés,
Car je ne puis estre lassés
De remirer et de véoir
Le fu qui me fait enchéoir

En l'ardour dont je sui attains.
Si sui je près sus l'estre estains.
Or nest pensée qui n'aviegne
Attendans que desirs reviegne
Et que nouvelles me raporte.
  En pensant illoec me deporte
A faire un lay presentement,
Car j'en ai assés sentement
Et matère par ces deus mains.
Je m'en passaisse bien à mains;
Mès puis qu'il fault qu'il soit ensi,
Très humblement j'en regrasci
Amours qui de ses biéns m'envoie,
Et qui aussi m'a mis en voie
De faire le lay sus tel fourme
Que mon fait requiert et enfourme.

Lay amoureus.

Ardamment me voi espris
    Et sans confort
De fu d'amours qui me mort,
    Si que tous fris
Ou coer m'est ce fu escris
    Qui me remort
Le gent corps, le bel deport,
    Et les douls ris
De ma dame qui m'a pris
    Par son effort.

Se brief n'ai son reconfort,
En ce pourpris
Qui tous est d'ardour pourpris
Et oultre bort
Demorrai jusqu'à la mort,
J'en sui tous fis;

Car d'ardour
Plainne de vigour
Et de chalour
Très aspre et très fiere,
Sans douçour
Me voi nuit et jour
Espris pour
Vous, ma dame chiere.
S'en savour,
Si cruel estour
Qu'à ma dolour
N'est mal qui s'affiere.
Vostre amour,
Maint plaint et maint plour
Par grant tristour
M'a fait mettre en biere.

Lamenteusement
Cremeteusement
Et secretement
Bellement,
Quant j'en ai espasse,
Di en moi comment

Le temps me sousprent,
Qui point ne m'aprent
Nullement
De segure grasce;
Ançois me deffent
Tout esbatement,
Car je voi souvent,
Vraiement !
Qu'il me fuit et passe
Trop legièrement,
Sans aliegement
Ne confortement
Dou tourment
Qui si fort me lasse.

C'est bien chose pour périr
Quant joïr
Ne resjoïr
Ne conforter ne me puis;
Ains me fault ensi tenir,
Et sentir
L'ardant desir
Dont je sui ars et bruis,
Qui me fait plaindre et gemir
Et ouvrir
Tamaint souspir
Plains de dolours et d'anuis.
Et ne sçai où refuir,
Pour garir
Ne amenrir

Les grieftés qu'en moi je truis,

Mès quant mon coer examine
Et le mine
Jusques au fons de la mine,
Je m'avise nom-pour-quant,
En pensant,
Que vous estes si benigne,
Douce et fine,
Que ceste ardour qui m'afine
Me fera, je ne sçai quant,
Confort grant;
Car vostre bonne doctrine
Me doctrine
Que, s'à point estes estrine,
C'est tout en reconfortant
Le plaisant
Fait d'amours; car si bon signe,
J'adevine,
Ont leur cours un seul termine
Pour esprouver un amant
Bien servant.

Dont je ne vodroie,
Se Diex me doinst joie,
Estre en aultre voie,
C'est drois qu'on m'en croie,
Que je sui;
S'une heure m'anoie,
L'autre m'esbanoie.
Quant je me fourvoie,
Tantos me ravoie.
Par autrui

Ardour me guerroie,
Quel part que je soie;
Et si fort me loie
Que ne la diroie
A nullui.
Mès quoi que je voie
Et qu'amours m'envoie,
Doulce, simple et quoie
Tantost perderoie
Mon anui,

Se vos vairs yex,
Frans et gentieus
Dagniés assir sus mon regart;
Mès si lentieus
Ou si hastieus
Les voi venir de celle part,
Que petit mieulz
Voir en tous lieus
En est à mon coer qui tous art.
S'en sui entieus
Et très pensieus
Quant fortune ensi me depart

De ses biens à golonnées.
Quel presse a à tels données,
Qui sont si infortunées
Et si très mal ordonnées,
Que les creatures nées
Presens et passés
Dou cognoistre acoustumées
Dient que ce sont fumées

De dolour environnées,
Et que de tels corrovées
De deus ou de trois denrées
On a plus qu'assés.
Fortune, ensi tu m'effrées,
Quar je crienc tant tes posnées
Et tes dures destinées,
Je ne sçai à quoi tu bées.
Or le voes or le devées;
De riens ne t'est sés.
J'ai jà servi matinées,
Soirs, nuitiés et journées,
Termes et mois et anées.
De quoi sont recompensées
Mes painnes et mes pensées ?
Di le, se tu scés.

Et pour ce que grant et petit
Te tiennent en si grant despit,
Je croi aussi, se Diex m'ayt !
Que tu es si despitte.
Tu as maint coer mort et murdrit.
En toi croire n'a nul proufit,
Tes oevres et tout ti delit
Ne valent une mitte.
Dangier, Refus et Escondit
Me sont contraire et ennemit.
Je n'ai ne triewes ne respit,
Heure tant soit petite.
Mon coer souspire font et frit;

Je sçai, de voir on le m'a dit
Que quant je ploure ton coer rit,
Tant es fausse et trahitte.

Trop felon
Sont ti don;
Ocquoison
N'i a nulle de raison,
Ce dient li ancïen
Absalon
Et Sanson
Et Noiron
Et le Roi Laomedon,
Et Grieu et li Troïen.
Salemon
Ne Caton
Ne Platon
Ne sorent comparison
Faire de ton fol maintien.
Il n'est hom,
Tant soit bon
Ne preudom,
Que tu prises un bouton
De tant te cognoi-je bien.

En toi a tant de contraire
Qu'on ne poet dire ne faire
Nul bien ne nul exemplaire
Qui puist ne qui doie plaire;
S'en sui tous abus.
Nom-pour-quant je m'en voeil taire,

Et au doulc penser retraire
De ma dame debonnaire,
Comment en son doulc viaire
Je sui tous embus,
Car la doulce simple et vaire
A un doulc regart pour traire
Un coer retraire et attraire,
Car nature y volt pourtraire
Moult de ses vertus,
Tant sont ses yeus secretaire
De gentil et noble afaire
Et si paiant sans fourfaire,
Que nuls coers ne poet meffaire
Qui en est ferus.

Et pour ce mon esperis
Onques ne dort
Ains veille et traveille fort,
Pensant toutdis,
Et appelle un paradys
Le plaisant port
De ma dame et le ressort
De son cler vis.
Nuit et jour y sui ravis
Et pas n'ai tort,
Aussi j'ai espoir d'acort.
Qui m'a prommis
Que je serai resjoïs;
Dont tel recort
Rendent à mon desconfort
Trop grant avis.

En dementroes que Desirs songne
De dire et monstrer ma besongne,
Ensi qu'il scet que le fait touche
A la simple, plaisant et douce,
Ma droite dame, assi à celles
Qui se tiennent pour ses pucelles,
Et que bien estoit escolés,
J'avoïe mis à l'autre lès
Mon sentement, tout tel que l'ai,
A faire et à ditter mon lay.
Je n'estoie dont pas sans soing,
Et il m'estoit assés besoing
Que je présisse aucun deport;
Car cils qui mon message port
Demora une longe espasse.
Or n'est anoi que soing ne passe,
Mès qu'il soit plaisans et ouvers.
J'estoie ou buissoncel couvers
Et environnés de vredure.
Quoique mon coer fust plains d'ardure
Si estoïent li mien espart
Tout-dis tirant de celle part
Vers ma dame; ensi que soloie,
Au regarder me consoloie
La maniere et la contenance
De Desir; aussi l'ordenance
Comment il laboure et traveille
Pour moi, ensi q'un preud'om veille
Qui voelt estre bons et entiers.

Je sceuisse jà volentiers
Quel chose il dist et qu'il procure.
Selonc ce qu'il y met grant cure,
Il deveroit bien besongnier.
Je le lairai faire et songnier,
Car je croi que c'est tout pour mi.
Il y a plus d'an et demi
Que je vosisse avoir éu
Tel qu'il est, ossi pourvéu
De bon avis que je le cuide;
Mès ançois que de ci je vuide
Nouvelles me raportera,
Ne jà ne s'en déportera.
Or doinst Diex qu'elles soient belles!
Il ne fu mie trop rebelles
Quant de là aler li requis;
Mès seulement je le conquis
Par li aparler doucement.
Il demeure moult longement,
Mès il ne le poet amender,
Car qui bien voelt recommender
Une personne à pluisours gens,
Il fault estre moult diligens
Et pourvéus de grant savoir,
Maniere et contenance avoir,
Tant en maniere com en fes.
Je croi que Desirs soit si fes,
Car il esploita bien et bel;
Je n'i voeil mettre nul rappel;
Et tout ensi qu'il li avint

Il le me dist quant il revint.
  Tout premiers, de ma dame il fu
Aparlés qui demanda : « U,
» Desirs, avés vous mis vostre homme ? »
Et cils, qui pas ne me sournomme,
Respondi : « Dame, ci devant
« Ai je laissié vostre servant
» Dedens ce buissoncel tous seuls,
» Triste, pensieu et anguisseus.
» Dont, se remede n'i mettés,
» Il dist que vous li prommettés
» Et donnés la mort, tout pour voir.
» Quant de là le cuidai mouvoir
» Je le trouvai en tel parti,
» Que ne l'en euisse parti
» Bougié ne jetté nullement;
» Car il est attains telement
» Dou fu d'amours environ lés
» Qu'il en est jà tous afolés
» Et descoulourés en la face;
» Et quel chose qu'il die et face,
» Et que grevé soient si membre,
» Moult grandement il se ramembre
» De Doulc-samblant vostre vallet
» Qui bellement parler le let
» A vous, sans get et sans envie.
» Se dist, tant qu'il sera en vie,
» Loer s'en voelt, car c'est bien drois.
» Mès il en y a aultres trois
» Dont il se plaint oultre l'ensengne.

» Desirs adonques li ensengne,
» Refus, Dangier et Escondit.
» Certes, dame, cil dessus dit
» Font grandement à reprocier,
» Car il ne vous ose approcier
» Ne remonstrer qu'il li besongne
» Pour ces trois, tant fort les ressongne !
» Il l'ont jà moult dur recoeillié
» Et près au tencier accoeillié.
» Or s'est-il sagement souffers
» Et toutdis bellement offers
» A vous, dame, et à ceuls servir,
» Com cils qui se voelt asservir
» Entirement à tous vos grés.
» Dame, il est loyal et secrés,
» Jones, friches et esbatans.
» En tous lieus où il vient à tamps
» Porte-il bonne grasce et bon los;
» Et bon renom, bien dire l'os.
» Et vous estes jone et jolie
» Et par droit amoureuse et lie,
» Et bien digne d'avoir ami
» De bon nom, par l'ame de mi !
» Si seroit une belle paire
» De vous, se vos coers s'i apaire
» Et que le voeilliés consentir.
» Dame, voeilliés un peu sentir
» Comment pour vous vit en ardure
» Et la grant painne qu'il endure
» Attendans la vostre merci.

» En tiesmoing ceste lettre ci
» Qui represente le malade. »
Adont mist avant la balade
Laquele ma dame reçut,
Car dou buissoncel le perçut.
Si en fui un peu resjoïs,
Car je voi qu'assés conjoïs
Est Desir, si com que je cuide.
Je ne me remu ne me vuide
Dou buisson, mès ançois regarde
Celi qui moult sagement garde
L'ordenance de sa parolle;
Car moult bel et à point parolle
Par bon sens et par grant avis
A ma dame, ce m'est avis.
Car s'il ne l'euist fait à point
Ma dame ne l'euist là point
Oy parler si longement,
Ne recéu si doucement
La balade qu'elle tenoit.
Mès trop bien elle s'abstenoit
Dou lire; et s'elle aussi s'en garde
A chief de fois elle ens regarde,
Et puis ses yeus tantost en oste.
Or avoit elle là d'encoste
Foi, Franchise et Humilité,
Maniere, Joncce et Pité
Qui bien Desir oy avoient;
Mès l'entente pas ne savoient
De ma dame, ne son afaire;

Ne quel responsе elle voelt faire.
Si sallent avant Diex leur mire,
Car bien l'ordenance en remire
Dou buisson où je le convoi.
Tout premierement Pité voi
Qui parolle comme une sage,
Car depuis oy mon message
Dire tout ce qu'elle parla
Et comment la besongne alla,
« Dame, dame, ce dist Pités,
» De vostre servant respités
» La vie qui en peril gist.
» Jà oés vous qu'il s'assougist
» Et met du tout en vo franchise.
» Il est d'une tres belle assise,
» Toute tele que doit avoir
» Un amourous. En li n'a, voir !
» Chose qu'il ne soit tous si fes
» En dis en parolle et en fes,
» Que doit estre un vrai coer secrés.
» Il est humles, lies et discrés,
» Obéissans, courtois et gens,
» Acointables à toutes gens,
» Friches, loyaus et biens celans,
» Avisés et à point parlans,
» De grant grasce et de bon renom,
» Et porte bon los et bon nom,
» Et s'est encores à parfaire;
» Dont j'en prise mieuls son afaire.
» Tant en aurés vous plus grant gré,

» Se vous le mettés ou degré
» De toute honnour par vostre emprise.
» Ne pensés jà que je le prise
» Pour chose que Desir là soit,
» Car se de gengles nous lassoit
» Nous le saurions bien mettre arrière
» Trop plus avant qu'à la barrière. »
Adont salli avant Joneece
Et dist ensi : « Desir, et n'es-ce
« De celi qui gist ou buisson ?
» Je l'ai jà compagnié foison;
» Mes je l'ai voir toutdis véu
» De sens et d'avis pourvéu,
» Ensi qu'on doit véoir un homme
» Dont le bien se nomme et renomme.
» Tels est il; il n'est mie doubte.
» Et se les trois vallés redoubte,
» Dangier, Refus et Escondit,
» Il l'ont tant de fois escondit
» Que c'est bien drois qu'il les ressongne.
» Nuls ne nulle pour li ne songne
» Ne ne met sa querelle avant,
» Fors nous qui sons vostre servant.
» Plus prisié ne soient li troi
» Qui nous empècent nostre otroi.
» Or véons, et bien le sçavés,
» Que se nouvelles n'en avés,
» Par nous vous n'en povés avoir
» Cognoissance, ne riens savoir.
» Et Desirs qui pas ne vous voet

» Decevoir, aussi il ne poet,
» Tant que vous soyés dalés nous,
» Vous prie humblement en genous
» Que vostre servant recevés.
» Et bien aviser vous devés
» A ce qu'il vous dist et enhorte,
» Car lettres de créance porte;
» Et encores n'est pas ci ditte
» La balade belle et petite
» Qu'en vos mains avés recéu.
» Dont se bien l'aves concéu,
» Et c'est chose qu'on puist oïr,
» Voeilliés nous ent tous resjoïr,
» Car d'oïr plaisance nouvelle
» Toute joie s'en renouvelle. »
Et ma dame lors le desploie
Qui au lire le temps emploie,
Tout ensi qu'il y ot escript,
Vous en véés le contrescript.

Balade.

D'ardant desir pris et attains
Tains sui, et ceste ardour m'afine,
Fine dame, je sui certains,
Certains que la vie en moi fine.
Y ne me poet estre aultrement
Car je sui espris ardamment.
Dame en vos douls regart humains,
Mains jointes et la face encline,
Cline mes yeus tous soirs, tous mains.
Au mains regardés ent le signe

Si ne m'eslongiés nullement
Car je sui etc.

Se par vous n'est cilz fus estains,
Tains ardans, plus vermaus que mine,
Minera mon coer, je m'en plains;
Plains d'ardour, qui si m'examine,
En mi ne voi aliegement
Car je sui etc.

» Or regardés, ce dist Jonece,
» Tres excellente dame, et n'es-ce
» Grant chose d'amer loyalment.
» Ceste balade est royalment
» Fette et de sentement joli.
» Parler voeil encor de celi
» Dont elle vient et qui l'envoie.
» Qui le moet et le met en voie
» De faire ensi ? je di, par m'ame!
» Que c'est tout pour vostre amour, dame,
» Dont il est si pris et laciés
» Qu'il n'en poet estre deslaciés,
» Ne ne sera, jà jour ne heure.
» Mès trop simplement il labeure;
» Car pour chose qu'on vous en die
» Ne qu'on monstre sa maladie
» Ne qu'on le vous chante ne compte,
» Par samblant vous n'en faites compte
» Dame! dame! par sainte Fois !
» On a eslongié pluisours fois
» Tel dont on se repentoit puis.
» Encores bien prouver le puis

» Par une dame qui jadis,
» Il y a des ans deus fois dis,
» Fist un virelay tout pour li
» De sentement bon et joli.
» Moult fu amourouse et courtoise
» Née et nourie entre Esne et Oise. »
— « Je voeil le virelay oïr
» Dist-elle, s'on en poet joïr,
» Car comment qu'il fust jadis fes
» Si m'en sera nouveaus li fes. »
Et Jonece en present li dist,
Qui onques ne li contredist.

Virelay.

Par un tout seul escondire
De bouche non de coer fait
Ai-je mon ami retret
De moi, dont je morrai d'ire.
Helas ! que ma bouche fait,
Ne comment ose elle dire
Tout le contraire dou fait
De ce que mon coer desire.
Lasse! je ploure et souspire;
Et si n'ai-je riens fourfet
Fors que de ma bouche ai tret
La glave pour moi occire.
Par un tout seul etc.
Et se jamès se retret
Vers moi, Diex me puisse nuire!
Se briefment ne me remet

Ou point où amours me tire.
  J'en voeil mon coer assouffire,
Maugré que la bouche en et;
Ne jà, pour cri ne pour bret,
Ne s'en laira desconfire.
Par un tout etc.

» Ensi, dame, com vous oés
» Fu le virelay moult loés,
» Et plus celle assés qui le fist;
» Et encores moult il souffist
» A ceuls del amoureus offisce.
» Aussi croi-je qu'il vous souffisse;
» Car bien doient les oevres plaire
» Qui donnent voie et exemplaire
» De toute recreation.
» De tres grande discretion
» Fu la dame qui volt sentir
» Que son coer ne dagnoit mentir,
» Et de bon avis avisée
» Quant elle arresta sa visée
» Et qu'elle estoit trop decéue
» Et en grant fourfet eschéue,
» Quant elle avoit donne congié
» Celi, et de soi eslongié
» Que si loyalment elle amoit;
» Dont pour ignorant s'en clamoit.
» Et volentiers, s'elle peuist,
» Retrait et rappellé l'euist.
» Dame, or pensés dont sus ce fait.

» Moult folie qui se fourfait.
» Par ceste le monstre et ensengne.
» Si vous pri, mettés ci ensengne;
» Car je sui tout segur et fis,
» Autrui doctrine est grans proufis;
» Et regardés à vo servant
» Qui vous a servi, je m'en vant,
» A son pooir très loyalment.
» Onques ne fist ignoramment
» Chose que il euist à faire.
» Encor, pour cremour de fourfaire
» N'ose il ne venir ne aler
» Ne à vous plainnement parler,
» Se ce n'est ensi qu'en emblant.
» Par l'emprise de Doulc-samblant,
» L'autre hier au parler s'enhardi,
» Mès tantos s'en racouardi,
» Car vo vallet avant sallirent
» Qui au tenchier pres l'assallirent
» Et en fu si dur reboutés
» Que tous jours les a puis doutés.
» Se ne sont-il pas tant prisié,
» Comment qu'il soient offrisié,
» Richement paré et vesti,
» Q'un damoisel tel que cesti,
» Qui ne voelt que bien et honneur,
» Jà l'aient trouvé sus le leur
» Deuissent voloir nul hansage.
» Il ne sont ne courtois ne sage
» Quant ensi le voelent sourquerre.

» S'il voloit ses amis requerre
» Et par la guerre aler avant,
» Jà lor en metteroit devant
» Des oultrageus et des despis,
» De quoi il vaudroient bien pis
» Encor fuissent-il plus grant mestre.
» Mès nennil, car pas ne voelt estre
» Rihotous, ne trop soursallis;
» Non, s'il n'estoit si assallis
» Que force le fesist deffendre;
» Mès il se lairoit ançois fendre
» Un grant cren, qu'il li avenist
» Ne que tencier le convenist,
» Tant est-il paciens et douls,
» Humbles à toutes et à tous;
» Onques on n'i vit mesprison.
» En toutes places le prison,
» Et est tenus en grant chierté
» Pour sa grant debonnaireté.
» Las! et point vous n'i prendés garde,
» Mès consentés trop bien qu'il arde
» Et bruisse en flame et en pourre;
» Se le fault-il d'ilocc secourre;
» Car comment qu'il ne soit point ci,
» Toutes et tous crions merci
» Pour li, et vous certefions
» Que c'est voir aujourd'ui li homs
» Qui plus vous aimme et mieulz vous prise.
» Se seroit la chose mal prise
» S'il ne li estoit remeri.

» Trop sont de vous, dame, enchieri
» Les trois vallés par leur gengler,
» Car s'il les devoient embler
» Les bourdes de quoi il vous cenglent,
» Tant en dient et tant en genglent
» Qu'il vous mettent en tel espoir
» Qui onques ne fu, je l'espoir.
» De quoi ce n'est mies nos grés
» Que si legierement les crés;
» Car vis nous est que nous faisons
» Mieuls à croire en toutes saisons
» Qu'il ne font jà, aient los tel
» D'estre bien venus à l'ostel;
» Car nous ne volons que lièce
» Joie, esbatemens et jonèce,
» A point prendre et à point layer,
» Le temps et le monde payer
» Ensi que la saisons le donne
» Et que nature en vous l'ordonne
» Qui estes jone, lie et friche
» De membres et de santé riche,
» Et bien taillié de savoir
» Que c'est d'amourettes avoir
» Tels que cilz est dont nous parlons.
» Et s'il samble que nous valons
» Que vous nous en doyés oïr,
» Si nous en voeilliés resjoïr
» Et li faites en avant chiere
» Qui ne soit escarse ne chiere,
» Quel gré que les vallés en aient

» Qui trop sans raison s'en mespaient;
» Car s'un petit apris l'avoient,
» Et bien justement il savoient
» Qu'il voelt, qu'il demande et qu'il quiert,
» Et quel chose à avoir requiert,
» Il le lairoïent sans regart
» Parler à vous, se Diex me gart.
» Si y deveriés conseil mettre,
» Et donner ançois ou prommettre
» Dou vo qu'à son acord ne fuissent;
» Car bien saciés que, s'il le nuisent
» D'un lés, aussi font il vous voir.
» Quant vodrés vous le temps avoir
» Se maintenant vous ne l'avés.
» Par vous meismes vous savés,
» Il ne vous en fault point aprendre,
» Que vous estes en point dou prendre
» Esbanois, joies et depors,
» Tous deduis de coer et de corps.
» Trop povés perdre al atargier,
» Car si poriés le temps cargier
» D'ans, de sepmaines et de jours,
» Que durs vous seroit li sejours
» Et que n'i poriés revenir.
» Si ques laissiés nous convenir;
» Créés nous, et amés celi
» Où on ne vit onques en li
» En dis, en fais ne en pourchas,
» Que parfette honnour en tous cas,
» Et donnés congié de haulte heure

» Ces vallés, car cascuns demeure
» Avec vous oultre no voloir.
» Il vous feront encor doloir,
» Tant vous en voeil-je bien prommettre,
» Quant remede n'i porés mettre. »
Dist Franchise: « Par saint Remi!
» Il y a plus d'an et demi
» Que je li ai ensi monstré,
» Mès cil vallet sont si oultré
» En sen amour et en sa grasce
» Que pour voir on l'en hode et lasse,
» Et en est son coer tous ireus
» Quant on parolle riens contre euls.
» S'ont il ores de tel afaire
» Qu'on en doie grant compte faire.
» Mès de quoi poeent il servir,
» Ne les grans gages desservir
» Qu'il ont aussi, ne les bienfais,
» Quant cascuns est tels et si fais
» Qu'il héent ceuls qui son bien voelent.
» Mès s'il sont tel, estre le soelent,
» Leur nature ne poet mentir,
» Il ne s'en scevent repentir.
» Riens ne valent au tout prisier.
» On ne poet le villain brisier
» Sa nature, bien dire l'os;
» Tout-dis refuït le leu au bos.
» Encor y a, dont plus m'anoie;
» Car ossi de coer s'esbanoie,
» Soit en estant ou en genous

» Avec euls qu'elle fait o nous,
» Et si ne l'en poet on à dire. »
Dist Desirs: « J'en sui si plains d'ire
« Que droit sur l'ain de marvoyer;
» Se le nous fault il ravoyer,
» Quoique la chose voist tramblant. »
Dont dist Desirs à Doulc-samblant:
« Es-ce par vous, se Diex vous voie!
» Que no dame ensi se fourvoie? »
Et Doulc-samblant respont adonques:
« Par moi, lasse! je ne cesse onques
» De li dire et ramentevoir
» Qu'elle ne fait pas son devoir
» De celi amer qui le sert,
» Et qui si loyalment dessert
» L'amour de li oultre l'ensengne;
» Je le vous remoustre et ensengne;
» Et li pri qu'elle m'en descoupe.
» Se ce n'est ma cause et ma coupe,
» Dame, dame, voeilliés le dire. »
Et ma dame prist lors à rire
Qui longement s'en fu tenue
Et moult sagement abstenue
De leurs parolles retrencier.
« Or est heure de commencier,
Dist-elle, « et que ce soit vos grés.
» Pour très discretes et discrés
» Vous tiene toutes et tous aussi,
» Et croi assés qu'il soit ensi
» De celi dont parlé m'avés,

» Car ses conditions sçavés,
» Queles eles sont et con fettes;
» Et se Diex m'ayt! vous en fettes
» Grandement à recommender,
» Quant, sans riens de li demander,
» Bon los li portés et bon pris.
» Je ne le blasme ne ne pris,
» Ne mies n'apertient à mi;
» Ne pour servant ne pour ami
» Je ne l'ai encor retenu;
» Ne nous ne sons là pas venu;
» Si voeil-je assès qu'il me souviegne,
» De lui, et que tous biens li viengne
» Ne jà ne m'en verés arrière.
» Mès que je sois à sa proyère
» Si legierement descendans,
» Il n'avenroit en un cent d'ans.
» Et aussi ce ne seroit point
» Son proufit, gardés sus ce point,
» Que je li donnasse de sault
» L'amour de moi sans aultre assaut.
» Jà nen auroit savour ne goust
» S'il l'avoit à si petit coust;
» Plus y poroit mettre que prendre.
» Or primes est il à aprendre,
» Si n'a que faire qu'il se carge
» De grant soing ne de pesant carge.
» Et qui par amours amer voelt,
» Si de ce acquitter se poet,
» Ces deux choses li fault avoir.

» Or devés-vous moult bien savoir
» Qu'il n'est riens que grans soings ne brise.
» Il n'est pas sages qui le prise
» Ne qui le prent pour soi lasser,
» Ens ou cas qu'il s'en puist passer.
» Se ne li voeil-je pas brisier
» Son pourpos, mès très bien prisier,
» D'estre jolis et esbatans;
» Car jamès n'i vendra à tamps
» Se de maintenant il n'i vient.
» Et puis qu'amer il li convient
» Et qu'il dist et vous met en voie
» Que ces pensers je li envoie,
» Je le voeil un peu resjoïr;
» Et, vous, voeilliés comment oïr.
» Je me lairai de tant adire
» Que d'esbatre parler et rire
» Liement, sans li decevoir,
» Le vodrai hui mès recevoir.
» Mès que j'acorde ne ordonne
» Qu'à mes trois vallés congié donne
» Qui m'ont servi tres loyalment,
» Je ne le ferai nullement,
» Car moult j'en seroie escarnie
» Et de grant conseil desgarnie
» S'il estoient en sus de mi.
» Il me sont servant et ami
» Moult gracieus et très propisce;
» Et bien affiert à leur offisce
» Qu'entre euls aient la contenance

» Au revers de vostre ordenance.
» Mès à leur maniere m'assens,
» Car leur oultrages m'est grant sens,
» Et tout ce qu'il font bien lor siet.
» Voirs est qu'il n'ont mies laissiet
» Cesti ne venir ne aler,
» Ne à toute heure à moi parler
» Qu'il en a le voloir éu.
» Et pour ce que je l'ai véu
» Qu'il s'en est sagement souffers,
» Et très benignement offers,
» Et de grant coer, en mon servisce,
» Sans penser ne fraude ne visce,
» C'est bien raisons qu'il m'en souviegne
» Et qu'aucuns guerredons l'en viengne.
« Desir, qui son advocat estes
» En tous cas courtois et honnestes
» Par devers lui vous en irés,
» Et de par moi vous li dirés
» Qu'il viengne jusqu'à ci sans doubte,
» Et que les vallès qu'il redoubte
» Il les trouvera soir et main
» Plus agréable et mieuls à main
» Qu'il n'aient esté ci devant.
» Mès je ne voeil pas qu'il s'en vant
» Par nulle oultrageuse parolle. »
Et Desir reprent la parolle
Et dist : « Dame, par saint François !
» Il se lairoit occire ançois
» Qu'il mesist jà hors de sa bouche

» Chose qui à vantise touche. »
Ensi Desir lies et joious
A moi qui estoie anoious
De ce qu'il demoroit jà tant,
Et qui me tenoie en estant
Enfremés dedens le buisson,
Tout ensi qu'en une prison,
Est revenus apertement.
Encor puis son departement
Sus l'estat dont peu me casti
Avoie un virelay basti,
Lequel vous orés sans attente
S'en responderés vostre entente.

Virelay.

Or n'est-il si grant douçour
Que de penser sans sejour
A sa douce dame gaie.
J'ai ce penser qui me paie
Ensi qu'il doit, nuit et jour;

Je vous voeil dire comment:
Premierement
Je ne cesse nullement
Que de penser
A ma dame entirement
Et liement.
Cilz pensers me vient souvent
Amonnester

En remirant sa coulour
Son bien, son sens, sa valour.
Dont c'est bien raisons que j'aie
Ou coer l'amourouse plaie
Quant tel saintuaire aour.
Or n'est il etc.

Et ce me sont grandement
Esbatement,
Et me font legierement
Le temps passer;
Car quant je voi en present
Son doulc corps gent,
Je ne puis de ce présent
Mes yeus oster.

C'est mon bien, c'est mon retour,
C'est ma souverainne amour,
C'est le desir qui m'esgaie;
Et s'est la fortune vraie
Qui me fait tendre à honnour.
Or n'est-il, etc.

Desir me dist de branche en branche,
Car bien en ot la ramembrance,
La besongne, ensi qu'elle va.
A tres bonne heure il arriva
Quant il vint en mon purgatore,
Car il me rendi grant victore
De la flame et del ardent fu
Qui entours moi ou buisson fu.
D'illoec se part, que plus n'atarge;

Mès il me prent et si m'encarge,
Et tout en solaçant m'aporte,
Là où ma dame se deporte
Ensi que le requiert li jus.
Et quant entre elles me mist jus,
Je fui sachiés et detirés;
Mès je m'en fuisse enuis irés,
Car de tout ce que je véoie
De coer et liement rioie.
Puisse-di au Roy-qui-ne-ment
Juames nous moult longement.
Entre les jus et les solas,
Dont je ne seroie jà las
Dou dire et dou ramentevoir,
Car je sçai bien, et tout de voir,
Que les recors moult en agréent
Aux amans, car moult les recréent
Et lor remoet et renouvelle
Pensée joiouse et nouvelle,
Selonc l'aventure qu'il sentent
Dou temps passé où il s'assentent,
Et les enflame et encorage;
Je qui avoïe mon corage
Mis et tourné, et n'entendoit
Fors à une, ne ne tendoit,
C'estoit que le loisir véisse,
Et aussi je m'en pourvéisse
De parler à ma droite dame
Pour qui amours le coer m'entame;
Tant arrestai en ce sejour
Que ma pensée vint à jour

Et que je vi heure et chevance.
Adonques au parler m'avance
Et di : « Dame, pour Dieu merci !
» Vostre amour m'a mis jusqu'à ci
» En mainte imagination,
» Mès n'ayés indignation
» Sus moi. Se vo vallet m'ont dit,
» Refus, Dangier et Escondit
» Pluisours parlers contrarious,
» Se j'ai esté vers eulz irous,
» Espoir plus qu'il n'aperceuis,
» Mès il n'est nuls qui soustenist,
» S'il navoit trop grant attemprance,
» Non qui portast tele souffrance
» Que j'ai porté, Dame, pour voir
» Sans li aucunement mouvoir.
» Il m'ont esté grand ennemi,
» Hélas ! il ne l'ont pas en mi
» Trouvé qu'il me soient si fet,
» Car mes parolles et mi fet,
» Se dire le puis sans vantise,
» Mès qu'il amassent ma hantise,
» Sont tout prest en leur ordenance.
» Mès de trop simple contenance,
» Trop ignorant et peu hardi,
» Cremetous et acouardi,
» M'ont il esprouvé et véu.
» Si ai-je voir tout-dis éu,
» Quoiqu'il m'aient fait moult doloir,
» Très grant corage et bon voloir

» De vous servir par bonne entente.
» Or me moet Desirs et me tempte
» Que je vous remonstre et vous die
» Une part de ma maladie.
» Merci vous pri à jointes mains
» Que vos frans coers me soit humains.
» En vos douls regars me soloie
» Consoler, ne mieuls ne voloie
» Que la présence et le regart.
» Et maintenant, se Diex me gart !
» Il me murdrissent et occisent;
» Car ardant fu ou coer m'atisent.
» Si les voi-je très volentiers;
» Et m'est au véoir grans dentiers;
» Et si les crienc, bien est tele heure,
» Car par euls je boi et saveure
» La flamme de ce fu ardant,
» En eulz volentiers regardant.
» De quoi assés je m'esmerveil,
» Quant en ces pensers je m'esveil,
» Dont tels fus poet venir ne nestre.
» Car je vocil vostre servant estre
» Obéissans à tout vo gré,
» De coer humle, vrai et secré,
» Sans jamès partir ne mouvoir.
» Certes, dame, je di tout voir;
» Non que je taille ne devis
» Riensnée sus vostre devis;
» Car vous povés, sans rien fourfaire,
» De moi tout vostre bon gré faire,

» Mès j'ai en vous tant de fiance,
» Et en la très douce alliance
» D'amours, qui les loyaus coers voit
» Et qui de grasce les pourvoit,
» Que vous metterés temprement
» En ma doulour attemprement.
» Dame, si j'ose dire ou puis
» Comment il m'a esté depuis
» Que premièrement avisai
» Vostre gent corps, bien avisai
» Dou dire et dou ramentevoir.
» Et quoique j'en die le voir
» Et qu'au recorder je m'assens,
» Les biens de vous et les grans sens
» M'ont conquesté plain et entire.
» Mès tant qu'au fait de mon martyre
» Que j'ai enduré et souffert
» Et les pensées m'ont offert
» Pour vostre amour, qui si me lime,
» Je n'en diroie la centime;
» Car ce mal est jà si espars
» De tous lès et de toutes pars,
» Et si fort en sui abuvrés
» Que, se temprement n'i ouvrés
» Vous verés bien que ce sera.
» Mès jamès il ne cessera
» Jusqu'à tant que de votre bouche
» Qui est si plaisans et si douce
» Aucuns courtois parlers saudront,
» Et lors ma dolour assaudront,

» Et le desconfiront de sault.
» Chiere dame, se Diex me sault,
» Qui prie il est en grant merci.
» Toutes fois je vous remerci
» Quant ores me dagniés oïr;
» Et moult me povés resjoïr
» Par mettre un seul parler avant:
» Je te retienc pour mon servant!
» Dame, voeilliés le dire ensi
» Et vous me verés sans nul si
» Gai, joli et enventureus
» Et me tendrés tres éureus
» Et tout conquesté de vo droit. »
Et ma dame qui ne vodroit,
Ce m'est vis, selonc mon afaire,
Que toutes choses à point faire,
Me respondi, tout en apert:
« Fols est qui sert, que son temps pert;
» Mès service fait loyalment
» À personne d'entendement
» Ne fu onques mors ne peris
» Qu'en la fin ne soit remeris. »
Nos parolles atant fallirent,
Car les vallès avant sallirent,
Refus, Escondis et Dangier
Qui me fisent mon sens changier.
Sitos que je les voi venant
Bien perçoi par leur convenant
Qu'il se tiennent pour decéu
Dou grant loisir que j'ai éu

De parler à ma droite dame.
Encontre euls n'alai pas, par m'ame!
Pour demander : « Que querés-vous? »
Ançois fis le simple et le douls
Et cline mes yeus contre terre.
Par ensi n'i ot point de guerre.
Haro! en doi je estre blasmés,
Se de tels vassauls enflamés
Et appareilliés de tencier
Sai les parolles retrencier
Par euls aparler doucement?
Depuis ne remest longement
Que Pités, Franchise et Maniere
Qui reconfortent ma banière,
Plaisance, Jonece et Desir
Prisent entreuls un grant loisir
Que de solacier et d'esbatre.
Ma dame ne lor volt debatre,
Mès s'acorda à leur bon gré.
Et droitement en un vert pré,
En l'ombre d'un vert arbrissiel
Tout joindant un joli ruissiel
Où l'aigue couroit rade et vive
Qui d'une fontainne y arrive
Fu li esbanois ordenés.
Là estoïe moult adonnés
A moi deduire et solacier;
Car ma dame a tous solas chier
Et li viennent à grant revel.
Qui savoit là riens de nouvel

Pas ne l'en convenoit proyer,
Ains le disoit sans detryer;
Bien estoit oys et véus.
Jonece, qui est pourvéus
Tout dis que de faire et de dire
Choses pour solacier et rire,
Mist là parolles en avant,
Et dist : « J'ai véu, je m'en vent,
» Que jone gent, telz que nous sons,
» Et qui par bien le temps passons,
» S'esbatoïent au souhedier;
» Je vous pri, voeilliés nous aidier
» A faire et ordener souhès,
» Et ce soit vos gous et vos hès.
» Et cils qui bien s'i aidera,
» Ou celle, et mieuls souhaidera,
» Un vert chapelet bel et gent
» Où il n'aura or ne argent,
» Mès de flourettes fais sera,
» Sus son chief on li assera. »
Tout s'acordent à son devis.
Et Jonece, qui est de vis
Beauls et douls, et de simple afaire
Va errant un chapelet faire
De flourettes bel et joli,
Et dist : « Pour l'amour de celi
» Que présentement vous véés
» De souhedier vous pourvéés. »
Là fumes nous en un detri,
Sans avoir tençon ne estri

A savoir qui doit commencier,
Ne nuls ne s'en voet avancier.
Là fu à la busquette tret
Ordonnéement et attret;
Et là le gagna de son droit
Plaisance, qui pas n'en vodroit
Pour nulle rien estre escusée,
Car elle est assés bien usée
De souhedier. Si dist ensi,
Par langage tres agensi.

Le Souhet de Plaisance.

Je souhede qu'il fust toutdis estés
Beaus et jolis, et li airs attemprés,
Clers et seris, gracious et soués,
Et qu'on véist, par vregiers et par prés
Roses et lys et flourettes assés,
Et qu'on euist en partie ses grés
De ce qui est pure necessités.
Secondement:
Cascun amant fu loyal et secrés,
Obeissans, percevans et discrés,
Et de parler si bien acoustumés
Que de tous fust prisiés et honnourés,
Et de sa dame entirement amés,
Et à la fois liement escoutés.
Et dame aussi, c'est bien ma volentés,
Certainement
Euist en li un si bon sentement

Si grant avis et tel entendement
Qu'elle peuist cognoistre clerement
Le vrai amant, qui prie loyalment,
Et à celi donnast entirement
Son coer, s'amour, sans nul departement.
Et cel estat pour l'amourouse gent
Fust ordenés,
Et se tenist tous jours en un moment.
Encor avant je vous dirai comment
En bon deduit, en grant esbatement,
On ne parlast jamais d'or ne d'argent
Mès on euist tantost presentement
Ce c'on vodroit à son commandement,
Et cascuns fust en demandant briefment
Bien avisés.

Lors que Plaisance ot souhedié,
Afin que mieulz soient aidié
Leur souhet et mis en recort,
Il orent entre euls un acort
Qu'on les escrise et les registre.
Lors me delivrent le registre
Encre et papier, ce me fu vis.
Puis mis mon sens et mon avis
A l'escrire et au registrer.
Adont leur oy reitrer
L'ordenance de leurs souhès.
C'estoit grans biens, et un douls hès,
Douls oïr, véoir et entendre.
Et là fu requis, sans attendre,

Desirs que son souhet il die.
Et cils qui peu y estudie,
Car il fut assés bien sentans,
Respondi: « Certes il est tamps! »
Lors souheda de coer parfet,
Et je l'escrisi tout à fet.

Desirs.

Je souhede toutdis joie et liece,
Et que soussis nul vrai amant ne blece,
Ne jà ne soit riens qui leur grasce empece,
Ne il ne soit chastiaus ne forterece
Où mesdisans puist avoir son adrece,
Envie soit morte et mise en tristrece,
Et bonne amour en son estant se drece
Pour resjoïr
Les jolis coers qui vivent en noblece,
Et cil entre eulz aient sens et proece
Et bien de quoi faire honnour et larghece,
Et se ne soit estas qui les courece
Ne qui les puist amener en foiblece
Ne savourer les dangiers de viellece,
Mès tout adiés aient force et jonece,
Et grant desir
De toute honnour conquerre et poursievir,
Et volentes de leurs dames servir,
Parfettement honnourer et cremir,
Et à tous fais amourous obéir,
Vertus amer et tous visces haïr,
Et loyauté tout adiés maintenir;

Ne pour refus qui fait souvent sentir
Mainte destrece
On ne se puist tourbler ne afoiblir,
Et tous jours vivre en joie sans morir.
Et si trestos qu'on die: je desir
A avoir ce par souhet, sans fallir
Presentement on le voie venir
A son commant tout prest et tout entir;
Ne entre nous on ne puist ja veir
Nulle rudece.

Bien fu qui reprist la parolle
Humilités, qui bel parolle;
Car elle en fu toute ensegnie,
Et s'en vient de droite lignie
A parler bel et doucement.
Se dist sans mettre y longement
Un souhet lequel j'escrisi;
Moult me plot quant je le lisi.

Humilités.

Je souhede d'estre lie et leghiere,
Esbanians, friche gaie et entiere,
En tous deduis graciouse et mesniere,
Au bel parler aussi très coustumiere,
Au bien danser avoir grasce et maniere,
De tous depors estre nommée ouvriere,
Et que jamès je ne véisse en chiere
Nul mesdisant;

Car il n'est griés que leur langue ne fiere.
Pluisours fois m'ont fait clore la miniere
De tous solas, dont je sui trezoriere.
Et mon ami refuse sa proyere
Et estre à lui orgillousete et fiere.
Pour ce les voeil mettre de moi arriere.
Pleuist à Dieu quil fuissent tout en biere
Sans remanant,
Ou telement converti en avant
Qui fuissent plus dou fu d'amours ardant,
Et embrase, et tout en bien faisant,
Que ne sont cil qui vivent maintenant
En cel estat amoureus et plaisant.
Si en seroit exaucie de tant
La douce vie ou leur lange s'espant
La mal parliere.
Et quanqu'il ont des gengles en parlant
Fuissent mottet bien ordonné en chant.
A eulz oïr y auroit presse grant.
Et que tout-dis, sans mouvoir tant ne quant,
Fors en solas usissiens no vivant;
Et tous souhès euissent vrai amant
A leur plaisir tout-dis en accroissant
Joie pleniere.

Jonece qui fu beaus et douls,
Amés de toutes et de tous,
Tant pour ses bons parlers savoir
Que pour ce qu'il se scet avoir
Gentement et de maintien friche,

Un abit portoit noble et riche
Dont il estoit le mieulz prisiés.
A moi dist: « Amis, escrisiés
» Mon souhet, car je vous en pri. »
Et je, qui pour riens el ne fri,
Que d'oïr telz solas sans faille
Li escris, ensi qu'il le baille.

Le Souhet de Jonece.

Je souhede que je soie si fés
En tous estas, en maintiens et en fés
Que par raison doit estre uns amans vrés,
Tres envoisiés, lies, amourous et gés,
Et tant avoir en bons deniers tous sés
Que pour payer despens et cous et frès
Que je poroie avoir acquis et fès,
Et que chevance
En nul pays ne me fausist jamès;
Et de mon corps fuisse ossi armerès
Et ossi preus, pour estre plus parfés,
Com jadis fu Hector ou Acillès;
Et grasce avoir à Dieu com ot Moysès,
Et acomplis veisse tous souhès
Tels que feroie; et se fust bonne pes
Par toute France
Et en tous lieus où ferme est no creance;
Et que cascuns bacelers qui s'avance,
Ou qui en a volenté et plaisance,
Fust avec moi et en ma gouvrenance

En terre sainte où Dieus reçut souffrance
La targe au col et ens ou poing la lance,
Pour remonstrer no force et no puissance
Aux coers malvès.
Et jusqu'en fin bonne persevérance,
Victoire et gloire et joie et souffissance;
Et ma dame euist la cognoissance
Dou grant desir qui pour s'amour me lance,
Et me donnast confort et espérance
D'estre escoutés selonc ma penitance;
Et se tenist ferme ceste ordenance
A tous jours mès.

Endementroes que j'escrisoie
Ce souhet, forment le prisoie;
Et me sambloit au voir entendre
Que cils a bon voloir de tendre
A toute honnour qui fait l'avoit.
Maniere qui moult bien savoit
Qu'elle ne poet estre escusée,
S'est moult doucement acquittée
D'un souhet dire tout ensi
Par langage com ve-le-ci.

Le Souhet de Manière.

Parfette amours qui onques ne se part
Des loyaus coers, car elle y claimme part
Et de ses biens largement lor depart,
Presentement m'esmoet, Diex y ait part!

Que je souhede, et je souhede à part,
Que tous les biens qu'elle donne et depart
Soient à nous desployé et espart,
Si que tous plains.
Cascune en soit et cascuns temprè et tart;
J'aie le corps jone, friche et gaillart,
Très amoureus et plaisant en regart,
Et que le bon et le bel que Diex gart
Que j'ai amé et aimme sans fauls art,
Sente que c'est parfettement dou dart
Dont bonne amour les siens enflame et art.
A tout le mains
S'atainte en sui il en puist estre attains;
Et nompourquant de lui pas ne me plains,
Car je cognoi et voi par ses complains
Que cils assaus li est assés proçains
Et qu'il en est euvironnés et chains,
Car il ne s'est pas jusques à ci fains
De moi proyer; et pour ce voir je l'ains
Sans nul depart;
Et oultre plus en os quant je remains
En bon pourpos, afin que je ramains
Toute raison que je n'en vaille mains,
Mon afaire soit pitous et humains,
Et aie assés de quoi entre les mains
Pour donner à tamaintes et tamains.
Tout bon éur soit mon cousin germains
Sans fol regart.

Pités ne fu pas esbahie

Car sans ce que nuls li aye
Ne nulle aussi, c'est bien m'entente,
Fors Amours qui le moet et tempte,
Souheda un souhet moult bel.
Ne sçai s'elle aura le chapiel;
Mès le souhet je registrai
Où les aultres registré ai.

Le Souhet de Pités.

Je souhede qu'il fust tous jours ensi
Que dame euist de son servant merci,
Et avec ce le sens si grant en li
Que de cognoistre le vrai et le garni,
Le pourvéu, l'amoureus, le joli,
Et le peuist veoir ou coer parmi,
Par quoi le don dou gracious otri
Ne fust bailliés
Fors à celui qui l'auroit desservi,
Et les malvais fuissent si asservi
Que de tous lieus debouté et bani
Ou par raison vivent li resjoï;
Et se peuïsse avoir si gai ami
Que je sceuisse et véisse de fi
Nulle n'euist le pareil dessus mi,
Par quoi plus liés
En fust mon coer et le plus renvoisiés,
Et mon ami fust si bien conseilliés
Si gracious et si appareilliés
A toutes gens qu'on me desist getiés

Comment cilz est courtois et esvilliés,
Et doucement et bien enlangagiés,
Dessus tous est ydones et tailliés
Sans nul detri
Que en priant soit pris et recoeilliés,
Reconfortés, resjoïs et aidiés.
Vive tel coer qui est acompagniés
De toute honnour, pourvéus et aisiés;
Cascune dame où tout bien est fichiés
Dont le coer est en bonne amour lyé.
L'euist tout tel non aultre, ce saciés,
Tel l'ay l'ami.

Sitos que Pités ot parlé,
On n'euist gaires lonc alé
Que Doulc-Samblant, un siens germains,
Qui moult fu courtois et humains,
Jetta en place un beau souhet,
C'est bien raisons qu'on l'oc et ait,
Car je l'escrisi; je m'en vant
Apres ceuls qui sont ci devant.

Le Souhet de Doulc-Samblant.

Je souhede joie paix et repos,
L'esbatement des plains champs et des bos,
Cours de levriers et des oiseaus beaus vols,
Et à véoir jardins vreghiers et clos
Bien ordonnés et rieuléement clos,
Arbres et fruis, tant meniers que gros,

Fuissent dedens grant quantité enclos,
Pour solacier,
Cardeneruels, merles et rosegnols
Et tous oiseauls amourous et mignos,
Et tous les jours en oïsse les mos.
Encor vodroi-je ou vregié dou parclos
Arbres et flours naissans de leurs estos
De tous regars et de divers compos
Ma dame aussi qu'on poet de tous bons los
Agracyer
Pour li et moi ensamble esbanoyer
En toute honnour. Là ne fault riens cuidier
Parlans d'amours et dou joli mestier
Et tous nos bons avoir et souhedier.
Nulle ne nuls, ne refus ne dangier,
Ne mesdisant qui font à ressongnier
Ne peuissent tourbler ne empecier
Nostre pourpos.
En tel estat non pas un an entier
Mès jusqu'a dont que Diex, pour nous jugier,
Vodra ça-jus ses signes envoyer,
Peuissons nous ensi solacyer,
En l'éage que nous aurons plus chier.
Se j'ai bien dit plus requerir n'en quier,
Mès en esté tout-dis sans point divier
Fust le temps nos.

Or voi assés qui me constrainst ;
Car com plus gelle et plus destraint
Aussi plus viennent en avant

Les darrains passent ceuls devant.
Haro: que di? je me reprens.
En parlant un peu me mesprens.
Pas ne sui juges de la cause;
Ce n'est pas drois que je le cause;
Si men tairai, par saint François!
Car vraiement il faut ançois
Que le chapelet soit donnés
Q'uns vrais juges soit ordonnés
Qui en rendera la sentensce.
Là ni aura estri ne tensce;
Je croi qu'il seront bien d'acort.
Cestui souhait mis en recort
Et registrai ensi qu'il doit.
Franchise qui el n'attendoit
Fors tant que elle fust prye
Pour souhedier, on li escrie
En disant: « Damoiselle douce
» Il vous convient ouvrir la bouche
» Et payer ce que vous devés: »
Elle respont: « Pas ne me vés
» Arriere que je ne le face
» Mon souhet, mettés-le en escrit. »
Lors l'ai incontinent escrit,
Mot à mot et bien rassamblé.
En escrisant m'a beaus samblé.

Le Souhet de Franchise.

Je souhede joie et paix en tous tamps,

Liece en coer et bien estre esbatans,
Sus toutes riens bien dansans et chantans,
Friche de corps amourouse et sacans,
Bien avisée et sagement parlans,
Chevance avoir et seignouries grans,
Destriers, coursiers et palefrois amblans,
Et compagnie
Lie et joiouse; et se fust mes commans
Tos accomplis par villes et par champs,
L'estat d'amours aussi je recommans,
Et vodroie qu'il ne fust nuls amans
Qui loyalment ne fust toutdis servans
Dame et amours, et tres obéissans,
Et avec euls fuïsse persevrans
En l'éage de quinze ou de seze ans,
Plus n'en voeil mie;
Et tout-dis fust honnour et courtoisie
Et unité entre amant et amie,
Hardiement un peu de jalousie
Euist son cours en l'amourouse vie,
Car cel estat, quoi qu'on le contredie,
L'avance moult, exauce et monteplie.
Pour ce le voeil, car il est à le fie
Trop bien séans;
Et cilz aussi qui de m'amour me prie
Fust si garnis de grant bacellerie
Que son bon los et sa chevalerie
Par tout le monde euist grasce et prisie,
Et nettement fuisse tout-dis servie
De jone gent et de friche mesnie

Nulle ne nuls n'euist sus moi envie,
Villains ne frans.

Apres ces souhès fais et dis,
Desir qui me semont tout-dis
Et me requiert que je m'avance
Et deffent que point ne me vance,
Me prie q'un souhet là face;
Et je le regarde en la face
Et li di: « Compains et amis,
» Vous m'avés o ma dame mis
» Dont grandement vous remerci;
» Mès je vous pri, pour Dieu merci!
» Que vous ne mettés ce avant;
» Car pas n'affiert à un servant
» Tels que je sui et que voeil estre
» Que je face droit ci le mestre.
» Jà poroie tout en gabois
» Dire tel chose en ce beau bois
» Dont je seroie à tous jours mès
» Reprociés, je le vous prommès.
» Souffire doit, bien le savés,
» Ce que fait et dit en avés;
» Ils sont mis devers moi en garde. »
Desirs se taist; si me regarde
Et jette aillours tout son avis
Droit sus ma dame, ce m'est vis;
Et de faire un souhet l'accuse.
Mès elle bellement s'escuse,
Et tant dist qu'il n'i a celi

Ne celle qui ne soit de li
Très bien contens de sa parolle.
Et adont Jonece parolle
Et demande: « Qu'en devons faire?
» Jà savés vous par quel afaire
» Il furent premiers commencié.
» Nous avons enconvenencié,
» Celle ou cils qui mieulz parleroit
» Le chapelet par droit aroit.
» Dont, nous convient eslire un juge
» Qui dou chapelet donner juge,
» Car tant qu'à moi, pas n'en sui sages;
» Et se n'est pas uns beaus usages
» Que cilz méisme qui devise
» Soit jugéour de la devise.
» Or nous fault entre nous savoir
» Où nous en porons un avoir. »
Et Desirs s'est lors tres avant
Et dist: « J'en sçai un, je m'en vant;
» Qui est sages et bien apris,
» Plains d'onnour, de los et de pris. »
— « Et qui est cils? » on li demande.
Il respondi à la demande:
« C'est cilz qui vault, il n'est pas doubte,
» Qu'on l'aime et prise et serve et doubte;
» Le dieu d'Amours! Or l'ai nommé,
» Et non mie si renommé
» Que je sui bien tenus dou faire.
» Mès pour nostre esbanoi parfaire
» Et nos souhès mettre à bon chief

» Je le vous monstre de rechief,
» Entroes que nous sommes ensamble.
» Se le prendés, se bon vous samble;
» Encor vault il mieulz qu'il nous voie,
» Ens ou cas qu'il nous est en voie,
» Que nul aultre, mès qu'il souffisse;
» Car nous sommes tout d'un offisce.
» Tres volentiers il nous vera;
» Et saciés qu'il nous pourvera
» De jugement bon et joli.
» Ni aura celle ne celi
» Qui au partir ne s'en contente. »
Tout s'acordent à ceste entente
Et disent: « Ensi le ferons.
» Au dieu d'Amours nous offerons
» Tous nos souhès, au dire voir,
» Car cognoissance en doit avoir. »
Et quant ce dire leur oy,
Le corage m'en resjoy
Pour ce qu'en ce voiage iroie,
Car grandement je desiroie
A véoir et cognoistre aussi
Le Dieu d'Amours qu'on prise si;
Quels homs c'est, ne de quel eage.
En cheminant en ce voiage,
En paix, en joie et en revel,
En chantant un motet nouvel
Qu'on m'avoit envoyé de Rains,
Premiers n'estoie ne darrains,
Mès en mi lieu par grant solas

Parés d'uns noes solers à las,
Ensi qu'amant vont à la veille.
On me boute, adont je mesveille.

Homs qui s'esveille en tels pensées
Qui ci ont esté recensées
On ne s'en voist esmervillant
S'il s'esmerveille en esvillant.
Pour moi le di, c'est bien raisons;
Car pas n'adonnoit la saisons
Qui estoit yvrenouse et froide;
Et li airs qui le temps refroide
Que j'euisse lors nul revel.
Mès ce que je voi de nouvel
Et que g'i recognois et sens,
Tant m'a Diex envoyé de sens
En reconfortant la merveille
Dont en veillant je m'esmerveille
Di et dirai, où que je soie,
Que c'est pour ce que je pensoie
A ma dame, sans nul sejour.
Or fault ou de nuit ou de jour
Soit en dormant ou en veillant,
On ne sen voist esmerveillant,
Que les pensées à chief traient
Et que leur cours par nature aient.
Et ce qui en veillant habonde
En dormant volentiers redonde.
Ensi, ce vous ai-je en convent,
Aviennent les songes souvent

Les grans merveilles invisibles
Qui samblent en dormant visibles.
Et lors comme on est esvillié,
Quoi qu'on y aie travillié,
De tout ce qui est avenu
On ne scet que c'est devenu.
Se demeurent les visions,
Voires se bien y visions
Ens ou mémoire dou veillant
Sitos qu'il se va esveillant
Aucunes fois, non pas tout-dis;
Mès noient je ne m'escondis,
Ne je ne puis ne ne poroie,
Ne faire aussi je ne vodroie
Que quant je me fui esvilliés,
Et une espasse ermervilliés
Que je n'euisse en droit de mi
Plain memoire, sans nul demi,
De mon songe tel et si fait
Qu'en dormant je l'avoie fait.
Assés legièrement m'acorde
A ce que par moi le recorde,
Et quant je l'ai bien recordé
Riens n'i perçoi par le corps dé
Qui bien à recorder ne face,
Car g'i voi en première face
Ce qui forment me resjoïst
Et que mon coer moult conjoïst.
Encores fui-je adont si fols,
Si m'ayent Diex et Sains Pols!

Que je tastai à mon grenon
A sçavoir s'il estoit ou non
Mués. Mès je senti pour voir
Qu'il ne s'estoit dagniés mouvoir,
Fors tant qu'il fu passés avant
Sis heures puis la nuit devant.
Et ce dont le plus m'esmerveil,
En pensant, entroes que je veil
C'est de ce qu'en ou buissoncel,
En l'éage d'un jouvencel
Fui de fu et de flame attains;
Si n'en sui-je mors ne estains.
Mès adont il me fu avis,
Par le songe où je fui ravis
Sitos que Desirs o moi fu,
Que j'estoie en flame et en fu
De tous lès et de tous assens
Et à present riens je n'en sens.

En ceste imagination
Fis un peu de colation
Contre ma vie et mon afaire
Et di: Je n'euisse que faire
De penser à teles vuiseuses,
Car ce sont painnes et nuiseuses
Pour l'ame qui noient n'i pense,
Et qui il fault en fin de cense
Rendre compte de tous fourfais
Que li corps aura dis et fais
Qui n'est que cendre et pouriture;

Et la bonne âme est nouriture
De joie et de perfection,
Et a tous jours affection
Ensi que dient li auctour
Que de tendre à son créatour;
Car si tretos que le corps peche,
Sa gloire et son proufit empeche.
Pour ce me vodrai retrencier
Que d'acroire à un tel crencier
Que pechiés est, qui tout poet perdre.
Je ne mi doi ne voeil aherdre
Et s'en moi se sont espani
Aucun villain visce, pas n'i
Voeil arrester, mès mettre y ces
Et principalment pour yces
Fourfaitures à coron traire.
Humblement je me voeil retraire
Vers la mere dou Roy celeste,
Et li prie qu'elle voeille estre
Pour moi advocate et moyenne
A son fil, qui tout amoyenne
Et qui est vrais fus habondans,
Caritables et redondans
Pour coers enflamer et esprendre,
Et pour grasce à ce saint fu prendre.
Et que mon coer en soit espris
Viergne royal, j'ai or empris
A ordonner presentement
Un lay de nouvel sentement;
Et vous le voeilliés oïr, dame,
Car je vous offre et corps et ame.

Lay.

Flour d'onnour très souverainne
En qui virginité maint
Et parmaint,
Euls tamaint
Sont gari del ardant painne
Que temptation amainne
Par l'anemi qui nous chaint
Et destraint
Et constraint
A toute heure et nous fourmainne;
Mès de tous biens est si plainne
Qu'ens es sains cielz ne remaint
Sainte ou saint
Qui se faint
De loer à longe alainne
Ta vertu noble et hautainne
Qui n'amendrist ne ne fraint,
Mais estaint
Et restraint
Nostre adversité proçainne.

Et pour ce te doi
De coer et de foi
Honnourer loer et servir,
Car cils ou je croi
Descendi en toi
Sans virginité amendrir.
Saint Jehan au doi

Nous ensengne quoi
Ton fil, qui pour nous volt morir,
No nouvelle loi
Confrema par soi
Quant hom mortel volt devenir.

Anciennement,
Par mainte gent
Et justement
Selonc l'ancyen testament
Estoit prophetisié et dit
L'avenement
Dou saint advent;
Et proprement,
Par les signes dou firmament
Véoient li saint homme escrit
Tout clerement
L'aliegement
Dou dampnement
Qu'Eve et Adam par le serpent
Avoient fait et entredit.
Dont purement,
Divinement
Et castemeut
Conçüis viergne et dignement
Le fil et dou saint esperit.

Edefye
Et raemplie,
Et ceste oevre auctorisie

Estoit un grant temps devant
Apparant
Demonstrée et prononcie
Par Ysaye
Et Jheremie,
Par David et par Helye,
Et par la vois dou criant
En criant
Ou desert fu averie
La prophezie,
Lorsque Marie
Se dist ancelle et amie
De Dieu, en li saluant.
Fu errant
Parolle en car convertie,
Dont la lignie
D'Adam perie
Confremée et baptizie
Est sauvée, parmi tant
Qu'en créant
Le glorious fruit de vie.

Qui desconfi
L'ennemi,
Quant en celi
Descendi
Qui nous rendi
Et ouvri
De tenebres joie et lumiere.
Moult nous chieri;

Et aussi
Bien nous servi,
Quant ensi
Il se vesti
Et offri
A nostre humanité legiere.
Homs nous perdi
Et je di
Que cils homs ci
Acqueri,
Quant mort souffri
Et pendi
En croix, nostre gloire hiretiere.
Je sçai de fi
Et affi
Qne puisse-di
Tout par li
Resurrexi
Et issi,
Hors dou saint monument de piere.

Par vertu noble et divine
Lois juïse, or adevine
Comment et par quel doctrine
Cils qui le monde enlumine
Couchiés ou monument digne
Ressuscita dou tombiel.
On te dist et endoctrine
Que Jhesucris, face encline,
Moru en croix par hayne ;

Au tierc jour, à bonne estrine,
Brisa d'enfer la saisine
Et issi dou saint vaissiel.
Bien en trouverent le signe
La Magdelainne benigne
Et la Cléophée fine,
Et Salomé leur cousine.
Qui bien no loy examine
Riens n'i troeve que tout bel.
Croi dont en la vertu trine,
Un seul dieu qui tout afine,
Et en la viergne royne,
Et en sa sainte gesine,
Et le salu imagine
Dou saint Angel Gabriel;
Si saras
Et aras
Grant douçour,
Car en l'errour
Que tu as,
Cest uns estas
Sans honnour.
Que diras
Quant veras
Ton signour
Au darrain jour?
Mas et las
Tu trembleras
De paour.
Tu oras

En ce cas
Que pluisour
Aront sa mour
A plains bras,
Et tu iras
En tristour.
Là plorras,
Gemiras
Sans sejour
En grant dolour,
Ne poras
Avoir un pas
De retour.

Dont entroes
Que bien tu te poes
Et as loisir dou retourner,
Si t'esmoes,
Et ton coer promoes
Au justement considerer
Quelconquès
Le viés ou li noés
Testament le poet profiter,
Se tu voels.
Tu es ci a lués
Pour toi perdre et pour toi sauver.

Met ton advis,
Et soies fis
Qu'il est enfers et Paradys,

Et que tous corps humains a ame.
Peres et fils,
Sains esperis
En ces trois noms est un seul pris ;
Et le fil conçut nostre dame.
Dont se tu lis
Tous nos escris;
C'est cils qui à Moise jadis
Parla ens ou buisson sans flame.
S'estoit il vis
Qu'il fust espris.
La viergne, ensi pense-y, Juis,
Conçut le fil de Dieu sans blasme.

N'a oevre noble et secrée
Tres discrée,
Acordée
Et ordonnée
De la sainte trinité
Onques n'en fu violée
Ne grevée;
Mès parée
Et aournée
Sa sainte virginité;
Et pour ce l'a très loée
Honnourée
Est nommée
Et figurée
A la racine jessé;
Car en li vint la rousé.

Des cieulz née
Inspirée,
En car fourmée
Quant li angles dist: Ave.

C'est le buisson resplendissans
Non amenrissans,
Mès croissans
Et edefians
Tous biens par divine ordenance.
Et son fils, ce dist sains Jehans,
Est li fus plaisans,
Non ardans
Mès enluminans
Tous coers qui en lui ont fiance,
Qui descendi, jà fu li tamps,
Entre ses enfans
Inspirans
Et euls alenans,
Et lor donna plainne puissance
De convertir tous coers errans,
Et les fist si grans
Que parlans
Et bien entendans
Toutes langues sans variance.

Viergne, c'est chose certainne:
Tout dis le bien faire vaint
Et convaint
Et ratainl,

En la creature humainne,
Le pechié qui le demainne;
Dont la sainte ame se plaint
Et complaint.
Mès no plaint
Sont remis à voie sainne
Par ton fil, qui nous ramainne
La croix où on le vit taint
Et destraint
Et attaint
De mort horrible et villainne.
Or te pri, viergne purainne,
Que se pechiés nous constraint
Et nous taint,
Que no claint
Aient vois en ton demainne
Là où toute joie maint.

EXPLICIT LE TRETTIÉ AMOUROUS DOU JOLI BUISSON DE JONECE.

FIN DU TOME DIXIÈME DE LA COLLECTION.

TABLE

DES MATIÈRES.

POÉSIES DE JEAN FROISSART.

FIN DE LA TABLE.



